ONALE
12
A
8
VITT · EMANUELE

LA CLEF DES PHILOSOPHES.

I. Collay fculp.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

M.M.I.
MONT.
CITT.

ABBREGE'

CVRIEVX ET FAMILIER

DE TOVTE LA PHILOSOPHIE, Logique, Morale, Phyſique & Metaphyſique, & des matieres plus importantes du Theologien François.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Par le ſieur de Marande.

Sixieſme Edition,

A PARIS,

Chez MICHEL SOLY, ruë S. Iacques au Phœnix.

M. DC. XLVIII.

Auec Priuilege & Approbation.

AV LECTEVR.

IE n'improuue pas l'aduis de ces Sages Medecins, qui pour conſeruer la ſanté, conſeillent de s'abſtenir des choſes mauuaiſes, & de n'vſer des meilleures, que fort moderement ; C'eſt par cette raiſon, que pour ne point alterer la ſanté, ie veux dire la gayeté de l'eſprit, qui cherche à ſe diuertir dans mes ouurages, ie me defends des choſes mauuaiſes, & ne reſpands les meilleures que ſobrement & auec retenue.

Ie n'eſtimois pas que ce petit traitté, que ie puis dire ne m'auoir couſté de temps, qu'autant qu'il en faudroit pour le tranſcrire, deubt eſtre ſi bien receu. L'accueil fauorable, que ſa premiere edition a trouué aupres des plus habiles, m'en a donné meilleure opinion, que ie n'en auois. C'eſt ce qui m'a obligé de groſſir & enfler ce bouquet, d'vn plus grand nombre de fleurs, dans le deſſein

de les meſnager & n'en faire pas de profuſion. I'ayme mieux y reuenir à diuerſes repriſes, que de laſſer d'abord, ou dẽgouſter par vne trop grande affluence.

Et comme il eſt à craindre, que la confuſion ne ſe gliſſe dans la troupe & la varieté d'vn ſi grand nombre de fleurs, qui pour eſtre toutes belles & aimables en particulier, ne laiſſent pas de conſeruer entre-elles leurs amitiez & leurs haynes, leurs ſympathies & leurs antipathies naturelles, i'ay creu qu'il eſtoit à propos, qu'vne main adroite en fit le triage & le meſlange.

L'ordre que nous pouuons dire eſtre le principal ornement, voire meſme l'ame de la beauté, m'a fait reſoudre de les partager, & les placer en autant de vaſes pretieux, qu'elles forment entre-elles de differences d'éclat & de brillant. Le premier fait voir par ſes couleurs changeantes & variables, l'iris & le meſlange agreable des matieres plus importantes de la Logique. Le ſecond celles qui concernent les mœurs. Le troiſieſme par des ſentiments particuliers deſcouure les

ſecrets admirables de la nature. Le quatrieſme crayonne ces Eſtres tranſcendants, qui d'vn pas eſleué & glorieux marchent au deſſus des choſes naturelles. Et le dernier plus ſublime que les autres, vous preſente des fleurs cueillies dans le parterre de la grace.

Mais comme Dieu eſt le principe & la fin de toutes choſes, ie me tiendrois pour criminel, ſi ayant receu de ſa ſeule bonté toutes ces lumieres, auparauant de vous en faire part, ie ne les rapportois ſur l'Autel de ſa gloire, par l'entiere conſecration, & les offres tres-humbles que ie luy fais de l'ouurier & de l'ouurage.

APPROBATION.

NOus ſoubſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions auoir leu vn Ouurage intitulé *Abregé curieux & familier de toute la Philoſophie, compoſé par le Sieur de Marandé*, où nous n'auons rien trouué de contraire à la doctrine de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs. En foy dequoy nous auons ſigné la preſente: A Paris le douzieſme iour d'Aouſt, mil ſix cens quarante & vn.

BROVSSE.

DE FLAVIGNY.

F. TOVSSAINCT RICHARD.
Docteur Regent aux Carmes.

LA CLEF DES PHILOSOPHES OV L'EXPLICATION DES Termes en forme d'abregé ſur toutes les parties de la Philoſophie, Logique, Morale, Phyſique, Metaphyſique, & les principales matieres du Theologien François.

AVANT PROPOS.

COMME les choſes ne ſont veritables que par vne ſeule & meſme verité, auſſi pouuons nous dire que leur nature n'eſt connoiſſable, que par vne ſeule & meſme raiſon eſſentielle

Mais comme cette raiſon, par laquelle tous les hõmes arriuẽt au but d'vne méme ſciẽce ne peut frapper nos ſens, ny aborder noſtre entendemẽt qu'à la faueur des termes, qui ſont les ſeuls interpretes, & les fideles ambaſſadeurs de toute cette negotiatiõ; Et que d'ailleurs ces truchemens eſtrangers parlent le langage de là Natiõ & du climat de leur naiſſance; Il faut pour eſtablir en nous la deſcouuerte de la ſcience, dont ils portẽt les inſtructiõs & les memoires, ſuppoſer deux choſes; La premiere la cognoiſſãce de la langue commune à la natiõ; ſoit Grecque, ſoit Latine. La ſecõde l'intelligẽce des termes choiſis, propres & particuliers aux Maiſtres de l'art. D'où vient que pour eſtre nais Fráçois, nous n'entẽdõs pas pour cela les termes dõt ſe ſeruent les Artiſãs, & les Maiſtres de chacun art, ſoit pour expliquer leur maniere d'agir & d'operer, ſoit pour en ſpecifier les outils & les inſtrumẽs. Ce n'eſt dõc pas aſſez d'entẽdre la lãgue du pays, pour conuerſer auec les Philoſophes qui s'y rencontrent; ſi par vn trauail tout particulier, nous ne sõmes inſtruits des termes qui leur ſont propres, & d'autãt plus difficiles, que dãs le petit volume d'vne ſeule notion empaquetee ſous l'eſtreinte de 3. ou de 4. ſyllabes, ils renferment les choſes les plus ſublimes & plus vniuerſelles. Ils les ont qualifiez Termes, pour nous donner à entendre qu'ils ſont cõme des petits cof-

fres forts, qui contiénnẽt, qui ſerrẽt & terminẽt les threſors dõt le raiſonnemẽt peut eſtre ſuſceptible. Si donc ces petits coffres ſont ouuerts, ſi ces termes ſont expliquez, vous auez les raiſons toutes nües, qui pour eſtre naturelles à l'entẽdement humain ne luy font pas tant de peine que ces nõs controuuez, qui partent de l'inſtitutiõ des hõmes, & tiennẽt touſiours quelque choſe de la racine de la lãgue & de la rudeſſe du pays d'où ils procedẽt. En fin nous pouuons dire qu'ils sõt proprement les Suiſſes, commis à la garde du Palais dans lequel habite la ſcience. D'abord ils vous rebuttẽt & vous preſentent la pointe ſi vous faites mine de vouloir entrer malgré eux. Apres tout ſi vous auez l'addreſſe d'entendre & de parler leur iargon, ils vous traiteront fauorablemẽt ; l'entrée vous ſera permiſe & paſſerez ſans bruit, iuſques au departement & à la chambre de cette Princeſſe, où vous la verrez ſans peine & à viſage deſcouuert.

Voila l'vne des raiſons qui m'a engagé dans l'explication des termes, ſi durs & ſi mal ſonants à l'oreille de ceux qui n'ont pas eſté nourris dans les eſcholes ; ou du moins qui apres y auoir eſté legerement eſleuez, en ont perdu le ſouuenir & l'habitude, par l'employ de leurs charges & la rencontre des affaires du monde, qui les ont occupez & diuertis ailleurs.

L'autre conſideration n'eſt gueres moins

puiſſãte que celle-la, parce que la Philoſophie ſeruant comme d'eſclairciſſment aux matieres qui ſe traictẽt dans la Theologie, i'ay creu qu'il eſtoit à propos d'en donner quelque teinture generale. Et d'ailleurs par ce que la cõnexite des termes & des choſes qu'ils ſignifiẽt, ne permet pas de les ſeparer, & qu'ils y auroit de l'inciuilité & de l'indiſcretiõ de preſenter les os d'vne viãde delicate à vne perſonne affamée, s'ils n'eſtoiẽt reueſtus de leur chair; auſſi ay-ie eſtimé qu'il ne falloit pas faire vn ſquellette d'eſcharné & à faire peur, ſous les ſimples termes de la Philoſophie, ſi tout d'vn tẽps ie n'ẽ faiſois voir la charnure & l'ẽbonpoint, par la deſcouuerte des choſes qu'ils contiennent.

Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi du méme crayõ que iẽploye pour figurer le ſigne, ie repreſẽte la choſe ſignifiée; afin que l'eſprit eſclaircy par l'explication des termes, & quant & quant inſtruit des matieres de la Philoſophie (dont ils ſont les enſeignes & les ſignes myſterieux) ſe trouue tout d'vn temps preparé & diſpoſé, pour conuerſer intelligiblement auec les plus hautes & les plus difficiles queſtions qui ſe traitent en la Theologie.

Ce procede pour eſtre ſuccinct & tout particulier, n'en ſera peut-eſtre pas moins agreable. la nouueauté eſt vn charme qui ne deſplaiſt point à ceux de noſtre Na-

rion & de noſtre ſieele, dõt la pluſpart ont le gouſt ſi friand & l'eſtomach ſi foible, q'uils ſont deſormais ennuyez des viãdes groſſieres & ſolides, & ne veulent plus ſe nourrir & ſe repaiſtre que d'vn ſuc delicieux, & de l'eſſence des choſes les plus delicates.

Philoſophie en general.

LA Philoſophie eſt vn nom ſi Auguſte, ſi maieſtueux & d'vne naiſſance ſi noble & ſi ancienne, qu'il imprime meſme quelque reſpect & reuerence dans les eſprits les plus ruſtiques & les moins ciuiliſez; C'eſt vn flambeau qui ſemble n'eſtre pas moins ancien que celuy du Soleil, n'eſtant pas moins neceſſaire à l'vſage de la vie morale que celuy-la l'eſt à la vie naturelle. Si celuy là s'occupe à eſclairer nos pas; celuy-cy s'efforce de faire cheminer noſtre raiſon dans le penible ſentier des plus belles actions.

Le terme de Philoſophie ne veut dire autre choſe en ſa racine, que l'amour de la ſageſſe.

Quelques-vns pour la crayonner & repreſenter en petit, ont dit qu'elle eſt proprement l'amas, & le recueil precieux de toutes les choſes qui peuuent eſtre apperceues par la lumiere naturelle de l'eſprit humain.

Selon d'autres elle eſt appellée la queſte & la recherche des cauſes vniuerſelles occultes & cachees.

Quelques anciẽs Philoſophes l'ont qualifiée la ſanté & la medecine de l'ame; La medecine, ence que par ſes ſages enſeignemens & inſtructions elle la purge de ſes defauts & de ſes mauuaiſes inclinations. La ſanté en ce qu'elle la preſerue des maladies violentes, de ces courtes fureurs, de ces phreneſies momentanées qui ſaiſiſſent & tranſportent à tous moments, la pluſpart des gens du monde.

Ie ne puis obmettre le ſentiment de ceux qui ont crû, qu'il falloit l'appeller vne meditation continuelle de la mort; ſoit parce que ce regard & cette penſee nous fait mépriſer toutes choſes, qui n'eſt pas vn petit aduãtage pour bien Philoſopher; ſoit parce qu'elle nous fait mourir aux choſes du monde, nous deſgageant de la ſeruitude des paſſions & de toutes les choſes ſenſuelles.

Ceux qui la prennent en toute ſon eſtendüe ſouſtiennent qu'elle eſt vne cognoiſſance certaine, euidente & ſcientifique des choſes diuines & humaines: mais en ce cas elle paſſeroit pluſtoſt pour la ſapience, que pour l'amour de la meſme ſapience, que nous appellons Philoſophie.

Il me ſemble que pour luy donner vne definition plus conuenable, il ſeroit à propos de dire qu'elle eſt proprement l'eſtude

des choſes que nous deuons ſçauoir & de celles que nous deuons faire ; car ſi par ſa premiere partie elle illumine l'entendemẽt & le purge des tenebres de l'ignorance, par la ſeconde, elle nettoye le cœur des affections impures & terreſtres, & ne l'echauffe que de l'amour de celles qui ſont toutes pures & celeſtes.

Origine de la Philoſophie.

LA ſource de la Philoſophie eſt tres ancienne: Adam en à eſté le premier poſſeſſeur, comme il a eſté le premier de tous les hommes, & ceux qui ſçauent l'hiſtoire primitiue du monde & des excellents Patriarches qui ont regné dans les premiers ſiecles, n'ignorent pas qu'ils n'ayent eſté de tres grands perſonnages en la connoiſſance de la nature, en l'Aſtrologie & aux choſes diuines, du moins autant que leur vol naturel le pouuoit permettre; & meſme qu'ils n'ayent inſtitué pluſieurs Colleges dans les villes & à la campagne, comme les Enoſceens, Cynéens & Rechabites, de la doctrine deſquels les ſciences des Egyptiens, des Grecs, & autres ſe ſont eſcoulees & promenees de main en main iuſques à nous.

Ie ne mets point icy en ligne de compte, les ſainctes & frequentes reuelations dont ils eſtoient illuminez par l'eſprit de Dieu,

ſoit dans le culte de leurs adorations & ſacrifices, ſoit dans la connoiſſance des choſes futures & du Meſſie à venir.

Parties de la Philoſophie.

LA Philoſophie eſt theorique ou pratique.

La Theorique contemple & ſe ſatisfaict de la deſcouuerte de la verité, ſans paſſer à l'operation, telle eſt la Phyſique à l'eſgard des choſes naturelles, preciſes & detachées des choſes ſingulieres, comme la nature humaine, ou le corps naturel, qu'elle conſidere en leur eſtre. Telle eſt la ſcience de Mathematique, dans les ſimples ſpeculations & demonſtrations preciſes & abſtraictes, comme la quadrature du cercle. Telle encor eſt la Metaphyſique au reſpect de ſes notions ſublimes & tranſcendentes, comme le diſcours de l'eſtre en general. Celle-cy eſt ainſi appellée pour nous faire entendre qu'elle porte ſon vol au deſſus des choſes de la nature.

La pratique fait vn pas plus auant : elle met la main à l'œuure pour produire quelque choſe du ſien ; c'eſt ainſi que la Logique prend ſoin de conduire les operations de l'eſprit & le iugement tendre & enfantin, pour le faire diſcourir & raiſonner ſur les choſes.

C'eſt ainſi que la ſcience de Mathemati-

que deſcend par fois de la Theorie à la pratique, pour faire ſes applications ſur les defences & les attaques d'vne ville, ſelõ le deſſein qu'elle a de la fortifier ou de l'éleuer

C'eſt encores ainſi que la Morale s'occupe à regler les actions & les mouuements de l'homme, ſur le pied d'vne droite raiſon.

En fin comme la Theorie trauaille autant qu'elle peut à l'aduantage de l'entendement, la Morale s'eſtudie, ſoit à redreſſer noſtre volonté panchante & courbée vers le mal, ſoit à diſcipliner nos mœurs, & les tenir touſiours en eſchole,

Ordre des meſmes parties.

LES choſes que nous pouuons ſçauoir, ſont dependantes de nos ſens ou au deſſus de leur portée; de celles-cy encores il y en a de deux ordres; les vnes s'eſchappent à nos ſens, (c'eſt à dire à noſtre connoiſſance groſſiere & ſenſible) par le trauail de noſtre eſprit, qui eſpure tellement les notions des choſes, qu'elles s'euaporẽt & s'euanoüiſſent preſque, ou du moins ne ſont plus apperceuables que par la pointe de noſtre entendement.

Les autres par leur propre nature ſont tellement reculées de nos ſens, que nous ne pouuons en auoir cognoiſſance que ſur la

foy & le rapport d'autruy : telle eſt la Nature diuine & celle des Anges, que nous ne pouuons bien connoiſtre, que par le recit & l'hiſtoire des ſainctes Pages.

De là vient que nous diuiſons la Philoſophie en pluſieurs branches.

La Phyſique & la Morale enuelopent les choſes qui ſont en quelque façon dependantes des ſens. Celle-là examine le corps humain entant que natur el.

Celle-cy a ſoin de l'ame, & preſente des regles aux actions humaines, pour les cõduire ſeurement dans le ſentier de la vertu.

La Logique trauaille à polir l'entendement, & prend pour ſa part & portion toutes nos conceptions intellectuelles appellées regulieres, ſelõ qu'elles ſont compriſes en de certains genres.

Son employ eſt de connoiſtre les choſes & d'en faire magazin & prouiſiõ, ce quelle fait auec ordre ; d'où vient qu'ayant recueilly les Idees & les notions des choſes les plus ſimples, elle en a fait de certaines ſClaſſes, dans leſquelles elle les diſtribiie, ſous des certains Chefs & Capitaines qu'elle appelle Genres.

C'eſt ainſi qu'elle baſtit ſes categories, ſes vniuerſaux, & que pour l'vſage du raiſonnement, elle conſidere premierement les termes nuement & ſimplemẽt; puis les accouple pour dreſſer ſes propoſitiõs, & en fin les lie les vnes aux autres pour la tiſſu-

re de ſes raiſonnements, qu'elle appelle preuues & arguments.

Que ſi entre ces notiõs ils s'en trouue de ſi ſublimes, épurées & traſcendantes, qu'elles ne puiſſent eſtre appareillees & rãgees ſous les genres & departements de la Logique, a raiſon de leur trop grãde vniuerſalité, cõme l'eſtre, l'eſſence, l'exiſtence, & quelques autres figures dans noſtre eſprit, par vne Idee ou notion qui les deſpouille addroitement de tout ſuiect naturel, ſoit de l'homme, ſoit de la plante, ſoit de la pierre, la Metaphyſique les recueille pour en prendre le ſoin & la conduitte : d'ou vient que ſon employ n'eſt pas de toutes choſes abſtraittes indifferemment, puiſque la Logique en prend vne partie pour elle ; mais de celles-là ſeulement qui ne peuuent eſtre rangees ſous des genres ou departemens bien certains & determinés.

Et parce qu'il n'appartient pas proprement a la Metaphyſique, de porter la main ſur les choſes qui reculees de nos ſens, ſe trouuent abſtraittes par leur propre eſſence & nature, & dont la grandeur & l'excellence merite qu'on ne les regarde iamais qu'auec crainte, reſpect & tremblement, comme Dieu, les Anges, & toutes les veritez reuelees aux hõmes pour leur ſalut, nous les reſeruons à noſtre Theologie, qui les traitte auec tant d'honneur, qu'el-

le ne deſrobe rien à la maieſté de leur eſtre.

Ie ſçay bien que tout obiect precede neceſſairement la connoiſſance que nous en auons, puis qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain, de connoiſtre vne choſe, qu'elle ne ſoit auparauant. Mais comme dans la connoiſſance des choſes nous ſuiuons pluſtoſt l'ordre qui contribue à les deueloper & les repreſenter, que celuy par lequel elles ſe ſont rendues connoiſſables aux premiers Philoſophes, dont les trauaux, & les recherches auſſi bien que les experiences, ont eſté peu aſſeurées. De la vient que nous commençons par la Logique, dont les tableaux & differentes peintures nous repreſentent aſſez naifuement les Idées des choſes en general; & parce que nous debuons eſtre extremement ſoigneux que noſtre cœur ne ſe desbauche point, pendant que noſtre entendement ſe diuertit ſur la varieté de tant de portraicts, apres auoir allumé le flambeau de noſtre entendement, nous reſpandons l'huylle des vertus & des loüables actions dans la lampe de noſtre cœur, afin qu'elle bruſle paiſiblement d'vn feu diuin, pendant que l'autre faculté par ſon brillant, reſpand ça & la prodiguemẽt les eſtincelles d'vne connoiſſance naturelle: & voila pourquoy la Morale eſt ſi proche compagne de la Logique, & qu'apres auoir expliqué celle-cy, nous traicterons immediatement de celle, là.

Et d'ailleurs comme la clarté dont la raiſon ſe trouue pourueue en cét eſtat, luy ſert de flambeau pour là promener dans le Palais de la nature, dont les ombres ne ſont pas moins à reſpecter que le ſilence qui s'y fait, de peur d'interompre le cours de nos honneſtes curioſités, nous entrons librement en la recherche des Choſes ſecretes & naturelles, d'où vient que des entretiens de la Morale nous paſſons auſſi toſt aux varietez agreables de la Phyſique.

Et parce qu'il ne faut pas s'eſchapper de la nature, que nous n'ayons ſoigneuſement examiné non ſeulement les choſes ſenſibles, mais encores toutes celles qui ſont du crû & de la fabrique de noſtre eſprit, telles que peuuent eſtre les notions regulieres ou tranſcendantes. La Metaphyſique, qui nous entretient de l'eſtre, de ſes proprietez, & autres conceptions ſublimes, ferme apres ſoy la porte de toute ſorte de connoiſſance naturelle, ſoit ſenſible, ſoit abſtraitte & preciſe par l'operation de nos entendemens.

Il ne reſte donc plus que la Theologie qui marche apres tous ces preparatifs, de meſme que le Prince ſouuerain apres ſon train & ſa ſuitte, lors qu'il faict entrée en quelque ville de conſequencee; & parce que d'vn pas glorieux elle marche au deſſus de toute connoiſſance naturelle, & qu'elle conuertit encores à ſon vſage les proui-

ſions des vnes & des autres ſciences, ſelon qu'elle trouue à propos de s'en ſeruir, nous luy ſoubmettons & ſacrifions volontiers toutes nos connoiſſances, auſſi bien que nos cœurs & nos affections, afin que celuy qui s'eſt glorifié ſoy meſme, en nous donnant l'Eſtre naturel, ſoit encores glorifié par nous en eſchange de la grace, dont il nous à gratifié ſi liberalement.

PREMIERE PARTIE.

DES TERMES APPARTENANTS A LA LOGIQVE

De la Logique en general.

CE n'estoit pas assez que nostre entendement fist vn amas de prouisions, s'il l'ordre ne s'éstoit mis de la partie pour en prendre le soin & la directiõ, & faire cõme l'œconome, qui pour ouurir vn sac de mille frãcs à dessein de frayer à quelque despense & payer quelques menues prouisions, ne prend que ce qu'il faut, & le menage auec discretion. Que si pour parler d'vn œillet ou d'vne rose, l'entendement alloit verser pesle mesle sur ce subiect toutes les notions dont il auroit fait vne grande espargne, seroit-ce pas agir en yrogne, dont l'estomach indigeste & des-

uoyé faict vn amas indiſcret de beaucoup de viandes, pour les vomir & les rendre toutes crues ſans en faire profit. Il eſtoit donc neceſſaire d'eſtablir vn art qui ſceut non ſeulement faire amas de pluſieurs notions, connoiſſances, & ſpeculations, mais qui ſceut encores les diſtribuer à propos, & tenir noſtre entendement comme par la main, pour le conduire ſeuremẽt dans l'eſpargne & la connoiſſance, auſſi bien que dans la diſtribution & le debit des choſes qui ſont de ſon appanage.

La Logique dont nous auons deſia dit; quelque choſe par aduãce, a eſté introduite à cét effect; & comme pour s'acquitter dignement de cette fonction, elle fait toutes ſes leuées au traitté des vniuerſaux, elle ſuppute à quoy elles ſe montent en celuy des categories, & nous fait voir cõme elles doiuent eſtre employées (dans les iuſtes regles de ſes propoſitions) a la contexture de ſes argumens; & par ce moyen, meſnage ſi bien nos cõnoiſſances, qu'en les deſtournant de l'erreur, elle ne permet pas qu'elles puiſſent acquieſcer qu'à la ſeule verité,

C'eſt ainſi que pour la definir, nous pouuons dire qu'elle eſt la direction de toutes les lumieres & operations de noſtre entendement, entant qu'elles ſont capables d'eſtre conduites & acheminées à la connoiſſance du vray.

Cette meſme definition, nous faiſant voir

ſon deſſein, nous explique quant & quant ſon obiect & ſa fin, n'ayant pour viſée que de tirer le rideau de deſſus les choſes connoiſſables, & de conduire les operations de noſtre eſprit auec tant de diſcretion, qu'il ne ſe confonde point dans le iugement qu'il en doit faire.

Et cõme l'art de ſupputer, de compter, d'adjouſter & de ſouſtraire, d'vnir ou de diuiſer, pour auoir des regles certaines & cõſtantes & cõtribuer quelque choſe à la ſciẽce, n'eſt pas pour cela vne ſcience; auſſi diſons nous qu'il n'eſt pas neceſſaire que la Logique, pour eſtre en quelque façon la main des ſciẽces, ou du moins celle qui aſſiſte à leurs enfantemens & productions, ſoit pour cela vne ſciẽce, nõ plus qu'il n'eſt pas neceſſaire que la ſage fẽme qui preſte sõ ſecours & ſon miniſtere, aux couches d'vne fẽme, ſoit groſſe, ou en eſtat de la deuenir.

Si donc nous conſiderons la Logique dans l'operation & la pratique, elle ne peut pretendre autre qualité que celle de ſeruante, entant qu'elle contribue ſes ſeruices à l'aduancement des ſciences. Mais auſſi comme la ſage femme peut en cas de neceſſité, ſe rendre à elle meſme les bons offices dont elle aſſiſte les autres; auſſi peut on dire que la Logique s'exerce par fois elle meſme & faict ſur ſoy les experiences de ſon art, puiſque non contente du modelle qu'elle preſcrit pour faire bien

raiſonner ſur toutes choſes, elle adiuſte ſes propres maximes, & les liant les vnes aux autres, tire des conſequences, eſtablit des preuues & des argumens, & produit ſon fruict des meſmes mains dont elle va ſecourir & ſoulager les ſciences.

La Logique eſt naturelle ou artificielle: Naturelle, telle qu'elle ſe rencontre dans vn bon ſens commun, qui ſans eſtude raiſonne fortement ſur les choſes qui ſe preſentent.

L'artificielle & acquiſe regarde le ſubiect où elle habite, ſelon l'employ qu'il en veut faire: ſi pour enſeigner la voyla maiſtreſſe & enſeignante; ſi pour s'en ſeruir dans les preſſantes occaſions, la voila combattante, & les armes à la main.

Au premier cas il faut vn ordre & vn eſclairciſſement bien net de toutes ſes notions, qui ſont autãt d'excellentes liqueurs qu'elle prepare pour les reſpandre auec profit dans l'eſprit de ceux qu'elle veut inſtruire. C'eſt vne ſale d'armes où d'abord elle ne leur apprend qu'a ſe mettre en garde, à tenir le fleuret, allonger contre vne muraille, ou ſi par fois elle ſe les met en preſence, & faict mine de leur porter, c'eſt plus pour leur apprendre à parer, que pour les attaquer, pluſtoſt pour leur deſcouurir la ruſe, que pour les ſurprendre.

Au ſecond il n'en va pas de meſmes: ce n'eſt plus à fer emouſſé que le Maiſtre ri-

reur d'armes fait assaut contre l'ennemy qui l'attaque en pleine rüe : au lieu de descouurir son art, il ruse & cache le coup qu'il medite, il marchande son homme, & dans l'incertitude de son dessein qu'il marque par le peu d'arrest de la poincte de son espee, luy esgare la veue pour le surprendre & ne point porter à faux.

C'est ainsi que le Logicien qui se trouue sur les bancs, tient ses artifices couuerts à celuy qu'il attaque, & s'efforce de descouurir le foible du soustenant, pour luy passer sus les armes, & se rendre victorieux.

La Logique entant qu'elle enseigne, se peut diuiser en trois Chefs principaux, appellez, definition, diuision & argumentation : tout son employ n'estant autre, que definir vn suiect pour en connoistre la nature, le diuiser, pour en remarquer les proprietez les ver-tus & toutes les parties, & comparer ce mesme suiet auec vn autre, pour en tirer quelques preuues, maximes, & veritez certaines & determinées, capable d'enrichir le tresor de nos connoissances. Ce qui se reduict à dire quel est vn suiect, qu'elles en sont les parties, & quel est l'accord & l'harmonie qu'il fait estãt conioinct ou comparé auec vn autre.

L'entendement humain ne forme pas ses lumieres tout à coup, il contemple les obiects particuliers, il regarde toutes les estoilles qu'il descouure en vne nuict, &

s'en reſſouuient le lendemain; cette notion qui luy demeure le faict diſcourir le iour, d'vne choſe qu'il n'a veu que la nuict; & voila comme vne choſe eſloignee luy eſt renduë preſente: & cette preſence c'eſt à dire la notion qu'il conſerue en plein midy, des eſtoilles qu'il ne peut voir pour lors, eſt appellee abſtraitte, parce qu'elle n'eſt pas ſenſible en cet eſtat, l'obiect eſtant abſent, & que d'ailleurs elle eſt deſpourueuë des circonſtances, ſoit du lieu, puis qu'il importe peu que ç'ait eſté à la ville, ou aux champs, ſoit du temps, eſtant de peu de conſequence qu'il y ait huict iours ou vn mois que voſtre entendement ait faict ceſte obſeruation. Donc comme cette meſme notion eſt independãte de l'obiet & de ſes circonſtances, de lá vient que nous la diſons abſtraitte & inuariable; Et bien que l'obiect meſme fuſt variable, comme les fleurs que vous auez veuës le printemps dernier en voſtre parterre, ſi eſt-ce que la notion que vous en cõſeruës vous demeure touſiours comme vn immeuble fixe, permanent, & affranchi de toute corruption

Cecy ſoit dit pour faire entendre ce que nous voulons exprimer par les termes des notions intellectuelles, dont la Logique & les autres parties de la Philoſophie, ſe ſeruent à toute heure pour s'expliquer & ſe faire entendre.

TERME.

TErme generalement parlant, eſt l'extremité de quelque choſe ; c'eſt ce qui borne & limite ſon eſtenduë, d'où vient que la mort eſt appellee le terme & l'extremité de la vie.

Il ſe dit principalement d'vne quantité continue, c'eſt ainſi que le point eſt le terme de la ligne, & que voſtre heritage eſt terminé par ſes bornes, qui le ſeparent de celuy de voſtre voiſin.

Et parce que toute action doit auoir vn terme (autrement elle ſeroit infinie, ce qui repugne à la creature) c'eſt pour cela que l'eſpece formée en voſtre entendement, eſt appellee terme de l'entendement agiſſant.

Le terme eſt de deux ſortes. Le premier eſt le terme du depart ; parce que pour ſe porter à vn lieu, il faut auparauant eſtre poſé en vn autre. Le ſecond eſt le giſte & le terme du repos, parce que la choſe y eſtant arriuée, elle s'y repoſe.

Terme ſe prend chez le Logicien, pour les dictions ſous leſquelles toute propoſition eſt enoncée, ou pour les noms des choſes ſous la force & ſignification deſquels elles ſont contenues & renfermées, comme en leurs termes & limites.

Le terme eſt mental, vocal, ou eſcript, Le mental eſt celuy qui eſt conceu en no-

BIBLIOTECA NAZ... RO... VITTORIO...

ſtre eſprit ; telle eſt l'Idée que nous auons conçeu du Liõ. Le vocal eſt celuy qui s'exprime par la voix quand nous proferons, ce terme, Lion; celuy-cy eſtant propremẽt le ſigne de celuy-là, ie veux dire du mental, puiſqu'en proferant le terme de Lion, ie donne aſſez à connoiſtre que i'ay conçeu & graué en mon eſprit l'Idee & la repreſentation de cét animal. L'eſcrit eſt celuy que nous traçons ſur le papier.

Le terme eſt poſitif ou negatif, Le poſitif poſe quelque choſe de reel; tels sõt ces termes, pierre, hõme, arbre. Le negatif ne poſe riẽ, au cõtraire il deſnie vne choſe à quelque ſuiect. Ce qui arriue quand ie dis; qu'vn Ange n'eſt pas vne pierre ny vn arbre.

Le terme eſt vniuerſel quand il ſignifie vne choſe vniuerſelle, tel eſt l'homme, entant que par ce terme ie me figure generalement tous les hommes ; ou particulier, comme Pierre & Paul.

Le terme encores eſt vniuoque, equiuoque ou analogue. L'vniuoque eſt celuy qui ſignifie vne choſe communicable en nature, à pluſieurs ſuiets & par eſgales portions. Exemple, l'homme, eſt vniuoque à l'eſgard de tous les particuliers de cette eſpece, parce qu'il leur conuient eſgalement & en nature.

Terme equiuoque, eſt celuy qui peut eſtre attribué à pluſieurs ſuiets à raiſon du nom ſeulement : Exemple, le terme de

chien, eſt cõmun au poiſſon appellé chien Marin, au ſigne celeſte qui porte le nõ de canicule, & à l'animal domeſtique que nous appellõs chiẽ; bien qu'ils ſoiẽt de differente nature, & qu'ils ne conuiennent qu'au nõ ſeulement & non pas en l'eſpece

Terme analogue, eſt celuy qui conuient à deux choſes differemment, ſçauoir à l'vne proprement & à l'autre impropremẽt & en quelque maniere ſeulement, c'eſt à dire par quelque rapport ; d'où vient que le breuuage qu'on preſente à vn malade pour le guerir & luy rendre la ſanté, eſt appellé ſain, encores que ce terme ne ſoit deub proprement quà l'homme, que nous diſons eſtre ſain, quand il ſe porte bien. Et comme ce breuuage a quelque rapport à la ſanté deſiree par le malade, il eſt appellé ſain par analogie & proportion.

Le terme ſynonyme, ne veut dire autre choſe que l'vniuoque, parce qu'il conuient à pluſieurs choſes eſgalement en nom & en nature.

Le terme homonyme, eſt ſemblable a l'equiuoque, en ce qu'il eſt attribué à pluſieurs ſuiets qui communiquent en nom ſeulement mais non pas en nature,

Terme polyonyme, eſt quand vne meſme choſe à pluſieurs noms, ſous l'vn ou l'autre deſquels elle peut eſtre exprimée, ſignifiée & entendue. Exemple, vne eſpée de chaſſe peut eſtre appellée glaiue ou couſteau.

Terme heteronyme, eſt quand vne choſe eſt differente d'vne autre en nom & en nature, comme Ange, homme, lyon. Ces termes comparez enſemble ſont heteronymes.

Terme paronyme, eſt quant vn terme eſt vſurpé pour vn autre, comme chaud au lieu de chaleur.

SIGNE.

LE ſigne eſt proprement ce qui en ſe faiſant connoiſtre & s'expliquant à nos sẽs, deſcouure quand & quãd à noſtre eſprit quelque autre choſe que ſon eſpece. Exemple, le bouchon de lierre eſt vn ſigne qui ſe faiſant voir pendu à vne porte, nous ſignifie en meſme temps qu'on y vend du vin.

De maniere que tout ſigne à deux relations ou regards differents; l'vn à la choſe qu'il repreſente, comme le bouchon de lierre à l'eſgard du vin, l'autre à noſtre imagination, á laquelle il parle quoy que muet.

Le ſigne eſt des choſes preſentes, comme le iour l'eſt de la preſence du Soleil ou du flambeau; des paſſées, comme la cendre de paille, eſt ſigne qu'elle à eſté bruſlée; ou des futures comme l'Aurore eſt ſigne du leuer prochain du Soleil.

Les ſignes ſont naturels ou d'inſtitution.

Les naturels empruntent de la nature, la force & la vertu de ſignifier ce dont ils ſont

les

les ſignes ; telle eſt la fumée à l'eſgard du feu, & la trace des pas qui deſcouure ſi c'eſt vn homme ou vne beſte.

Les ſignes d'inſtitution ſont de deux ſortes, les vns ſont d'inſtitution humaine, les autres d'inſtitution diuine.

Ceux qui ſont d'inſtitution humaine ſignifient diuerſement ſelon la diuerſité des nations, comme le langage particulier à chaque Prouince.

Les ſignes d'inſtitution diuine ſont ou purement Theoriques, quand ils ſignifient ſimplement vne choſe, mais ne l'operent pas; tels eſtoient la Circonciſion & les Sacremens de la loy Moſayque, qui ſignifioient la grace future en la Loy Euangelique, mais ne l'operoient pas en ceux auſquels il eſtoient appliquez.

Ou Theoriques Pratiques, tels ſont les Sacremens de la Loy nouuelle, qui ne ſignifient pas ſeulement la ſainctеté & la grace; mais qui l'operent auſſi & la conferent par leur propre vertu.

Les ſignes ſont ſenſibles ou inſenſibles.

Les ſenſibles ſont ceux qui heurtent nos ſens; & comme nous auons cinq ſens, auſſi peut il y auoir cinq ordres de ſignes ſenſibles & differents; tel eſt celuy de la veuë, celuy de l'ouye, & les autres.

Les inſenſibles ſont ceux qui ſe forment & ſe produiſent en noſtre fantaiſie; telles que ſont les idées & notions qui repro-

ſentent à noſtre entendement les choſes dont elles ſont les ſignes & les images.

VNIVERSEL.

VNiuerſel propremẽt eſt vn terme qui ne veut exprimer autre choſe, que l'vnité de nature qui ſe verſe & ſe reſpand ſur pluſieurs. Exemple, la nature humaine qui ſe comunique generalemẽt & eſgalement à tous les hommes, eſt appellée vniuerſelle.

L'vniuerſel ſe prend quelquefois pour vne choſe generale compoſée de pluſieurs termes, qui peut-eſtre appliquée à pluſieurs. C'eſt ainſi que cette propoſition par laquelle nous diſons que tout homme eſt vn animal raiſonnable, eſt generalle ou vniuerſelle.

Vne choſe ſimple peut eſtre dite vniuerſelle, ou comme cauſe produiſante vne grande varieté d'effects; qui fait que le Soleil eſt cauſe vniuerſelle de la generation des plantes.

Ou comme ſigne qui indique pluſieurs choſes à la fois, tel eſt le terme de mõnoye, qui ſignifie le quart d'eſcu, le teſton, la piece de dix ſols & toutes les autres qui ſe trouuent au deſſus & au deſſous.

Ou comme idée, dont l'eſpece repreſente beaucoup de choſes à la fois : C'eſt ainſi qu'en nous figurant vn Palais, nous nous repreſentons vn ordre & vn aiance-

mẽt de pluſieurs materiaux, pierre, chaux, ſable, bois, fer, & autres.

Ou entant que communicable à pluſieurs. Et parce que cette communication peut eſtre de nom ou de nature ; Si de nature, cet vniuerſel ſera appellé ſynonyme, telle eſt la nature humaine, à l'eſgard de Pierre & de Iean. Si de nom ſeulement, il ſera appellé equiuoque, tel eſt le terme vniuerſel de chien au reſpect du chien marin & terreſtre Si par quelque ſorte de proportion & d'analogie, il ſera appellé analogue, tel eſt le nom de ſain communiqué à l'hõme, & à la medecine ou au breuuage appellé ſain, parce qu'il ſert à luy rendre ou conſeruer la ſanté.

DV GENRE.

L'Vniuerſel ſe diuiſe en cinq branches, parce qu'vne choſe peut eſtre vniuerſelle à raiſon du genre, ou de l'eſpece, ou de la difference, ou du propre, ou de l'accident.

Le genre eſt proprement vne nature vniuerſelle, capable de ſe communiquer à pluſieurs ſuiects differents en eſpece, de ſorte qu'elle faſſe partie de l'eſſence la plus cõmune du ſuiet auquel elle ſe communique. Exemple, l'homme & la brute ſont entre-eux differents d'eſpece, & neantmoins la nature animale & vniuerſelle communiquée à l'vn & à l'autre, de façon qu'elle

fait partie de leur eſſence, eſt appellée generique ou genre.

Que le genre faſſe partie de l'eſſence dans l'eſpece qui le reçoit, il ne faut qu'examiner noſtre exemple, parce que l'eſſence de l'homme eſt d'eſtre animal raiſonnable, l'eſſence de la brute eſt d'eſtre animal irraiſonnable, c'ſt à dire, incapable de raiſon, & partant l'animal ou la nature animale, à l'eſgard de l'vn & de l'autre, fait la partie plus generale & plus diffuſe de leur eſſence.

Le genre peut eſtre conſideré en trois eſtages, le premier & le plus haut eſt appellé ſupreme & generaliſſime; par ce qu'il n'y en a point au deſſus de luy qui le domine. C'eſt ainſi que l'eſtre eſt vn genre generaliſſime, parce qu'il n'y a rien au delà.

Le genre mitoyen eſt celuy qui ſe trouue entre deux, comme ſubſtance, corps, viuant. Ces genres preſident à des eſpeces au deſſous d'eux, qui à leur eſgard ſont appellées eſpeces, parce qu'elles ſpecifient ce genre & ſe l'approprient; mais parce qu'en cét eſtat elles ſont encores trop diffuſes & generales, elles prennent le nom de genre moyen & ſubalterne, au reſpect des membres qui ſont au deſſous d'elles, & qui les diuiſent eſſentiellement & eſgalement. Exemple, le corps eſt vne eſpece à compataiſon de la ſubſtance, qui le domine comme genre, puis que les deux premieres

branches de la ſubſtance ſont la ſubſtance corporelle, c'eſt à dire le corps, & la ſubſtance incorporelle, c'eſt à dire l'eſprit ou la ſubſtance de l'Ange & de l'ame raiſonnable. Mais parce que le corps ou la nature corporelle conuiennent à pluſieurs ſuiects differents en eſpece, comme le corps viuant & le corps inanimé, qui ſont tous deux corps; auſſi diſons nous que le corps à raiſon de la ſubſtance, qui eſt vn genre qui le domine, eſt appelle eſpece; comme il eſt appellé genre, à l'eſgard des membres qui luy ſont inferieurs, & le partagent entre-eux, à ſçauoir viuant & inanimé.

Le dernier eſtage eſt le genre infime, parce qu'il eſt ſi bas, qu'il ne peut eſtre communiqué qu'à des eſpeces qui ne peuuẽt iamais obtenir le tiltre de genre, c'eſt à dire ſe communiquer à des ſuiects diſtincts d'eſpece, mais de nombre ſeulemẽt. C'eſt ainſi que l'animal à l'eſgard de l'homme eſt gẽre infime, parce qu'il ne peut deualer plus bas, & ſe conſeruer le tiltre & la qualité de genre, puis que l'homme ou la nature humaine eſt vne eſpece qui au deſſous de ſoy ne peut admettre & reconnoiſtre que des ſuiets ſimplemẽt diſtincts de nombre, mais non pas de nature. Exemple, Iean, Pierre, & Paul ſont des membres de cette eſpece, qui ne ſont diſtincts que de nombre & non pas de nature, parce que la nature humaine ſpecifique eſt vne en tous les hommes.

DE L'ESPECE.

IL eſt facile de iugerde l'eſpece par l'explication precedẽte. Nous diſons neãtmoins que l'eſpece doit eſtre conſiderée à l'eſgard du genre qui la domine, ou à l'eſgard des membresqui luy ſont ſouſmis & la partagent.

A l'eſgard de ce qui la domine ; on peut dire que l'eſpece eſt ce proprement qui ſe trouue immediatement ſouſmis au genre, parce que le viuant & l'inanimé, qui ſont les eſpeces du corps, ſe trouuent prochainement ſouſmis au corps, comme genre.

A l'eſgard des membres qui la diuiſent, nous pouuons dire qu'elle eſt vne nature qui conuient à pluſieurs ſuiects diſtincts de nombre ſeulement. C'eſt ainſi que Pierre & Paul diſtincts de nombre ſeulement, reçoiuent & partagent eſgalement la nature humaine qui leur eſt diſtribuée & communiquée. Ce qui doit eſtre expliqué de l'eſpece que nous auons appellée infime, qui ne peut conuenir qu'à des indiuidus ; parce que celle qui ſous diuerſes conſiderations paſſe tantoſt pour genre & tantoſt pour eſpece, n'eſt pas de cet ordre infime, dont nous parlons preſentement.

DE L'INDIVIDV.

PVisque les indiuidus ſont les membres de l'eſpece infime, il en faut dire vn mot. L'indiuidu phyſique & naturel propremẽt, eſt vn ſuiet diuiſé de tout autre & indiuis en ſoy-meſme, d'où viẽt que nous l'appellons indiuidu, c'eſt à dire indiuiſible. C'eſt ainſi que Pierre eſt diuiſé de Paul & de Ieã, & qu'il demeure indiuis en ſoy-meſme par ſa propre indiuiduation, qui le termine & le rend incommunicable à tout autre qu'à ſoy-meſme, parce que Pierre ne ſera iamais Paul, & Paul ne ſera iamais Pierre.

Le principe d'indiuiduation eſt- ce par quoy la nature d'vn ſuiet, telle qu'eſt la nature humaine, à l'eſgard de Pierre & de Paul, eſt rendue indiuiſible & indiuiduelle, en l'vn & en l'autre de ces particuliers. De maniere que par ce principe l'vn & l'autre eſt rendu incommunicable, c'eſt à dire que la nature humaine qui les conſtituë, & les fait eſtre ce qu'ils ſont, ne peut plus appartenir à vne autre.

En fin, ce parquoy Pierre ſubſiſte & qui le rend indiuidu, eſt tellement en luy, qu'il ne peut eſtre en vous, & s'il ſe trouuoit en vous, vous ſeriez luy-meſme, parce que vous conuenez tous deux en nature, & ne differez que par l'indiuiduation, comme la ſeule marque ſubſtantielle & le dernier ſupplement qui la perfectionne & la determi-

ne & à vous & à Pierre.

Ce n'eſt pas auſſi que noſtre eſprit ne ſe puiſſe feindre vn indiuidu, c'eſt à dire, vne notion vague & tranſcēdente au deſſus de tous les indiuidus Phyſiques, laquelle ſe communiquera à tous en particulier. Exemple, quand ie profere ce terme d'indiuidu, ie puis l'attribuer à cét homme, à cet arbre, à ce cheual, a ce lyon & à tel autre indiuidu naturel que ie voudray choiſir; Et voila l'indiuidu que nous appellõs tranſcē dãt, comme vne ſcelle à tous cheuaux, qui court & ſe promene au deſſus de tous les indiuidus phyſiques & naturels. Quelques-vns l'appellent Logique & rationel, parce qu'il eſt proprement vn ouurage de noſtre raiſonnement & vne piece de noſtre fictiõ En cette conſideration le voila vagabond & vniuerſel. Mais dans ſon eſtre naturel & phyſique, il ne peut appartenir qu'au ſuiet qu'il indiuiduë. D'où viēt que pour diſtinguer celuy-cy d'auec l'autre qui n'eſt proprement qu'vn baſtard, nous l'appellons indiuidu determiné, parce qu'il a trouué des bornes & des limites, qui le renferment & l'empriſonnent.

DE LA DIFFERENCE.

LA difference proprement eſt ce qui diſcerne & diſtingue vne choſe d'vne autre, ou ce qui fait qu'vn ſuiet eſt different d'vn autre ſuiet.

La difference eſt eſſentielle entre les ſuiets qui different de nature. Tel qu'eſt le raiſonnable, qui conſtituë la nature de l'homme, & par lequel il eſt diſtingué de la beſte brute, conſtituée par la difference oppoſée, appellée irraiſonnable,

Où elle eſt accidẽtelle entre les choſes qui ne different que d'accident. C'eſt par elle qu'vn meſme hõme peut eſtre different de ſoy-meſme, à raiſon des accidents de la sãté & de la maladie, eſtant autre quand il eſt ſain, qu'il n'eſt pas quand il eſt malade.

La difference eſt vn des membres de l'vniuerſel, que nous diſons eſtre ce, par le moyen dequoy l'eſpece eſt conſtituée dans la perfection de ſa nature; exemple, la nature animale, qui eſtoit commune à l'homme & à la brute, en qualité de genre, attendoit la difference pour conſtituer l'eſpece & la nature de l'vn & de l'autre; de maniere qu'ayant adiouſté à la nature animale la raiſon ou le raiſonnable, i'ay eſtably la nature entiere de l'homme, qui n'eſt autre que d'eſtre vn animal raiſonnable. & ayant de l'autre part ioint l'irraiſonnable à la brute, i'ay formé la perfection de ſa nature, qui n'eſt autre que d'eſtre vn animal irraiſonnable.

Il eſt facile de iuger par la, quelle eſt l'importance de l'vniuerſel, que nous appellons difference, puis qu'eſtant conioint auec le genre, il conſtitue l'eſpece.

La difference eſt donc ce qui donne l'eſtre à la choſe, comme partie eſſentielle du ſuiet qu'elle compoſe. De là vient que chez les Philoſophes le genre eſt comparé à la matiere, qui eſt vne choſe vague & indifferente; & la difference à la forme qui donne l'eſtre au ſuiet qu'elle informe & perfectionne.

La difference eſſentielle a cela de propre qu'elle n'eſt pas capable d'accroiſſement ou de diminution, parce que les eſſences des choſes ſont immuables & reſſemblent aux nombres, auſquels ſi vous adiouſtez ou ſouſtrayez vne vnité, ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient; de maniere que le Philoſophe pour eſtre plus raiſonnable que le payſan, ne l'eſt pas à cauſe de ſa nature, nullement, elle eſt eſgale en l'vn & en l'autre, mais par accident ſeulement, c'eſt à dire à raiſon du temperament & de l'eſtude.

DV PROPRE.

LE propre ou la proprieté eſt vn membre de l'vniuerſel, qui a pluſieurs branches, car nous pouuons dire vne choſe eſtre propre à pluſieurs en quatre manieres.

La premiere, quand elle conuient à vne ſeule eſpece, mais non pas à tous les indiuidus de cette meſme eſpece. C'eſt ainſi que l'homme ſeul eſt medecin, & non pas

tous les hommes en particulier.

Par la seconde, le propre conuient à toute l'espece, de maniere toutes fois qu'il conuient encores à vne autre. C'est ainsi que tous les hommes naturellement ont deux pieds, & que l'oyseau qui constitue vne autre espece d'animal, a deux pieds, aussi bien que l'homme.

Par la troisiesme, le propre conuient à toute l'espece, & luy est si particulier, qu'il ne se trouue point d'autre espece qui puisse y pretendre part, quoy qu'il ne luy conuiennne pas tousiours. C'est ainsi qu'il est propre à l'homme de blanchir quand il est paruenu à la vieillesse (ce qui ne se peut dire proprement de quelque autre animal que ce soit) bien que tous les hommes ne blanchissent pas.

Par la quatriesme & derniere, le propre cõuient à vne seul espece, & à toute l'espece, c'est à dire à tous les indiuidus & tousjours. C'est ainsi que nous appellõs l'hõme risible, parce qu'il est le seul qui a cette proprieté, & n'y a point d'hõme qui ne soit risible, c'est à dire, qui ne puisse rire actuellement, ou dumoins qui n'ẽ ait la puissãce.

Le propre ainsi expliqué, au dernier sens, est proprement vne chose vniuerselle, communicable à plusieurs suiets differens de nombre, comme la risibilité au respect de tous les indiuidus qui se trouuent constituez sous la nature humaine, Pierre

Paul, Iean, Claude & autres; de ſorte qu'en deſcouurant cette proprieté ſpecifique, vous découurez la nature humaine en meſme temps; & deſployant celle-cy, vous y reconnoiſſez celle-là, ie veux dire la proprieté, par vn eſchange reciproque. Exemple, en diſant riſible, vous deſcouurez la nature humaine, parce qu'elle ſeule eſt riſible; en diſant la nature humaine vous la dittes riſible confuſement & d'vne maniere enuelopée, parce que les proprietez eſſentielles fluent de l'eſſence du ſuiet, auquel elles ſont propres ou appropries.

Les proprietez eſſentielles ne reçoiuent point d'accroiſſement ny de diminution; Et biens qu'entre les hõmes il s'en trouue qui ſoient plus portez à rire les vns que les autres; Cette differẽce de plus & de moins, procede de la diuerſité du temperament, & non pas de la proprieté eſſentielle, qui à raiſon de ſa nature, eſt eſgale en tous les particuliers.

DE L'ACCIDENT.

L'Accident eſt tout ce qui arriue à vn ſuiẽct, outre l'eſſence & la nature qui le conſtitue.

Si nous le prenons dans vne ſignification diffuſe, il comprend tout ce qui generalement n'eſt pas ſubſtance; D'oú vient que le propre, tel que nous l'auons depeint en ſa plus haute perfectiõ ſera partie de l'accident.

Si nous le conſiderons en ſa propre ſignification, l'accident eſt tout ce qui arriue à vn ſuiet, ſans qu'on puiſſe dire qu'il fluë de ſon eſſence. Telle eſt la blancheur & la noirceur à l'eſgard de l'homme, puis qu'il y en a de blancs & de noirs, des Mores & des Allemands. En ce cas voila l'accident diſtinct du propre, ou de la proprieté qui flue de l'eſſence.

Nous diſons donc que l'accident eſt ce qui peut arriuer ou s'abſenter d'vn ſuiet, ſans que pour cela le ſuiet ſe trouue deſtruit en nature. C'eſt ainſi que la blãcheur peut-eſtre effacée de la muraille, ſans que la muraille ſoit deſtruite pour cela. Et parce que la blancheur peut conuenir à pluſieurs ſuiets differents, comme au papier, au linge, & au ſatin, c'eſt pour cette raiſon que l'accident forme & conſtitue l'une des branches de l'vniuerſel.

CATEGORIE.

CAtegorie en la racine de ſa langue ne veut dire autre choſe qu'acculation, & parce qu'en matiere criminelle l'accuſation eſt vne ſuite de procedures, vne liaiſon & vn ordre de pieces differentes, bref vne certaine inſtruction reglée ſous des formes preſcriptes & ordinaires, ſelon l'vſage des lieux en faueur des accu-

ſez. Les anciens Philoſophes ſe ſont ſeruis de ce terme pour ſignifier les choſes qui rangées ſous vn certain ordre, s'accuſent elles-meſmes & diſent ce qu'elles ſont : de maniere toutesfois que par vne certaine dependance les vnes des autres, elles ſe trouuent engagées ſous vn empire generaliſſime, qui les enuelope, les protege & les couure toutes de l'eſtenduë de ſes aiſles.

C'eſt ainſi que l'eſtre en qualité de genre ſouuerain enuelope les genres, les eſpeces & les individus, auſquels il ſe communique, & que chacun des membres compris ſous l'eſtendue de l'eſtre, s'accuſe ſoy méme auant qu'il ſoit interogé : car dés là que vous trouuez la ſubſtance & l'accident, comme les deux premieres branches qui diuiſent l'eſtre, elles n'attendent pas que vous demandiez ce qu'elles ſont, tant elles ont de haſte de s'expliquer & ſe faire connoiſtre, pour n'eſtre pas priſes l'vne pour l'autre.

C'eſt par cette raiſon que la ſubſtance vous dit qu'elle eſt ſubſtance, tant elle a peur que vous la preniez pour vne autre choſe moindre qu'elle n'eſt.

C'eſt par cette conſideration que le membre qui luy eſt oppoſé ſe dit accident, de crainte que vous ne le confondiez auec la ſubſtance, tant il eſt amoureux de ſon eſtre & de ſa nature, quoy que defectueuſe & toute eſtropiée à comparaiſon de la

ſubſtance, puis qu'il ne peut marcher ou aduancer d'vn pas, ny meſme ſe maintenir naturellement pour vn moment, ſans l'appuy & le ſecours de la ſubſtance.

Voila le ſens auquel la Categorie peut paſſer pour vne accuſation volontaire, à raiſon de ſes mẽbres, leſquels ſi vous parcourez, vous trouuerez que pour eſtre muets, ils ne laiſſent pas de parler; il n'y a qu'à lire le nom & l'inſcription dont ils portent les etiquettes, pour ſçauoir leur depoſition.

La quantité deſcouure par la force de ſon nom, que c'eſt elle qui eſtend les choſes, qui les alonge, les eſlargit, les approfondit & leur commuique tout ce qu'elles ont de longueur, l'argeur & profondeur, bref tout ce qui eſt de commenſurable.

La qualité vous deſcouure leurs charges, leurs offices & leurs fonctions.

L'action dit que c'eſt par elle qu'elles agiſſent.

La paſſion ſe vante de les faire ſouffrir.

La relation les compare.

Leur lieu fait voir où elles ſont.

Le temps deſcouure quand ça eſté.

La ſituation fait voir leur poſture & leur contenance.

Et la derniere en deſcouure les veſtemens.

Apres tout pour monſtrer l'adreſſe des Philoſophes en la deſcouuerte des choſes; ils ont tenu deux voyes, qui ſont comme

les deux grands chemins battus pour y arriuer le plus certainement, & ſans ſe fouruoyer.

Le premier eſt le chemin des vniuerſaux, & le ſecond des categories. Par l'vniuerſel, ils courent & ſe promeinent par tous les eſtres, & ſi toſt qu'ils reconnoiſſent vne choſe commune á pluſieurs ils en forment vne notion & la qualifient du tiltre d'vniuerſel. C'eſt ainſi qu'apres auoir connu toutes les creatures qui ont vie, progrez & mouuement en particulier, & deſcouuert que chacune d'elles eſtoit vn animal, comme le lyon, le cheual, le chien, le loup & l'oyſeau, ils ont dreſſé vn article & fait vn capital de cette notion, qu'ils ont appeliée genre.

Et parce que retournãt à la queſte apres cette heureuſe rencontre, ils ont apperceu que tous les hommes en particulier eſtoiẽt raiſonnables, & que les autres animaux ne l'eſtoiẽt pas, ils ont trouué que le raiſõnable & l'irraiſonnable pouuoiẽt ſeruir de notions communes pour les ſeparer, les mettre à part & en faire des claſſes differẽtes & des eſpeces diſtinctes, ioignant l'vne & l'autre de ces differences au genre participé eſgalement. Ayant donc adiouſté le raiſonnable à l'animal, voila l'eſpece de l'homme eſtablie, c'eſt à dire la nature humaine. Et d'ailleurs ayant ioint l'irraiſonnable à l'animal, ils ont conſtitué l'eſpece

des brutes deſpourueuës de raiſon.

Voila comme de pluſieurs choſes, les Philoſophes n'en font qu'vne par la voye de l'vniuerſel, puiſque ſous le terme de l'eſpece qui cõtient la nature humaine, ils vous repreſentent generalement tous les hommes, le nombre en pût-il eſtre iuſiny ou du moins inombrable.

Le ſecond chemin qu'ils ont tenu pour connoiſtre les choſes, eſt tout contraire à celuy-là, parce que le premier ne fait qu'vne ſeule choſe de pluſieurs. Celuy-cy au contraire fait d'vne ſeule & meſme choſe pluſieurs & differentes pieces, par vne analyſie, vn demembrement & vne anatomie biẽ exacte, qui vous range toutes les parties diſſimilaires d'vn corps en autant de cellules, qu'elles peuuẽt former entr'elles de differẽces notables & particulieres, à l'imitation de celuy qui pour connoiſtre le corps humain, en feroit la diſſection plus reguliere qu'il luy ſeroit poſſible, & mettroit à part toutes les pieces qui ſe reſſemblent & ſont d'vne meſme claſſe: dõt l'vne cõtiendroit la chair, l'autre les os, l'autre le ſang, l'autre les nerfs, & ainſi des autres.

Reduiſons-nous à l'exemple, & contemplons cette verité dans le ſein d'vne roſe; voſtre deſſein eſt de connoiſtre & d'examiner cette fleur, voyons ſi vous y pouuez obſeruer autre choſe que les dix ordres & categories des Philoſophes. Car

tout ce que vous pouuez demander ſe rapporte à la ſubſtance, demandant ce qu'elle eſt eſſentiellement; à la quantité, ce qui la rend diuiſible; à la qualité, le tiltre qu'elle porte entre les ſimples de la nature & toutes ſes vertus internes; à la relatiõ tous les rapports & les reſpects qu'elle conſerue, ſoit à ſon roſier, ſoit aux autres fleurs de la nature. A l'action, l'odeur qu'elle pouſſe hors de ſoy; à la paſſion, le chaud, ou le froid qu'elle ſouffre & la fanne; au lieu, celuy qu'elle occupe; au temps, l'heure, le iour & le mois qu'elle regne; à la ſituation, ſa poſture differente, ſoit droicte ſoit panchante; & à l'ornement, les embelliſſemens exterieurs dont elle peut eſtre reueſtuë: ſoit qu'elle ſoit dorée, ou qu'elle ſe conſerue dans les ſimples attours & enioliuemens de la nature.

Voila pourquoy la connoiſſance des vniuerſaux & des categories eſt ſi neceſſaire. Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi nous diſons que la categorie eſt vn ordre de pluſieurs choſes, contenues ſoubs vn genre ſupreme & ſouuerain; puis que l'eſtre eſt ce ſouuerain, qui dans l'enclos de ſa iuriſdiction renferme & comprend toutes choſes; & d'ailleurs tout ce qui eſt, eſt de neceſſité, ſubſtance ou accident; mais parce que l'accident ne peut eſtre diuiſé qu'en neuf portions, il eſt ſans difficulté que ſi nous y adiouſtons celle de la ſubſtance, en voila dix,

dont le nombre ne peut eſtre accreu d'auantage, parceque tout ce qui peut tomber en l'imagination pour le faict de la creature, ſe trouue enclos & renfermé neceſſairément ſous l'vne ou l'autre de ces petites cellules.

C'eſt par cette conſideration, que parlant de Dieu ou de l'eſtre, entant qu'il peut luy eſtre appliqué (puis qu'il eſt permis de dire qu'il eſt vn eſtre increé) nous n'entendons iamais parler de l'eſtre categorique: parce que celuy-cy eſt finy & produit dans le temps, l'autre au contraire eſt eternel & infiny; de maniere que ſi la creature pretend partager l'eſtre auec ſon Dieu, c'eſt d'vne façon ſi baſſe, ſi ſeruile, ſi roturiere & ſi dependante, qu'il y a lieu de dire que l'eſtre de Dieu, & celuy de la creature peuuent bien conuenir & s'accorder au nom, mais non pas en autre choſe; puiſque la creature qui porte le nom de l'eſtre, n'eſt pas vn eſtre proprement, s'il eſt mis en comparaiſon auec l'eſtre increé, mais vne pure & ſimple dependance de celuy-cy, vne ombre de cette realité eſſentielle & ſonſſiere; & comme l'ombre n'eſt pas le corps, les creatures qui ne ſont propremẽt que les ombres de l'eſtre increé, ne peuuent meriter en ce ſens le nom d'eſtre, que d'vne maniere bien eſtropiée & bien imparfaicte.

DE LA SVBSTANCE.

LA ſubſtance eſt ditte ſubſtance, parce qu'elle ſe ſouſtient d'elle-meſme, & qu'elle ſert encore de baſe & de ſouſtien aux accidens qui luy adherent.

Il eſtoit bien neceſſaire qu'il y eut vne ſubſtance, car ſi entre les choſes pas vne n'eut eſte capable de ſubſiſter & maintenir ſon eſtre independamment d'vn autre ſuiet, il eut fallu qu'vn ſuiet euſt eſté appuyé ſur vn autre, celuy-cy ſur vn precedent, le precedent ſur vn qui le deuãceroit. Et par cette chaiſne & retrogradation on ſeroit tombé dans vn precipice, qui eſt le progrez à l'infiny, condamné par tous les Philoſophes. Et partant la ſubſtãce eſtoit neceſſaire pour faire cét office en tous les ſuiets en particulier.

Si donc on demande en quoy conſiſte la nature de la ſubſtance, il faut reſpondre qu'elle n'eſt autre choſe qu'vn eſtre ſubſiſtant par ſoy-meſme, c'eſt à dire qui exiſte par ſa propre vertu, comme fait la roſe & l'œillet qui exiſtent independamment de tout autre ſuiet naturel, & meſme de leur pied, parce que pour y eſtre attachez, ils ne ſubſiſtent pas par luy.

La ſubſtance eſt ou premiere ou ſeconde. La premiere eſt proprement la choſe qui frappe nos ſens, comme fait tout obiet materiel, la roſe, l'œillet, l'arbre,

l'oyſeau, la pierre & tous les autres. Elle eſt appellée premiere, parce qu'elle aborde noſtre connoiſſance toute la premiere.

La ſeconde eſt celle qui eſt communiquée à pluſieurs, appellée genre ou eſpece.

La premiere donc a cela qu'elle eſt particuliere ou indiuiduelle, eſtant incommunicable à tout autre ſuiet, que celuy qu'elle fait ſubſiſter. Telle qu'eſt Pierre, Paul, ou l'arbre de voſtre iardin.

La ſeconde eſt vniuerſelle, parce qu'elle conuient à pluſieurs, comme il a eſté dit du genre & de l'eſpece.

La ſubſtance eſt creée ou increée. Dieu ſeul eſt vne ſubſtance increée. La creée eſt corporelle, comme l'arbre & le metail; ou ſpirituelle, comme l'Ange & l'ame raiſonnable; l'ame eſt ditte incomplete, parce qu'elle a vne inclination panchante vers le corps humain qu'elle doit informer, pour compoſer auec luy vne ſubſtance complete, à ſçauoir l'homme. L'Ange eſt vne ſubſtance complete, parce qu'elle eſt parfaicte de tous poincts, & n'eſt pas ordonnée à faire partie d'vn tout, comme l'ame à l'eſgard du corps.

Les ſubſtances ne ſont pas contraires entre elles, ou ſi elles le ſont, c'eſt à raiſon de leurs qualitez ſeulement, & non pas à raiſon de leur eſtre ſubſtantiel. C'eſt ainſi que les Anges & les Demons ſont contraires, non à raiſon de leur ſubſtance, qui

eſt vne, mais à raiſon de leurs qualitez ſeulement, puiſque ceux qui ſont dans la gloire, ſont toute charité, beauté & perfection; & que ceux-cy dans la torture & la malediction, ſont toute haine, laideur & difformité.

DE LA QVANTITE'.

LA quantité eſt vn accident, par le benefice duquel la ſubſtance ou la choſe ſubſtatielle, acquiert le pruilege de pouſſer toutes ſes parties & dimẽſions hors les vnes des autres; de maniere que la teſte, les pieds, les bras, les iambes ne ſoient pas confus enſemble, mais eſtendus & allongez ſelon leur iuſte & naturelle proportion.

C'eſt par la quantité que la ſubſtance du roſier, s'explique, s'eſtend & deſploye ſes branches, ſes fueilles, & ſes fleurs ſans confuſion & meſlange de ſes parties.

La quantité a deux ſortes d'eſtenduë, l'vne eſt interieure, & l'autre exterieure.

L'exterieure eſt celle dont nous venons de parler. Elle eſt toute viſible & palpable.

L'interieure n'eſt pas de meſme, & comme toutes les choſes auant qu'on les puiſſe qualifier telles, doiuent eſtre en elles meſmes. Nous diſons que l'eſtendue exterieure doit auoir vn certain eſtre occulte & caché, que nous appellons eſtenduë interieure, qui precede en quelque maniere

cette eſtendue ſenſible & palpable. Exẽple, eſt-il pas vray que l'eſtenduë exterieure de l'eſpic de bled, eſtoit rẽfermee dãs le grain auant qu'il fut pourry en terre, & qu'il eut pouſſé ſa tige & ſon eſpic. Comment dõc pouuons nous appeller cette eſtenduë cachée ou occulte, ſinõ interieure & profõde. Et partant toute quantité peut eſtre cõſiderée, ou á raiſon de ſon eſtenduë exterieure, ou à raiſõ de ſon eſtẽduë interieure.

C'eſt ce qui a fait dire aux Philoſophes, que l'eſtendue exterieure n'eſtoit pas de l'eſſence de la quantité, mais ſeulement l'eſtendue interieure, puiſque dans l'exemple allegué, l'eſſence de la quantité reſpanduë par l'eſpic de froment, eſtoit conſeruée dãs le grain auparauant qu'il fut iettè en terre.

Donc comme elle eſtoit en vertu, & conſeruoit en ce petit volume vne eſtendue ſecrete & virtuelle des parties, ſelon l'ordre & la proportion qu'elles doiuent auoir les vnes aux autres, & acquerir par l'eſtendue exterieure qui leur ſuruient, comme vn veſtement ſenſible, groſſier & palpable; auſſi diſons-nous que cette eſtendue exterieure n'eſt pas de l'eſſence de la qualité.

Ce qui eſt bien à remarquer, pour la reſolution de beaucoup de doutes & de difficultés de conſequence.

La quantité eſt continue ou diſcontinue. La continue eſt celle qui eſt continuellement vne; Cette quantité eſt permanente

(comme vne aulne, vn arbre, vne fleur, vn homme,) parce que toutes ſes parties exiſtent tout à la fois ; la teſte, les bras, les iambes, les pieds, tout cela exiſte d'vn meſme temps en l'homme.

Ou elle eſt ſucceſſiue, c'eſt à dire que les parties ſuccedent les vnes aux autres, & n'exiſtent iamais tout à la fois, comme le temps, le iour & l'aage, dont les parties ſont dans vn flux & coulement perpetuel, de ſorte qu'elles ne ſe trouuent iamais enſemble, n'eſtant pas en voſtre puiſſance de faire que la partie de l'heure qui eſt eſcoulée, il n'y a qu'vn moment, ſoit preſente auec celle qui ſe paſſe.

Quantité diſcontinuë ou contiguë, eſt celle qui n'eſt pas vne proprement, mais improprement, à raiſon des liaiſons morales qui l'eſtreignent, & produiſent vn tout par vn certain enchaiſnement, qui de pluſieurs choſes diſtinctes n'en forme qu'vn ſeul corps. C'eſt ainſi qu'vn calcul de nõbre eſt quantité, & que l'oraiſon compoſée de pluſieurs termes & propoſitions diſtinctes entre elles, peut-eſtre appellée vne quantité diſcrette ou diſcontinue.

Les quantitez encores ne ſont pas cõtraires entre elles non plus que les ſubſtãces ; ou s'il s'en trouue d'ennemies, elles ne le ſont que par les qualitez qui leur ſuruiennent & forment cette petite guerre, mais non pas à raiſon de leur propre nature.

PRO

PROPORTION.

PRoportion eſt vne comparaiſon de deux ou de pluſieurs grandeurs ou quantitez.

Cette proportion eſt Arithmetique, Geometrique, ou Muſicale ; l'Arithmetique eſt quand il y a vne ſuite de pluſieurs nombres, dont le conſecutif ſurpaſſe le precedent d'vn meſme nombre.

Exemple, 4. 7. 10. 13. ces nombres ſont appellés proportionnaux, parce que chacun deux ſurpaſſe celuy qui le precede du nombre de 3. le 7. ſurpaſſe le 4. de 3. le 10. ſurpaſſe le 7. du meſme nombre de 3. voila la proportion la plus iuſte de toutes.

La Geometrique eſt quand pluſieurs grandeurs comparées, ont entre elles vne meſme proportion. Exemple, la ligne de 2. pieds eſt à la ligne de 6. pieds, ce que la ligne de 18. pieds eſt à la ligne de 54. car de meſme que le 2. eſt 3. fois dãs le nombre de 6. le nombre de 18. eſt trois fois dãs 54.

La muſicale eſt differente des deux autres, en ce que de 3. nombres, tels que ſont 3. 4. 6. il y a pareille proportion du plus grand au plus petit, c'eſt à dire, du 6. au 3. & du 4. au 3. qu'il y a de proportion entre la differẽce du 6. au 4. qui eſt 2. & la differẽce du 3. au 4. qui eſt 1. donc telle qu'eſt la proportiõ d'vn à deux, telle ſera la proportion

de ces trois nombres 3. 4. 6. comparez diuerſement, c'eſt à dire, de 6. à 3. & de 4. à 3.

DE LA QVALITE'.

LA qualité eſt vn des accidents le plus remarquable de tous par ſon tiltre, puiſque c'eſt luy qui diſtribue les offices, les fonctions & les qualitez, d'où procede l'vſage introduit entre les hõmes, par lequel pour s'inſtruire de quelqu'vn & ſe bien connoiſtre, la premiere demande qu'on fait eſt de ſçauoir ſa qualité, quel il eſt, & pour lors ayant dit que c'eſt vn homme d'honneur, & qu'il eſt officier d'vne Cour Souueraine, ſous le tiltre de Conſeiller ou de Preſident, le voila ſuffiſamment conneû. En fin tout ſuiet eſt deſnommé par ſa propre qualité.

Il y a quatre ordres de qualitez, dont chacune ſe diuiſe en deux branches; l'habitude, la puiſſance, la qualité dctible & la forme, ſont les quatre principales claſſes de cet accident. La premiere claſſe cõtient l'habitude & la diſpoſition

L'habitude eſt vne qualité acquiſe qui imprime quelque affection bonne ou mauuaiſe au ſuiet auquel elle adhere (elle eſt la vertu qui perfectionne nos mœurs, & nous porte aux bonnes actions) bref elle fortifie la puiſſance naturelle, pour la faire agir auc plus d'aiſance & de facilité.

C'eſt par cette raiſon que l'homme de

bien n'a pas de peine à le porter à l'entrepriſe de quelque action difficille, parce qu'il eſt touſiours en eſcole, il bat le fer continuellement, ſes puiſſances ſe ſont rendues fermes & vigoureuſes dans l'exercice; au lieu que ceux qui ſont nourris dans les molles voluptez, apportentdes puiſſances ſi foibles & ſi enfantines dans les hautes executions, qu'elles ne ſont point capables de ſupporter le moindre fardeau ſans s'atterrer & s'abbatre.

Les animaux qui ont le ſens de l'ouye, sõt capables d'habitude & de diſcipline, à la reſerue des ſouris & de quelques autres, dõt la grãde timidité ne permet pas que la fãtaiſie faſſe aucune application ferme & reglée.

L'habitude qui paſſe de la main à l'eſprit, ne laiſſe pas de demeurer, encores que la main ou tel autre organe que vous voudrez, ſoit retranché. C'eſt ainſi que le ioüeur de Luth en conſerue la ſcience & l'habitude, quoy qu'il perde la main.

La diſpoſition eſt vne qualité qui diſpoſe la faculté ou la puiſſance à operer & agir auec quelque facilité, de maniere qu'elle ſemble eſtre la meſme que l'habitude, & par effect elles ne different entre elles que du plus & du moins, parce que l'habitude commencée, & qui n'eſt pas encores en ſa perfection, peut-eſtre appellée diſpoſition, en ce qu'elle façonne & diſpoſe le ſuiet; mais quand elle eſt arriuée à ſon dernier

degré de nobleſſe & de perfectiõ, pour lors elle peut eſtre appellée habitude. C'eſt ainſi que la ſcience de l'eſcolier eſt vne diſpoſition, & que celle du Maiſtre eſt vne parfaite habitude, dõt les racines ſont fermes & profondes, au lieu que celles de l'autre ſont tendres & delicates. En fin elles ne different que par le plus & le moins.

La ſeconde claſſe contient la puiſſance & l'impuiſſance. La puiſſance eſt vne qualité naturelle, viue & maſle, par laquelle le ſuiet eſt rendu puiſſant & vigoureux en la production de ſon acte. Son nom teſmoigne ſa vertu, ſon pouuoir & ſa perfection. C'eſt par elle que les hommes ſont propres aux exercices de la guerre, comme plus grands, plus forts & plus robuſtes; & qu'entre ceux qui ſont appellés par le mariage à donner des enfans à la Republique, les vns y ſont plus propres que les autres.

L'impuiſſance au contraire eſt vne qualité eneruée, qui pour n'auoir pas fait vne bonne impreſſion dans le ſuiet qu'elle affecte, ſoit par la rencontre d'vn temperament laſche & abbatu, ſoit par le defaut particulier de l'organe & de la faculté dont elle a la conduite & la direction, eſt demeurée ſi foible & ſi debile, que tout ce qu'elle peut en cet eſtat, eſt d'affecter le ſuiet ſans qu'elle puiſſe paſſer à l'execution. C'eſt par elle que les hommes ſont rendus impuiſſans par la glace & la froi-

deur d'vn temperament abbatu, & que la raillerie les couure d'vn reproche, dont il ne se faut prendre qu'à la debilité de leur nature & non pas à leur personne.

En la troisiesme est contenuë la qualité patible & la passion.

La qualité patible emprunte son nom de son effect, elle est ainsi appellée, parce qu'agissant sur vn suiect, elle le fait patir sensiblemẽt, & ne desempare qu'à peine & auec difficulté. C'est par elle que nous nous plaignons du trop de chaleur, lors que cette qualité, c'est à dire la chaleur du Soleil ou du feu, se desploye viuement & se fait sentir quelque fois auec plus de vigueur que nous ne voudrions.

La passion est propremẽt l'effect & l'impression legere d'vne qualité, qui s'est emprainte sur quelque partie sẽsible de nostre corps. C'est ainsi que la chaleur d'vn Soleil bien estincellant est vne qualité patible, & que l'effect & l'incommodité que nous en ressentõs à la cãpagne, est appellée passion,

La quatriesme est la forme & la figure.

La forme est la symmetrie & la proportion du dehors d'vn suiet, bref la surface exterieure des choses (d'où vient que les Latins se seruent de ce mot pour exprimer la beauté) chaque subiet ayant sa forme exterieure & conuenable à son espece, est dit pourueu de cette qualité. C'est par cette raison que parlant d'vn fantosme, on dira

qu'il auoit la forme d'vn homme, pour dire qu'il en auoit la reſſemblance.

La figure ne differe de la forme qu'en vne ſeule choſe : parce que la figure d'vn ſuiet eſt proprement cette ſurface exterieure qui nous figure & repreſẽte ſa forme. Toute la difference eſt que ce qu'eſt la forme dãs vn ſuiet naturel, la figure l'eſt dãs vn ſuiet artificiel; de maniere que voyãt la ſtatue d'Alexãdre ou de Põpée, nous diſons que c'eſt vne belle figure & non pas vne forme; parce que cette qualité ne peut conuenir proprement qu'à Pompée & Alexandre, & non pas à leurs ſtatuës & repreſentations.

Les qualitez ont cela de particulier, qu'elles ſont proprement les acteurs de la comedie naturelle, qui ſe ioüe ſur le theatre de la ſubſtance & de la quantité, c'eſt à dire de la ſubſtance eſtenduë en longueur, largeur, & profondeur ; de maniere que toutes les reſſemblances & diſſemblances, toutes les querelles, les diſſenſions, les noiſes, altercations, deſordres & combats, qui ſe paſſent à noſtre veue dans le ſein des ſuiets naturels, procedent de la ſeule rencontre, du choc & de l'animoſité des qualitez, qui ſont continuellement aux priſes les vnes contre les autres. Le chaud contre le froid, le ſec contre l'humide. En fin les qualitez ſont la cauſe & la ſource de toute contrarieté; & parce que la nature ne les a introduites que pour y faire tous ſes re-

muements, à deſſein de moyẽner la generation & la corruptiõ des choſes; auſſi eſtoit-il à propos, de leur donner des degrez differẽts de force & de vertu, n'eſtãt pas raisõnable que le ſoldat endurcy au cõbat & à la fatigue, faſſe autant d'effort pour abbatre vn Pygmée, que pour renuerſer vn Geant.

De la vient que les Philoſopes diſent que les qualitez ſont ſuſceptibles de plus & de moins, n'eſtant pas neceſſaire que la chaleur à laquelle ils dõnent huict degrez de rehauſſe (auſſi bien qu'aux trois autres qualitez, le froid, le ſec & l'humide) monte à la derniere marche, pour terraſſer la froideur qui ne ſera qu'à la troiſieſme. Si donc vous les placez en eſgalité de degrez, les voila conſtituées en eſgalité de force; ſi au contraire, l'vne eſt au quatre, & l'autre au trois, il ne faut qu'en viſager la difference du degré, pour dire que celle-cy eſt plus foible que celle-là. En fin leur diuertiſſement & leur employ eſt de ioüer continuellement au boutehors.

Encores faut-il obſeruer que chacun de ces huicts degrez (accordez par les Philoſophes à la qualité, pour faire ſes promenades) ne reçoit à ſon eſgard, ny plus ny moins, ny accroiſſement ny diminution, parce que le degré tient de la nature du nombre; & comme le deux ne peut eſtre ny plus ny moins que deux, autrement il ſeroit vn, ou trois; le ſecond degré de la

qualité, ſoit de chaleur, ſoit de froideur, ne peut accroiſtre, ny augmenter, demeurant ferme & inesbranſlable en ſa conſtitution, auſſi bien qu'en ſa vertu.

Les qualitez ont aduantage ſur la quantité, en quatre choſes notables; La premiere, en ce qu'elles ſe trouuent en nombre en la ſubſtance: la quantité au contraire y eſt touſiours toute ſeule, le ſuiet ne pouuât eſtre pourueu que d'vne ſeule quantité.

La ſeconde, en ce que les actions du ſuiet, ſont attribuées à la qualité, & non pas à la quantité, bien que la groſſeur de ſon poids & de ſon volume, contribuë quelque choſe au mouuement; lors par exemple, qu'il eſt queſtion de rouler vne pierre groſſe & peſante, du haut au bas d'vne montagne.

La troiſieſme, en ce que les qualitez ne ſe renferment pas ſeulement dans les corps celeſtes & aëriens, mais qu'elles paſſent encore dans les eſprits & les Anges, pour les anoblir, & prendre part à l'honneur de ces hautes ſubſtances. C'eſt la qualité qui fait dire que l'eſprit eſt excellent ou hebeté, c'eſt par elle que les Anges differét des demons, n'eſt-ce pas vn merueilleux priuilege? Eſt-ce pas elle encores qui fait dire que Dieu eſt tres-iuſte & miſericordieux? Mais il faut remarquer que c'eſt auec vne grande difference, à l'eſgard de Dieu & à l'eſgard de la creature. Parce que la bonté,

la iuſtice, & la miſericorde au reſpect de l'homme qui en eſt doüe, ſont autant de qualitez accidentelles, qui luy ſont ſuruenues de dehors pour l'enrichir; mais à l'eſgard de Dieu, la meſme bonté, iuſtice & miſericorde, ne ſont pas des qualitez, quoy qu'elles en portent le nom en apparence, parce qu'en Dieu il n'y a point d'accidens; & la bonté que nous diſons eſtre vne qualité au reſpect de l'homme, eſt vne ſubſtance à l'eſgard de Dieu; parce qu'il eſt bon par eſſence & non par accident, comme nous qui ne ſommes bons, que par vne bõté inherente & purement accidentelle.

Le quatrieſme & dernier aduantage de la qualité ſur la quantité, eſt que celle-là procede de la forme, qui eſt toute viue & agiſſante, & que la quantité flue de la matiere, que nous auons dit eſtre vn principe languiſſant & abbatu, s'il n'eſt ſecouru de ſa forme.

DE LA RELATION.

LA relation eſt vn eſtre ſi mince & ſi delicat qu'on ne le peut apperceuoir qu'auec vne veuë bien penetrante & Metaphyſique; mais parce que les ſuiets qui en ſont affectez, peuuent eſtre ſenſibles, pour auoir moins de peine il faut l'enuiſager dans le ſuiet qui la reçoit.

La relation donc, eſt vn accident duquel

l'eſtre entier & total, eſt de pancher & de referer à vn autre. Telle eſt la paternité & la filiation, à l'eſgard du pere & du fils; parce que celuy-là ſe rapporte tellement à celuy-cy, & celuy-cy à celuy-là, que ce panchement & cette inclination naturelle, qu'ils ont reciproquement l'vn vers l'autre, eſtablit toute la nature de cette relation.

Les relatifs, ſont les ſubiets qui par le moyen de la relation, ſe trouuent referez les vns aux autres. Et comme le pere, qui eſt le ſuiet de la paternité, eſt referé au fils par la paternité; le fils pareillement, eſt referé au pere par la filiation; & voila le pere & le fils relatifs.

Trois choſes ſont requiſes pour eſtablir & fonder vne relation, le ſuiet, le fondement & le terme.

Le ſuiect eſt la choſe affectée par la relation, & en laquelle elle reſide. C'eſt ainſi que l'homme eſt le ſuiet de la paternité, & que la muraille eſt le ſuiet de la blancheur, par laquelle elle eſt referée & comparée à vn autre.

Le fondement eſt la cauſe & la raiſon pour laquelle la relation ſe trouue en vn ſuiet. Si donc vous demandez pourquoy la paternité ſe trouue en vn homme, & non pas en vne pierre; C'eſt parceque l'homme a la vertu d'engendrer (& voila le fondement de la paternité) ce que n'a pas la pierre.

Le fondement de la relation de reſſemblance qui ſe produit entre deux fueilles de papier blanc, eſt la blancheur, parce qu'elle eſt la raiſon & la cauſe pour laquelle ces deux fueilles ſont referées l'vne à l'autre, & dictes ſemblables.

Ce fondement eſt prochain ou eſloigné. L'eſloigné à l'eſgard de la paternité eſt la faculte & vertu d'engendrer, dont nous venons de parler.

Le prochain eſt l'acte de la generation, parce qu'il eſt plus proche de la paternité que n'eſt pas la vertu d'engendrer: puis que celle-là faict les peres en effect, & que celle-cy ne les fait qu'en puiſſance.

Le terme de la relation eſt ce à quoy elle ſe termine. D'oú vient que le fils eſt le terme de la paternité, parce qu'elle ſe va repoſer en luy; & le pere celuy de la filiatiõ, & que ces deux ſont termes reciproques, par le regard mutuel qu'ils ont l'vn à l'autre.

Obſeruez que le pere ſe rapporte au fils, comme terme de la paternité. Priuilege qui eſt particulier à la relation ſur tous les autres accidents, qui de verité peuuent eſtre rapportez à leur ſuiet, entant que ſuiet, mais non pas comme terme; auſſi diſons nous, parlant de l'entendement, qu'il eſt ſuiet de la ſcience & non pas le terme; parce que le terme de la ſcience ſe porte plus loing, & va ſe repoſer ſur la certitude des choſes qui peuuent eſtre ſceues de l'enten-

dement humain.

Mais la relation, comme la paternité, regarde le ſuiet qui luy eſt referé, c'eſt a dire le fils, comme terme & non comme ſuiet, puis que le pere eſt le veritable ſuiet de la paternité, & non pas le fils.

La relation eſt mutuelle ou ne l'eſt pas. La mutuelle eſt celle dont les extremes & les termes dependent reciproquement l'vn de l'autre. Telle eſt la relation qui eſt entre le pere & le fils, parce que nul ne peut eſtre pere ſans fils, & qui dit le fils, ſuppoſe le pere en meſme temps.

La relation qui n'eſt pas mutuelle, eſt celle dont les extremes ne dependent pas reciproquement l'vn de l'autre, mais en laquelle l'vn des deux depend de l'autre abſolument & non pas au contraire. C'eſt ainſi que Dieu & les creatures comparez enſemble, produiſent vne relation qui n'eſt pas mutuelle, parce que la creature depend de Dieu abſolument en ſon eſtre & en ſa conſeruation, & non pas au contraire.

La relation mutuele eſt dicte de reſſemblance, lors que les ſuiets referez ſe reſſemblẽt par la qualité, ſuppoſe qu'elle ſerue de fondement à la relation; telle qu'eſt la blãcheur au reſpect de la relation qui ſe produit entre vne fueille de papier blanc, comparée auec vne autre qui eſt pareillement blanche.

La relation de diſſemblance eſt quand

les ſubiets comparez different par leurs qualitez ; c'eſt ainſi que la relation qui ſe produira entre deux feuilles de papier, dõt l'vne ſera noire & l'autre blanche, ſera dite de diſſemblance.

Entre les relations il y en a de ſubſiſtentes & infinies, telles ſont les relations Diuines. Les autres ſont finies & non ſubſiſtentes. Telles ſont toutes les relations qui ſe remarquent entre les creatures. Entre les relations finies, nous en obſeruons de deux ſortes, l'vne eſt trãſcendante, & l'autre categorique.

La relation tranſcendante eſt celle qui ſe promene au deſſus des categories, comme ſont toutes les relations des eſtres Metaphyſiques conferez les vns aux autres, la ſciẽce auec le ſçauãt, la cauſe auec ſõ effet.

La tranſcendante proprement eſt celle qui eſt de l'eſſence du relatif, telles ſont les relations de la matiere & de la forme mutuellement comparées, en ce qu'il eſt de l'eſsẽce de la forme d'eſtre referée à la matiere, comme il eſt de l'eſſence de la matiere d'eſtre referée à la forme, pour eſtablir le ſuiet qu'elles doiuent conſtituer. En fin c'eſt cette relation qui ſe forme entre des eſtres qui tõbent ſous pluſieurs genres differens, telle qu'eſt la relation qui ſe produit entre la ſubſtance & l'accident, entãt que l'vn & l'autre de ces membres, contiẽnent pluſieurs genres au deſſous d'eux.

La relation categorique eſt celle qui ſe trouue tellement bornée & renfermée dãs vn genre particulier, qu'elle ne puiſſe s'en eſchapper, de maniere que ſon eſtre total ne conſiſte qu'au ſeul rapport, & au reſpect d'vn terme à vn autre. Telle eſt la paternité du pere, au reſpect de la filiation du fils, & toute relation qui compare vn ſuiet phyſique & naturel à vn autre.

Quand il arriue que les relations ont des fondements contraires, elles ſont capables d'accroiſſement ou de diminution; de maniere que pour ne ſe pas meſprendre, il n'y a qu'a dire que toutes les relatiõs qui sõt fondees en la ſubſtance ou en la quantité, ne ſont point capables de diminution n'y d'accroiſſement, parce que l'vn & l'autre de ces fondemens, n'en ſont point ſuſceptibles; de là vient qu'vn pere ne ſçauroit eſtre plus pere qu'vn autre; & bien qu'il ayt plus d'enfans, il aura plus de relations, mais la paternité entant que paternité, ſera touſiours incapable de plus & de moins.

Il n'en va pas ainſi des relations qui ont des qualitez pour fondements, ſuppoſé que ces qualitez ſoient ſuſceptibles de cõtrarieté. D'où vient que la relation qui ſe produit entre le ſecond degré de chaleur, & le cinquieſme degré de froideur, peut eſtre accreuë ou diminuée de part & d'autre en raualant ou en rehauſſant le degré, puis que vous pouuez monter iuſques au hui-

ctieſme, & deſcendre iuſques au premier degré, à l'eſgard de l'vn ou de l'autre de ces qualitez contraires.

Les relations categoriques, c'eſt à dire celles dont le ſuiets ſe trouuent reueſtus, n'en peuuent eſtre reellement diſtinctes, de ſorte qu'elles ſe puiſſent conſeruer independemment de leurs ſuiets : La raiſon en eſt claire, parce que la paternité preciſe & retranchée de l'homme qui en eſt le ſuiet, eſt pluſtoſt vne fiction, vn eſtre de raiſon & vn ieu de noſtre eſprit que non pas vn eſtre reel, veritable & poſitif.

De là vient que les relations ſurpaſſent en nombre tous les accidens abſolus, puis qu'vn ſeul ſuiet comparé à tous les autres ſuiets de l'Vniuers, produira des relations innombrables.

Les relations ſont maltipliées à raiſon des termes, & non pas à raiſon de leurs ſuiets ; de maniere que le pere qui a trois fils, a auſſi trois relations.

En fin les relations portent ſi loing, que la diſtance des lieux ne peut empeſcher que deux choſes ſemblables, dont l'vne ſera en terre & l'autre dans le Ciel, ne produiſent par leur rapport vne relation de reſſemblance.

DE L'ACTION ET DE LA PASSION.

L'Action & la paſſion ſont deux ſœurs inſeparables, & liées ſi eſtroitement, que l'vne ne peut eſtre connue, que l'autre ne le ſoit pareillement ; puis qu'vn meſme acte diuerſement conſideré, deſcouure l'vne & l'autre ; l'action à raiſon du terme de depart, la paſſion à raiſon du terme de repos; action à raiſon du ſuiet qui agit, paſſion à raiſon du ſuiet qui ſouffre & reçoit l'action.

Nous diſons donc que l'action n'eſt autre choſe, que l'accident par lequel le ſuiet eſt proprement & formellement appellé agiſſant.

La paſſion au contraire, eſt l'accident par lequel le ſuiet eſt proprement & formellement appellé patient. C'eſt ainſi que par le coup que vous portez à vn autre, vous eſtes appellé agiſſant, & voila voſtre actiõ. Et par le meſme coup receu en la perſonne de celuy auquel vous le portez, il eſt appellé patiẽt, par l'impreſſion du coup qu'il reçoit, appellé paſſion à ſon égard; de maniere qu'on ne peut expliquer l'actiõ, ſans découurir la paſſion en meſme temps.

L'action, eſt directe, reflechie, ou reciproque: La directe eſt celle par laquelle vn

ſuiet va directement poſer quelque choſe en vn autre ; comme de luy porter auec le fleuret vne botte franche.

La reflechie, eſt celle qui ſe rabat & ſe replie par vne eſpece de contre-coup; c'eſt ainſi que l'eteuf pouſsé contre la muraille, retourne & ſe reflechit contre le ioüeur. C'eſt encores par cette meſme action, que l'entendement ſe replie ſur ſoy-meſme pour ſe conſiderer & ſe comprendre.

La reciproque, eſt celle par laquelle deux choſes agiſsẽt l'vne ſur l'autre toutes deux en meſme temps. C'eſt ainſi que les deux combattans qui ont les armes à la main, ſe peuuent frapper, quand ils ſe portent tous deux d'vn meſme temps.

L'action eſt immanente, ou paſſagere. L'immanente eſt celle qui eſt receuë dans le meſme ſuiet qui la produit. C'eſt ainſi que les actions de l'entendement ſont appellées Immanentes, parce qu'elles ſont receuës & demeurent fermes dans le ſuiet qui les a produites.

La paſſagere eſt l'action de l'agent ſur vn ſuiet eſtranger. C'eſt ainſi que l'action du feu ſur le bois, eſt appellée paſſagere.

L'action eſt ſucceſſiue, ou momentanéee. La ſucceſſiue eſt celle qui ſe faict en quelque interualle de temps, comme la promenade.

La momentanée eſt celle qui ſe fait en vn inſtant, comme la generation & le

mouuement des choſes qui n'ont point de contraires, comme la lumiere; d'où vient que l'illumination ſe fait en vn inſtant, parce qu'elle ne trouue point de contraire capable de retarder ſon action. La veuë pareillement ſe faict en vn inſtant, par la meſme raiſon.

L'action conſiderée à raiſon de ſon principe, peut eſtre artificielle, naturelle, volontaire & mixte.

L'artificielle eſt celle qui a l'art pour principe, cõmme le ioüeur de luth.

La naturelle, la nature; tel eſt le mouuement & l'inclination des choſes peſantes vers le centre de la terre.

La volontaire, la volonté, comme l'achapt de ce que vous n'auez pas, ou la vente de ce qui eſt à vous.

La mixte participe de l'vne & de l'autre, de la volontaire & de la naturelle. Telle eſt la promenade que vous faites, qui reconnoiſt en partie voſtre volonté pour principe, & en partie voſtre nature, ſans laquelle il ne ſeroit pas en voſtre puiſſance de vous porter d'vn lieu en vn autre.

L'action contraire à la naturelle, eſt appellée violente; telle eſt l'action qui pouſſe & qui iette vne pierre en haut, vn poids à contremont.

L'action contraire à la volontaire, eſt ditte contraignante, comme d'eſtre traduit en priſon malgré ſoy.

Vne meſme action peut eſtre volõtaire & forcée en meſme temps, mais par differens regards. C'eſt ainſi que le marchand menacé du naufrage par la tempeſte, iette ſes marchãdiſes dans l'eau; Cette actiõ eſt volõtaire, parce qu'elle depẽd de lui, & forcée en meſme temps par la crainte de la mort.

Le mouuement naturel eſt plus viſte à meſure qu'il approche plus prés de ſa fin; Tel eſt le mouuement de la pierre qui ſe porte à ſon centre, dont la force eſt plus grande en ſa fin, qu'en ſon commencement & en ſon milieu.

Le volontaire eſt plus vigoureux dans ſon milieu qu'en ſon commẽcement & en ſa fin; en ſon commencement, parce qu'il ne fait qu'eſclore, il eſt tout foible & debile, les eſprits ne ſont pas encores bien eſchauffez; en ſa fin, ſoit parce qu'il n'y a quaſi plus de chemin à faire, & que la choſe ſemble eſtre en noſtre poſſeſſion, ſoit parce que les eſprits s'affoibliſſent & ſe diſſipent par leur retraitte.

Le violent eſt plus viſte en ſon commẽcement, par ce que la vertu imprimée eſt plus proche de ſa cauſe, & partant plus vigoureuſe. Telle eſt la pierre qui part auec force de la fonde, qui la iette loin de ſoy, & va diminuant à proportion qu'elle s'eſcarte de la cauſe impulſiue.

Si l'action ſe fait en ſubſtance, elle s'appelle generation, quand elle tend à l'acquiſition d'vne forme; & corruption

quand elle tend à deſtruire celle qui eſt au ſuiet.

Si en quãtité, elle s'appelle accroiſſement & diminution. C'eſt parce mouuement que l'animal qui ſe nourrit biẽ, s'engraiſſe, & qu'il diminuë par vn grãd ieûne.

Si l'action ſe fait en qualité, on la dit alteration. C'eſt ainſi que celuy qui a froid s'eſchauffe par l'ayde du feu, & ſouffre à l'eſgard de ſoy-meſme quelque changement & alteration, eſtant deuenu chaud de froid qu'il eſtoit auparauant.

Si l'action ſe fait à l'eſgard du lieu; ce mouuement eſt appellé local, à cauſe du lieu qui le qualifie. C'eſt ainſi que le chemin que vous faites de chez-vous à l'Egliſe, eſt vn mouuement local. Auſſi pouuons-nous dire, que celuy-cy merite le nom de mouuemẽt au deſſus de tous les autres, qui ne ſont appellez mouuemens que par metaphore, c'eſt à dire, par quelque analogie & rapport qu'ils conſeruent auec le mouuement local.

Tout ce quit agit ne patit pas touſiours, & bien que la creature ne puiſſe agir ſans patir en quelque maniere, parce que l'action à l'eſgard de voſtre bras, eſt vne eſpece de paſſion, puis qu'elle le fatigue; Si eſt-ce que Dieu agit ſans patir, parce qu'il ne peut ſe laſſer, & que la paſſion eſt vne imperfection en la creature qui s'affoiblit en agiſſant. Mais Dieu ne peut eſtre ſoub-

çonné d'imperfection ou de defaut.

L'action eſt reelle ou intentionnelle. La reelle eſt celle qui produit vne qualité ſenſible, comme le feu à l'égard du corps froid qu'il eſchauffe peu à peu.

L'intentionnelle eſt celle qui termine ſeulement l'action de l'agent, telle eſt l'eſpece intelligible qui termine l'action de noſtre entendement; Telles encores eſt l'action de noſtre veuë, à l'eſgard du tableau que nous regardons, lequel termine noſtre veuë, ſans qu'il ſouffre pour cela aucune alteration en ſoy; puis que le tableau qui eſt en la boutique du peintre, expoſé aux yeux des paſſans, ne ſouffre aucune alteration, pour eſtre veu & regardé de toute vne populace.

Agir intentionnellement, & agir reellement ſont choſes diſtinctes, au moins dans les regles d'vne école bien rigoureuſe. Le premier eſt produire vne eſpece intentionnelle, c'eſt ainſi qu'agit la blancheur de la muraille, lors qu'elle enuoye dans l'œil l'image de ſa couleur & de ſa figure.

Le ſecond, eſt produire vne choſe qui ſe rend immanente au ſuiet, dont l'impreſſion & l'effet luy demeure quelque temps la cauſe n'eſtant plus preſente, voire meſme ne ſubſiſtant plus; c'eſt ainſi que le feu d'vn fagot allumé qui vous échauffe par ſa preſence, vous laiſſe vne certaine chaleur, qui vous cõtinuë quelque temps, quoy que

vous vous ſoiez retiré dans voſtre cabinet.

OV, QVAND, SITVATION, HABIT.

DE dix Categories que les Philoſophes ont eſtably, les quatre dernieres meritent mieux le nom de circonſtances exterieures & adiacentes a la choſe, dont la diſſection a eſté faite par les ſix precedentes, que celuy de Categories. Parce qu'en effet elles n'ont autre vertu que de deſigner des pures relations exterieures, au reſpect du ſuiet qui s'en trouue inueſti dénommé.

De là vient que pour s'inſtruire du lieu auquel vne choſe remarquable a eſté exploitée, le moyen de s'en informer eſt de demander, où elle a eſté faite, où s'eſt fait le choc des armes, où le Roy de Suede a eſté tué, où ſe fait l'aſſemblée du Clergé, ſi c'eſt à Mantes ou à Paris

La premiere de ces categories, eſt exprimée ſous le terme d'où, qui ne contient autre choſe que l'enqueſte du lieu, parce que celuy qui reſpond à voſtre demande, vous doit marquer le lieu où s'eſt paſsée la choſe en queſtion.

Quand, eſt la circonſtance du temps, au reſpect du meſme ſuiet, parce que n'eſtant pas ſatisfait de ſçauoir le lieu où le Roy de Suede à eſté tué les armes à la main, vous demandés encores quand ça eſté, c'eſt à dire en quel temps, afin qu'on vous in-

dicque l'année, la ſaiſon, le mois, le iour, l'heure, & le moment.

La ſituation, remarque la poſture du ſuiet, comme de ſçauoir ſi le Roy de Suede fut tué à cheual; ou ſi ſon cheual eſtant abbatu ſous luy, il combattit encores quelque temps pied à terre; ſi couché, ſi debout, il receut le coup mortel.

La derniere appellée habit, nous deſigne par ſa ſignification, la choſe qu'elle veut dire; l'habit n'eſtant autre choſe que le veſtement, & l'ornement exterieur de quelque ſujet. C'eſt par cette derniere circonſtance que vous demandez ſi le Roy de Suede eſtoit veſtu à l'Allemande, ou à la Françoiſe, ſi armé ou en pourpoint.

DES OPPOSEZ.

L'Oppoſition n'eſt autre choſe qu'vne relation de diuerſité, ou de repugnance qui ſe produit entre deux, trois, ou pluſieurs ſuiets.

Et parce que les choſes ne peuuent eſtre oppoſées entre-elles, que de quatre manieres ſeulement, les Philoſophes ont pris ſuiet de faire quatre degrez d'oppoſitions, qui ne peuuent naiſtre d'autre part que de la relation, de la contrarieté, de la priuation ou de la contradiction.

Pour découurir l'origine des oppoſitions, il n'y a qu'à porter les yeux ſur les termes qui ſe regardent d'oppoſition formelle & directe.

Si les termes ſont poſitifs ils ſeront relatifs, ou abſolus; ſi relatifs l'oppoſition ſera de relation, telle qu'elle peut eſtre entre le pere & le fils; bien qu'à vray dire, elle ne ſoit pas vne veritable & rigoureuſe oppoſition, parce que celle-cy demande que les termes oppoſez, par vne haine & inimitié naturelle, combattent l'vn contre l'autre, & tendent à ſe deſtruire naturellemẽt; comme font toutes les qualitez, qui ſont cõtraires entr'elles. Au lieu que les relatifs ſe regardent par vn aſpect d'amour & de bien-veillance, puis qu'ils ſe poſent l'vn l'autre, & que la nature de leur eſtre eſt dans vne telle alliãce mutuelle & reciproque, que de meſme qu'ils naiſſent enſemble, ils meurent enſemble dans vn meſme moment.

Si abſolus, l'oppoſition ſera de contrarieté, comme entre le froid & le chaud & toutes les autres qualitez & accidens, qui pour n'auoir qu'vn meſme giſte, vn meſme domicile, & vn meſme ſuiet, ne laiſſent pas de ioüer au boute hors, & ſe donner la chaſſe l'vn à l'autre. Tel eſt le ſec & l'humide, le blanc & le noir.

Que ſi les termes ne ſont pas poſitifs, ils ſeront ou priuatifs ou negatifs.

Si priuatifs, l'oppoſition ſera priuatiue, telle eſt celle qui ſe forme entre la priuation & la choſe dont elle eſt priuation, comme entre la veuë & l'aueuglement,

entre

entre l'aueugle & le clair voyant.

Si negatifs, l'oppoſition ſera contradictoire ; telle eſt l'oppoſition qui ſe trouue entre le raiſonnable & l'irraiſonnable, dõt la poſition de l'vn des deux, eſt neceſſairement l'excluſion & la negation de l'autre.

Obſeruez auſſi que la difference qui ſe rencontre entre la priuation & la negation, conſiſte en ce que celle-là, renferme vne certaine aptitude & diſpoſition à la choſe, dont le ſuiet eſt priué ; d'où vient que nous ne diſons pas qu'vne pierre eſt aueugle quoy qu'elle ne voie pas, mais l'animal ſeulement, qui a de la nature vne diſpoſition à voir.

Mais celle-cy i'entends la negation, a vne antipatie naturelle auec la choſe qu'elle exclud & qu'elle nie en vn ſuiect, qui fait que le raiſonnable ne peut deuenir iamais irraiſonnable, ny au contraire, à moins de deſtruire l'eſſence & la nature des choſes.

ANTERIEVR POSTERIEVR.

VNe choſe peut eſtre precedente & anterieure à vne autre, en pluſieurs manieres.

La premiere eſt de nature ou d'origine, qui nous fait dire que le pere eſt deuant le fils, parce que le pere eſt conſideré comme principe d'origine. Quelques-vns ap-

pellent cette primauté d'origine, priorité de raiſon; d'où viennent & procedent les inſtants d'origine & de raiſon, introduits en la Theologie & Philoſophie, pour connoiſtre & déuelopper l'ordre des choſes qui ſont en Dieu, quoy qu'en effet elle n'ayent entre elles aucune differéce de temps.

C'eſt donc par cette priorité & poſteriorité d'origine, que nous contemplons le Pere deuant le Fils, & ces deux deuant le S. Eſprit. C'eſt par elle que nous admettons vn ordre de deuant & apres, en la ſcience de Dieu, & en la formcation de ſes decrets & ſainctes reſolutions. C'eſt ce qui nous fait dire que Dieu connoiſt les choſes poſſibles, auparauant de connoiſtre les futures. Enfin c'eſt vne piece de noſtre inuention, controuuée pour nous faciliter la connoiſſance de l'Eternel & des choſes qui n'ont point de ſucceſſion, & dont l'eſtre exiſte tout à la fois.

Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi nous appellons ces inſtants d'origine, inſtants de raiſon; parce que ce ſont des veritables fictions de noſtre eſprit, qu'il applique ſur l'obſcurité des choſes occultes, afin de multiplier ſes rayons pour en deſcouurir quelque choſe, & s'en entretenir à ſa mode.

La ſeconde eſt de temps, de maniere que l'homme vieillard deuance le ieune homme de priorité de temps.

La troiſieſme eſt de nombre; C'eſt ainſi

que le deux precede le trois, & celuy-cy le nombre qui le ſuit.

La quatrieſme eſt d'ordre, car bien que les choſes ſoient enſemble & ne forment qu'vn ſeul corps; ſi eſt-ce que les parties de ce meime corps ne laiſſent pas de garder entre elles quelque priorité & poſteriorité.

C'eſt ainſi que le fondement precede les murailles d'vn edifice, & que la muraille deuance le comble qui le perfectionne.

La cinquieſme eſt de dignité & de preſceance; de la vient que celuy qui preſide á vne compagnie, ſe conſerue vne primauté dans les aſſemblées & ceremonies ſur ceux qui luy ſont inferieurs en dignité.

La ſixieſme peut eſtre à raiſon du lieu; C'eſt ainſi que le valet qui porte le flambeau, marche deuant ſon Maiſtre, pour l'eſclairer. C'eſt ainſi qu'à coſiderer le centre de la terre pour le lieu le plus bas, nous dirons que l'air a quelque preference & priorité ſur la region de l'eau & de la terre.

La ſeptieſme eſt de ſignification, d'où vient que le ſigne qui nous deſcouure vne choſe, ſe fait connoiſtre & s'explique premieremẽt, auant de nous expliquer la choſe dont il eſt le ſignal; puis qu'il faut que la trompette ſe faſſe entendre la nuict, auparauant de nous annoncer que l'ennemy eſt proche, & qu'il nous veut ſurprendre.

ENVNCIATION OV. PROPOSITION.

APres auoir examiné toutes choſes, & s'eſtre diuerti ſur les ſuiets de la nature, ſoit entant qu'ils conuiennent entre eux, ou du moins qu'ils peuuent ſouffrir quelque rapport & comparaiſon, ce que nous auons fait par les vniuerſaux : ſoit entant que diuiſibles en eux meſmes, & que nous pouuons faire l'anatomie & la diſſection des pieces differentes qui les conſtituent, comme la ſubſtance, la quantité, la qualité; ou de leurs circonſtances, comme les relations, le lieu, le temps & les autres, ce qui a eſté fait par les Categories, Il èſt temps de faire vn pas plus auant parce que ce ſeroit peu de choſe d'auoir par le fruict de noſtre eſpargne, mis en reſerue toutes les notions produittes par l'vne & l'autre de ces voyes, ſoit en vniſſant, ſoit en diuiſant, pour eſtablir & fonder le magaſin de nos connoiſſances, ſi nous ne les ordonnons entre elles pour en faire la diſtribution,

L'alliage de ces notions, ou leur combination peut eſtre ſimple ou compoſée : ſi ſimple, nous l'appellons propoſition, ſi compoſée, argument. Si elle n'eſt que d'vn ſuiet & d'vn attribut conioint par le verbe ſubſtantif, voila la propoſition telle que

peut-eſtre celle-cy.

Pierre eſt iuſte.

Que ſi au contraire il arriue qu'il y ait pluſieurs propoſitions liées, conioinctes & tendantes à la deſcouuerte d'vne meſme verité, nous appellons cette chaiſne de notions, argument. Exemple.

Tout homme de bien eſt homme iuſte,
Pierre eſt homme de bien,
Donc Pierre eſt homme iuſte.

Ariſtote definit la propoſition ſimple, vne oraiſon ſuccinte qui contient & ſignifie verité ou fauſſeté, parce que toute propoſition doit eſtre affirmatiue ou negatiue, c'eſt à dire accõpagnée de ouy, ou de non, attribuant ou deſniant quelque choſe au ſuiet, d'où vient qu'en diſant Pierre eſt iuſte, ie fais vne propoſition affirmatiue, & veritable (ſuppoſé que la choſe ſoit ainſi) par laquelle ie luy attribue la iuſtice. Si au contraire ie luy deſnie la iuſtice, & que ie diſe Pierre n'eſt pas iuſte, ie fais vne propoſition negatiue & fauſſe quant & quant, ſuppoſé qu'il ſoit homme de bien.

Pour exprimer encores plus clairement l'eſſence de la propoſition, nous diſons que c'eſt vne voix d'inſtitution humaine. (Parce que les paroles & les langages differẽts des nations ſont de l'inuention des hommes) ou pluſtoſt vne ſuitte de paroles, dont chaſque partie ſeparée de ſont tou, ſignifie quelque choſe, ſans aucune affirmation, ou

negatiõ ; Qu'ainſi neſoit, faies en l'eſpreuue ſur la propoſition ſimple que nous venons d'alleguer pour exemple, elle n'a que deux termes & vn verbe ; Conſiderez-les chacun en particulier, ils ſignifient quelque choſe, mais cette ſignification ne dit aucune affirmation, ou negation. Car Pierre dit quelque choſe, il repreſente vn homme, mais il ne le dit pas ny bon ny meſchãt, ny iuſte ny iniuſte. Tout de meſme le terme de, iuſte, precis & deſtaché de ſon ſuiet, ou de la propoſition, ſignifie iuſtice, mais il ne l'attribue encores à perſonne, ce que faict l'vnion de ces deux termes par l'entremiſe du verbe ſubſtantif qui placé comme mediateur entre le ſuiet, qui eſt Pierre, & la perfection que nous luy voulons donner, luy attribue & luy applique la iuſtice comme vn manteau royal. Et partant la propoſition ſignifie & attribue, ou deſnie touſiours quelque choſe, mais la voix, c'eſt a dire l'vne des parties de la propoſition, eſtant ſolitaire, preciſe, & deſtachée du corps de la propoſition, ſignifie bien quelque choſe, mais ſans affirmation ou negation, parce que de ſoy elle n'attribue, ou ne deſnie rien au ſuiet, ſi elle n'eſt appliquée, ou pluſtoſt ſi elle ne marche de compagnie auec luy par le moyen & l'entremiſe du verbe ſubſtantif, qui donne la main à l'vn & à l'autre, au ſuiet & à l'attribut, c'eſt à dire au premier & au ſecond terme, comme

en l'exemple allegué. De maniere que pour faire vne traisnée de termes, on ne signifieroit aucune chose affirmatiuemẽt, ou negatiuement si quelque verbe ne les accouple. Car si ie disois Pierre iuste, grand, petit, sçauant, ignorant, ie ne dirois aucune chose affirmatiuement ou negatiuement, si bien que pour en faire vne proposition affirmatiue & negatiue tout ensemble, ie diray Pierre est iuste, Piere est grand en esprit, & petit de corps, sçauant en Theologie, ignorant en affaires d'estat: cette proposition ainsi composée luy attribue la iustice, la grandeur de l'esprit, la science de la Theologie, & luy desnie en mesme temps la grãdeur du corps & la connoissance des affaires d'estat, & voila ce que veut dire affirmation ou negation en fait de proposition.

Parfois aussi la proposition sera d'vn seul terme ioint à vn verbe, Exemple, Pierre estudie, & quelque fois encores elle peut estre contenue soubs vn seul verbe, pourueu qu'il ait telle vigueur qu'il soit equiualent au suiet, au terme & au verbe. Exemple, il pleut, ce verbe signifie tout autant que ie disois, il tombe de la pluye.

Toute proposition simple n'a qu'vn suiet, & vn terme, vnis par le verbe substantif comme il a esté dit.

Mais la composée comprend plusieurs suiets & attributs conioints par vne parti-

cule, Exemple Pierre & Paul ſont doctes & pieux.

La propoſition a pour principes interieurs & eſſentiels, l'affirmation ou la negation, ce que nous auons expliqué, & pour proprietez abſoluës la verité, la fauſſeté, la quantité & la qualité. La quãtité de la propoſition ſe recueille du ſens & de la ſignification des termes ſelon le plus ou le moins de leur eſtenduë, c'eſt elle qui la faict vniuerſelle, ou particuliere, indefinie ou ſinguliere.

L'vniuerſelle s'explique par vn terme vniuerſel, comme tout, nul. Exemple, tout homme eſt raiſonnable, nul homme eſt immortel en cette vie.

La particuliere, par vn terme particulier. Exẽple, quelqu'vn d'entre les Bourgeois de Paris eſt bon homme d'eſtat. La ſinguliere differe de celle-là, en ce qu'elle n'a riẽ pour annexe, Exemple, Pierre eſt grãd politique.

La qualité de la propoſition ſe recueille de ſa verité, ou de ſa fauſſeté.

La propoſition veritable eſt celle qui affirme vne verité neceſſaire, Exemple, tout homme eſt animal raiſonnable.

La fauſſe eſt celle qui affirme vne choſe impoſſible, ou qui nie vne choſe neceſſaire, Exemple du premier, tout arbre eſt homme. Exemple du ſecond, l'homme n'eſt pas vn animal raiſonnable.

La propoſition contingente eſt celle qui affirme ou deſnie poſitiuement ce qui eſt contingent, & partant qui tantoſt peut eſtre, & tantoſt n'eſtre pas ; d'où vient que l'affirmation & la negation s'accordent auec elle ſelon la rencontre des circonſtances. C'eſt ainſi que celuy qui aſſeure qu'il pleuura demain, fait vne propoſition vraye ſuppoſé que la choſe ſoit ; & fauſſe s'il ſe trompe en ſa prediction.

La raiſon de ces trois verités procede de ce que l'eſprit ne ſe trompe iamais, quãt il ſe ſoubmet aux choſes neceſſaires, qu'il condamne les impoſſibles, & qu'il doute des incertaines. D'où vient que pour ſe cõſeruer la reputatiõ d'eſtre raiſonnable dans la conuerſation, il faut touſiours affirmer les choſes certaines, euidentes, & infaillibles, nier les impoſſibles, & parler des fortuites, hazardeuſes & contingentes, dans le doubte, ou du moins ſoubs condition ; donnons vn ſeul exemple pour les trois. Pierre eſt vn animal raiſonnable, qui n'eſt pas immortel, & qui peut eſtre ſera bon Philoſophe, la premiere affirme, la ſeconde nie, la troiſieſme doubte,

Il y a des propoſitions contraires, ſous-contraires, & contradictoires. Contraires, tout homme eſt animal, nul hõme eſt animal: ſous-contraires, qu'elque homme eſt animal, quelque homme n'eſt pas animal.

Contradictoires, tout homme eſt animal,

quelque homme n'eſt pas animal.

Les propoſitions contraires ne peuuent iamais eſtre toutes deux vrayes en meſme temps dans vne matiere neceſſaire.

Exemple, tout homme eſt animal, nul homme eſt animal, l'vne de ces deux eſt neceſſairement vraye & l'autre fauſſe.

En matiere contingente elles peuuent eſtre toutes deux fauſſes. Exemple, tout homme eſt iuſte, nul homme eſt iuſte.

En matiere neceſſaire l'vne des ſoubs-contraires eſt vraye & l'autre fauſſe. Exemple, quelque homme eſt animal; celle là eſt vraye: quelque homme n'eſt pas animal, celle-cy eſt faulce.

En matiere contingente elles peuuent eſtre toutes deux vrayes, mais iamais elles ne peuuent eſtre toutes deux fauſſes enſemblement. Exemple, quelque homme eſt iuſte, quelque homme n'eſt pas iuſte: l'vne & l'autre eſt vraye, mais ne peut eſtre fauſſe conioinctement.

En quelque matiere que ce ſoit, neceſſaire & contingente l'vne des contradictoires eſt touſiours vraye, & l'autre fauſſe. Exemple du premier, tout homme eſt animal, quelque homme n'eſt pas animal.

Exemple du ſecond, toute homme eſt iuſte, quelque homme n'eſt pas iuſte.

En matiere ſinguliere l'vne eſt touſiours vraye & l'autre fauſſe (poſez meſme temps & meſmes circonſtances) Exemple Pierre

eſtudie, Pierre n'eſtudie pas, parce qu'en meſme temps il ne peut pas eſtudier & n'eſtudier pas.

DE LA DEFINITION.

LA definition eſt vne oraiſon ſuccincte, qui en peu de mots exprime la nature d'vn ſuiet. C'eſt ainſi que pour definir l'homme, ie dis qu'il eſt vn animal raiſonnable: cette definition ſuccincte comprend le genre ſous lequel il eſt enfermé, à ſçauoir l'animal, & la difference eſſentielle qui le conſtitue & le ſepare de tous les autres animaux, à ſçauoir le raiſonnable.

Pour definir quelque choſe il faut qu'elle ſoit vne en nature, comme l'homme. D'où vient que celles qui ne ſont vnes que par accident, ne peuuent eſtre proprement definies, & que pour les connoiſtre il eſt expedient d'y proceder bien pluſtoſt par la voye de la diuiſion, que par celle de la definition. Exemple pour connoiſtre vne maiſon, il faut en conſiderer tous les materiaux de nature differente qui entrent en ſa compoſition. Et voila l'vtilité de la diuiſion, dont nous parlerons incontinent.

Il faut encores que la choſe ſoit vniverſelle pour eſtre definie. De là vient qu'en diſant que l'homme eſt vn animal raiſonnable, c'eſt la nature humaine que nous definiſſons. Bref c'eſt l'eſpece &

non pas l'indiuidu proprement qui eſt definy.

Et comme l'indiuidu ne peut-eſtre definy ; le genre ſupreme ne le peut eſtre pareillement, parce que pour eſtre definy, il faut eſtre ſouſmis à vn genre, & auoir quelque difference, ce qui ne ſe peut rencontrer dans le genre appellé ſupreme. Tel qu'eſt l'eſtre precis & abſtraict de toutes choſes.

Enfin la choſe pour eſtre definie doit poſſeder vn eſtre reel & veritable, parce que les eſtres de raiſon ſont des fictions qui n'ont proprement ny genre ny difference.

La definition eſt Metaphyſique ou Phyſique. La Metaphyſique indique le genre & la difference, c'eſt par elle que l'homme eſt definy vn animal raiſonnable.

La Phyſique comprend la matiere & la forme : Par elle nous pouuons definir l'homme, en diſant qu'il eſt vn eſtre naturel, qui a pour matiere vn corps organique, & pour forme vne ame raiſonnable. Celle-cy doit comprendre les parties phyſique & naturelles conſtitutiues de l'eſſence du ſuiet qu'elle definit.

De maniere que la definition phyſique reſpond à la Metaphyſique, & celle-cy pareillement à celle-là : en ce que la matiere & la forme de la definition phyſique reſpondent au genre & à la difference de

la Metaphyſique; comme pareillement le genre & la difference employés par la definition metaphyſique, reſpondent à la matiere & à la forme de celle-là.

De là vient que les termes de genre & de difference, de matiere & de forme, ſont pluſtoſt introduits pour ne point cõfondre & emmeſler ces deux ſciẽces, que pour autre choſe; puiſque la definition de l'vne & de l'autre, ſous des termes differents, nous expliquent vne meſme nature. La Phyſique par des notions plus voiſines & prochaines des ſens, telle qu'eſt la matiere & la forme; La Metaphyſique par des notions plus preciſes, generales & tranſcendantes; Tel qu'eſt le genre & la difference, qui ſont bien d'vne autre eſtenduë que la matiere & la forme; puiſque ces deux derniers termes n'enueloppent que les corps naturels & materiels; pendant que les deux precedens ſe promeinent au deſſus, & paſſent iuſques en l'ordre des Anges & des ſubſtãces purement ſpirituelles, qui ſe trouuent definies par le genre & la difference; en diſant que ce ſont des ſubſtãces immaterielles, où il eſt à remarquer que le terme de ſubſtance leur tient lieu de genre, auquel ils conuiennent auec les corps naturels, qui pareillement ſont des ſubſtances: & celuy d'immateriels, leur tient lieu de difference, puiſque c'eſt par l'immaterialité qu'ils ſe trouuent diſtinguez ſpecifique-

muniquent en ſubſtance.

La definition a cela de particulier ; premierement, qu'elle ne peut eſtre demonſtrée par vn principe interieur qui la deuance, parce qu'elle eſt proprement la nature du ſuiet definy. Or eſt-il que dans le ſuiet il n'y a rien qui precede ſa nature, puiſque l'eſſence marche à la teſte de ſes modes, proprietez, ornemens, & de tout ce qui luy peut ſuruenir de dehors; Et partant elle ne peut eſtre demonſtrée par ſes cauſes internes. Si donc la definition peut eſtre demonſtrée, ce ſera par ſes effets & ſes proprietez ſeulement, qui n'eſt pas la maniere la plus exacte & rigoureuſe, pour demonſtrer les choſes; Parce que celle-cy veut qu'on les deueloppe & qu'on les découure par les principes interieurs & eſſentiels qui les conſtituent.

Ce n'eſt pas encores que la definition ne puiſſe eſtre demonſtrée par les cauſes externes qui la deuancent. Exemple, pour iuſtifier la definition de l'homme & demonſtrer qu'elle eſt certaine, nous diſons qu'il eſt vn animal raiſonnable, parce que Dieu l'a fait à ſa ſemblance. Voila vne demonſtration priſe ſur ſa cauſe exemplaire, mais auſſi n'eſt-elle pas dans les regles de la ſeuerité.

Secondement, nous luy ſommes obligez du moyen le plus ſeur & le plus certain pour paruenir à la demonſtration d'vne

choſe; de maniere que ſi nous voulons demonſtrer vne proprieté eſtre eſſentielle à quelque ſuiet, il n'y a qu'à produire la propre definition du ſuiet. Exemple, l'homme eſt capable de diſcipline. Voila l'vne de ſes proprietez; en voulez-vous voir la demonſtration, c'eſt parce qu'il eſt vn animal raiſõnable. Vous voyez par là qu'il n'y a qu'à preſenter la definition pour cauſe & raiſon de ſa proprieté. Et voila vne demonſtration de la choſe par ſa cauſe & par ſon principe interieur & neceſſaire, puis que les proprietez fluent neceſſairemẽt de l'eſſence de leur ſuiet.

Tiercement, comme la demonſtration ſe meſle de deſcouurir les proprietez de la choſe qu'elle demonſtre, la definition deſploye & deſcouure à noſtre entendement en termes ſuccincts, la nature & l'eſſence de la meſme choſe.

Adiouſtons à cela, que la definition ne parle iamais, ny par affirmation, ny par negation. Exemple, animal raiſonnable, voila la definition de l'homme, qui ne dit ny ouy ny non. De maniere, que l'affirmation que vous y adiouſtez, en diſant que l'homme eſt vn animal raiſonnable, n'eſt pas de la definition, mais ſeulement de voſtre inuentiõ & addreſſe pour tirer pays, & prouuer ce qui vous tombe en la penſée, ou la propoſition que vous auez mis en auant.

DE LA DESCRIPTION.

IL y a vne autre eſpece de definition, appellée accidentelle, parce qu'elle s'attache plus à deſcouurir les accidens qui inueſtiſſent le ſuiet, que non pas la nature du ſuiet. De maniere, que pour ne la point confondre auec la precedente, il faut l'appeller deſcription, auſſi ne peut-elle autre choſe, que deſcrire les magnificences, les proprietez & les cauſes exterieures qui aſſiſtent & accompagnent le ſuiet.

Et par ce que les ſuiets qui pour eſtre trop releuez, ne peuuent eſtre compris dãs la categorie & la claſſe des choſes, ne peuuent eſt e definis, nous ſommes tout heureux de les meſurer par la deſcription, à la mode de ceux qui de loin prennent le plan d'vne ville ennemie, qu'ils ne peuuent ou n'oſent aborder.

C'eſt par cet artifice que pour connoiſtre Dieu, nous faiſons vn grand denombrement de qualitez & de perfections eminentes, qui ſont ſes attributs, comme Bonté, Iuſtice, Miſericorde, Sapience & les autres : tout cela pour expliquer vne nature toute ſimple, quoy qu'immenſe, eternelle & infinie.

La deſcription ſe ſert de deux voyes pour arriuer à ſon but ; la premiere eſt de raconter les proprietez & les excellences

de la choſe qu'elle deſcrit, comme ſi pour décrire l'homme, nous diſons que c'eſt vne nature capable de ris, d'admiration & de diſcipline.

La ſeconde, de la repreſenter & indiquer par les cauſes exterieures qui enuironnent le ſuiet; de maniere qu'en diſãt que l'homme eſt vn ouurage rare & merueilleux de la Sapience diuine, le voila deſcrit par ſa cauſe premiere.

Si nous diſons qu'il eſt vne creature capable de la felicité eternelle, nous le deſcriuons par ſa cauſe finale.

Et ſi nous le diſons vne creature faite ſur l'image & la reſſemblance de ſon Autheur, le voila deſcrit par ſa cauſe exemplaire.

DE LA DIVISION.

LA diuiſion eſt vne oraiſon ſuccincte, par laquelle le tout ſe trouue diuiſé en ſes parties. De maniere, que ſi la definition explique la nature de la choſe, la diuiſion en deſcouure les parties.

Exemple, la definition a poſé l'animal raiſonnable, pour exprimer la nature de l'homme; La diuiſion en fait la ſeparation & la diſſection en particulier, conſiderant les parties de cette definition chacunes à part, & en elles-meſmes. Elle place l'animal d'vn coſté, & le raiſonnable de l'autre, pour deſcouurir plus diſtinctemẽt ce qu'ils apportent & contribuent chacun en par-

ticulier aux frais de cette definition. Conſiderant l'animal, elle dit qu'il a vne teſte, vn corps, des pieds, des iambes, des bras & des mains; ſi le raiſonable, elle dit qu'il eſt autre que l'irraiſonnable; que la raiſon eſt vne lumiere, par laquelle l'eſprit humain ſe promeine en la connoiſſance des choſes vniuerſelles, & en la deſcouuerte de celles qui ſont occultes.

En fin la veritable diuiſion plus exacte & plus naturelle, eſt celle qui partage & deſmembre vn genre en ſes eſpeces, comme de dire que l'animal eſt raiſonnable, ou irraiſonnable. Il en faut demeurer-là, tout eſt compris en ces deux membres eſſentiels & ſpecifiques.

Auſſi pouuons-nous dire que ſon procedé eſt de trois ſortes; par le premier elle diuiſe le ſuiet entier en ſes parties integrantes, telle qu'eſt la diuiſiõ du corps humain, en teſte, corps, bras, iambes, & les autres.

Par le ſecond, elle diuiſe vn tout phyſique & eſſentiel, en ſes parties eſſentielles, forme & matiere, telle qu'eſt la diuiſion de l'homme en corps & ame.

Par le troiſieſme, elle le diuiſe en ſes parties metaphyſiques, de genre & de difference, telle qu'eſt la diuiſion de l'homme en animal & raiſonnable.

La diuiſion ne peut eſtre bonne & iuridique, ſi les membres diuiſez n'éualüẽt le total; de maniére que celle qui diuiſe l'hom-

me en enimal & raiſonnable, eſt bonne & legitime, parce que ces deux membres diſent autant que le ſuiet total, à ſçauoir l'homme.

De plus il importe que l'vn des membres diuiſans ſoit oppoſé à l'autre, que celuy-cy ne ſoit pas contenu en celuy-là; comme il paroiſt en noſtre exemple, où l'animal & le raiſonnable ſe trouuent oppoſez, de ſorte que l'vn n'eſt pas l'autre; car l'animal conſideré à part & precis, eſt autre que le raiſonnable, conſideré au meſme ſens. Adiouſtez auſſi que le tout doit eſtre diuiſé en ſes parties les plus proches & les plus voiſines; D'où vient que pour diuiſer l'hõme; nous commençons par ſes parties eſſentielles les plus vniuerſelles & plus proches de ſon eſtre, en le diuiſant en animal & raiſonnable, auparauant de nous porter à le diuiſer par ſes proprietez, ou par ſes parties integrantes; comme de dire qu'il eſt riſible & capable de diſcipline, ou de conſiderer les membres qui le compoſent.

DE LA DEMONSTRATION.

LA demonſtration eſt vne oraiſon ſuccincte, qui deſcouure la nature d'vne choſe par ſes principes interieurs & eſſentiels, neceſſaires & d'vne verité perpetuelle, comme plus connus & plus vniuerſels que la choſe demonſtrée. Exemple, pour demonſtrer que l'homme eſt capable de diſ-

cipline, ie dis & poſe en faict qu'il eſt vn animal raiſonnable. Voila les principes interieurs, eſſentiels, neceſſaires, vniuerſels, & connus de chacun. En ſuite deſquels ie tire vne conſequence neceſſaire, qui me fait conclurre que l'homme eſt capable de diſcipline. Voila vne veritable demonſtratiõ.

La demonſtration a deux branches, par l'vne elle iuſtifie pourquoy la choſe eſt; ce qui ſe fait par ſa propre cauſe, comme de dire que l'homme eſt capable de diſcipline, parce qu'il eſt animal raiſonnable. Par l'autre elle dit ſimplement que la choſe eſt, ce qu'elle iuſtifie, ou par ſon effect, ou par ſa cauſe eſloignée. Par ſon effect, lors que pour iuſtifier voſtre propoſition, vous dites qu'vn tel ou vn tel, qui n'eſtoient que des ignorans l'année paſſée, ont acquis quelque ſcience par le trauail, & ſe ſont rendus capables de diſcipline; par ſa cauſe eſloignée, en diſant que l'homme a eſté faict à l'image de Dieu, qui eſt toute ſcience & tout eſprit, & partant que l'homme eſt capable de diſcipline & de quelque ſcience.

La demonſtration pour iuſtifier les titres de ſa nobleſſe & de ſa dignité, n'a qu'à produire ſon effect, qui eſt la ſcience; de maniere, que tout ce qu'elle eſtablit, paſſe pour vne connoiſſance ſi certaine, ſi euidente & ſi neceſſaire, qu'on ne luy peut refuſer le titre & le nom de ſcience. I'entens

celle qui demonſtre par vne cauſe interieure & eſſentielle. Que ſi la demonſtration ne vous poſe qu'vne ſeule verité, & ſe contente de dire que le tout eſt plus grand que ſa partie; voila vne ſcience ſimple habituelle; ſi elle en poſe pluſieurs tendantes à vne ſeule & meſme fin: Voila vne ſcience habituelle compoſée, telle qu'eſt la Phyſique ou la Metaphyſique.

SCIENCE.

LA ſcience eſt vne habitude ou vne connoiſſance habituelle, euidente & certaine d'vne choſe neceſſaire par ſa propre cauſe.

Elle eſt ſimple ou compoſée, Science habituelle ſimple eſt celle qui ſe forme en nous par la connoiſſance d'vne ſeule verité, Exemple, le tout eſt plus grand que ſa partie.

Science habituelle compoſée, eſt celle qui contient & embraſſe la connoiſſance certaine & euidente de pluſieurs veritez, telle qu'eſt la Phyſique.

La ſcience eſt natuelle ou diuine. La naturelle eſt celle dont les creatures intellectuelles ſont ſuſceptibles, & capables par le droict de leur nature.

La diuine eſt de ſimple intelligence, de viſion, ou conditionnelle.

La ſcience de ſimple intelligence en Dieu, eſt appellée de quelques-vns abſoluë

& naturelle qui n'eſt autre que la connoiſſance de tout le poſſible à l'eſgard de Dieu, parce que Dieu ſe regardant, void ſa toute puiſſance, & partant tout le poſſible. Elle eſt ditte naturelle, parce qu'il connoiſt tout le poſſible naturellement & de toute eternité.

La ſcience de viſion, eſt appellée de quelques Scholaſtiques, libre; & comme la viſion actuelle ſuppoſe l'obiet, autrement elle ne ſeroit pas viſion, auſſi cette ſcience de viſion ſuppoſe les decrets & reſolutiõs, par leſquelles Dieu s'eſt propoſé de produire vn certain nombre de creatures dans le temps. Elle eſt appellée libre, par ce qu'il pouuoit ne pas former cette reſolution, & ne les tirer iamais de la poſſibilité à l'acte; auquel cas il ne les auroit pas connuës comme deuant eſtre produites quelque iour, & partant comme l'obiet de ſa viſion; puis qu'elles n'ont l'aduantage d'eſtre futures d'vne verité determinée, que par la pure liberalité de ſon decret.

La ſcience conditionnée en Dieu, eſt celle par laquelle il connoiſt ce que les creatures libres ſous telles & telles circonſtances, ſont capables de faire entierement & indubitablement.

Enfin comme la ſcience des creatures intellectuelles, eſt finie & bornée, celle de Dieu, eſt infinie; parce qu'eſtant l'obiect de ſoy-meſme, comme parfaictement con-

nu, & d'ailleurs eſtant infiny, il s'enſuit que ſa ſcience eſt infinie.

La ſcience eſt Theorique ou Practique. La Theorique eſt celle, qui ſpecule & medite ſeulement (comme la Metaphyſique) ſans mettre la main à l'œuure, & produire aucune choſe qui demeure apres coup.

La practique, eſt celle qui outre la ſpeculation laiſſe quelque choſe apres ſoy: comme les Mathematiques qui paſſent à l'operation des choſes qu'elles demonſtrent, ſoit pour aſſieger, ſoit pour fortifier vne place.

OBIET.

L'Obiet eſt proprement la choſe qui ſe preſente à noſtre entendement, & ſur la deſcouuerte de laquelle il s'occupe; d'où vient que l'obiet de la Phyſique n'eſt autre choſe que le corps naturel.

L'obiet eſt materiel ou formel. Le materiel eſt celuy qui fournit de matiere, d'où vient que le corps naturel peut eſtre l'obiet materiel de la Phyſique & de la Medecine, parce qu'elles s'occupent toutes deux à le connoiſtre.

L'obiet formel, eſt la raiſon particuliere ſous laquelle l'vne & l'autre de ces ſciences enuiſagent le corps naturel, parce que la Phyſique le conſidere entãt que naturel. La Medecine le regarde entant que maladif & gueriſſable par l'employ des remedes.

De maniere que ce qui constituë proprement vne science, n'est pas son obiet materiel, parce qu'il peut estre commun à plusieurs; mais seulement son obiet formel, qui luy est tellement propre & affecté, qu'il ne peut estre attribué à quelque autre science, telle qu'elle puisse estre.

L'obiet est total ou partial. Le total est celuy qui embrasse toute l'estenduë de la science, tel est le corps naturel, à l'esgard de la Physique. Le partial est celuy qui n'en contient qu'vne partie, comme la nature humaine à l'esgard de cette mesme science.

L'obiet est mediat ou immediat. L'obiet immediat ou final est celuy en l'acquisition duquel la chose se repose, telle est la gloire à l'esgard du Chrestien.

Le mediat est celuy qui est entre deux, & par lequel il faut passer pour arriuer à l'autre. Telle est la grace à l'esgard du Chrestien, qui luy tient lieu d'obiet mediat ou mitoyen pour paruenir à la gloire, qui est son dernier but.

DV SYLLOGISME, DE SES PARTIES, PREMISSES ET consequence;.

LE Syllogisme est vne maniere de prouuer vne chose que vous auez mise en faict : à quoy pour paruenir vous posez deux propositiõs ou veritez liées & cõioinctes

ctes en quelque façon, appellées premiſſes ou antecedentes (parce qu'elles marchent à la teſte de voſtre concluſion) leſquelles eſtans prouuées, accordées & reconnuës pour veritables, vous tirez en ſuite vne conſequence, qu'il n'eſt plus permis de choquer ny de contredire.

Exemple, ie veux prouuer que voſtre valet eſt capable de diſcipline, i'eſtablis deux propoſitiõs ſuccinctes, qui ont rapport & cõnexité l'vne à l'autre, la premiere à la ſecõde. Par la premiere, que les Philõſophes appellent Maieure, (à cauſe que d'ordinaire elle eſt plus vniuerſelle que la ſeconde, & paroiſt cõme l'aiſnée à l'eſgard de celle-cy qu'elle deuance.) Ie dis que tout animal raiſonnable eſt capable de diſcipline: voila vne verité vniuerſelle & ſans reproche. Par la ſeconde, ie dis que voſtre valet eſt vn animal raiſonnable; Voila vne ſeconde verité dont on ne peut diſconuenir. A la ſuite de ces premiſſes, ie tire vne conſequence & concluſion, par laquelle i'infere que voſtre valet eſt capable de diſcipline. Concluſion ſi religieuſe & ſi reſpectée par le ſens commun, qu'il n'eſt pas permis de la contredire, puiſque nous ſommes tombez d'accord de ſes premiſſes, c'eſt à dire des deux propoſitions qui l'ont deuancée.

En tout ſyllogiſme il n'y a que trois termes, ou en tout cas, s'il y en a dauantage, ils n'ont & ne doiuent auoir la force que

de trois; dõt le premier & le troiſieſme, sõt les extremes, qui ne peuuent eſtre vnis que par le moyẽ, qui participe de l'vn & de l'autre. D'où procede tout le ſecret de la preuue, de l'argumẽtation, & du raisõnement.

Exemple, ie veux prouuer que l'hõme eſt vne ſubſtance; que faut il faire pour cela? Il n'y a qu'à trouuer vn moyen qui ſoit commun en nature, à l'vn & à l'autre de ces termes; à l'homme & à la ſubſtãce; mon eſprit ſe promeine par tout, enfin il trouue que l'animal eſt vn moyen ou vne meſure commune, capable de lier neceſſairement l'vn à l'autre, parce qu'il eſt commun à l'vn & à l'autre, à l'homme & à la ſubſtance. Que fait-il maintenant? il dit en ſoy-meſme, que tout animal eſt ſubſtãce: il adiouſte en ſuite te, que tout homme eſt animal, & partant conclud-il, tout hõme eſt ſubſtance. Voyez s'il y a plus de trois termes, homme & ſubſtance pour les deux extremes, & l'animal pour les moyen qui les vnit. Voila le ſecret & tout la cache du raiſonnement humain.

Ce procedé eſt appuyé ſur vn principe de Mathematique, qui dit que deux choſes qui conuiennent auec vne troiſieſme, conuiennent auſſi entre elles. L'homme & la ſubſtance ſont les deux choſes, qui conuiennent toutes deux à la troiſieſme, qui eſt l'animal, & voila voſtre ſyllogiſme fondé en principe de Mathematique, c'eſt à dire en demonſtration certaine & irreuocable.

Mais pour empeſcher qu'on ne vous puiſſe trõper ny abuſer en matiere de ſyllogiſme, marquons icy quelques obſeruations, le plus legerement que nous pourrons.

La premiere eſt que de deux propoſitiõs particulieres, on ne peut inferer aucune certitude. Exemple

Michel'Ange eſt vn excellent Peintre.
Pierre eſt Peintre,
Donc Pierre eſt vn excellent Peintre

La concluſion ne vaut rien, parce que les deux premiſſes ſont particulieres. Donc puiſqu'il importe que l'vne ou l'autre de ces premiſſes ſoit vniuerſelle, pour eſtablir vne verité. Redreſſons ce ſyllogiſme par cette propoſition vniuerſelle.

Tout homme qui peint auſſi bien que Michel Ange, eſt excellent peintre,
Or eſt-il que Pierre peint auſſi bien que Michel Ange.
Et partant Pierre eſt vn excellẽt peintre.

La ſeconde eſt, que de deux propoſitions negatiues, vous n'inferez iamais aucune verité. Exemple.

Pierre n'eſt point menteur.
Pierre n'eſt point ioueur,
Et par conſequent Pierre n'eſt point vicieux.

La conſequence n'eſt pas valabe, parce qu'il peut eſtre yurõgne ou blaſphemateur.

La troiſieſme eſt, que la concluſion ſuit touſiours la plus foible partie des premiſ-

ſes. De maniere que l'vne des permiſſes eſtant particuliere, il faut que la concluſion ſoit particuliere; ſi negatiue, elle doit eſtre negatiue. Exemple de la particuliere.

Tout homme menteur eſt iniuſte:
Or eſt il que Pierre eſt menteur:
Et partant Pierre eſt iniuſte.

Donnons exemple de la negatiue.

Tout homme Chreſtien eſt baptiſé.
Or eſt-il que Pierre n'eſt pas baptiſé,
Et partant Pierre n'eſt pas Chreſtien.

La quatrieſme eſt que le moyen diſtribué aux deux premiſſes, ſoit employé en toute ſon eſtendue & ſignification, en l'vne ou en l'autre des premiſſes. Autrement il y auroit du meſconte en la concluſion. Exemple.

Le cheual eſt animal.
L'homme eſt animal.
Et partant l'homme eſt cheual.

Cette cõſequence eſt fauſſe, parce que l'animal qui ſert icy de moyẽ pour lier les deux extremes, à ſçauoir l'homme & le cheual, n'eſt pas employé en toute ſon eſtẽduë en l'vne ny en l'autre de ſes premiſſes, parce que l'animal dict plus que l'homme en particulier, poſé en la maieure, & plus que l'homme en particulier poſé en la mineure: puis qu'il cõprend effectiuement toutes les eſpeces des animaux. Et partãt comme le terme d'animal n'eſt pas couché ſelon

toute sõ estẽdue en l'vne ny en l'autre, il y a fourbe, tromperie & nullité en la conclusion, de maniere qu'on ne luy doit point de respect, aussi vous est-il permis de la nier & la rebuter, comme illegitime & bastarde.

Que s'il arriue que l'vn des termes ne soit pas employé en toute l'estenduë de sa signification, en l'vne des premisses, il faut bien se donner de garde de l'employer en toute son estenduë dans la conclusion, si ce n'est que vous la vouliez rendre vitieuse. Exemple.

Tout animal est capable de sentiment.
Tout animal est substance.
Donc tout substance est capable de sentiment.

Cette cõclusion est fausse, parce que le terme de substance est employé en la mineure en partie seulement, & non pas en toute sa vertu; puis qu'elle cõprend auec l'animal, tous les corps inanimez. De là viẽt qu'estãt employée en toute sa vertu en la consequẽce, la cõclusion n'en peut estre soustenable.

La cinquiesme obseruation que nous auons à faire, est que le terme que vous employez pour milieu conioignant, ne se doit iamais trouuer en la conclusion. Car si pour trouuer que l'homme est vne substance, vous voulez vous seruir du terme d'animal, comme moyen participant de l'vne & de l'autre, de l'homme & de substance; il ne faut pas le poser dans la con-

cluſion, autrement elle ne vaudroit rien. Exemple,

L'homme eſt vn animal.
Tout animal eſt ſubſtance.
Donc tout homme eſt animal.

Vous voyez manifeſtement que vous n'auez pas prouué ce que vous vouliez.

La ſixieſme eſt, qu'on ne ſe ſerue pas d'vn terme equiuoque & à double ſens, de maniere qu'il ſoit employé en la maieure en vn ſens, & en la mineure en vn autre.

Exemple,

Le chien eſt vn poiſſon de mer.
Or eſt-il que le chien eſt vn animal domeſtique.
Et partant le poiſſon de mer eſt vn animal domeſtique.

La fauſſeté de cette cõcluſion procede du terme de chien, qui eſt equiuoque & a double ſens: & de ce qu'en la maieure, il eſt employé en vn sẽs, & d'vn autre en la mineure; d'ou procede la nullité de la conſequence.

Cette ſixieſme & derniere obſeruation peut eſtre renuoyée à la quatrieſme, où l'un des termes n'eſt pas employé en toute ſon eſtenduë. Ce que nous faiſons pour retrancher le nombre de ces obſeruations, & les reduire à cinq ſeulement.

DE L'ENTHYMEME.

L'Enthymeme eſt vne maniere d'argumenter, qui n'a qu'vne propoſition iointe à la concluſion. Exemple.

Tout homme eſt animal raiſonnable,
Donc Pierre eſt animal raiſonnable.

Où il eſt à remarquer, que la propoſition enuelope confuſément la raiſon de la concluſion, que tout ſyllogiſme doit expliquer clairement par ſa mineure.
En diſant.

Tout homme eſt animal raiſonnable.
Or eſt-il que Pierre eſt homme,
Donc il eſt animal raiſonnable.

Mais comme l'enthymeme n'aduance qu'vne propoſition, à la ſuite de laquelle il tire ſa concluſion; on ne feint pas de nier la conſequence, ſans qu'elle ſe puiſſe plaindre d'outrage, obligée qu'elle eſt de recourir à vne autre preuue plus prochaine & plus vigoureuſe, que la precedente alleguée.

DV DILEMME.

DIlemme eſt vne façon de raiſonner qui fait deux propoſitions, dans l'vne deſquelles il faut ſe renfermer neceſſairement; de maniere que de quel coſté que vous puiſſiés vous tourner, & quelque propoſition que vous puiſſiés choiſir pour la plus ſeure, vous vous trouuerés ſurpris & cõfus. Tel eſt l'argumẽt dont ſe ſeruoit vn Philoſophe, pour diſſuader ſon amy de ſe marier.

Si tu te marie, ta femme ſera belle ou laide;
Si belle, tu en ſeras ialoux.
Si laide, tu en ſeras degouſté,

Et partant il ne te faut pas marier.

C'eſt ainſi que ſuppoſé l opinion des Caluiniſtes, qui pretendent que Dieu predeſtine ſans ſuiect & de gayeté de cœur, les vns à la gloire, & les autres à vne eternité de peines.

Il eſt facile de prouuer contre eux qu'il n'eſt pas neceſſaire de ſeruir Dieu, par ce dilemme, comme vn Taureau armé de deux cornes, qui leur preſente la teſte pour les offencer, de quel coſté qu'ils ſe veuillent ranger.

Si ie ſuis predeſtiné à eſtre damné, à quoy bon ſeruir Dieu, & chercher de complaire à celuy, qui ſans ſubiet prepare à la fin de ma vie vn ſupplice eternel?

Si ie ſuis predeſtiné à la gloire, Dieu peut-il retracter ſon decret? a quoy bon le ſeruir, ieuſner, prier & faire de bonnes œuures; le vol, le meurtre, l'adultere, ſont ils capables d'en rabarre quelque choſe? nullement.

Et partant ſuppoſé la croyance des Caluiniſtes, il eſt inutile de ſeruir Dieu.

Fin des termes de la Logyque.

SECONDE PARTIE DES TERMES APPARTENANTS A LA MORALE.

De la Morale en general.

LES mœurs de l'homme naiſſent ſi farouches, ſi brutes, & ſi barbares, qu'elles auoient beſoin d'eſtre adoucies, reglées, & polies par l'addreſſe d'vne ſcience, qui pût en moderer les ſaillies, & ciuiliſer les deportemens, afin qu'il deuint ſupportable à ſoy meſme & à ſes domeſtiques, ſociable & vtile à ſes concitoyens & capable de s'acheminer pendant ce regne de paix interieure, à la connoiſſance des choſes du Ciel, par le meſpris de celles de la terre.

La Morale a pris le ſoing de cette direction, & pour ſe rendre familiaire des ſon abord, elle a voulu prẽdre ſon nom de celuy des mœurs, dont elle fait eſtat de menager la conduite, afin d'eſtre plus fauorablement receuë, par ceux qui aſpirent au tiltre & à la qualité d'honneſtes gens.

Que ſi les Naturaliſtes parlant de l'homme, l'ont dit vn petit monde, les Politiques le peuuent dire vn petit eſtat monarchique, dans lequel l'ame tient les reſnes de la ſouueraineté, qu'elle confie à ſes deux miniſtres l'entendement & la volonté, celuy-là pour arenger & ordonner les lumieres & notions intellectuelles; celle-cy, ſoit pour temperer & moderer ſes propres affections, en la pourſuite du bien ou en la fuite du mal; ſoit pour faire choix & diſcernement des choſes bonnes, vtiles & neceſſaires à la perfection de ſon eſtre, d'auec celles dont l'vſage luy peut eſtre nuiſible & dangereux.

Mais parce que dans vn eſtat où il y a grand employ, il faut nombre d'officiers, auſſi y a-t'il d'autres facultez ſubalternes & pedanées, qui ſont les sẽs exterieurs & interieurs, dont l'occupation n'eſt autre que de fournir à l'vne & à l'autre de ces deux facultez maiſtreſſes, les inſtructions de ce qui ſe paſſe au dehors, afin qu'au dedans elles en faſſent leur profit à l'aduantage de l'ame.

Les parties du corps qu'elle regit, ſoit

interieures, comme celles qui ſont deſtinées à la nourriture, à la vie, à la reſpiration & au mouuement; ſoit exterieures, telles que la main, le pied, le bras, & les autres, appellées chacunes à des fonctions differentes, propres & particulieres, ſont comme les ſuiets & la populace, qui viuent ſous la protection ſouueraine de l'ame.

Et parce qu'il n'y a point d'eſtat ſi paiſible dans le monde, qui ne trouue en ſoy meſme ſes cõtradicteurs, ſes ennemis, & ſes traiſtres, les paſſions, dont l'humeur & la nature eſt, de ne pouuoir ſupporter de regles ny de moderations, ſont ligue dans les entrailles de ce petit eſtat, & ſe declarent ouuertement les ennemis iurés de cette paix, & de ce calme, que la raiſon y procure auec tant de ſoins & de trauaux.

Nos paſſions ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ont aſſez d'adreſſe & de ruſe pour ſe faire agréer, car bien qu'elles ſoient d humeur à faire noiſe & querele pour peu de choſe, ſi eſt-ce qu'elles ſe couurent touſiours de quelque pretexte apparent, pour ne pas manquer d'excuſe, & ne ſe rendre pas ridicules, d'où vient qu'elles ne s'emeuuent iamais que ſur le motif du plaiſir, du profit, ou de l'honneur; y courant d'ordinaire auec trop de precipitation, pour les poſſeder, & employant trop d'opinaſtreté pour les conſeruer, depuis que l'vn ou l'autre de ces trois biens,

ſe trouue dans l'eſpargne de nos acquiſitions.

Enfin la Morale tient en main le gouuernail de nos paſſions, & leurs impoſe des loix ſi iuſtes & ſi equitables, que pour peu que la raiſon contribue & trauaille à leur execution, ce petit eſtat, ou pluſtoſt ce vaiſſeau branſlant dans le milieu des ondes de cette vie mortelle, s'eſchappe des briſans & des eſcueils dont elle eſt toute remplie.

Ie ſçay bien que la ſage conduite, qu'employe cette noble connoiſſance en la direction de nos mœurs, a eſté cauſe que quelques vns ont voulu cõfondre la Morale auec la prudence; mais ils ſe ſont meſcontez, ſoit parce que la prudence s'occupp principalement en la recherche des moiens propres, & conuenables pour paruenir à vne fin; au lieu que la Morale embraſſe tout d'vn temps la recherche des moyens, auſſi bien que celle de la fin; ſoit parce que la prudence n'eſt que des choſes qui peuuent tomber ſous la deliberatiõ, la Morale au contraire, enueloppe meſmes celles qui ſont d'vne verité conſtante & determinée.

D'où vient quelle nous poſe pour vne maxime inuariable, que toutes choſes deſirent leur bien, & que de tous les biens, le plus aimable, eſt celuy que nous appellons ſouuerain.

Soit enfin parce qu'on ne doit pas confondre la partie auec le tout, & comme la

prudence n'eſt qu'vne partie de la Morale, auſſi diſons-nous que la Morale eſt quelque choſe de plus que la prudence.

Que la Morale ſoit vne ſcience, quelques-vns en font difficulté; mais elle ſe trouue leuée, par les demonſtrations qu'elle nous met à la main en quelques rencontres; Puiſque pour nous perſuader que nous ſommes obligez de faire iuſtice à chacun de nos ſemblables, autant qu'il eſt en noſtre puiſſance.

Elle nous apprend que tout homme eſtant nay raiſonnable, eſt quant & quant obligé d'agir & d'operer conformement à la raiſon; or eſt-il que la meſme raiſon nous dicte qu'il faut rendre à chacun ce qui luy appartient legitimement, & partant elle oblige vn chacun de nous à faire iuſtice.

Cette inſtruction demonſtratiue qui nous eſt donnée par la Morale, ne nous permet pas de la rebuter de l'ordre des ſciences; adiouſtons à cela qu'elle nous eſt ſi aduantageuſe, qu'elle fournit à noſtre condition les vertus & les principaux ornemens, dont elle ſepare auec tant d'eſclat & de pompe. Et puis qu'elle nous apprend tout ce que nous ſçauons de ciuilitez, il faut aduouër que ce ſeroit la traiter trop inciuilement, que de la placer entre les arts, & par vne eſpece d'ingratitude & de meconnoiſſance, luy refuſer l'honneur &

le tiltre de ſcience, qu'elle exige de nous par tant de biensfaits.

BIEN.

LE bien eſt vne choſe ſi douce, ſi aimable & ſi biẽ-faiſante, que ſi la nature ſçauoit parler, elle diroit qu'il eſt le Dieu de l'Vniuers: encores ne s'eſcarteroit-elle pas trop de la verité, parce que tous les biens differens, expoſez aux yeux des creatures pour l'obiet de leurs plaiſirs, de leur quietude & de leur repos, ſont autant d'images & de parcelles de ce ſouuerain bien qui ſe trouue en la diuinité, comme autant de ruiſſeaux & de fleuues qui partent de cette ſource, & qui dans le circuit de leurs ondes roulantes, vont enfin s'abyſmer & ſe perdre dans ce grand Ocean de bonté infinie.

Et comme celuy, qui de nuict ſuiuroit ſon chemin à la clarté & lueur d'vne eſtoille, ſeroit aucunement eſtimé eſtre conduit par la lumiere du Soleil, du moins par quelque participation, puiſque celle-là n'a point de iour que par la liberalité de celuy-cy; tout de meſme à conſiderer attentiuement toutes les choſes creées, de quelque ordre qu'elles ſoient, elles ſemblent en quelque maniere nous acheminer à la queſte du ſouuerain bien, quoy qu'elles imitent en leur agreable repreſentation, le brillant de tant d'eſtoilles differentes. Conſideration qui a fait dire à S. Denys,

que le bien eſt ce qui de ſoy eſt le plus diffus & le plus communiquable. Parce qu'il ſe trouue en toutes choſes.

Le Prince des Philoſophes conſiderant le feu interieur, qui porte les creatures à rechercher ce qui leur eſt de plus conuenable en particulier, a dict que le bien n'eſtoit rien autre choſe, que ce que toutes choſes ſouhaittent & recherchent. Mais il luy auroit donné vne definition plus iuſte, s'il auoit dit, que le bien eſt ce qui eſt conuenable & ſortable & à chaque choſe.

Le bien peut eſtre conſideré à raiſon de ſon eſtre, ou à noſtre égard.

Au premier ſens on peut dire, qu'il eſt la bute de nos deſirs, & ce qui eſt recherché de chacune des creatures.

Au ſecond, ce qui eſt conuenable à chaque choſe, parce que le bien de la brute & le bien de l'homme, conuiennent tous deux en la qualité de bien, entant que ſouhaitable & recherché; mais ils different à raiſon de la conuenance, eſtant certain que ce qui eſt conuenable proprement & formellement au cheual, eſt autre que ce qui eſt ſortable à la nature de l'homme.

Mais parce que le bien à raiſon de ſon eſtenduë, reçoit beaucoup de diuiſions, nous cotterons icy les plus ſignalées.

La premiere ſe fera en deux branches; ſouuerain & non ſouuerain; bien par eſſence, & bien par communication.

Le bien ſouuerain & par eſſence, eſt de ſoy ſi parfait & ſi accomply, qu'il ne s'en peut trouuer vn ſemblable; d'où vient qu'il eſt ſouhaitable, comme la derniere fin, & que toutes les choſes qui ſe trouuent en chemin faiſant, ne ſont deſirables que pour paruenir à luy.

C'eſt ainſi que Dieu eſt le ſeul ſouuerain bien, & qu'il eſt cette fin derniere qui ne peut eſtre appliquée, ny ordonnée à vn autre, ſans violence, & ſans iniuſtice, ſans impieté. De là viẽt que nous ne pouuõs aymer Dieu pour l'amour de nous ou de quelque autre intereſt particulier, sãs peruertir l'ordre qu'il a eſtably dans la ſuite & l'enchainement des choſes, qui en dernier reſſort doiuẽt toutes aboutir au ſein de ſa diuinité.

Le bien non ſouuerain, eſt dit bien de participation, par ce qu'il emprunte tout ſon eſtre d'vn autre; n'eſtant pas proprement recherché & deſiré pour l'amour de luy, mais ſeulement en conſideration d'vn autre. C'eſt ainſi que le voyageur ſe reſjouyt de trouuer pour le giſte de ſa iournée, vne bonne hoſtellerie, non pour y ſeiourner, mais pour ſe rafraiſchir, & paſſer plus commodement au lieu qu'il a choiſi pour le terme de ſon voyage.

La ſeconde, diuiſe le bien qui n'eſt pas ſouuerain, en fin principale, & en fin moins principale, ainſi appellée, parce qu'elle eſt ordonnée comme moyen propre pour ar-

riuer a la fin principale.

Le bien de celle-la ſe meſure par ſa grandeur & ſa perfection. D'où vient qu'il y a plus de bien d'agir pour la vertu, que pour le gain & la recompenſe mercenaire.

Le bien de celle-cy ſe regle par la conuenance, qu'elle ſe conſerue vers la fin qu'elle regarde. C'eſt ainſi qu'vn caroſſe fait de criſtal & de pierreries, pour eſtre riche & precieux, n'eſt pas pour cela ſi propre & ſi cõuenable pour vo⁹mener à voſtre maiſon des champs, que voſtre caroſſe ordinaire.

La troiſieſme partage le bien en vtile, honneſte, & delectable. L'vtile court aux biens de fortune. L'honneſte demeure dãs le palais de la vertu. Et le delectable ſe promeine par tous les obiets voluptueux, capables d'enſorceler nos ſens.

La quatrieſme le met encores en trois claſſes. La premiere enferme les biens qui ne ſont recherchez que pour leur ſeule cõſideration, comme la ſanté, la felicité, la beauté, l'excellence & les autres de cette nature.

La ſeconde ceux qui ne ſont recherchez que pour arriuer à vn autre; C'eſt ainſi qu'on careſſe & courtiſe les officiers d'vn fauory, pour approcher enfin de ſon oreille & ſe repoſer en ſes bonnes graces.

La derniere, tous ces petits biens qui ſont ſouhaittez en partie pour eux, en partie pour autruy. Et c'eſt en cette maniere

que le malade ſe reſiouit de la medecine qui luy eſt ordonnée, quand elle s'accorde à ſon gouſt.

La cinquieſme iette les yeux ſur l'homme, & ne s'employe qu'a faire les lots & les partages des biens differens qui le concercernent. Le premier regarde les auantages de l'ame & de ſes facultez, l'entendement & la volonté; de l'entendement comme les ſciences; de la volonté comme la probite, la ſainɛteté & les autres vertus.

Le ſecond enueloppe les biens du corps, comme la ſanté, la force, l'addreſſe, la beauté, la taille & les autres.

Le troiſieſme meſnage les biens de fortune, tels que peuuent eſtre les honneurs, les richeſſes, les heritages, les amis, les charges, les emplois & les autres.

La ſixieſme eſt plus generale, diffuſe, & mieux diſtincte que les autres; elle en fait de trois ordres, diuins, humains & brutaux. Les diuins ſont ceux qui ſe trouuent communs à Dieu & à la la creature raiſonnable. C'eſt ainſi qu'entendre & vouloir, eſt vn bien diuin, commun à Dieu, à l'Ange & à l'homme.

Les humains, ſont ceux qui ſont propres & particuliers à l'homme, comme d'eſtre vertueux, prudent, moderé.

Les brutaux ſont communs à l'homme & à la beſte. C'eſt ainſi que la volupté ſeuſuelle appareille l'homme & la brute, pour

traiſner le chariot de Venus.

Et comme par ceux-cy il eſt fait beſte en quelque maniere, par ceux que nous auons appellé diuins il eſt fait Dieu en quelque façon; pourueu qu'aſſiſté de la grace, l'entendement & la volonté cheminent dans le ſentier de la iuſtice des loix naturelles, diuines & humaines.

Pour ce qui peut eſtre des proprietez, tiltres & eloges du vray bien, ils ſont en nombre, entre leſquels ceux-cy ne ſont pas des moindres, conuenable, proportionné, communicable, fecond & ſouhaittable. Mais comme le bien & la fin ſe tiennent & ſe touchent de ſi prés, qu'ils ſont ſouuent pris l'vn pour l'autre, diſons quelque choſe de la fin, auant que de paſſer à l'oppoſite du bien, qui eſt le mal.

FIN.

LA clarté n'eſt pas moins requiſe pour l'inſtruction de l'entendement, que le flambeau dans les tenebres, pour nous y conduire auec ſeureté.

La fin & le bien ſont ſi voiſins, qu'ils ſont pris l'vn pour l'autre aſſez ſouuent, quoy qu'à la rigueur ils conſeruent entr'eux vne difference formelle, c'eſt à dire, vne definition diſtincte & particuliere, auſſi bien qu'vn regard different.

Le bien entant que bien, eſt conſideré par la raiſon de ſa conuenance; & cét aſpect eſt

autre que celuy de la fin, laquelle comme telle & cõſiderée precisément en ſon eſtre, ſe conſerue à noſtre eſgard vne certaine relation, dont elle eſt le terme & le but, ſous le tiltre & la qualité de cauſe finale.

Leur definition eſt encores diſtincte, par ce que le bien eſt ce proprement qui eſt conuenable: mais la fin eſt ce pourquoy toutes choſes trauaillent.

Toute cette difference, ne procede que de l'application & du regard, puiſque vne meſme choſe peut eſtre dite conuenable, entant qu'elle nous eſt appliquée; & ſouhaittable, entant qu'elle eſt la bute de nos deſirs.

Bref, la fin eſt ce proprement qui donne le premier branſle à l'ouurier, pour agir & produire quelque choſe. C'eſt elle qui met le pinceau en la main du peintre. C'eſt elle qui fait mouuoir les reſſorts de nos actions par la chaleur qu'elles ont de s'acheminer au but qu'elle nous marque, mais le bien eſt la choſe acquiſe, entant que conuenable.

La fin peut ſouffrir quelques diuiſions & partages. Nous diſons la fin du trauail, ceſt ainſi qu'vn baſtiment parfait & acheué, eſt la fin de l'entrepriſe de l'architecte. Et la fin de la choſe trauaillée, telle qu'eſt la demeure, le logement & l'habitation à l'eſgard de ce baſtiment, quand il eſt acheué

La fin peut eſtre encores conſiderée en

trois manieres : la premiere au reſpect de celuy auquel elle eſt cõuenable; ce qui fait dire que l'homme en la creation a eſté la fin des animaux, & des fruicts de la terre creés à ſon vſage.

La ſeconde, à l'eſgard d'vne fin moyenne atteinte par deux ſuiets comparez l'vn auec l'autre ; d'où vient que de deux hommes qui ſont arriuez à meſme charge & degré de fortune, nous diſons, que l'vn y eſt paruenu par voye d'honneur, l'autre par voye d'infamie & de laſcheté. Et comme celuy-là s'eſt ſeruy d'vne fin moyenne, loüable & honneſte, celuy-cy a choiſi vne fin honteuſe & reprochable.

La troiſieſme, eſt la fin pour laquelle nous trauaillons & couchons de noſtre reſte, c'eſt ainſi que la ſeule gloire de Dieu, eſt la fin de celuy qui l'ayme & le cherche d'vne veritable charité & dilection.

Entre les choſes qui ſe portent à leur fin; les vnes s'y acheminent par vne force eſtrangere & exterieure, comme la balle de l'arquebuſe qui atteint & frappe le gibier du chaſſeur.

Les autres par vne verru propre & interieure : de celles-cy les vnes connoiſſent leur fin d'vne maniere tres-impropre, comme la pierre qui tend au centre de ſon repos; connoiſſance qui eſt aueugle, occulte & cachée à ſon eſgard, mais non pas au reſpect du ſouuerain Moteur de l'Vniuers.

Les autres la connoiſſent proprement & veritablement, ſoit en qualité de moyen pour gagner chemin & paſſer outre, ſoit en qualité de fin derniere pour s'y repoſer: c'eſt ainſi que l'homme Chreſtien reuere la grace qu'il connoiſt pour fin moyenne, neceſſaire pour paruenir à la gloire de Dieu, qu'il ſçait eſtre la fin derniere de toutes ſes actions.

La fin a quelques marques & caracteres particuliers, qui la font reconnoiſtre pour telle. La premiere eſt qu'elle ſoit connuë, la ſeconde qu'elle ſoit eſtimée bonne, la troiſieſme, que les choſes qui ſe trouuent en chemin, ne ſoient ſouhaitées que pour elle. Que ſi elle eſtoit inconnuë, comment la ſouhaiter? ſi mauuaiſe, pourquoy la deſirer? & ſi ordonnée à vn autre, comment pourroit elle eſtre fin, & terme de repos?

Si la fin eſt preſente, elle vous retient & vous arreſte en ſa poſſeſſion, par vne vertu aimãtine; ſi abſente, elle vous attire, de meſme que l'aimant dans l'actiuité de ſa Sphere, attire par ſa propre vertu le fer éloigné.

La fin frappe le premier coup dans noſtre intention, quoy que les moyens la precedent en l'execution. C'eſt ainſi que nous faiſons deſſein d'aller à Rome, auant que de ſonger à la route qu'il faut tenir, quoy qu'en l'execution, la ville de Rome ſoit le dernier giſte de noſtre voyage.

Mais entre les fins qui ſont comme en-

naiſnées & ordõnees les vnes aux autres, plus éloignée, & la plus proche de la derere, eſt touſiours la plus noble. C'eſt ainſi ue dans le Sacrement de l'Ordre, le Diaonat eſt plus noble que le Soubdiaconat, celuy-cy que les ordres mineurs.

LE MAL.

E n'ignore pas qu'il ne ſoit plus doux & plus agreable, de paſſer de l'eſtat du mal à luy du bien, que d'y proceder au contraie; mais quand il eſt queſtion de mettre ux eſtres en parallele, dont l'vn eſt poſif, & l'autre priuatif ou negatif, il faut uſiours commencer par celuy-là pour nnoiſtre celuy-cy, duquel l'eſtre, les perctions & les proprietez, ne peuuent eſtre ie les defauts, & les abſences, ou de la ture, ou des proprietez de celuy, qui par poſition ou conſtitution fixe & permaente, ſe rend connoiſſable à l'entendent.

Ayant donc expliqué ce que c'eſt que le en, nous ſçauons à plus prés ce que c'eſt ie le mal, puiſque celuy-cy n'eſt autre oſe que la priuation de celuy-là, de meſe que la nuict & les tenebres ne ſont en ur eſtre formel, que la ſeule priuation de lumiere.

Et comme cette priuation n'eſt autre oſe, qu'vn air obſcurcy par le defaut de clarté du Soleil, d'vn flambeau d'vne

lampe, ou de quelque autre choſe : (air qui conſerue vne certaine aptitude & diſpoſition paſſiue, capable & ſuſceptible d'illumination par la preſence du Soleil, ou du flãbeau,) de là vient que nous appellons nuict l'abſence de la lumiere, & que nous la diſõs priuation, & non pas negation, parce que la negation ne ſuppoſe aucune diſpoſition ou puiſſance actiue ou paſſiue en la choſe. Si bien que la cecité ou la perte de la veuë, qui à l'eſgard de l'homme eſt appellée priuation, eſt dite negation au reſpect de la pierre, parce que celle-cy n'a nulle diſpoſition à la veuë. Donc cõme toute choſe ſe porte à ce qui luy eſt cõuenable, c'eſt à dire à ſon biẽ, s'il arriue qu'elle en ſoit priuée, & n'arriue pas à ſa fin, elle tombe dans la foſſe & l'abyſme de la priuation : & la voila malheureuſe par la rencontre du mal, la qualité duquel eſt directement oppoſée à ſon contraire, que nous auons appellé bien.

Bref, ce que le vray ou le faux eſt à l'eſgard de l'entendement, le bien & le mal l'eſt au reſpect de la volonté ; & comme l'entendement qui cherche a voir, à s'eſclaircir & à s'inſtruire, ne peut eſtre preſumé chercher ſon aueuglement & ſa confuſion, c'eſt à dire, le faux : la volonté tout de meſme, quelque courſe qu'elle faſſe à droit ou à gauche, vers le Ciel ou vers la terre, va touſiours cherchant le bien & fuyant le mal ; que ſi d'ordinaire elle ſe meſconte

meſconte & ſe trouue le plus ſouuent par terre & renuerſée dans le precipice de la priuation, tenés pour aſſeuré qu'elle a eſté ſurpriſe, trompée & ſeduitte par l'apparence de bien, dont la choſe qu'elle pourſuiuoit eſtoi reueſtuë.

La matiere du mal, ou pluſtoſt le ſuiet dans lequel il ſe rencontre, eſt celuy meſme dans lequel le bien s'eſtoit rencontré auparauant. De là vient que le meſme air ſert de matiere & de ſuiet, tantoſt à la lumiere, tantoſt à ſa priuation, par l'abſence de la meſme lumiere; de meſme que l'œil deuenu aueugle, & qui eſtoit voyant auparauant, s'eſt rendu le ſuiet de la viſion & de la cecite.

En fin c'eſt vne maxime irreuocable, que les habitudes & les priuations ſeiournent touſiours en meſme hoſtellerie, qouy que ſucceſſiuement, l'vne apres l'autre & iamais enſemble; eſtant im poſſible qu'vn meſme œil à l'eſgard d'vn meſme obiect, ſoit voyant & aueugle d'vn meſme temps.

La forme du mal eſt proprement ſa difformité, ou le defaut d'vn bien promis à vn ſuiet diſpoſé & capable naturellement de le receuoir en qualité de bien.

Pource qui peut eſtre de ſa cauſe efficiente, on a bien de la peine de la deſcouurir; auſſi pouuons-nous dire qu'il eſt vn miſerable baſtard ou auorton de la nature, qui n'a propremenr ny pere ny mere; d'où

vient que S. Auguſtin nous aſſeure qu'il a bien pluſtoſtvne cauſe deficiẽte, c'eſt à dire eſtropiée, defectueuſe & inualide, que non pas vne cauſe efficiente. Quoy qu'à cõſiderer dãs les choſes morales, s'il n'a point de pere, au moins a-t'il la la volonté impudique pour mere & cauſe en quelque façõ de ce qu'il eſt, ceſt à dire vn faux germe, vne abſence, vn peché, vn defaut de rectitude morale, vn eſgarement ou declinaiſõ du sẽtier de la loy naturelle, diuine ou humaine.

FELICITE'.

LEs ieunes gens qui dans le temps des chaleurs & d'vn lieu haut eſleué, ſe iettent dans la riuiere pour ſe baigner, ne sẽfoncent pas pour y demeurer; mais pour reuenir au deſſus de l'eau auec autant de promptitude, qu'ils y eſtoient deſcendus. En l'ordre des matieres que nous traittõs, nous faiſons à plus prés la meſme choſe, puiſque du terme du bien nous nous ſommes plongez dans le mal, non pour y demeurer, mais pour ſurnager au deſſus, & reprendre à l'inſtant la douceur de l'air & de la lumiere, ſous l'enſeigne de la felicité, ſi honorée de tous les anciens Philoſophes, qu'ils en ont faict vne diuinité, appellée bon Genie, ſous la tutelle duquel elle reſide.

Ceux d'entre les Grecs qui l'ont examinée de plus prés, ayans reconnû qu'elle n'eſtoit pas vne diuinité oiſiue, mais re-

nuante & agissante sous l'heureuse conduitte de la vertu, l'ont qualifiée d'vn Eulom qui signifie autant que bonne action. D'autres l'ont appellée tantoſt souuerain ien, parce qu'il n'y a rien de plus conueable & souhaittable ; tantoſt felicité, parce qu'elle felicité & rend bien-heureux le iet auquel elle est appliquée.

Ce n'est pas encores qu'elle ne puisse stre appellée beatitude ; mais comme il nporte de distinguer les choses pour en onseruer plus nettement & religieusement les especes, la felicité se dit & s'end proprement des biens dont l'homme ut iouyr dãs le temps de son pelerinage ortel ; mais la beatitude ne s'entend que la bien-heureuse vision de Dieu, & de la uyssance & participation de la gloire ernelle.

La felicité est donc proprement le but & biect dernier de toutes les actions moles. Parce que tout ce qui se fait, se fait ur quelque bien.

La beatitude est formelle ou obiectiue ; formelle est à nostre esgard la part que us pretendõs en la gloire de Dieu. L'obctiue est Dieu mesme & sa gloire. D'où nt que la beatitude obiectiue est de touautre consideration que la beatitude forelle, & qu'elles souffrent aussi peu de mparaison entre elles, que le createur & creature, le finy & l'infiny. Elle peut

auſſi eſtre appellée fin derniere, entant que l'attirail de toutes nos actiõs y tẽd ſoit directement, ſoit indirectement; eſtant tres-certain que perſonne ne veut eſtre malheureux, & que chacun ſe procure la iouyſſance du ſouuerain bien, quoy qu'il y en ait ſi peu qui touchent le but, ou qui ſe mettent dans le chemin veritable qu'on doit tenir pour y arriuer.

Mais pour ne point parler icy d'autre felicité que de la naturelle, nous reſeruans de traitter de l'autre amplement dans nos Morales Chreſtiennes, nous diſons qu'à la conſiderer formellement, elle ne peut eſtre eſtablie qu'en l'operation de l'ame, & non pas du corps, qui eſt vn baſtiment de boüe & de crachat, honoré ſeulement par la dignité de la princeſſe qui l'habite.

Boëce dit que cette felicité n'eſt autre choſe, qu'vne harmonie parfaicte & accõplie produitte par le recueil & l'amas de tous biens. Et parce qu'il importe de ſçauoir en laquelle des facultez de l'ame ſe doit faire ce cõcert; Nous diſons que trois choſes y ſont requiſes & neceſſaires, l'entendement comme le deſſus, la volonté comme la baſſe, & la vertu pour y tenir & battre la meſure.

Et comme noſtre felicité formelle, ſoit naturelle, ou ſur naturelle, eſt proprement vne adheſion au bien, & que d'ailleurs cette vnion ne ſe peut faire parfaictement par

la ſeule contẽplation, ſi l'amour n'y interuient pour noüer indiſſolublemẽt ces deux extremitez ſi eſloignées, il eſt certain qu'elle reſide en l'vne & en l'autre de ces facultez, bien que diuerſement; contemplatiuement en celle-là, affectiuement en celle-cy, & vnitiuement par l'vne & par l'autre.

Et quoy que le bien purement naturel ne ſouffre point de proportion ny de meſure auec le ſurnaturel; ſi eſt-ce qu'il ne peut eſtre noſtre felicité morale, qu'il ne rẽpliſſe l'vne & l'autre de ces facultez, & que l'operation ne ſe faſſe par action contẽplatiue, affectiue & vnitiue. Ie dis remplir, mais improprement, à comparaiſon du biẽ ſurnaturel ou en tout cas ſi nous les conferõs enſemble, & les mettons en paralele, il faut dire que de meſme que de deux perſonnes qui ſont à vne bonne table, dont l'vn eſt ſain & l'autre malade, celuy-cy ſe remplit l'eſtomac de vents & de cruditez au premier morceau, pendant que l'autre faict bõne chere & ſe nouurit de viandes ſucculentes ſans aucune incommodité; Le bien ſurnaturel tout de meſme comble les facultez de l'ame d'vn pain ſolide & celeſte, pendãt que les biẽs naturels ne produiſent en ceux qui en ſont replets, quoy qu'affamez, que des vents, des indigeſtions & des cruditez. Bref, ſi la felicité ne conſiſtoit qu'à ſatisfaire l'entendement ou la volonté, quelle apparence de dire l'homme parfaictement

heureux ſeicheant l'vne de ces facultez de deſgouſts & d'ennuis, pendant que l'autre ſeroit gorgée de delices & de ſatisfactions.

Les Platoniciens ont eſtably la felicité en la pure contemplation.

Les Pyrrhoniens en vne eſpece d'inſenſibilité, ceux-cy trauailloient plus à ſe defendre du mal qu'à rechercher le bien.

Les Stoiciens en la ſeule vertu meſlangée de l'operation de l'entendement & de la volonté; d'où vient que les autres biens ſoit du corps, ſoit de fortune, eſtoient appellez chez eux commodités, n'y eſtans employez que comme des moyens propres & commodes pour faire eſclatter les plus grandes vertus, & non pas en qualité de biens veritables & ſolides.

Les Academiciens luy donnent plus de part en la pratique qu'en la cõtemplation; d'où vient qu'ils la diſent eſtre vn acte continuel & perpetuel de l'eſprit operant ſelon le deſir & les reigles de la vertu.

Les Chreſtiens & vrais diſciples de l'Euangile la diſent eſtre vn employ, ou pluſtoſt vn eſlan & vn ſacrifice continuel de toutes nos actions loüables & vertueuſes, portées ſur les aiſles de la grace & la ſeule gloire de Dieu.

ENTENDEMENT.

L'Entendement eſt vne des facultés de l'ame, par laquelle elle entend, conçoit & raiſonne ſur les choſes.

L'entendement eſt ſpeculatif ou pratique.

Le ſpeculatif eſt celuy qui par la conference des principes vniuerſels, recueille des concluſions & conſequences pour eſtablir vne verité.

L'entendement pratique eſt celuy qui ſur des concluſions eſtablies, delibere en matiere douteuſe ce qu'il importe de faire ou ne faire pas. C'eſt par cet entendement que la prudence des Miniſtres du Prince, eſt occupée à remedier aux troubles qui menacent l'Eſtat.

Cet entendement pratique enueloppe trois choſes.

La premiere, la connoiſſance de ce dont eſt queſtion.

La ſeconde, le reiet d'vn tel expedient, ou ſon approbation.

La troiſieſme, la reſolution & le decret de faire ou ne faire pas.

Enfin l'entendement eſt ſi voiſin de la volonté, que celle-cy eſt touſiours cenſée prendre quelque part en l'acte de celuy-là.

L'entendement eſt agent ou patient. Agent quant il agit & produit quelque choſe. Patient quand il reçoit les eſpeces

d'vne choſe, qui l'inſtruiſent & l'enrichiſſent de connoiſſances.

L'entendement eſt en acte ou en puiſſance; En acte, quant il agit & medite. En puiſſance, quand il eſt en repos & ne s'occupe à rien. Ou du moins il eſt dit en puiſſance à l'eſgard d'vne choſe à laquelle il ne ſonge pas preſentement, & à laquelle il ſongera dans vn quart d'heure, & pour lors il paſſera de la puiſſance à l'acte.

VOLONTE'.

L'Ame a deux facultez, par le moyen deſquelles elle fait toutes ſes fonctions : l'entendement eſt la premiere & la plus ſubtile : la volonté eſt la ſeconde & la plus eſpaiſſe. Celuy-là va viſte, ſon action eſt toute celeſte; celle-cy ne ſe remue qu'en ſuitte de celuy-là : & la connoiſſance de l'entendement eſt tellement neceſſaire à la volonté, que iamais elle ne s'achemineroit à aucune choſe, ſi la connoiſſance ne marchoit deuant pour l'eſclairer & luy porter le flambeau.

Enfin la volonté eſt l'appetit & l'inclination de l'ame raiſõnable. C'eſt le poids par lequel elle ſe determine au choix des choſes qui ont eſté deſcouuertes par l'intellect.

Et parce que celuy-cy eſt le principe & l'ouurier du raiſonnement, quelques Sages ont eſtimé que la difference entre la volonté & l'appetit, eſtoit en ce que l'acte de la

volonté proprement, eſt vn mouuement libre conduit par la raiſon, & que l'appetit voluptueux en l'homme eſt vn mouuement libre, mais contraire à la ſaine raiſon.

La volonté eſt abſolüe ou conditionnée.

L'abſoluë eſt actuelle ou habituelle. L'actuelle eſt celle par laquelle nous voulons vne choſe abſolument. L'habituelle eſt celle par laquelle nous ſommes portez à faire quelque choſe, par la grande habitude que nous en auons contractée.

Telle eſt la volonté de l'homme iuſte à eſgard des bonnes œuures ; & telle encores celle du vitieux au reſpect des actions esbauchées, voluptueuſes, & des honnestes.

La conditionnée eſt celle qui met des clauſes en ſon marché, & ne veut vne choſe qu'en conſideration d'vne autre.

Telle eſt la volonté qui porte l'homme de bien à faire plaiſir à ſon amy, dans vne choſe dont il eſt requis ; pourueu qu'elle ſoit iuſte, & que ſa conſcience n'y ſoit point intereſſée.

C'eſt par cette volonté que Dieu nous appelle tous à ſalut, pourueu que nous nous en rendions dignes par le bon employ de ſes graces, dont il nous aſſiſte continuellement,

La volonté peut eſtre de complaiſance ou de ſigne.

Par la volonté de complaiſance nous

teſmoignons que quelque choſe nous agrée & nous plaiſt.

Par la volonté de ſigne, nous faiſons apparoir quelques ſignes au dehors, de ce que nous ſemblons vouloir, bien qu'il puiſſe arriuer quelquefois, que noſtre volonté cachée & abſoluë ſoit toute autre, que celle dont nous donnons les ſignes & les apparences au dehors.

Il ne faut que ietter les yeux ſur vn homme de Cour pour en faire l'eſpreuue, & en fournir vn exemple bien naïf. Combien de teſmoignages d'affection, de ſeruice, de franchiſe & de fidelité ſur les levres, & combien peu s'en trouue-t'il dans le cœur?

La volonté de ſigne ſe diuiſe en cinq branches, à ſçauoir, le commandement, la prohibition, la permiſſion, le conſeil & l'operation.

L'operation met la main à l'œuure, elle trauaille, elle execute. Tel eſt celuy qui fait ce qu'il veut.

Le conſeil perſuade, tel eſt celuy qui donne aduis de faire vne bonne ou mauuaiſe action.

La permiſſion tolere ce qu'elle peut empeſcher, tel eſt le pere qui permet que le Precepteur chaſtie ſes enfans.

La prohibition defend de faire vne choſe, tel fut le Precepte impoſé á nos premiers parents, touchant le fruict de l'arbre defendu.

Le commandement tranche du ſouuerain, & ordonne à quelqu'vn de faire ce qui luy eſt enioint de ſa part; tels ſont les ordres du pere de famille ſur les domeſtiques qui ſont à ſon pain & à ſes gages.

La volonté ſe partage encores en efficace & inefficace. Celle cy eſt ainſi appellée lors qu'elle n'eſt pas ſuiuie de sõ effect par l'impuiſſance de l'agent, ſuppoſé qu'il ait quelque defaut. Telles ſont les volontés ordinaires des hommes qui aſpirẽt à ce qu'ils ne peuuent obtenir, & rendent par leurs foibleſſes leurs volontez inefficaces.

Que ſi l'agent eſt aſſez puiſſant & capable d'accomplir ce qu'il veut, cette volonté inefficace pour lors n'eſt proprement qu'vne demie volonté, qui faute de quelque condition ne s'execute pas & demeure ſans fruict; d'où vient qu'elle peut eſtre renuoyée à la volonté conditionnée. C'eſt ainſi qu'vne perſonne indiſpoſée veut manger du fruit qu'on ſert ſur la table, mais il s'en retient par la remonſtrance de ſon Medecin, & la crainte qu'il a de s'en trouuer mal.

La volonté efficace doit eſtre renuoyée à l'abſoluë, parce qu'elle eſt ſouueraine & maiſtreſſe; auſſi ne porteroit elle pas le nom d'efficace, ſi elle ne paſſoit a l'effect de ce qu'elle proiette.

La volonté encores eſt antecedente ou conſequente. Et pour connoiſtre l'vne &

l'autre, il ne faut point quitter l'exemple de noſtre malade, l'antecedente, c'eſt à dire, celle qui precede, peut eſtre inefficace, puis que la volonté qu'il auoit de manger du fruict, eſt retenue par la defenſe du Medecin qui le voit diſner.

La conſequente eſt efficace, qui eſt de s'abſtenir de ce qu'elle veut, puis qu'en effect il s'empeſche & ſe retient de manger de ce fruict.

Bref, toutes les actions de la volonté ſe peuuent generalement reduire à trois ordres; vouloir, ne vouloir pas, & ſuſpendre ſon vouloir, qui n'eſt proprement ny la premiere ny la ſeconde action, mais quelque choſe d'indifferent à l'vne & à l'autre.

DE L'APPETIT NATVREL, SENSITIF, ET RAISONNABLE.

L'Appetit eſt vn mouuement interieur, par lequel chaque choſe ſe porte au centre de ſon propre bien. De ſorte qu'en cette ſignification il ſera attribué à toutes les creatures.

L'appetit eſt naturel, ſenſitif ou raiſonnable. L'appetit naturel eſt proprement celuy qui eſt nay en toutes choſes, par lequel elles ſe portent à leur fin, & pourchaſſent la iouyſſance de leur obiet. Nous le reconnoiſſons pour eſtre commun aux creatures inanimées & aux creatures animées. Dans les creatures inanimées nous l'appellons inclination proprement, telle

qu'eſt celle que les choſes pesãtes ont d'aller en bas, & que les legeres ont de s'éleuer.

Mais comme dans les choſes inanimées & non viuantes, il y en a quelques-vnes qui en des rencontres particulieres ſemblent partager la vie & la mort, & participer de l'vne & de l'autre, tel qu'eſt l'aimant qui comme pierre cherche le centre de la terre, & comme aimant ſemble meriter quelque tiltre de vie, par la qualité de l'amour qu'il conſerue pour le fer, qu'il attire par ſa vertu, le nom d'appetit luy doit eſtre attribué auec plus de priuilege qu'aux autres.

Cet appetit naturel eſt commun à toutes choſes viuantes, & partant à nous comme aux plantes, dont les racines & les fibres interieures ſemblent eſtre des petites ſangſues, ou pluſtoſt des petites bouches affamées, & panduës aux mammelles de la terre, qui en attirent le ſuc & le laict, pour le digerer & s'engraiſſer aux deſpens de cette bonne mere nourrice.

C'eſt par cet appetit que noſtre nature ſe porte à chercher ce qui eſt propre à ſa conſeruation; c'eſt par le meſme que l'enfant au ſortir du ventre de la mere, reçoit le tetin de la nourrice, ſans qu'il ſoit beſoin de l'inſtruire de ce qu'il doit faire, pour en tirer le laict, ny de luy faire d'autres leçons & enſeignemens que ceux que la nature luy fait interieurement; de là vient qu'il eſt appellé à noſtre eſgard, appetit

innay, c'eſt à dire, nay auec nous.

Il y a encores vn autre appetit en nous, qui pour ſe ſentir bien fort de la nature, eſt appellé du nom d'appetit extraict, formé & produit en nous, parce qu'il ſuppoſe vne certaine connoiſſance qui le precede, le deuance & luy ſert comme de ſage femme pour l'extraire de noſtre ſein, le former & le produire hors de nous.

Cét appetit eſt ſenſitif, ou raiſonnable. C'eſt par le ſenſitif que l'enfant & le petit chien refuſeront vne piece d'or, pour prendre le pain qui leur ſera offert concurremment auec cette piece de valeur, parce qu'il ne ſuppoſe que la connoiſſance du ſens purement & ſimplement, ſans paſſer à l'entendement.

En cette qualité encores il ſe diuiſe en deux branches, iraſcible & concupiſcible.

Par le concupiſcible l'enfant & le chien affamez ſouhaittent le pain qu'on leur monſtre.

Par l'iraſcible, ils ſe mettent en cholere & en fureur contre celuy qui le leur veut arracher depuis qu'ils en ſont ſaiſis.

L'appetit extraict produit & formé en nous par le conſeil de la raiſon & l'induſtrie de l'entendement humain, eſt appellé raiſonnable ou volontaire, parce qu'il ſuppoſe deux choſes : La premiere eſt la connoiſſance & la deſcouuerte de la part de l'entendement ; la ſeconde, eſt le con-

ſentement & la deliberation de la part de la volonté.

Et pour donner à cét appetit vn nom plus conuenable, il faut l'appeller humain, raiſonné & volontaire, ſi nous ne voulons le qualifier du tiltre de volonté, pour le rendre plus connoiſſable & l'expliquer par vn ſeul terme.

C'eſt par cet appetit conduit & dirigé par la raiſon, que Ioſeph conçoit vne haine contre l'adultere dont il eſt requis par la femme de Putifar. Son appetit purement ſenſitif & naturel n'eſtoit pas capable de s'oppoſer à vne ſi douce violence à ſon égard, quoy que tres-rude & inſupportable a l'appetit raiſonnable, pieux & bien diſcipliné.

Cet appetit encores eſt en nous le gouuerneur & le directeur des actions de commande, c'eſt à dire, de ces actions par leſquelles la volonté s'explique & ſe fait obeyr, comme vne Reyne, par les facultez, les membres & les parties du corps qui luy ſont ſouſmiſes; telles ſont le cracher, le manger, & le mouuement du pied & du bras quand il luy plaiſt.

Nous diſons ces actions eſtre commandées, lors qu'elles ſe font par l'ordre particulier de la volonté, pour les diſtinguer d'auec les actions purement naturelles, qui ſe font par vn pur appetit naturel, ſans que

tourne les yeux deuers le Ciel & du coſté de la Religion, encores ſe trouuera-t'il dãs l'obeyſſance & la ſoubmiſſion; mais comme la ſeruitude qui nous lie à Dieu eſt bien pluſtoſt vne liberté, qu'vn eſclauage; nous pouuons dire que le Prince ſeul eſt libre d'vne liberté maiſtreſſe & abſoluë.

La liberté encores peut eſtre conſiderée, entant qu'elle eſt oppoſée à la contrainte. C'eſt ainſi que les brutes ont des mouuements libres, auſſi bien que nous; car ſi le cheual bondit dans vne prairie ſans bride & ſans eſcuyer, ce mouuement ſera appellé libre; que s'il tourne à droict & à gauche ſous la bride & l'eſperon du caualier, ce mouuement ſera contraint & forcé pluſtoſt que libre, parce que la crainte du chaſtiment, & de la diſcipline de celuy qui le trauaille, ne luy laiſſe rien de libre que le ſoin d'obeyr & de plier aux leçons qu'on luy donne.

La liberté peut encore eſtre conſiderée, entant qu'elle eſt oppoſée à la neceſſité, telle qu'elle ſe peut remarquer dans les actions humaines. C'eſt par cette liberté que le Geolier entre dans la priſon dont il porte les clefs, & c'eſt par la liberté oppoſée à la neceſſité, que nous pouuons dire que le priſonnier arreſté pour quelque fait dont il eſt innocent, ne veut pas s'eſchapper de la priſon, bien qu'il trouue la porte ouuerte & ſans reſiſtance, de crainte que

d'innocent qu'il eſt, il ne ſe rẽde coulpable.

Il eſt libre de ſortir, en noſtre ſuppoſition; mais la rencontre du peril auquel il s'expoſeroit, le neceſſite & l'arreſte malgré luy dans cette triſte demeure, par vn acte de liberté, qui ſemble ſe choquer & ſe deſtruire, comme l'effect d'vne volonté inuolontaire. Volonté, en ce qu'il demeure; inuolontaire, en ce qu'il veut le contraire de ſon deſir & de ſon ſouhait.

La liberté n'eſt pas ſeulement à conſiderer dans les actions, qui ne ſont proprement que les effects d'vne cauſe qui nous eſt radicale, il faut l'aller reconnoiſtre en ſa ſource, c'eſt à dire, dans noſtre propre volonté, qui eſt tellement libre, que Dieu meſme n'ẽ peut deſtruire la liberté ſans détruire ſon eſtre en meſme temps, parce que la volonté proprement n'eſt autre choſe, qu'vne puiſſance libre de faire choix de deux moyens qui luy ſont propoſez pour ſe porter à ſa fin, ſans que par effect elle ſoit neceſſitée à l'vn ou à l'autre.

Si donc nous conſiderons la liberté dans ſa ſource, c'eſt à dire, dans cette faculté de l'ame, que nous appellons volonté, auparauant qu'elle s'engage à quoy que ce ſoit, ou qu'elle ſe mette en beſogne; nous diſons qu'elle eſt veritablement libre & merite le nom de liberté, entant que la liberté eſt oppoſee à la contrainte, & que celle-cy eſt l'ennemie formelle de celle-là.

Et comme l'vn des oppoſez ne peut iamais eſtre l'autre, & qu'il repugne que le noir ſoit le blãc, que le chaud ſoit le froid; il repugne pareillement que ce qui eſt libre, ſoit neceſſaire de neceſſité de contrainte. Car la neceſſité n'a iamais droict de choiſir, elle n'a qu'vn chemin ouuert qu'il faut ſuiure neceſſairement.

La liberté au contraire a droict de balancer, de choiſir, d'accepter ou de refuſer: bref de ſe deliberer à ce qu'elle veut. Mais ſi nous la voulons conſiderer dans l'action, dans l'employ & dans l'exercice, pour lors elle peut eſtre partagée en liberté de contrarieté & liberté de contradiction.

La liberté de contrarieté, eſt pouuoir de deux choſes contraires offertes à la liberté de noſtre choix en meſme temps, accepter l'vne & refuſer l'autre. C'eſt ainſi que celuy auquel vous preſentez deux boëttes biẽ fermées, en l'vne deſquelles eſt du plomb & en l'autre de l'or de pareil poids, marchande long-temps auparauant de ſe reſoudre & ſe determiner à l'vne oul'autre, & qu'en fin apres auoir bien conſulté de part & d'autre, il ſe reſout à prendre l'vne & rebuter l'autre, ne les pouuant accepter toutes deux.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que cette liberté eſt appellée chez les Philoſophes, liberté de contrarieté, lors que de deux choſes contraires elle en rebute l'vne & accepte l'au-

tre. Ie dis contraires, non par la nature (car l'or n'eſt pas proprement contraire au plomb, les ſubſtances ayans cela de propre, qu'elles ne ſont pas contraires les vnes aux autres, n'y ayant que les qualitez, c'eſt à dire, des ſimples accidens, qui portent cette liutée & cette marque, comme la chaleur & la froideur) mais par accident ſeulement, en ce qu'eſtans offertes à voſtre choix, vous ne pouuez les auoir toutes deux en meſme temps.

Et parce que les contraires ont cela, qu'ils ne peuuent en meſme temps & ſous meſmes circonſtances ſe rencontrer en vn meſme ſuiet; auſſi diſons-nous ces deux boëttes aucunement contraires à voſtre eſgard, puis qu'il n'eſt pas en voſtre puiſſance de vous les acquerir toutes deux en meſme temps, & par vne ſeule acceptation.

L'autre liberté eſt appellée liberté de contradiction. Celle-cy eſt differente de l'autre, en ce que celle-là auoit deux choſes pour obiet de ſon choix, à l'vne ou à l'autre deſquelles elle ſe pouuoit determiner. C'eſt ainſi que de deux œufs qu'on vous preſente pour en prendre l'vn, & laiſſer l'autre à celuy qui eſt aupres de vous, vous prenez celuy que vous eſtimez le plus frais: voila vne liberté de contrarieté. Mais depuis que vous auez choiſi celuy qui vous plaiſt, nous diſons que cet autre qui mange auec vous n'a plus cette liberté de contrarieté, parce qu'il ne peut plus choiſir, &

qu'il n'y a plus pour luy qu'à ſe reſoudre de laiſſer, ou de prendre l'œuf que vous auez laiſſé dans le plat.

Cette ſorte de liberté à ſon eſgard s'appelle liberté de contradiction; La raiſon de cecy eſt que toute contradiction conſiſte à faire ou ne faire pas à l'eſgard d'vne meſme choſe: exemple, de manger ou ne manger pas, de marcher ou de ne marcher pas, aymer ou ne point aymer.

En fin la liberté de contradiction n'a qu'vn obiet ſur lequel elle s'employe, & parce qu'elle ne peut agir à l'eſgard de cet obiet qu'en deux manieres, la premiere, entant qu'elle peut l'accepter: la ſeconde, entant qu'elle peut le rebuter, qui ſont deux actes qui ſe contrediſent; de là vient que la liberté qui ſe trouue en cette preſſe, eſt appellée liberté de contradiction.

La liberté donc pure & veritable d'vn agent libre conſiſte proprement dans l'indifference, c'eſt à dire, à faire vne choſe ou vne autre, ſuppoſé que toutes les choſes requiſes de part & d'autre, à l'eſgard de l'agent, ſe trouuent à ſon choix & à ſa bienſceance; De maniere qu'il ſoit affranchy de toute crainte & neceſſité exterieure; Bref qu'il ne puiſſe determiné eſtre à l'vne ou à l'autre que par ſoy meſme. C'eſt par cette liberté que celuy qui ſe trouue dans vn jardin, dans lequel il y a pluſieurs belles allées, en choſit l'vne

pour le diuertiſſement de ſa promenade, pluſtoſt que l'autre.

La liberté regarde neceſſairement les moyens differens propoſez pour arriuer à vne fin, ou la fin meſme. Si le bien & le mal ſont conſiderez comme fins differentes, en ce cas nous ne ſommes pas libres de cette liberté que nous auons appellée de contrarieté ou de contradiction.

De contrarieté, parce que nous nous portons neceſſairement au bien, & non pas au mal, entant que mal, mais ſeulement entant qu'il a apparence de biẽ. C'eſt parce motif que le furieux qui ſe donne la mort, que nous pouuons dire eſtre le mal le plus grand de tous, (ſelon la plus part,) eſtime pourſuiure le bien, ſe perſuadant qu'il n'y a point de plus grand bien, pour luy, que la mort qu'il recherche. Voila comme le mal pour ſe faire rechercher, eſt obligé de prẽdre le maſque & l'apparence du bien.

De contradiction à l'eſgard de la fin. Car ſuppoſé que le bien ſoit connu, comme vn bien ſouuerainement bon en toute ſon eſtenduë, ou comme la ſeule felicité propoſée à noſtre conqueſte, nous ne la ſçaurions haïr & rebutter en qualité de bien, mais ſeulement ſous quelque autre pretexte qui luy donne vne apparence de mal.

Telle eſt la gloire eternelle propoſée au Chreſtien, pour laquelle il ne peut concevoir de l'auerſion, s'il ne luy preſte le maſ-

que & l'apparence du mal, à ſçauoir la difficulté d'y arriuer par les croix & les eſpines. Voila vn motif, vn pretexte, vn phantoſme, ſous l'horreur duquel il parle de la gloire promiſe, non comme d'vn bien, mais comme d'vn mal faſcheux & inſuportable à la delicateſſe d'vn ſens & d'vne concupiſcence aiguiſée dans la trempe des voluptez mondaines.

Qu'elle eſt donc la liberté de l'hõme, me direz-vous, puis qu'il n'a pas la liberté de contrarieté ny de cõtradiction pour la fin? Ie vous reſpondray que ſa liberté eſt proprement à raiſon des moyẽs qu'il faut prẽdre & choiſir pour arriuer à vne fin; appellez moyens, parce qu'ils ſe trouuent entre l'homme, comme poſé dans le terme de depart & le premier pas du chemin qu'il doit faire; & la fin, cõme le terme du repos, auquel eſtant paruenu il ceſſe de trauailler.

Et parce que les moyens de faire vne choſe ſont en grand nombre, & qu'vn homme peut aller de Paris à Lyon par des voyes & des chemins prés qu'innombrables; C'eſt ce qui fait dire aux. Theologiens que l'homme n'eſt pas libre à l'eſgard de ſa fin, parce qu'il la pourſuit touſiours ſous l'image du bien, vray, ou apparent; mais ſeulement à raiſon des moyens & des ſentiers differents, qu'il peut choiſir indifferemment, pour arriuer au but où le porte le panchant, & le cours de ſon in-

clination, qui plie touſiours (cõmme il a eſté dit) du coſté le plus deſirable, en vn mot, du coſté du bien, vray, ou apparent.

Mais pour auoir dit que la liberté a ſon throſne dans la volonté; cela n'empeſche pas qu'elle ne depende en partie de l'entendement, parce que l'action du choix eſt touſiours meſlangée du concours de l'vne & de l'autre de ces facultez. Puiſque pour vouloir & preferer vne choſe à vne autre, il faut ſuppoſer neceſſairement la connoiſſance & la lumiere de l'entendement.

VOLONTAIRE, INVOLONTAIRE

BIen que le volontaire, & l'inuolontaire ſemblent eſtre des ennemis contraires & oppoſez qui ſe veulent eſgorger, ſi eſt-ce qu'ils partent d'vne meſme cauſe, & ont eſté portez dans vn meſme ventre; puiſque la volonté eſt la mere du premier qu'elle enfante auec ioye, & que l'autre ne peut paſſer que pour l'enfant de ſes douleurs & de ſa propre auerſion.

C'eſt ainſi que la volonté du marchand pour eſchapper la tempeſte, iette ſa marchandiſe dans la mer, comme pour appaiſer la rage des flots contre luy mutinez, & que la volonté de cette femme enyurée du vin de la volupté, chez le Poëte, qui ſuit malgré elle vn chemin qu'elle voudroit bien ne pas tenir, nous donne vn teſmoi-

gnage

gnage de ſa propre contradictiõ, puiſque la volonté en cette preſſe ſe trouue dans vne telle angoiſſe, qu'elle ne veut pas propremẽt ce quelle veut. Que s'il nous eſt permis de faire vn pas plus auant, l'Apoſtre ne nous enſeignera-t'il pas qu'il ne fait point le biẽ qu'il voudroit faire, & opere le mal qu'il ne voudroit pas; & partant nous pouuons dire que la volonté eſt vne femme groſſe, dont les couches ne sõt pas touſiours fortunées & biẽ-heureuſes, puiſqu'aux deſpẽs de ſes propres deſirs & plus tẽdres affectiõs, elle prẽd quelquefoïs le couteau à la main pour ſe l'appliquer ſur le vif, & par vne volõté inuolõtaire, mettre au iour vn Ceſar qu'elle peut appeller l'enfant de ſon martyre. Mais cõme les choſes contraires s'expliquent les vnes les autres, & que l'vne d'entre-elles ayant vn eſtre negatif, & l'autre poſitif, il faut touſiours examiner celle dont la conſiſtãce eſt ferme, ſolide & poſitiue, pour rendre vn iugemẽt plus ſain de ſon oppoſée, voyons ce que veut dire volontaire, afin que par l'intelligence de celuy-cy, il ne faille adiouſter qu'vne ſeule negation pour l'intelligence de l'autre.

Ariſtote en fait de deux ſortes, l'vn propre & reſerré, l'autre impropre & diffus: celuy-cy veut dire autant que faire vne choſe de plein gré, auquel cas ce mot de volontaire eſt commun à l'homme & à la brute, & enueloppe deux choſes en ſoy; la

premiere eſt vn principe interieur, adherent à la nature de la choſe qui ſe meut

La ſeconde eſt vne eſpece de connoiſſance, par laquelle la choſe meuë ſe porte à la recherche d vn obiet pluſtoſt que d'vn autre. C'eſt ainſi que le chiẽ preferera vn morceau de viande à vn morceau de pain. Et biẽ que les choſes peſantes ſoiẽt meuës & portées à leur centre par vn principe interieur, ſi eſt-ce qu'õ ne dira pas pour cela qu'elles ſoiẽt meuës volontairemẽt, ou de bon gré, par le defaut de cõnoiſſance, dõt elles ſont proprement & formellement deſtituées.

Donc pour definir cette ſorte de volontaire, il faut dire, que c'eſt ce dont le principe eſt caché dans le ſubiet qui connoiſt parfaictement, ou imparfaictemẽt, la choſe à laquelle il ſe porte & s'achemine: c'eſt ainſi que le chien de chaſſe conduit par ſon propre ſentiment, eſt porté à reprendre ſes voyes, lors que le gibier ruſé luy a donné le change pour le harraſſer & luy faire perdre ſes forces.

Le volontaire propre & reſerré dans la ſeuerité des regles d'vne bonne Philoſophie, ne peut appartenir qu'à l'homme, & ſe trouue defiy en diſant, que c'eſt ce dont le principe eſt interieur au ſuiet agiſſant auec vne parfaite connoiſſance de la fin; donc comme les brutes ſe laiſſent guider par les choſes preſentes & paſſageres, ſans qu'on puiſſe dire ny mettre en fait qu'elles

faſſent choix d'vne fin, ou la preferẽt a vne autre, par vne eſlection raiſonnée. De la vient auſſi que la connoiſſance par laquelle le chaſſeur & & le chien pouſuiuent tous deux le meſme gibier, eſt bien differente l'vne de l'autre, celuy-la en ſçait la raiſon, qui eſt de l'employer à ſon vſage, d'en feſtoyer ſes amis, d'en faire des preſens, & en tirer quelque vtilité particuliere outre le diuertiſſement de la chaſſe.

Outre la raiſon de la fin, il connoiſt encores tous les moyens d'y paruenir, qu'il ordonne & lie les vns aux autres, comme de dreſſer des toiles au ſanglier, de luy rẽdre des pieges, couurãt vne foſſe profonde de rameaux, de paille, & d'vn peu de fumier, de mettre des fuſiliers ſur les aduenuës, & le pourſuiure encores auec ſa meutte.

Au lieu que le chien n'a pour motif de ſa chaſſe, que la priſe du gibier, c'eſt vne choſe preſente qui l'anime dans le cours de ſa pourſuitte, mais cette inquietude qui le trauaille, ignore la raiſon & le motif de la fin. Auſſi eſt-ce vn inſtinct, ou pluſtoſt vne antipathie particuliere qu'il a contre la proye, qui l'engage à cette petite guerre, qu'vn motif concerté & deliberé : donc comme il ne cõnoiſt pas la raiſon de ſa fin, mais la fin ſeulement entant qu'obiet preſent capable d'eſchauffer & d'irriter ſon appetit; auſſi ne connoiſt-il pas le choix, non plus que la liaiſon des moyens qu'il con-

uient choiſir entre pluſieurs, & qu'il faut enchaiſner les vns aux autres, dans le deſſein de les faire reüſsir heureuſement à la fin propoſee.

De la vient que les enfans qui n'ont pas encores l'vſage d'vne ſaine raiſon, ne font pas des actes proprement volontaires.

Ce n'eſt pas auſſi que toute choſe volontaire ſuppoſe touſiours l'acte formel & precis de la volõté, puiſque les pechez d'omiſſiõ, pour eſtre vne ceſſation d'acte plutoſt qu'vn acte formel de la volõté, ne laiſſent pas d'eſtre pechez : & parce que nous auõs expliqué cette difficulté dans noſtre Theologiẽ François, le curieux y pourra cõſulter ce que nous en auons remarqué.

Si donc le volontaire en l'homme, proprement & formellement, eſt l'acte interieur qu'il produit auec vne connoiſſance parfaite de la fin, il s'enſuit que l'inuolontaire ſera l'acte que ſa volonté produira dans vne ignorance de la fin pourſuiuie; d'où vient que tout pecheur eſt appellé ignorant. Et parce que dans le meſme Traitté des pechez nous auons expliqué toutes les eſpeces d'ignorance, capables ou incapables de peché, nous ne nous enfoncerons pas icy dans vne matiere qui tireroit trop de ſuite apres elle.

Enfin bien que les actes inuolontaires que nous auons produits pour exemples, ſoiẽt meſlez d'vn certain acte qui fait que

la volonté ſe dement,& veut en quelque façon ce qu'elle ne veut pas,ſi eſt-ce que cette maniere de parler eſt impropre, par ce qu'il n'y a point d'acte en l'hõme qui ſoit propremẽt inuolontaire, que ce qu'il fait par vn principe interieur dans le tẽps qu'il agit à l'aueugle,& que ſurpris des tenebres de l'ignorance ou de la paſſiõ,il ne cõnoiſt pas parfaitement l'obiet qu'il pourſuit, ou la raiſon dela fin pour laquelle il agit.

Ie dis en l'homme,afin qu'on ne pretende pas qualifier de ce tiltre les actions naturelles & ordinaires des brutes, meuës & conduites par le motif de leur inſtinct. Il eſt vray qu'à le prendre ſur ce pied,la plus part des hommes brutaux & approfondis dans l'abyſme du ſens & de la volupté, ſe gouuernans plus par la partie animale que par la raiſonnable, pourroient à raiſon de leur ignorance eſtre ſoubçonnez de ne faire que des actions inuolontaires, & partant excuſables en quelque façon : mais qu'ils ſçachent que cette demie volõté par laquelle ils cooperent au mal, ſuffit pour les rendre toutes criminelles.

Ce qui me fait dire que ſi l'homme connoiſſoit Dieu parfaictement,& autant que l'eſprit biẽ-heureux le peut connoiſtre, & que d'ailleurs il connût le mépris qu'il deuroit faire de toute autre choſe, & meſme de ſon intereſt propre & perſonnel, à comparaiſon de celuy de Dieu & de ſa gloi-

re, quelque liberté, & quelque choix du biẽ ou du mal qu'il eut entre les mains, ſuppoſé cette grace actuelle, il ne pecheroit point, eſtãt certain que de deux biens dont l'vn eſt grand & l'autre petit, riẽ ne pourroit l'empeſcher, que ſon propre poids ne le portaſt au grand par ſon inclination naturelle, & ne regardaſt le petit comme vne eſpece de mal à comparaiſon de l'autre, c'eſt à dire, defectueux & eſtropié en quelque maniere, & par cõſequent mauuais en quelque façõ.

Si donc nous voulons nous guerir du peché, commençons à nous guerir de l'ignorance, & prions la Sapience incarnée de nous en fournir les remedes, puiſqu'elle nous eſclaire bien plus par les rayons de ſa grace, que par tous les flambeaux de la lumiere naturelle, dont les plus grandes clartez ne ſeruent d'ordinaire qu'à confondre nos pas, & precipiter noſtre cheute.

NECESSITE' ET NECESSAIRE.

LA neceſſité à l'eſgard du ſubiet eſt vne loy à laquelle rien ne reſiſte. Et parce que nous la connoiſtrons mieux par l'explication du mot de neceſſaire.

Nous diſons qu'vne choſe peut eſtre neceſſaire de neceſſité ſimple, abſoluë & immuable ; c'eſt par elle qu'il eſt neceſſaire que Dieu ſoit.

Ou de neceſſité de violence & de con-

traincte qui procede d'vn principe exterieur ; c'eſt par elle que le criminel entre les mains des Archers ſe voit entraiſner par force dans vne Conciergerie,

Ou de neceſſité de condition ; d'où vient que ſuppoſé la connoiſſance de Dieu, nous ſommes obligez de l'aymer.

Ou de neceſſité de moyen, telle eſt la neceſſité de la grace, au reſpect de la gloire, comme le ſeul & vnique moyen de noſtre ſalut.

Ou de neceſſité de precepte, lors qu'il y a loy & commandement precis de faire quelque choſe, comme de ieuſner en temps de Careſme, & d'entendre la Meſſe au iour du Dimanche s'il n'y a excuſe legitime.

Ou de neceſſité d'acte, c'eſt à dire, de faire & d'accomplir la choſe ordonnée comme d'eſtre baptiſé pour eſtre fils adoptif de la gloire.

Ou de neceſſité d'approbation. c'eſt à dire, d'approuuer vne choſe, & ne la pas condamner ; comme le celibat & la profeſſion Monaſtique.

Ou de neceſſité de bien-ſeance, comme de receuoir ciuilement & favorablement celuy qui nous viſite par honneur.

ACTION HVMAINE.

TOutes les actions que nous remarquons en l'homme ne ſont pas humaines pour cela. Celles-cy ſont touſiours

accompagnées de la raiſon. Les autres ſont ou purement naturelles, comme dormir, ou en partie naturelles & morales, comme de ſe promener pour la ſanté, ou de manger de cette viande, & non pas de celle-là, parce qu'elle peut nuire à la ſante, quoy que d'ailleurs elle ſoit fort delicieuſe.

Les actions humaines & morales ſont ou commandées, ou produites par la volonté, celles-là, & celles-cy s'accordent en ce qu'elles ſont volontaires; & different en ce que les actions commandées, pour reconnoiſtre & releuer de l'empire de la volonté, ne laiſſent pas de reconnoiſtre vne autre faculté pour principe prochain de leur acte. C'eſt ainſi que l'action de la main qui eſcrit, releue prochainement de cette faculté motrice qui eſt en cet organe & reconnoit la volonté pour ſon principe ſouuerain, mais eſloigné.

Les produites au contraire, partent immediatement de la volonté, comme l'amour & la haine. Pour ce qui peut-eſtre de ces dernieres actions propres & formelles à la volonté, ie veux dire, qui n'ont pas beſoin de faculté moyenne & ſubſidiaire pour ſe produire, elles ſe reduiſent à trois, vouloir, vouloir la fin, & jouyr de la fin, que nous appellons, volonté, intention, fruition.

VOLONTE' OV VOLITION, FRVITION ET INTETION.

LA volonté s'achemine au bien ſoubs trois regards differents, qui ſont ces trois partitions. Si entant que bon, c'eſt volonté ou pluſtoſt volition; ſi entant que bonté derniere, en la poſſeſſion de laquelle elle ſe repoſe & borne ſa carriere, c'eſt fruition, & iouyſſance (d'où vient que l'vſage ſe dit proprement des fins moyennes & non pas de la derniere: celuy-là n'eſtant autre choſe que l'application conuenable des moyens à la fin que nous nous propoſons) & intention lors que ſoubs vn certain ordre de moyens & de circonſtances reiglées, elle fait eſtat de s'acheminer à la derniere fin. Tel eſt le deſſein & l'intention de celuy qui pour aller de Paris à Rome, fait eſtat d'y aller par la route de Veniſe pluſtoſt que par celle de Prouence.

L'intention à proprement parler, eſt l'acte de noſtre eſprit par lequel il ſe porte & s'applique à quelque choſe, l'auaricieux ne trauaille que pour gaigner: voila toute ſon intention, ie veux dire l'employ de ſon eſprit.

Quelquefois auſſi, l'intention s'attribuë improprement à l'obiet pourſuiuy par noſtre deſir, d'où vient que l'argent peut eſtre appellé le but & l'intention de l'auare.

Intention, chez le Logicien, eſt formelle premiere, & formelle ſeconde. La formelle

premiere eſt l'acte de l'entendemẽt par lequel d'abord nous cõnoiſſons l'obiet qui nous eſt preſenté, ſoit vne pierre, vn hõme ou vn arbre, dont l'image ſe forme en noſtre eſprit, par la preſence de l'obiet.

La formelle ſeconde, eſt la reflection que fait noſtre eſprit ſur cette meſme idée ou image, qui d'abord nous figure l'obiet preſenté.

L'intention dans les choſes morales eſt la raiſon pour laquelle nous faiſons vne choſe; doù vient que parlant de ce qui a eſté fait par quelqu'vn, nous diſons qu'il auoit bonne ou mauuaiſe intention.

Cette intention eſt actuelle, ou habituelle, ou virtuelle.

L'intention actuelle, eſt l'acte par lequel noſtre eſprit ſe porte preſentement & actuellement à ce que nous faiſons, ſans ſe diuertir ailleurs; tel eſt celuy qui ioüe du luth, parce que ſon intention n'eſt autre preſentement, que de ioüer du luth & de penſer á ce qu'il fait.

L'habituelle eſt celle qui ſe forme en nous par la repetition de pluſieurs actes ſouuentefois reïterez; d'où vient que celuy qui ioüe du luth, peut eſtre tellement habitué, que ſes mains ne lairront pas de toucher vne piece auec air & meſure, quoy que ſon eſprit ſoit diuerty ailleurs.

La virtuelle, eſt celle qui ſemble conſeruer encores la vertu de l'intention actuelle

qui l'a precedée il y a desia quelque temps: telle est l'intention du Prestre qui sort de son logis, pour s'en aller à l'Eglise baptiser vn enfant & qui neantmoins se trouuant diuerty, pense à autre chose, lors qu'il profere les paroles Sacramentales: Cette intentiõ toute imparfaite qu'elle est à comparaisõ de l'actuelle, ne laisse pas d'estre valide, parce quelle est cõme vn écoulement & vne emanatiõ de l'acte prochain, qui se perpetuë & se conserue assez de vertu & d'efficace pour operer la chose qu'elle fait; mais l'habituelle ne suffit pas.

ELECTION.

L'Election, selon Aristote, est l'action de la volonté, posterieure & immediate au conseil, ou à la deliberation dans nostre entendement. Mais pour l'exprimer plus clairement, cen'est autre chose que le choix & la preferãce que nous faisons d'vne chose à vn autre, supposé qu'elles soient toutes deux en nostre puissance. D'où vient que celuy qui trouueroit deux sacs, l'vn plein de doubles, & l'autre de pistoles, prefereroit celuy-cy à celuy-là, & se chargeroit d'or autant qu'il pourroit & non pas de cuire.

L'election ne regarde proprement que les moyens & non pas la fin sinon d'vn second regard, entant que ceux-là, nous cõ-

duiſent à celle-cy. C'eſt ainſi que le pauure voyageur choiſit la voye du coche ou du meſſager pour s'en aller de Paris à Lion, mais il ne choiſit pas la ville de Lion, qui doit eſtre la fin de ſon voyage.

CONSENTEMENT.

LE conſentement eſt vn acte de la volonté poſterieur à l'eſlection, qui fait qu'apres auoir bien peſé de part & d'autre, quelle eſt la voye plus commode du cheual ou du coche, l'infirme conclud à celle-cy. Concluſion qui à raiſon, de ſoy eſt dite eſlection, & ſe trouue en meſme temps ſuiuie d'vn ſecond acte appellé conſentement, qui met vn cloud à la rouë de la volonté, pour l'arreſter & la determiner certainement à telle choſe.

CONSEIL OV DELIBERATION

ET parce que pour tirer pays, & s'acheminer à la fin que nous nous ſommes propoſez, il ſe trouue des choſes entre deux, dont la nature eſt fragile, inconſtante, variable & ſuiette à meſconte, toute la difficulté ſe trouue dans l'eſloignement de ces deux extremes; de la volonté comme ſuiet recherchant, de la fin comme felicité recherchée & deſirée. De là vient que l'acte de la volonté qui fait choix de moyens conuenables, & les ordonne les

vns aux autres pour atteindre & frapper le dernier but, eſt appellé conſeil & deliberation; conſeil, parce qu'elle conſulte quel eſt le plus ſeur & le plus doux ; deliberation, parce qu'elle delibere & ſe reſoult enfin à l'vn ou à l'autre.

Et comme la recherche tient touſiours l'auant-garde dans la connoiſſance, & que le iugement, la deliberation & l'arreſt font corps, d'armée par le bel ordre eſtably en l'arrangement, diſpoſition & ſituation de moyens propres pour paruenir au point d'vne glorieuſe conqueſte ; de là vient que les deux enſemble, la recherche & le iugement, vnis & conioints, forment vn parfait raiſonnement pratique, meſlangé de volonté & d'intelligence, que nous appellons conſeil, lequel parfaict & accomply de tous points, met en execution les moyens qu'il a choiſis & iugez les plus conuenables à ſa fin.

Obſeruez qu'il n'y a point de deliberation pour les choſes impoſſibles, comme d'eſcheler le Ciel, non plus que pour les poſſibles qui ne ſont pas en noſtre pouuoir, quoy que faiſables en ſa puiſſance d'autruy : c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas en la puiſſance des Princes temporels, de faire vn Cardinal, & qu'il n'y a que le Sainct Pere ſeul, qui ait pouuoir de conferer cette eminente dignité.

PASSIONS HVMAINES.

PAssion eſt vn certain nom de complainte, qui accuſe quelque douleur & ſouffrance au ſuiet qui en eſt atteint & denommé patient.

La ſource & l'origine des paſſions eſt fortement enracinée dans l'appetit ſenſitif, ſi tendre & ſi delicat de ſa nature, que pour peu qu'il ſoit heurté, l'atteinte en eſt douloureuſe ; ou s'il eſt retenu en ſa courſe, dans le deſſein qu'il a d'auancer, il fait comme les petits enfans, qui ſe mettent à pleurer, ſi on les retient par la manche, quand ils veulent courir, ou ſi on ne leur met à la main les choſes qu'ils apperçoiuent, dans le meſme moment qu'ils les ont deſcouuertes.

La paſſion proprement eſt vne inclination de l'appetit ſenſitif tendante vers le bien, & vne auerſion & vne fuite au reſpect du mal qui le menace.

D'autres diſent que c'eſt vn mouuement de l'appetit attrempé de volupté, lors qu'il eſt conceu pour le bien, & de douleur à la rencontre du mal : mais en l'vn & en l'autre il y a d'ordinaire du trouble, du deſordre, & quelque mauuais arrangement.

Les Stoïciens ont condamné toutes ſortes de paſſions, & ne leur ont pû donner de nom plus conuenable ſelon leur doctrine ſeuere, que celuy de maladies, de lan-

gueurs & infirmitez de l'ame, capables d'alterer la ſanté, & de troubler le repos de l'eſprit, qu'ils ſouhaittoient en la perſonne de leur ſage.

Platon Ariſtote, & leur ſectateurs, les tiennent indifferentes, & ne les iugent bonnes ou mauuaiſes que par leur application. Si la fin eſt iuſte, vertueuſe & loüable, les voila bonnes & en credit; ſi reprochable, les voila mauuaiſes & condamnables.

DE L'AMOVR ET DE LA HAYNE.

IL ſemble que ce ſoit attacher le vif auec le mort, ioindre la lumiere auec les tenebres, que de mettre l'amour & la hayne l'vn aupres de l'autre; mais comme il ne s'agiſt icy que de les connoiſtre, nous ferons comme les peintres, qui par la meſlange de leurs couleurs obſcures & lucides, aggreablement temperées & couchées l'vne proche de l'autre, en forment leurs plus belles clartez, & tirent du ſein de leurs plus ſombres couleurs, le plus grand eſclat de leur iour.

L'amour n'a que trop de ſuiets pour n'eſtre pas eſtimé le prince des paſſions, & bien que celles-cy puiſſent eſtre rangées ſous deux Capitaines, le concupiſcible & l'irraſcible, comme les Lieutenans, & les executeurs de ſes ordres ſouuerains; C'eſt touſiours l'amour qui leur donne l'alar-

me & les fait battre à la campagne.

Celuy-là par l'attraict de la volupté, s'aduance à vne conqueſte delicieuſe; celuy-cy par vn amour & intereſt propre & perſonnel, recueille & ramaſſe ſes forces, met le feu aux poudres, fait grand fracas de trouble, de noiſe & de tumulte, plonge le glaiue dans le ſein de ſes ennemis, ſe couure de poudres & de playes, ſe deſchire & s'enſanglante; bref, ce ne ſont que menaces, furies, foudres & tonneres, formez en la boutique de l'amour propre & perſonnel.

Et parce que l'amour en qualité de Souuerain, a pluſieurs ſeigneuries & differentes denominations, tantoſt il eſt appellé amitié, tantoſt dilection, tantoſt charité: mais à bien conſiderer ces tiltres differens, ils ont tous quelque choſe de particulier.

L'amitié eſt proprement vne choſe fixe, arreſtée & permanente, telle qu'eſt l'amitié des gens vertueux. Amitié rarement conpatible auec l'intereſt. Celuy-cy eſt vn ſcandaleux & vn quereleux, dont le dehors & l'apparence n'eſt que ciuilité, complaiſance & carreſſes; mais il n'a dans le cœur que perfidie, trahiſon & tromperie. Au lieu que l'amitié veritable & ſolide, eſt vne habitude qui tient pied ferme dans le cœur, & qui repoſe touſiours ſur le cube de la vertu.

L'amour & la dilection ſe prennent pour des actes paſſageres, ce ſont des poſtillons

dont l'humeur inquiete & impatiente, ne ſe donne ny tréue ny repos : c'eſt vne flamme eſclatante qui n'a de la durée qu'autant qu'il en faut pour en faire voir la lueur, mais qui ſe diſſipe au moment qu'elle eſt apperceuë.

Demandez-le aux gens du monde, demandez-le à ces gentilles de Cour, qui portent des flambeaux, dont elles veulent embrazer la terre des cœurs, & qui en cet eſtat pourroient paſſer pour des furies, pluſtoſt que pour des Dames Chreſtiennes, n'eſtoit qu'elles ſont vn peu mieux coiffees.

Si elles vous ouurent leur ſein, elles vous feront voir dans leur cœur vn theatre ſecret, ſur lequel ce ne ſont qu'entrées & ſorties continuelles de nouueaux galands, conduits ſous l'enſeigne & la diſcipline de l'amour.

La charité ſe prend quelquefois pour l'acte & l'habitude de l'amour, mais en ſa propre ſignification, elle ne parle que de ce ſacré commerce qui ſe pratique entre Dieu & l'ame iuſte, par le miniſtere de la grace.

L'amour ſe definit ſelon quelques-vns, vne complaiſance du beau, eſtant vray que le bien eſt comme le corps luiſant, duquel le beau ou la beauté eſt proprement le iour & l'eſclat ; & comme l'amour de la terre s'attache plus à la ſuperficie & au dehors, qu'au ſolide, qui eſt le vray bien, i'eſtime qu'il eſt plus à propos de l'occuper à

vne bagatelle, que de luy donner pour employ vne choſe de conſequence.

La dilectiõ fait quelque choſe de plus que l'amour, parce que celuy-cy eſt vne eſtourdy, qui ſuit le premier ardant, & feu follet qu'il trouue deuant ſes yeux ; mais celle-là fait choix, & balance les choſes auant que de conclure marché.

Sainct Denys fait de cinq ſortes d'amour, le Diuin, l'Angelique, le raiſonnable, l'animãl & le naturel ; le premier en Dieu, le ſecond aux Anges, le troiſieſme aux hommes, le quatrieſme en la brute, & le dernier aux choſes inanimées.

Platon en fait de deux ſortes en l'homme, l'vn veritable, l'autre faux & baſtard. Celuy-là apres vne raiſonnable ſpeculation de la beauté des choſes, nous tranſporte comme ſur vn chariot de feu, en la contemplation de la Diuinité. Celuy-cy enyuré de conuoitiſe & de concupiſcence, nous renuerſe dans le precipice & l'abyſme des choſes ſenſuelles.

Sainct Thomas en fait de deux manieres, amour d'amitié, amour de conuoitiſe.

Par celuy-là, nous aymons autruy pour ſon bien, pour ſon auantage, & ſa propre conſideration, ſans reflechir ſur noſtre intereſt. C'eſt ainſi que l'homme d'honneur regarde ſon amy, pour l'obliger & luy faire plaiſir.

Par celu-ycy, no⁹ n'aymõs autruy que pour

noſtre ſeul intereſt perſonel & pour noſtre propre auãtage, bref pour le bien que nous en attendons. C'eſt ainſi que la pluſpart des valets aimẽt leurs Maiſtres, ſous l'eſperãce du profit qu'ils en attendẽt. Pour ſçauoir ſi cet amour eſt en credit dans le monde, il ne faut qu'ouurir les yeux & ſe taſter le pouls.

L'amour a ſes cauſes & ſes raiſons particulieres par leſquelles il ſe iuſtifie; la premiere eſt le bien ou la bonté; la ſeconde la beauté : la troiſieſme eſt la reſſemblance.

Si donc vous l'interrogez, il vous reſpondra qu'il aime le bien, parce qu'il luy eſt conuenable, c'eſt vn veſtement qui eſt ſi propre & ſi iuſte, qu'il ſemble n'auoir eſté fait que pour luy.

Il ayme le beau, parce qu'il eſt la ſurface, l'exterieur & le ſignal du bien, & ſemble auoir eſté poſé, comme vne ſentinelle, ou pluſtoſt vn guide ſur les aduenuës de nos ſens, pour nous conduire comme par la main en la iouïſſance & poſſeſſion du bien.

Enfin il aime ſa reſſemblance, parce que l'amour de nous-meſmes eſtant naturel, il ſemble que le premier pas qu'il doiue faire en ſuite, ſoit de s'auancer à la choſe qui nous reſſemble le plus, & par cette reſſemblance eſt en quelque façon vn autre nous-meſmes. Ce qui ſe doit entendre de la Sympathie d'humeurs, & d'inclinatiõs, & quelquefois de la participation des meſmes influences & irradiations celeſtes.

Ce n'eſt pas auſſi que l'amour n'ait ſes cauſes naturelles occultes & cachées, vn temperamment chaud & ſec, vne bile enflammée & bruſlante, les eſprits du ſang bien eſpurez & ſubtiliſez, le cœur chaud & petit, le ſang ſubtil & petillant : les humeurs douces & agreables; d'où vient que les Dames ſont ſi ſuſceptibles de cette paſſion.

Ie ne veux point icy parler de ces ſignes exterieurs & des characteres viſibles, par leſquels il s'accuſe, comme le flambeau par ſa propre lumiere. Le peu de lieu & d'eſpace que nous auons dans ce petit enclos, ne nous permet pas d'y placer ce grand attirail.

Ses effets ſont merueilleux, la reſſemblance de deſirs & de volontez marche à la teſte, eſtant vray que deux cœurs viuement touchez par vn traict mutuel, ce n'eſt que conuoy & tranſport continuel de l'vn à l'autre. Le premier charrie toutes ſes volõtez & ſes complaiſances, pour les verſer dans la cauite & profondeur du ſecond, & reçoit de celuy-cy en meſme temps, la deſcharge & la deſpoüille de toutes les affaires, qu'il remporte en eſchange des ſiennes. Voila vn eſtrange commerce & trafic de penſées & de deſirs.

Le ſecond effect, eſt l'vnion des cœurs, & vn certain attachemẽt qui les colle l'vn à l'autre. Ce ſont deux combatans qui ſe

ſont paſſez ſur les armes, & ſe tiennent de ſi prés qu'ils ne ſçauent s'ils ont plus de ioye d'eſtre victorieux que d'eſtre vaincus.

Le troiſieſme eſt l'extaſe, qui eſt vn certain tranſport & rauiſſement de l'ame, ſi engagée dans la contemplation de la choſe qu'elle ayme, qu'elle eſt comme morte au reſpect des autres fonctions.

Les yeux ſont ouuerts, mais ce n'eſt pas pour voir ce qu'ils ont en preſence; la bouche parle, mais non pour reſpondre à ce que vous luy demandez; ſa fantaiſie bleſſée ſe cantonne dans les images de l'obiet aymé, & ſi vous l'aſſiegez de complimens ou d'affaires, il ne tire ſur vous dans ſa reſuerie, que des fleſches d'amour.

Le IV. eſt le zele, qui proprement eſt vn certain flambeau & feu d'artifice que nous portons à la main, pour bruſler & conſommer tous les obſtacles, empeſchemens & machines qui ſont capables de s'oppoſer à nos deſſeins, & de nous ſeparer de la choſe aymée.

Flambeau qui eſt ſi bruſlant, qu'il fait dire au Prophete Royal, que le zele qu'il a conceu pour la maiſon de Dieu, c'eſt à dire d'obeïr à ſes loix, & de faire ſes commandemens, luy a conſommé le cœur, & deuoré les entrailles.

Ie ne parle point des effets ordinaires & naturels de l'amour en la perſonne de ceux qui en ſont atteints, comme d'eſtre paſles,

maigres, défaits, reſueurs, ſongears, inquiets, turbulens, choleres, & appaiſez de peu de choſe.

La haine au contraire n'eſt autre choſe que l'auerſion, que nous auons conceuë contre le mal, ou le ſuiet eſtimé mauuais dans noſtre opinion. C'eſt ainſi que vous hayſſez voſtre ennemy, ſur ce que voſtre opinion vous perſuade, qu'il ne recherche qu'à vous nuire & à vous faire mal. Et comme pour faire connoiſtre ſa nature & ſes proprietez, il n'y a qu'à prendre le contrepied de l'amour, nous paſſerons au deſir du bien, & la fuite du mal.

DV DESIR ET DE LA FVITE.

LE deſir eſt proprement des choſes abſentes, ou du moins éloignées de nous, puiſque l'experience témoigne aſſez, qu'on deſire les choſes abſentes & les approches de l'obiet aymé, voire meſmes preſent à la veuë, pour peu qu'il ſoit éloigné.

Deſirer ou conuoiter ſe prennent bien ſouuent l'vn pour l'autre, & ne different qu'en ce que le deſir ſe dit de l'appetit raiſonnable, & la conuoitiſe de l'appetit ſenſitif.

Le deſir peut eſtre defiy, en diſant, que c'eſt vne paſſion de l'ame produite en l'appetit concupiſcible, pour aller à la queſte d'vn bien abſent ou éloigné.

Le deſir & l'amour ſont iſſus de meſme ſang & ont vne meſme naiſſance, & comme celuy-cy ne peut viure ſeul & qu'il a beſoin de compagnie pour ſe deſennuyer ; l'appetit concupicible n'a pas ſi toſt enfanté l'amour, qu'il l'accompagne à l'inſtant d'vne grande ſuite & traiſnée de deſirs, qui le diuertiſſent & l'entretiennent ſelon ſon humeur.

Ce que le deſir fait à l'aduantage de l'amour pour la queſte d'vn bien, la fuite le fait au reſpect du mal pour s'en defendre ; d'où procedent les douleurs, les ſouſpirs & les larmes, lors que cette paſſion amoureuſe, pour n'eſtre pas ſecouruë aſſez puiſſamment, eſt contrainte de ceder à la violence de l'attaque, & des'eſloigner par force de la preſence de l'obiet aymé.

DE LA VOLVPTE' ET DE LA DOVLEVR.

LA volupté eſt proprement l'application actuelle de la conuenance d'vn bien opiné, au ſubiet qui le deſiroit. Ie dis opiné, par ce que la plus part des biens temporels ne conſiſtent qu'en l'opinion.

C'eſt ainſi que la recompenſe que vous mettez en la main de celuy qui l'a ſi longuement attenduë & ſouhaittée, le remplit de ioye & volupté

La volupté (dit Ariſtote) eſt l'action d'vne nature ſatisfaite, remplie & perfe-

ctionnée, par l'auenement de ce qui estoit par elle desiré.

La volupté, selon, quelques-vns est vne qualite qui affecte doucement son suiet, par la communication d'vne chose estimée bonne & conuenable.

Platon dit qu'elle n'est rien autre chose, qu'vn certain mouuement de l'appetit qui chatoüille les sens. Il la separe de celle de l'esprit, qu'il appelle ioye, tant il est soigneux de ne point confondre le celeste & le diuin, auec le terrestre & le brutal.

La volupté est pure ou impure, celle-là n'a aucun meslange de douleur, & n'est gueres moins rare que le Phœnix? celle-cy, i'entens la volupté sensuelle, a tousiours quelque chose de complaignant, elle rechigne & se ride, au mesme temps qu'elle se veut polir le front, & le couurir de satisfaction & d'allegresse.

Il y a peu de gens qui ne connoissent celle-cy; & toute defectueuse qu'elle est, encores a-t'elle trouué vn Dieu en la fable de Lucian, qui ennuyé & lassé de la premiere, comme du coulant d'vn grand fleuue qui roule trop doucement, & va tousiours mesme train, voulut renoncer à son immortalité, pour iouyr de la volupté humaine, impure & meslangée, fondé sur ce que son ragoust aymoit la diuersité, le changement & la varieté, & qu'il la preferoit volontiers à cette volupté tousiours égale & sembla-

ble à

ble à ſoy meſme ; Aymant beaucoup mieux changer ſouuent de fleurs, à peine de ſe piquer, que de tenir touſiours la plus belle au nez, & ne ſentir iamais autre choſe qu'vne meſme odeur.

La ioye eſt proprement vn eſpanchement de la volupté, qui dilate les eſprits du ſang, agreables & temperez, & les promenant par tous les ſens, y reſpand vne grande douceur.

La douleur ſe dit de l'eſprit ou du corps. Celle-cy procede de la leſion bleſſure de quelque partie, par vn accident exterieur, comme vn coup de pierre; ou interieur, par vne cheute d'humeurs acres & mordicãtes en la partie offenſée. Quelques Medecins l'appellẽt ſolution de cõtinuité, ſoit à l'eſgard du tẽperament alteré en vne partie, ſoit à raiſon d'vne exterieure & veritable bleſſure.

Celle-là eſt appellée triſteſſe, qui n'eſt autre choſe qu'vne auerſion de l'eſprit, contre la choſe qui luy arriue malgré luy.

La douleur proprement regarde l'appetit ſenſitif, comme la triſteſſe l'appetit raiſonnable.

Mais parce que les morales de Sainct Thomas que i'eſpere donner au public, feront voir les reſſorts, & deſcouuriront toutes les particulariteż des actions & paſſions humaines, nous n'en donnons icy qu'vn petit trait de pinceau à la legere, qui

par la varieté & le meſlange de ſes couleurs, a plus de deſſein de reſiouyr & diuertir l'eſprit, que de l'occuper.

DE L'ESPERANCE ET DV DESESPOIR.

L'Eſperance eſt vne paſſion logée en l'appetit iraſcible, par laquelle l'ame ſe porte ſoubs l'apparence du bien, à l'entrepriſe des choſes hautes & difficiles, mais non pas impoſſibles.

Impoſſibilité qui doit eſtre reglée, non ſeulement ſur l'impuiſſance naturelle, cõme pretendre d'eſcheler le Ciel, ou d'arracher les eſtoilles pour en parſemer le lambris d'vn Palais, mais en cores ſur l'impuiſſance morale ſouſmiſe à pluſieurs degrez; eſtant vray que ce qui eſt poſſible en la perſonne d'vn Prince, eſt en quelque façon impoſſible en la perſonne d'vn ſimple Bourgeois; ce qui eſt impoſſible au reſpect de l'eſcolier de trois iours, eſt poſſible à l'eſgard du Docteur qui l'enſeigne.

Les cauſes de l'eſperance ſont les meſmes que celles de l'amour, ou ſi elle en a de particulieres, elles partent de deux ſources, l'vne de l'ignorance, l'autre de l'experience.

Celle-cy fait que les vieilles gens, qui ont veu reüſſir beaucoup de choſes au delà de l'attente commune, eſperent pendant que les autres s'affligent. C'eſt ainſi que

l'homme de bien attend le miel de ſa conſolation, de l'amertume de ſes ſouffrances; tant il eſt vray que dés ce monde meſme, la bonté de Dieu fait ſortir nos eſperances & nos ioyes, de la grote & du fonds de nos plus grandes afflictions; pourueu qu'elles ſoient appliquées à ſa Croix; de meſme que de ſa mort il a fait ruiſſeler ſur nous les torrens de la vie eternelle, & que de ſon ſupplice honteux, il en a tiré toute ſa gloire.

Celle-là rend les ieunes gens ſi hardis, qu'ils ne meſurent la poſſibilité ou l'impoſſibilité des choſes, qu'à leurs deſirs. Dés-là qu'vne choſe leur plaiſt, & que les yeux de leur amour en ont fait la deſcouuerte, c'eſt aſſez pour fonder des eſperances vaines, pour remuer & engager tous leurs deſirs dans vne fauſſe alarme.

Les effets de l'eſperance, au moins ceux qui luy ſont les plus particuliers & affectez, ſont la fermeté de l'eſprit contre les obſtacles, la patience aux diſgraces, le grãd courage pour faire les attaques & dõner aſſaut, & la gayeté dãs les actiõs plus eſpineuſes.

Le deſeſpoir eſt vne paſſion toute contraire à l'eſperance, quoy qu'elle ſe trouue dãs vn meſme domicille que celle-là; auſſi ne parle-t'elle iamais du bien qu'elle regarde, que dans les termes de l'impoſſibilité.

Mars dans la main des plus grands Capitaines.

Et parce que le vin, les femmes & la gloire, ſont bien capables de faire bouïllir le ſang, & d'eſchauffer les eſprits, dans les ieunes courages: de là vient qu'ils ſont en ces alterations fievreuſes, plus hardis, plus reſolus & entreprenans que les autres.

La crainte eſt vn paſſion de l'appetit iraſcible, par laquelle l'ame s'occupe à la meditation d'vn mal qui la menace, & contre lequel elle ne trouue que peu d'expedient pour ſe defendre, encores ſont-ils foibles, flotans, & mal aſſeurez.

De là vient qu'elle a touſiours quelque ombre d'eſperance qui luy ſouſtient le menton, & ſans laquelle elle tomberoit dans la triſteſſe. Et bien que celle-cy ſoit conceuë à l'aſpect d'vn mal preſent, ſi eſt-ce qu'elle fait bien ſouuent paſſer l'auenir pour le preſent, lors qu'il eſt ineuitable. C'eſt ainſi que celuy qui eſt aduerty par ſon Medecin que ſa maladie eſt longue, mais qu'elle eſt mortelle & ineuitable dans ſix mois au plus, change la crainte de ſon mal, en triſteſſe, & frappe ce terme eſloigné par la pointe d'vne veuë penetrante, qui luy rameine deuant les yeux, & luy rend preſente vne choſe qui ne doit eſchoir que ſix mois aprés.

La crainte, eſt ou naturelle, ou non naturelle. La naturelle eſt en l'appetit ſenſitif,

qui apprehende la deſtruction de ſon eſtre, d'où vient que tout animal apprehende les coups, & meſmes les menaces.

Celle qui n'eſt pas naturelle, n'a racine qu'en la ſeule opinion des hommes, laquelle ayant fait des biens, à ſa mode, comme l'hõneur & les richeſſes, a fait auſſi des maux à ſa guiſe, comme le des-hõneur & la pauureté, dont la crainte trauaille ſans ceſſe la fantaiſie, & donne vne cruelle gehenne à la plus part des hommes.

Les perils prompts, ſoudains, ſurprenans, non preueus, inconnus & voiſins, ſont autant de forgerons & d'artiſans de la crainte. Ce qui n'eſt pas preueu, eſtonne d'auantage, & ce qui eſt voiſin nous esbrãſle d'autant plus qu'il paroiſt & plus grãd par ſes approches, & moins remediable, en ce que ſon abord deſarme noſtre conſtance.

C'eſt par cette ruſe que les ſurpriſes de guerre ſont ſi dãgereuſes, qu'il ne faut qu'vn ſeul Ionathas ſecouru de ſon eſcuyer, pour mettre de nuict l'alarme & le carnage dans le camp des Philiſtins,

La crainte a cela, qu'elle reſſerre les eſprits au cœur, mais comme elle reſpand de la glace ſur les levres, & ſur tous les membres du corps, de la vient qu'elle nous fait trembloter, par la retraitte des eſprits, & qu'elle rend dans cette angoiſſe, ſon ſuiet paſle, ſtupide, mort & hebeté.

Bref, c'eſt elle qui heriſſonne les che-

ueux, qui reſpand vn friſſonnement dans les muſcles, & vn eſtonnement en toute la nature de celuy qui en eſt viuement atteint, & quelquefois encores la mort, par vne trop grande ſuffocation d'eſprits.

DE LA CHOLERE.

LA cholere eſt vne paſſion ſi naturelle & ſi familiere à l'appetit iraſcible, qu'il en a emprunté ſon nom, & contre la maxime ordinaire, l'effect s'eſt acquis le pouuoir de renommer ſa cauſe, & luy donner le nom & le tiltre qu'elle poſſede.

Elle n'eſt autre choſe qu'vn certain mouuement enflammé, par lequel l'ame ſe recueille & ramaſſe ſes forces pour repouſſer le mal preſent, entant qu'il paroiſt vigoureux & d'vne tenuë ferme & opiniaſtre. Mais cõme cette paſſion qui fait tant de bruit dans le mõde, ne ſe peut deſployer en vn petit eſpace, auſſi en reſeruerons-nous l'explication dans nos Morales chreſtiennes, lors que nous deſployerons les threſors des Morales de ſainct Thomas.

Le mal preſent qui dans noſtre opinion peut eſtre repouſſé par la vaillance de noſtre bras, en eſt l'vne des cauſes.

Le meſpris & l'iniure la fermentent & la produiſent dans noſtre cœur.

La difference des perſonnes en accroiſt & augmente les degrez; d'où vient que l'of

fence, d'vn enfant, d'vn d'omeſtique, & d'vn amy, eſt moins ſupportable, que celle d'vn eſtranger & d'vn inconnû. L'iniure du crocheteur qui peſte contre vous, s'il ſe heurte contre la portiere de voſtre caroſſe; ne vous bleſſe pas, il y a trop loin de luy à vous; cette fleſche en tout cas ne porte que iuſqu'à la ſuperficie de voſtre robbe, & ne peut paſſer plus auant. Il n'en va pas ainſi de celuy que vous tenez pour voſtre eſgal, ou du moins en quelque conſideration.

En fin la bile eſt la boutique de toutes ces petites fureurs paſſageres & de peu de duree, que nous appellons choleres. La cholere allume le ſang, & fait esclater ſon ſalpetre dans le corps, comme dans vne mine qui porte tout d'vn coup la violence de ſes eſprits aux parties exterieures, pour produire ces turbulétes agitations qui impoſent ſilence à la raiſon, & reduiſent les plus ſages au point de s'oublier, & de ſe méconnoiſtre.

Apres tout le repentir eſt ſon effet plus ordinaire, c'eſt la queuë de ce ſerpent, dont la pointe & le venin ſe tourne au deſaduantage de celuy qui luy donne l'eſtre.

DE LA VERTV.

LA vertu eſt vn nom dont la ſignification eſt de grande eſtendue. Il ſe prend

quelquesfois pour la vigueur & la puiſſance d'vne faculté naturelle. Quelque fois auſſi pour vne action bonne, loüable & paſſagere; mais cõme cet vſage ne peut eſtre qu'impropre, nous diſons que la vertu eſt proprement vne certaine habitude electiue, qui conſiſte en la mediocrité.

Habitude, parce qu'elle requiert vn eſtabliſſement fixe & permanent & non pas vn acte paſſager, qui pour porter les liurées de la vertu, n'eſt pas vertu pour cela, s'il ne part d'vn principe vertueux, arreſté & permanent en l'ame de celuy qui le produit.

Electiue, parce que la vertu eſt morale & reclame la liberté pour cauſe & origine de ſon eſtre meritoire.

Bref, la mediocrité dans les bornes de laquelle elle ſe renferme, la diſtingue du vice, qui eſt vne habitude electiue, comme la vertu: mais qui ſe porte touſiours ou à l'excez, ou au defaut: pendant que la vertu ſe maintient dans vne loüable mediocrité.

C'eſt ainſi que la liberalité, garde vne hõneſte meſure: pendant que l'auarice ſe tient dans l'vne des extremitez, cachée & tapie qu'elle eſt dans le deffaut, & que la prodigalité ſe noye dans l'autre, i'entends dans la profuſion.

Entre les vertus, les vnes ſont intellectuelles & ſpeculatiues, les autres, praques & affectiues.

Celles-là appartiennent à l'entendement, comme la clarté, la netteté, l'ordre, les ſciences & toutes les habitudes loüables qui regardent cette ſublime faculté.

Celles-cy ſont propres à la volonté & reſident proprement en l'appetit raiſonnable, & par quelque ſorte d'influẽce & d'irradiation en l'appetit ſenſitif, comme il ſera par nous expliqué dans nos Morales.

De ces dernieres, les vnes ſont cardinales & princeſſes, qui ſont au nombre de quatre, la Prudẽce, la Iuſtice, la Force, & la Tẽperance, dõt chacune a ſa dame d'atour: la Prudẽce a la raiſon, la Iuſtice l'equité: la Force la conſtance, & fermeté de cœur: la Temperance, la retenüe & moderation.

Elles ont encores leur employ particulier, & leur iuriſdiction diſtincte: la prudence reigle l'entendement, la iuſtice la volonté, la temperance l'appetit concupiſcible, & la force l'appetit iraſcible.

Les autres ne le ſont pas, ce ſont des dames ſuiuantes, qui ne pretendent rien à la ſouueraineté: telle eſt la ciuilité, la liberalité, la courtoiſie, la magnificence, la continence, & les autres.

DE LA PRVDENCE.

QVelques-vns diſent que la prudence eſt vne vertu de l'entendement qui ſe

nourrit de coniectures & de preuues probables.

Mais pour luy donner vn veſtement plus ſortable à ſa nature, d'autres la diſent vne habitude qui s'occuppe en la recherche des expediens, & de ce qui eſt de plus cõuenable pous arriuer à ſa fin : ſoit dans les choſes publiques, ſoit dans les domeſtiques & particulieres, pour la felicité de noſtre vie, tant en la pourſuite d'vn bien propoſé, qu'en la fuite d'vn mal.

La prudence a pour ſubiet l'entendement, & pour obiet formel le particulier d'vne circonſtance capable de rẽdre l'vn des moyens ordonnez pour arriuer à ſa fin, preferable à vne autre. C'eſt à elle de conduire l'attirail des autres vertus, elle a le commandement en la main, & marque toutes les poſtes qu'il faut tenir pour arriuer au lieu qu'elle propoſe.

La prudence eſt de deux ſortes: la ſublime ou extraordinaire eſt celle qui ſe cõduit par ſon propre genie, & iuge certainement des choſes par ſoy-meſme : l'ordinaire & commune eſt celle qui ſe ſert de lunettes, & ne peut apperceuoir ou découurir l'aduenir que par des yeux empruntez, mais qui l'ayant vne fois deſcouuert, ſuit toutes les voyes qui luy ont eſté marquées par celle du premier degré, plus intelligẽte & plus eueillée que n'eſt pas celle du ſecõd eſtage.

La prudence a la fineſſe, la fourbe, &

l'imprudence pour ennemies & oppoſées &quelques eloges que les gens du monde puiſſent donner à la fineſſe ou à la fourbe, elles ne peuuent eſtre receuës ny admiſes en l'ordre de la prudence, ce ſont les ſeruantes de Penelope, capables de diuertir des gentils-hommes ſuiuans, mais non pas vn Souuerain ou Seigneur d'importance.

La prudence ne trauaille pas tant à faire les deſſeins & les entrepriſes, qu'à balancer les moyens plus conuenables & certains pour les faire reüſſir.

Enfin, elle conſulte, elle choiſit, elle commãde: pour cõſulter elle a beſoin d'vne raiſon & cõnoiſſance bien ſolide : pour choiſir, d'vne grande clarté & lumiere d'eſprit, & pour cõmander d'vne exacte recherche & perquiſition des circonſtances dont les moyens differens ſe trouue iuueſtis.

DE LA IVSTICE.

IVſte eſt vn terme dont la ſignification eſt aſſez diffuſe. Nous diſons celuy là eſtre bien iuſte qui frappe le but qu'il s'eſtoit propoſé, c'eſt ainſi que l'arquebuzier eſt iuſte quand il frappe l'oyſeau qu'il a couché en ioüe.

Nous le conuertiſſons encores à vn autre vſage, pour dire qu'vne choſe eſt propre & conuenable à vn autre, de maniere qu'il n'y a ny plus ny moins, ny deffaut ny

excez: c'eſt ainſi qu'vne paire de gands eſt iuſte à la main de celuy qui l'achepte.

Mais comme ce terme eſt entré dans la Morale, auſſi a-t'il eſté receu auec cette grace, qu'il a de ſe deffendre de l'excez, & ne point tomber dans le defaut, demeurant touſiours dans le conuenable.

De-là vient qu'une action loüable & vertueuſe eſt bien ſouuét appellee iuſte: & que meſme l'habitude de bien viure & de bien faire, eſt appellée iuſtice: mais la propre definition de la iuſtice cõme vertu cardinale, eſt de dire qu'elle eſt vne certaine habieude, par la quelle nous rendõs par voyes licites & hõneſtes à chacun ce qui luy appartient.

Qu'elle ſoit la plus noble de toutes les vertus moraels, il eſt ſans difficulté, ſoit parce qu'elle eſt ſuperieure à la force & à la temperance, puiſque ſon ſiege eſt proprement dans la volonté, ſans aucune dependance de ſes inferieurs.

Soit parce qu'au rapport d'Ariſtote elle contient toutes les vertus en ſon enceinte (d'où vient qu'en la ſaincte parole les gens de bien, qui font profeſſion de toutes vertus ſurnaturelles & morales, ſont appelles iuſtes.)

Soit parce que la prudence meſme que nous auons renduë ſi releuée, & miſe à la teſte des autres, n'eſt qu'vne maniere de iuſtice; puiſque pour arriuer au but eſloigné qu'elle ſe propoſe au trauers des om-

bres, & des obſcuritez de l'aduenir, elle n'a qu'à peſer & balancer les moyens, & s'arreſter aux plus conuenables pour les adiuſter à ſa regle & à ſon but, & faire reüſſir par cette iuſtice ou iuſteſſe les deſſeins qui de ſoy ſont de grand attirail, & d'vne longue ſuite.

Soit par ſa generoſité, puiſque ſans reflechir ſur ſon intereſt particulier, elle ne regarde que le bien & l'auantage d'autruy.

Soit enfin par ſon excellence qui la rend d'autant plus ſublime, qu'elle voiſine plus le Ciel que la terre, par l'vtilité publicque qu'elle a deuant les yeux ſans les abbaiſſer iamais ſur ſoy-meſme; à l'exemple du Ciel, dont la veuë, les yeux & les regards ſe iettent au dehors continuellement, & ſe reſpandent ſur nous par leurs douces & benignes influences, ſans ſe recourber iamais ny ſe reflechir ſur eux-meſmes.

De-là vient que la iuſtice eſt vne eſpece de relation, dont toute la nature, l'vtilité & l'aduantage eſt d'eſtre referée à vn autre, & non pas à vous qui la faites & la pratiquez.

Mais pour renfermer la iuſtice dans les bornes d'vne plus iuſte definition, on peut dire auec ſainct Thomas, qu'elle eſt vne ferme, conſtante, & perpetuelle volonté de rendre à chacun ce qui luy appartient legitimement.

Quelques-vns qui ne peuuent ſouffrir que l'on confonde les actes auec les habi-

tudes, ny qu'on employe l'vn pour l'autre (quoy que les plus grands perſonnages le faſſent aſſez ſouuent) diſent que la iuſtice eſt proprement vne habitude par laquelle noſtre volonté eſt portée conſtamment & continuellement à conſeruer le droit à vn chacun.

La iuſtice eſt coniugale entre le mary & la femme, ſeruile de ſeruiteur à maiſtre, paternelle du pere aux enfans; ciuile des citoyens, à leur Prince: aux loix de l'eſtat, & à chacun de leurs compatriotes en particulier.

Tant qu'elle regarde le Prince & l'Eſtat elle eſt appellée legale: ſi le particulier, particuliere.

La diuiſion & diſtribution plus reguliere de cette vertu, eſt commutatiue & diſtributiue. Celle-là reciproque autant qu'elle reçoit ou en nature ou en valeur; en nature, ſi vous rendez autant de froment qu'il vous en a eſté preſté dans la neceſſité.

En valeur, ſi c'eſt achapt ou eſchange.

Achapt par l'argent qui eſt vne commune meſure pour éualuer toutes choſes.

Eſchange, ſi pour quelques muids de bled que vous receuez, vous eſchangez des muids de vin pour pareille valeur. En celle-cy, il y a égalité entre la choſe venduë & le prix de la choſe.

La diſtributiue, regarde pluſieurs ſuiets ſur leſquels elle ſe reſpand conuenable-

ment, quoy qu'inegalement & à raiſon de ce qu'ils ſont grands ou petits. C'eſt ainſi que celuy dont la charité ſe porte à donner à tous les Religieux d'vn Conuent vne paire de ſouliers, les donne grands aux grands, petits, aux petits; mediocres, aux mediocres : bref, ſortables & conuenables à chacun, mais non pas égaux, s'ils ſont comparez entr'eux, les grands auec les petits, & ceux-cy, auec les mediocres.

La commutatiue n'eſt que de pure commerce entre les creatures. C'eſt elle qui ouure la porte aux foires, aux marchez publics, aux contracts, aux ventes & échanges de particulier à particulier. Enfin elle eſt toute terreſtre & rampante.

La diſtributiue au contraire ſe reſſent de la diuinité, quis qu'elle eſt en la main de Dieu, & qu'à elle ſeule appartient d'arbitrer & de taxer nos ſalaires & nos recompenſes. Celle-là regarde les choſes, celle-cy eſt propre aux Iuges, aux Magiſtrats & aux Roys; celle-là s'attache à l'intereſt d'vn particuliere; celle-cy a pour viſée vn intereſt public; enfin celle-là ſe reigle ſur le pied de l'Arithmetique dont le but eſt de donner tant pour tant, deux œufs pour deux ſols; celle-cy ſur la proportion geometrique qui n'a égard qu'aux conditions & merites des ſuiets qui ſe rencontrent, ſans eſtre obligée de conſeruer égalité entre ſuiet & vn autre; car il n'y auroit

pas d'apparence, que le pere de famille qui fait leuer cinq ou ſix aulnes d'eſtoffe pour ſe faire habiller, en fit prendre autant pour ſon ieune fils, qui n'a que ſept à huict ans.

DE LA FORCE.

LA force marche volontiers à la teſte de la temperance, & ſemble auoir ſur celle cy vn droit d'aiſneſſe : ſoit parce qu'il y a plus de gloire de s'auancer en la conqueſte des belles & des bonnes choſes, que de faire à coups de poings contre les infames voluptez qui nous talonnent.

Soit parce que la grãdeur de courage qui ſuppore genereuſement vne douleur ſenſible, ou qui de bonne grace ſouffre l'iniure & le reuers d'vne fortune ennemie, eſt ſans comparaiſon plus à eſtimer, que celuy qui a deſcoiffé la volupté, & la tient aux cheueux dour la renuerſer ſous ſes pieds, & la reduire ſous le ioug de la temperance.

La force generallement, ſe prend pour vne certaine vigueur & fermeté de corps, d'eſprit, ou de vertu : Mais à la reſerrer dans ſes propres meſures, elle n'eſt proprement employée qu'en la ſouffrance des aduerſitez, ſoit pour les affronter de pied ferme & glorieuſement, ſoit pour les meſpriſer, & les dédaigner dans leurs plus rudes attaques : ce qu'elle fait ſagement & non pas à l'eſtourdie ou indiſcretement, comme la temerité ou l'audace.

Pour la connoiſtre il la faut voirſur le pié, à la breſche, dans les perils, & non pas dans le repos & la paix.

La cholere luy dõne les armes à la main, pour liurer aſſaut ; la patience, le bouclier pour ſouſtenir gayement les traits de ſes ennemis: & la perſeuerance luy met la couronne ſur la teſte.

Et biẽ que la plus part de nos ſoldats mõtent gayement à vne breſche heriſſée de pointes de picques, d'eſpées, d'halebardes; ſi eſt-ce que ce n'eſt pas la force, comme vertu, qui les y conduit. C'eſt l'enſeigne du butin, & de la recõpenſe, qui les y porte. Pliez le drapeau de l'intereſt, vous pliez quant & quant leur courage, & leur faites rentrer dans le ventre ce feu qui leur couroit dans les yeux, dans les membres, & par tout le corps auec tant de precipitation & de fureur, qu'ils paroiſſoient des foudres enuenimez pluſtoſt que des hommes mortels.

Le fort eſt ordinairement touché de quelque crainte dans le commencement; mais depuis qu'il eſt engagé dans ſon entrepriſe, il ne ſçait ce que c'eſt de demordre, & de laſcher le pied.

L'audacieux & le temeraire n'a que ſa premiere ſaillie de bonne & de vigoureuſe: faut-il continuer ? le cœur luy manque, & les forces luy defaillent.

Le craintif & le timide tremble par tout, & en l'abord, & au combat & en la retraite,

LA TEMPERANCE.

LA temperance eſt ainſi appellée, parce qu'elle ſuppoſe vne certaine moderation & temperament dans l'appetit ſenſitif, qui range tous ſes mouuemens & ſes deſirs dans le deuoir & l'obeyſſance.

Son employ principal eſt de garder la meſure dans l'vſage des voluptez corporelles, ſoit qu'elles regardent le boire & le manger, ſoit qu'elles enuiſagent le terroir & l'empire de Venus.

Entre les voluptez ſenſuelles, les vnes ſont neceſſaires pour la conſeruation de l'indiuidu, comme le boire & le manger; les autres neceſſaires à la conſeruation de l'eſpece, tels que ſont les honneſtes plaiſirs du mariage. L'abſtinence & la ſobrieté s'occupent à moderer celles-là, la chaſteté & la pudicité tiennent les reſnes de celles-cy. L'honneſteté encores, & la pudeur, viennent au ſecours de ces dernieres, celle-là leur donne des bornes honnorables, les maintient dans la decence & leur interdit de paſſer outre. Celle-cy a les yeux continuellement ouuerts ſur les choſes honteuſes & des honneſtes, pour s'en defendre. Que ſi on l'approche de trop prés, elle ſe couure le viſage de ſang & de rougeur, pour effrayer ſon ennemy, & luy donner la fuite par cette ſanglante liurée.

HABITVDES.

LOVABLES.

CONTINENCE.

LA continence eſt vne habitude, par laquelle nous reſiſtons aux attaques de la concupiſcence.

CLEMENCE.

La clemence eſt vne habitude, par laquelle les ſouuerains & ſuperieurs remettent facilement le tort qui leur eſt fait.

MAGNIFICENCE.

La magnificence eſt vne generoſité de cœur, par laquelle nous ſommes portez à faire de grandes deſpenſes, ſoit pour acquerir vne ſplendeur ciuile, comme les baſtimens, les maiſons de plaiſance, les feſtins; ſoit pour la gloire de Dieu, comme de baſtir des Temples, d'enrichir les Autels, fonder des Conuens, renter des pauures, & ſecourir auantageuſement les neceſſiteux.

RELIGION.

La Religion eſt vne vertu, par laquelle nous rendons à Dieu le culte que nous

luy deuons ; de maniere que ſa viſée premiere eſt le culte, la ſeconde eſt Dieu, auquel il eſt referé.

SAINCTETE'.

La ſainctеté eſt differente de la Religion, en ce que celle-cy s'attache particulierement aux ceremonies, ſacrifices, & manieres de prier & ſeruir Dieu ; celle-là va plus auant, elle embraſſe toutes les actions & les deſſeins de la perſonne, pour les rapporter à la gloire de Dieu, la fin ayant ce priuilege, de denommer de ſon tiltre toutes les choſes qui la regardent : & parce que Dieu eſt le Sainct des Saincts, de là vient que tous les actes du Chreſtien qui le regardent, ſont appellez Saincts.

PIETE'.

La pieté exprime mieux le zele & l'affection, auec laquelle nous accompagnons les offrandes que nous faiſons à Dieu, qu'elle ne ſignifie la religion ou la ſainctеté, bien qu'aſſez ſouuent, elle ſoit priſe & employée pour l'vne ou pour l'autre.

La pieté ciuile, comprend les ſentimens d'affection, que nous ſommes capables de conceuoir pour le bien commun de noſtre patrie, & pour les bõs offices que nous auons receus de nos parens, de nos maiſtres, & de tous ceux qui ont contribué quelque

choſe au ſoin de noſtre education.

DEVOTION.

La deuotion eſt vn acte de la volonté, par lequel elle eſt diſpoſée de ſe conduire & ſe comporter en toutes choſes, ſelon le bon plaiſir de Dieu, mais ſur tout de faire reüſſir tous ſes deſſeins à ſa gloire.

ORAISON.

L'Oraiſon du Chreſtien eſt vne humble priere, par laquelle apres auoir reconnu la grandeur de Dieu, & la baſſeſſe de ſon eſtre creée, & de ſa condition, il interpelle la bonté diuine, de luy octroyer les choſes honneſtes qui ſont propres & neceſſaires à ſon ſalut, & principalement pour la gloire de Dieu.

ADORATION.

L'adoration eſt vn acte, par lequel nous ne rendons pas ſeulement à Dieu témoignage de noſtre deuotion interieure & mentale, mais encore nous la rendons cõnuë par vne atteſtatiõ publique, & par vne ceremonie exterieure du corps, comme de faire la reuerence, & ſe mettre à genoux aux pieds des Autels.

SACRIFICE.

Le ſacrifice eſt l'offre que nous faiſons à Dieu, d'vne choſe, en reconnoiſſance de ſa Souueraineté, & de la puiſſance de vie & de mort qu'il a ſur toutes le creatures.

OBEYSSANCE.

L'obeyſſance eſt vne vertu, par laquelle nous nous ſoubmettons franchement à nos Superieurs.

HVMILITE'

Par l'humilité nous nous abbaiſſons, non ſeulement au deſſous de ceux qui valent mieux que nous, mais encores au deſſous de nos ſemblables : ſi de morale qu'elle eſt, elle deuient Chreſtienne, elle deſcendra plus bas, & nous deualera au deſſous de nos inferieurs, & de nos propres merites. Elle eſt ſi releuée en cet eſtat, que nous pouuons dire, que les Philoſophes anciens n'en ont connû que les ombres, & qu'elle n'a eſté poſſedée que par les ſuiets les plus ſainćts & plus fideles de l'Euangile.

MODESTIE.

La modeſtie, eſt vne certaine retenuë en la recherche des honneurs & des pre-

miers rangs des assemblées ciuiles.

MAGNANIMITE'.

La magnanimité est au dessus des honneurs, & les foule aux pieds auec tant de generosité & d'indifference, qu'elle ne peut estre soubçonnée d'orgueil & de presomption.

MISERICORDE.

La misericorde en l'homme est vn sentiment douloureux, par lequel il est émeu à prendre compassion de la misere d'autruy, pour le secourir.

MANSVETVDE.

La mansuetude est comme la gouuernante de la cholere, elle la suit de prés & la tient touſiours par la manche, pour empescher que dans la violence de son ardeur, elle ne se precipite, & ne se porte à quelque excez reprochable.

AFFABILITE'.

L'affabilité, est vne certaine douceur en la personne, meslée du doux & du serieux, qui accompagne ses discours, sa conuersation & ses actions familieres.

AMITIE'.

AMITIE'

L'amitié eſt vne certaine bienueillance mutuelle & reciproque entre-deux ou plusieurs perſonnes, produitte comme l'vſure & l'intereſt d'vn bien receu, de quelque cauſe qu'il puiſſe naiſtre, ſoit vtile, ſoit honneſte, ſoit delectable.

RECONNOISSANCE.

La reconnoiſſance eſt vne vertu qui nous repreſente continuellement dans le ſouuenir, la memoire d'vn bien-fait, & ne laiſſe point le redeuable en repos, qu'il n'y ait ſatisfait par vn eſchange de ſeruice, vn teſmoignage d'affection, & vn reciproque de bonne volonté.

Fin des Termes de la Morale.

TROISIESME PARTIE DES TERMES DE LA PHYSIQVE

de la Physique en general.

LA Physique est proprement la Sciẽce des choses naturelles, entant qu'elles sont d'vne verité certaine, constante, & determinee & que leurs effets nous sont descouuerts & manifestez, par leurs propres causes. C'est ainsi que nous posons pour maxime certaine & indubitable de cette science, que tout corps transporté d'vn lieu en vn autre, marque autant d'instants de succession & de termes de progrez, qu'il se peut remarquer de points & de degrez du premier au second, par cette raison Physique & fonda-

mentale, qui ne peut ſouffrir qu'vn meſme corps occupe en meſme temps deux lieux, & deux eſpaces differens. C'eſt ainſi que tout compoſé eſt capable de reſolution en ſes parties compoſantes, & que tout animal eſt ſuiet à l'arreſt ineuitable de la mort.

Et bien que cette ſcience en apparence ne puiſſe cheminer, ny mettre le pied que ſur des ſuiets fluides, fragiles & corruptibles, faits de fange, de boüe & de limon, que ſur des pots feſlez & des cruches de terre; bref, ſur des roſeaux & ſur des fleurs dont les yeux ne ſont pas ſi toſt ouuerts par la vie d'vne belle matinée, qu'ils ſe trouuent clos & fermez à la mort, par l'atteinte d'vne freſche ſoirée; ſi eſt-ce que de leur inconſtance, paſſage & coulement ſoudain, il ſe recueille vn bon nombre de veritez certaines, conſtantes & immuables, dont les ſages forment les pilotis & les fondemens de cette ſcience. De là vient qu'elle eſt immuable en ſes maximes, & que de la corruption & de la mort des ſuiets qu'elle traitte en general, elle en tire les principes d'vne verité neceſſaire, conſtante & determinée.

Que toutes les fleurs d'vn Prin-temps, & toutes celles dont la Deeſſe Pomone, s'eſt iamais parée dans ſes plus beaux iours, ſoient fanées, ſeichées & deſtruittes; noſtre ſcience eſleuera ſur leur cercueil, ce mauſolée & ce triomphe de veri-

té perpetuelle, que toute fleur eſt corruptible. Maxime qui du ſein de la corruption arrache l'incorruptibilité, ie veux dire vne propoſition generalle, immuable & d'vne verité perpetuelle.

Enfin, ce n'eſt pas en particulier que la Phyſique examine les ſuiets de la Nature, mais au nom collectif ſeulement, & entant que de leur aſſemblage on peut recueillir vne creſme, vne notion & connoiſſance vniuerſelle, applicable à tous en particulier. C'eſt ainſi qu'en diſant que tout animal eſt mortel, ie fais vne propoſition d'vne verité certaine & conſtante, que vous pouuez appliquer à chacun des hommes en particulier, & à chacun des autres animaux, puiſque pas vn n'en eſt affranchy, & que le Phœnix meſme, que la Nature conſerue en ſon vnité, ſe trouue obligé de ſe faire vn buſcher pour ſe faire paſſage à la mort, & à vne nouuelle vie en meſme tẽps.

Ce n'eſt pas auſſi que cette ſcience ſoit ſi ſeuere & ſi ſuperbe, qu'elle ne vueille conferer qu'auec les communautez, les republiques, & les notiõs vniuerſelles, & iamais auec les ſuiets particuliers: car de meſme que la Nature s'eſt plû de former des choſes dans la ſolitude & l'vnité, & qu'elle a trouué à propos de renfermer toute vne eſpece dans vn ſeul indiuidu, auſſi pouuons-nous dire que la ſcience qu'elle nous met en main appellée Phyſique, ſe promeine

touſiours autant qu'il luy eſt poſſible, par les degrez & les ordres vniuerſels; mais depuis qu'elle trouue en ſon chemin vn ſuiet remarquable par l'vnité de ſon indiuiduation, auſſi bien que de ſon eſpece, pour lors elle en examine toutes les particularitez, & en dreſſe vn chapitre de recepte, dans le compte de ſes maximes certaines & inuariables.

C'eſt par cette maxime qu'elle parle du Soleil & de la Lune, de chaque Ciel & Element, de maniere toutefois que par ſon alembic, elle en tire touſiours quelque extraict, ou eſſence vniuerſelle.

Pour en monſtrer quelque eſchantillon, apres auoir bien conſideré le corps muable & inconſtant de la Lune, ſuiette à tant de mouuemens & de poſtures differentes, elle vous dira que s'il luy arriue dans le plus beau de ſes iours, & le plus vif de ſa pleine clarté, de rencontrer la terre oppoſée diametrallement entre-elle, & le Soleil, elle ne manquera iamais de tomber en paſmoiſon, en deffaillance & en celypſe.

Elle a pour obiect la meditation du corps naturel, entant que naturel, car ſi vous le conſiderez par ſes autres perfections, entant que ſubſtance, entant qu'eſtre, entant que ſubſiſtant, & exiſtant, vous montez vn degré, plus haut, & entreprenez ſur la Metaphyſique.

Il ſe faut donc contenir en ſes bornes &

ſe renfermer dans le corps naturel, entant que naturel, & dãs toutes ſes appartenances, & dependances; comme ſa matiere, ſa forme, ſa cauſe finale & efficiente, ſa quantité, ſon mouuement, ſon lieu, ſa durée, bref, ſes principes, & toutes ſes proprietez exterieures & interieures.

CORPS NATVREL.

LA nature & l'eſſence du corps naturel, ſelon les vieux & anciens Philoſophes, n'eſtoit rien autre choſe que la matiere.

Selon Platõ, la forme ou l'idée de chaque ſuiet, dont la matiere eſt cõme le vehicule, le chariot, le receptacle & le domicille.

Selon Ariſtote, l'alliance & l'vnion de la matiere & de la forme, fournit les parties eſſentielles du corps phyſique & naturel.

Si donc on veut rendre raiſon du corps naturel, & de ce qu'il eſt eſſentiellement, il faut le qualifier vne ſubſtance compoſée de deux natures partialles, la matiere pour l'vne, & la forme pour l'autre.

PRINCIPE.

PRincipe eſt ce par quoy vne choſe eſt; ou ce dont elle eſt faite: ou ce par le moyen dequoy elle eſt connuë. Au premier cas, Dieu eſt principe de toutes choſes, parce qu'elles n'ont l'eſtre que par luy:

au second la matiere & la forme sont les principes des corps naturels, parce qu'ils en sont composez. Au troisiesme, sont les definitions, au respect des suiets definis & connus par leur propre definition.

Le nom de principe est attribué à quelques personnes, comme au Pere, à l'esgard du Fils & du sainct Esprit, & au Fils, à l'esgard de la tro sieſme Personne, dont il est le principe de spiration actiue concurremment auec le Pere.

Le principe est quelquefois employé pour le nom de cause, dans les choses naturelles, mais non pas dans la maniere de parler des personnes Diuines, parce que le Pere, pour estre principe du Fils & du S. Esprit, n'en est pas pour cela la cause. La raison en est claire. La cause est essentiellement distincte de son effet, mais la personne du Pere, & les deux autres, quoy que distinctes reellement, ne sont qu'vne seule & meſme essence.

Le terme de principe peut donc estre employé en plusieurs significations. Premierement, lors que nous voulons exprimer ce qui donne le mouuement & le premier branſle à vne choſe. C'est ainsi que la nature est le principe du mouuement, en tout suiet capable de mouuement interieur.

Secondement, il se prend pour la choſe par laquelle vn ouurage se cõmence cõmodément. C'est ainsi que les Humanitez peu-

uent eſtre les principes des ſciences, & que les elemens de la Grammaire ſont les principes des Humanitez, & de la Rhetorique.

Entre ces principes, les vns ſont proches & les autres eſloignez. Les proches, ſont ceux que les arts & les ſciences poſent pour leurs principes Les eſloignez ſont ceux qu'elles ſuppoſent. D'où vient que la connoiſſance des Humanitez, entant que ſuppoſée par les hautes ſciences, peut paſſer pour leur principe eſloigné.

Tiercement, il eſt employé pour le nom de cauſe, ſoit efficiente, materielle, formelle, ou finale. D'où viẽt que la fin peut eſtre appellée principe mouuant & exterieur de nos actions, & ainſi des autres.

En quatrieſme lieu, le nom de principe eſt attribué aux genres ſublimes & ſouuerains: c'eſt ainſi que l'eſtre creé conſideré Metaphyſiquement, peut paſſer pour principe de toutes les creatures, puis qu'il entre en leur conſtitution.

En cinquieſme lieu, il peut eſtre pris pour la premiere partie integrante du ſuiet qui ſe forme par ſucceſſion. C'eſt en ce ſens que le cœur eſt principe de la vie, & qu'il eſt appellé premier viuant, & dernier mourant, à l'eſgard des animaux.

En ſixieſme & dernier lieu, il eſt employé pour la choſe par laquelle l'action eſt connuë. Tel eſt le principe du mouuement d'vne machine, qui ſe remuant à nos yeux

nous ſurprend & nous eſtonne, iuſques à ce que nous ayons deſcouuert le principe de ſon mouuement.

Principe de mouuement eſt commun ou particulier.

Le cõmun n'eſt autre choſe que la nature, qui imprime en châque choſe vn mouuement conuenable à ſon eſtre propre & particulier.

Le particulier regarde les choſes inanimées, & eſt appellé inclinatiõ: c'eſt par cette inclination & ce principe, que les choſes peſantes ſe portent au cẽtre de la terre:

Ou les choſes animées, & celuy-cy eſt double, parce qu'à l'eſgard des brutes & des animaux, il eſt appellé inſtinct ou appetit, mais au reſpect des ſubſtances intellectuelles, comme les Anges & les Hommes, il eſt appellé volonté.

MATIERE.

LA matiere premiere des Philoſophes, nous eſt dépeinte comme vne affamée, dont l'appetit ne peut iamais ſe raſaſier pleinement. De-là vient qu'elle embraſſe autant de formes qu'elle eſt capable d'en contenir, & qu'aux moindres alteratiõs qui ſuruiennent au ſuiet, elle conſent volõtiers la ruine de la forme preſente, pour courir aux embraſſemens d'vne nouuelle, d'où procede le flux & le coulement perpetuel,

des choſes corruptibles & paſſageres.

La matiere eſt premiere ou ſeconde, La premiere, (bien que d'vne tres-penible & obſcure connoiſſance) peut eſtre definie vne ſubſtance imcomplete, qui ſe conſerue en puiſſance vn certain appetit à toutes les formes.

Cette matiere doit de neceſſité eſtre ſuppoſée & receuë entre les Philoſophes; par ce qu'il n'y a rien de toutes les choſes qui ſe font naturellement, qui ne ſuppoſe quelque ſuiet prealable: Et comme il n'y en a point de ſi mince que cette ſubſtance incomplete, qui ſe perfectionne par l'aduenement de la forme; de la vient qu'on la dit eſtre en puiſſance, au reſpect de la forme qu'elle n'a pas, de meſme que le particulier capable d'eſtre fait Conſeiller de la Cour, peut eſtre dit en puiſſance à l'eſgard de cette charge.

Et comme il ne laiſſe pas d'eſtre homme, quoy qu'il ne ſoit pas Conſeiller de la Cour: Tout de meſme la matiere premiere ne laiſſe pas d'eſtre quelque choſe en ſoy, bien qu'elle ne ſoit pas encores actuée & engroſſie de quelque forme.

La matiere ſeconde eſt celle qui eſt actuée & informée de quelque forme, laquelle dãs la voye de la generatiõ, ſe doit perdre auec le temps, pour faire place à vne autre. C'eſt ainſi que l'œuf eſt la matiere prochaine du poulet qui s'engendre, parce qu'en ſe cor-

rõpant, & perdãt la forme eſſentielle qui le faiſoit eſtre œuf, il acquiert celle de poulet.

La matiere ſeconde a cela qu'elle peut eſtre corruptible, à raiſon des accidens: ce que n'a pas la premiere, qui de verité peut eſtre muable par les changemens des formes differentes qui luy ſuruienẽt, ſans qu'elle ſoit pour cela corruptible; ce qui repugne à la ſimplicité de ſa nature & de ſon eſſence, qui peut eſtre actuée, & n'a pas de repugnance à ſe laiſſe engroſſir par la forme, telle qu'elle puiſſe eſtre.

De croire qu'il y ait quelque ſuiet en la Nature, duquel on puiſſe faire vne analyſe & diſſection iuſques à la matiere premiere, c'eſt ce qu'il ne ſe faut pas imaginer, parce que ſon engagement eſt ſi eſtroit auec les formes, qu'elle n'eſt iamais deſpoüillée de l'vne, qu'elle ne ſe trouue reueſtuë d'vne autre, en meſme temps.

La matiere ſe peut conſiderer en trois manieres.

La premiere, eſt celle dont vne choſe eſt faite & compoſée. C'eſt ainſi que la pierre, la chaux, le ſable & le ciment, ſeruent de matiere pour former vn edifice.

La ſeconde, eſt celle en laquelle vne choſe eſt faite. Telle eſt la toile du peintre en laquelle il a pourtraict l'image de ſon Prince.

La troiſieſme, eſt celle ſur laquelle l'artiſan s'employe & s'occupe pour la tra-

uailler & la perfectionner. Tel eſt l'ouurier à l'entour d'vne piece de bois qu'il trauaille à coup de ciſeau, pour en faire la ſtatuë d'Alexandre.

La matiere eſt prochaine ou eſloignée. La matiere eſloignée à l'eſgard de noſtre ſtatuaire, c'eſt l'arbre dans la foreſt, ſur le pied; la prochaine eſt la piece de bois eſbauchée, & qui a deſia receu quelques façons & groſſiers preparatifs.

DE LA FORME.

LA forme ſubſtantielle de quelque ſuiet que ce ſoit, eſt vn acte ſimple, ſubſtantiel & incomplet, qui ioint à la matiere diſpoſée, produit & conſtitüe vn tout parfait & accomply en ſon eſtre: Exemple, l'ame raiſonnable vnie au corps organiſé dans le ventre de la mere, conſtitüe en ce moment, vn tout parfait & accomply, c'eſt à dire, l'homme.

Nous diſons la forme eſtre vn acte, pour l'oppoſer à la matiere que nous auons dit eſtre vne ſimple puiſſance: celle-cy dit imperfection, celle-là dit actiuité, vertu & perfection.

Et parce que la forme n'eſt pas proprement l'eſſence de la choſe, bien qu'elle en faſſe la plus noble partie: Auſſi diſons-nous que c'eſt vn acte ſimple, parce que l'eſſence ſuppoſe l'vnion de l'acte & de la

puissance, & partant elle est cõposée & non pas simple. Exemple, quand ie dis forme, à l'esgard de l'homme, i'entends l'ame raisonnable: quand ie dis l'homme, i'entends l'vnion de l'ame & du corps: & voila comme la forme d'vne chose est plus simple que son essence.

Pour dire que la forme est vn estre incomplet, nous ne luy faisons point d'iniure, parce qu'elle tient lieu de partie dans le total qu'elle doit perfectionner.

Nous la disõs vn estre substãtiel, pour la distinguer des accidens qui peuuent porter improprement le nom de formes, comme sont les formes artificielles, qui se ioüẽt sur la matiere qui leur tombe entre les mains.

Aussi ne sont-elles qu'vn tout par accident, & non pas vn tout absolu: telle est la forme de la statuë du lapidaire, qui est purement accidentelle, parce que sans aucune corruption de cette mãtiere, il peut la trauailler, & faire vn chien de ce dont il auoit fait presentement vn lyon.

Les formes substantielles corruptibles, sont proprement extraictes & tirées du sein de la matiere, lors que par les differentes disposition qui la trauaillent, elle vient à acquerir la disposition prochaine de la forme attenduë. Exemple, la terre se corrõpt, estant corrompuë elle se fait graisse, cette graisse secouruë de la chaleur & de l'influence du Soleil, est animée, & se fait ver-

Il eſt certain que cette forme de ver a eſté tirée du ſein de la matiere, par ces degrez precedens de corruption, qui ſont autant de diſpoſitions, dont il y en a d'eſloignées & de prochaines. L'eſloignée eſt la terre abbreuuée tendante à la premiere corruptiõ. La prochaine eſt celle qui ſe trouue voiſine de la forme. L'immediate eſt celle qui deuance la forme immediatement.

La raiſon qui fait dire que les formes ſubſtantielles (à la reſerue de l'ame raiſonnable) ſont extraictes du ſein de la matiere, eſt qu'il ne ſe fait rien de rien. Or eſt-il qu'auparauant que la forme ſoit produite, elle n'eſt pas en la nature, car il s'ẽſuiuroit, qu'elle ſeroit (ſuppoſé qu'elle ſoit) & ne ſeroit pas, puis qu'elle ne peut eſtre que dans vn ſuiet, & non pas ſeparée du ſuiet.

De dire qu'elle ſoit en la matiere auparauant qu'elle l'informe, cela eſt faux, parce qu'il eſt certain que le feu qui conſommera demain le fagot, n'y eſt pas auiourd'huy. Il reſte donc que le feu qui ſe communique au fagot par l'appoſition legere d'vne autre matiere, ſoit vn peu de paille, ſoit vn peu de papier allumé, eſt extraict de la matiere de ce bois diſpoſé par la ſeichereſſe, comme diſpoſition prochaine, pour luy faire conceuoir vne forme qui le va conſommer, & le changer ſubſtantiellement en autre choſe que ce qu'il eſtoit, puiſque de bois qu'il eſtoit auparauant, il deuient feu & cendre.

C'eſt ainſi qu'il ſe peut dire que pluſieurs formes ſont dans le ſuiet en puiſſance en meſme temps, c'eſt à dire, qu'il peut deuenir feu & cendre ; mais non pas en acte, ſinon ſucceſſiuement, par progrez, & l'vne apres l'autre : ainſi que nous l'apprenons par l'exemple allegué, qui oblige le ſagot de bruſler, & d'eſtre feu auant que d'eſtre cendre.

Comme ces choſes ſont difficiles, (quoy que frequentes & ordinaires dans les diſcours plus communs) i'en dis plus que ie ne voudrois, & ne m'y arreſte que pour ſoulager les moins entendus.

PRIVATION.

LA priuation eſt l'abſence d'vne forme, en vn ſuiet capable de la receuoir.

Elle paſſe pour vn des principes naturels du compoſé Phyſique, mais non pas au meſme ſens que les deux precedens, ie veux dire la matiere & la forme, parce que la priuation de la forme qui va s'introduire en vn ſuiet diſpoſé, eſt pluſtoſt vne condition neceſſaire que non pas vn principe. Car ſi le ſuiet qui va receuoir vne forme, l'auoit deſia, il ſeroit faux de dire qu'il la va receuoir, puis qu'il en ſeroit deſia pourueu & informé : Et partant comme pour receuoir vne choſe, il faut auparauant ne l'auoir pas, cette deffail-

lance (dans le ſuiet qui ſe corrompt pour receuoir vne forme prochaine) eſt appellée priuation.

De maniere que le fagot qui bruſle, & ſe va incontinent reduire en cendres, eſt priué de la forme de la cendre, tant & ſi lon-temps qu'il tient ferme, & dure auec le feu qui l'embraſe.

Et parce que de toutes les formes dont il eſt ſuſceptible en cét eſtat, il n'y en a pas vne qui le talonne de plus prés que la cendre, en laquelle il ſe va reduire; de là vient que la priuation de cette forme, luy tient lieu de principe en cét eſtat, mais non pas la priuation de la forme de verre, en laquelle cette cendre peut eſtre chãgée en la verrerie, par la violence & la force du feu.

3 De ſorte que c'eſt touſiours de la forme prochaine, dont la priuation doit eſtre entenduë, & non pas d'vne forme eſloignée. C'eſt ainſi que cette priuation prochaine ſert comme de terme de depart à l'eſgard de la matiere, pour paſſer au terme de repos, qui eſt l'acquiſition de la forme attenduë, à ſçauoir la cendre, au reſpect du fagot embraſé.

Et bien que la priuation ſe puiſſe dire de la forme precedente, qui a eſté deſtruite dans le ſuiet pour faire place à vne autre forme, ſi eſt-ce que la priuation à l'eſgard de la precedente, ne peut eſtre appellée principe, ſinon par accident, entant qu'il

falloit que le suiet en fust despoüillé pour en receuoir vn autre: mais non pas proprement.

C'est ainsi que la priuation de la forme de la cendre, au respect du bois embrazé & tout en feu, prochainement disposé à estre fait cendre, porte le nom de principe: mais non pas à raison de la forme precedente qui estoit au fagot, perduë, consommée & embrazée par le feu.

NATVRE.

LA Nature est vn terme qui a plusieurs significations, & pour bien iuger de celle qu'il doit auoir dans le lieu où il se trouue employé, il faut tousiours ioindre les termes, & les choses qui precedent & qui suiuent.

Nous l'attribuons quelquefois à Dieu, lors que nous faisons effort de le connoistre, & que nous disons qu'il est vne Nature diuine, subsistente par trois subsistences reellement distinctes.

Nous l'employons en second lieu, pour signifier & marquer l'ordre des choses de l'Vniuers, disposé par la main de la Sapience. C'est ainsi que nous disons vne chose estre contre nature, quand elle n'est pas selon les regles & le procedé ordinaire de la nature: tels sont les monstres & les accouplemens des animaux d'espece differente.

Tiercement, nous nous en ſeruons pour exprimer ce qu'eſt vne choſe, que les Scholaſtiques expliquent par le terme de quidité, pour dire ſon eſſence, & ce qu'elle eſt. C'eſt encore en ce ſens, que les definitions contiennent l'eſſence & la nature des choſes definies, parce qu'elles nous apprennent ce qu'elles ſont eſſentiellement.

En quatrieſme lieu, nous la prenons pour l'œconomie entiere de l'Vniuers. C'eſt ainſi que parlant des fictions & des chimeres, nous diſons qu'elles ne ſont pas en la nature des choſes.

En cinquieſme lieu, nous l'employons pour l'amas & le recueil des cauſes naturelles, lors que nous diſons que la nature eſt ſage, & ne fait rien inutilement.

En ſixieſme lieu, pour l'inclination naturelle de chaque choſe: c'eſt ainſi que la nature de la pierre, eſt de ſe porter au centre de la terre.

En ſeptieſme lieu, pour noſtre temperament & conſtitution particuliere. Ce qui fait dire aux Medecins, que noſtre nature eſt bilieuſe ou flegmatique.

En huictieſme lieu, elle ſe prend pour la generation d'vne choſe que nous diſons eſtre naturelle, parce qu'elle ſe fait conformément au deſir de la nature qui la ordonnée à cét effect. Ce qui fait dire, que la nature preſide à toutes les generations.

Et parce que toute generation ſe faict

par vn principe interieur, de là vient que la neufuiéme & derniere signification de la nature, est employée pour signifier ce principe interieur, qui fait mouuoir la chose dãs laquelle il est & se rencontre.

Nous disons donc que la nature est le principe de mouuement aux choses qui se meuuent, soit par vn changement de quelque qualité, appellé alteration : soit par vn nouueau surcroist de quantité, appellé accretion; soit par le changement entier d'vne substance en vne autre, appellé generation : & qu'elle est principe de repos aux choses dont la nature & la constitution est de se reposer, se tenir coyes, faire ferme, & ne point changer de place, comme la terre & les rochers.

D'où vient que tous les corps de la nature peuuent estre diuisez en trois ordres. Dans le premier, seront ceux qui sont dans vn mouuement perpetuel, comme les Cieux. Dans le second, ceux qui ne se meuuent iamais, comme la terre & le Ciel empyrée. Et dans le troisiesme, ceux qui participent du premier, & du second : en ce que tantost ils se meuuent, & tantost ils se reposent: comme les animaux, & mesme les corps mixtes & inanimez, supposé qu'ils soient esloignez de leur centre, & que les obstacles leuez, rien ne les empesche de s'y porter. C'est ainsi que la pierre qui est au plus haut d'vn bastiment, se repose sur

la baſe qui la ſupporte, iuſques à ce que le pilier qui la ſouſtient, venant à manquer, elle teſmoigne par ſa cheute, qu'elle n'eſt point incapable de mouuement, quelque preſcription que puiſſe pretendre contre elle le temps, & la durée de ſon repos.

CAVSE.

LE nom de cauſe, ſe prend proprement entant que principe produiſant, comme tout, ou comme partie: tel eſt le Soleil, à l'eſgard du rayon; telle eſt encore la matiere & la forme, à l'eſgard du compoſé.

Ou impromprement, lors que nous attribuons ce nom a quelque condition neceſſaire, ſans laquelle vne choſe ne peut eſtre. De-là vient que la priuation eſt appellée par quelques-vns, cauſe de la generation, parce que la matiere doit neceſſairement eſtre priuée de la forme qui luy ſuruient, pour en eſtre engroſſie, actuée, & informée: quelquefois auſſi pour exprimer la raiſon d'vne choſe.

La cauſe eſt efficiente, finale, materielle, formelle & meritoire.

La cauſe efficiente eſt vniuerſelle ou particuliere, premiere ou ſeconde.

La premiere proprement eſt Dieu.

La ſeconde, comprend toutes les cauſes naturelles, entant que ſouſmiſes à celle-là.

Dieu eſt encore la cauſe vniuerſelle, ſou-

ueraine & principale ; mais l'vniuerſelle moins principale, à l'eſgard des creatures, c'eſt le Ciel ou la Nature.

La particuliere eſt principale ou inſtrumentale ; c'eſt ainſi que l'hõme eſt la cauſe principale de la viſion: & que ſon œil en eſt la cauſe inſtrumentale, parce qu'il eſt l'inſtrument & l'organe par lequel il void.

Nous diſons encores cauſe principale, celle qui agit par vne puiſſance qui luy eſt interieure; & cauſe inſtrumentale, celle qui agit entant que meüe, conduitte & pouſſée par vn agent exterieur: telle eſt la plume à l'eſgard de celuy qui eſcrit.

La cauſe finale eſt celle en conſideration de laquelle vne choſe ſe fait. Elle eſt appellée cauſe, parce qu'elle nous incite & nous pouſſe à la chercher pour noſtre bien.

Cette cauſe eſt vniuerſelle, ou particuliere. L'vniuerſelle, eſt la gloire de Dieu, pour laquelle combattent toutes les creatures.

La particuliere, eſt celle que chaque choſe choiſit pour but & viſée de ſon trauail. La fin de l'auaricieux eſt d'amaſſer de l'argent: mais celle de l'homme de bien, eſt de ſe maintenir en la grace de Dieu, & faire amas de bonnes œuures.

Cette fin encores eſt de deux ſortes : la premiere eſt eſloignée, à laquelle nous aſpirons comme à noſtre fin derniere: telle eſt la gloire de Dieu. La ſeconde, eſt voi-

ſine, prochaine, & moyenne, en ce que par elle nous arrivons à la derniere fin : telle eſt la grace de Dieu, qui nous ſert de moyen pour paruenir à ſa gloire.

La cauſe formelle eſt ainſi appellée, parce qu'elle forme & polit la dureté de la matiere, qui auparauant eſtoit ſans forme & ſans agréement. Ce qui ſe dit par vne metaphore empruntée des artiſans, qui trauaillent ſur quelque matiere rude & groſſiere ; tel eſt le menuiſier qui trauaille ſur le bois qui vient de la foreſt, pour en faire & former vn buffet. Ainſi dans les choſes viuantes, l'ame eſt ditte & appellée la forme, ou la cauſe formelle de la vie, parce qu'elle perfectionne & annoblit ſon ſuiet.

La cauſe materielle, eſt celle qui fournit de matiere au compoſé, produit par l'vnion & l'aſſemblage de la matiere & de la forme. C'eſt ainſi que le bois trauaillé par le menuiſier, eſt la cauſe materielle du buffet.

La cauſe meritoire, eſt celle en conſideration de laquelle on merite quelque choſe ; telle eſt l'action & le bon ſeruice qu'vn ſubiect a rendu à ſon Prince & à l'Eſtat, en choſe de grande conſequence.

CREATION, EMANATION, PRODVCTION.

COmme il n'appartient qu'à Dieu ſeul de créer, & que la creature ne peut dans l'enceinte de ſes poulmons finis, reſerrez & limitez, contenir cette vertu: auſſi ne pouuons-nous bonnement exprimer la force, l'energie, & l'eſſence de la creation.

Ce n'eſt pas que Dieu ne ſe pût ſeruir de la creature, cõme d'vn inſtrument ou d'vn organe, pour operer la creation, mais que par elle-meſme elle puiſſe formellement & propremẽt créer vne choſe, il y a de la repugnãce, comme il repugne que Dieu puiſſe deuenir creature, ou la creature createur.

La creation donc, eſt vne action libre, paſſagere, ſoudaine, & momentanée, par laquelle vne choſe, eſt tirée du neant à l'eſtre, ſans qu'elle ſuppoſe aucun ſuiet precedent, pour cauſe materielle de ſon eſtre, c'eſt ainſi que les Anges & le monde ont eſté creés; c'eſt ainſi que l'ame raiſonnable eſt creée pour animer le corps humain, paruenu qu'il eſt à la derniere des diſpoſitions requiſes à cette information.

La creation donc, comme action paſſagere, a pour principe efficient, influant & exterieur de ſon eſtre formel, vne cauſe tout puiſſante & infinie, à laquelle rien ne reſiſte,

La ſeule volonté Dieu, eſt le principe

& la cauſe interieure de ſon eſtre; & ſa prouidence, la cauſe tutelaire & conſeruatrice de la durée & conſeruation du ſuiet tiré hors du neant par la creation, ſans aucune matiere préexiſtente: de maniere que la creation, eſt vne action toute diſtincte de l'emanation & de l'eduction.

L'emanation ſuppoſe vn principe ſemblable en nature, duquel la choſe s'eſcoule doucement: & c'eſt ainſi que les ruiſſeaux qui partent d'vne meſme ſource, conuiennent auec elle en ſubſtance & en nature, puiſque l'eau du ruiſſeau criſtalin qui roule à petits bonds ſur le ſable, n'eſt autre en nature, que celle-là meſme que vous puiſez dans le boüillon de ſa ſource.

L'eduction fait bien de verité ſortir vne choſe du non-eſtre, à l'eſtre, mais elle ſuppoſe vn principe naturel préxiſtent, comme la matiere, ou quelque ſuiet prealable; en vn mot des materiaux, du ſein deſquels, elle eſt tirée du non-eſtre à l'eſtre.

C'eſt ainſi que la production d'vn ſimple, d'vne herbe, d'vne fleur, reconnoiſt ſa ſemence pour cauſe & principe naturel de ſa production: c'eſt ainſi encores que le fils eſt la production ſubſtantielle du pere, qui luy a donné l'eſtre naturel.

Mais la creation eſt vn coup de Maiſtre abſolu, en la main duquel le neãt ſe trouue ſi ſouple & ſi obeyſſant, qu'il ſuffit pour

donner

donner autant de mondes, que l'entendement diuin ſeroit capable d'en conceuoir, & que ſa volonté toute-puiſſante en voudroit effectuer.

Que ſi nous voulons chercher d'où vient que Dieu peut de rien créer toutes choſes. Nous dirons que l'effet d vne choſe ſe reſſent touſiours de ſa cauſe, ſi bien que toute la nobleſſe & la dignité de celuy-là, ſe meſure & ſe proportionne ſur l'excellence de celle-cy: & parce que la cauſe plus excellente & plus parfaite, eſt celle qui dépend le moins de la matiere, il eſt certain que la cauſe infinie en ſa vertu, comme en ſon eſſence, ne dépendra pas en ſes productions ny de la matiere, ny d'aucune autre principe exterieur, à peine de n'eſtre plus cette cauſe infinie, telle que nous la conceuons, & partant n'aura pas beſoin de materiaux, pour la production des effets de ſa toute-puiſſance.

De-là vient auſſi que nous faiſons grande difference entre ces trois ſortes d'agens qu'eſtabliſſent les Philophes, artificiel, naturel, & diuin.

L'artificiel, comme le plus foible, & le plus infirme, demande vn cõpoſé naturel pourueu de matiere, de forme & d'accidens groſſiers, pour ſouſtenir le ciſeau & le marteau, qui le võt tournoyãs & figurãs ſur le modele de l'Artiſte: c'eſt ainſi que le Sculpteur trauaille ſur le bois & ſur la pierre.

Le naturel en demande moins, c'eſt aſſez que la nature ait entre les mains vn peu de matiere premiere, (qui de ſoy n'eſt que fort peu de choſe,) pour ſe ioüer, pour la contourner & l'annoblir d'vne forme qui la perfectionne, & l'introduit ſous quelque genre en l'ordre des productions naturelles.

C'eſt ainſi que l'Automne produit tant de moucherons, d'vne matiere ſi eſloignée à nos yeux & à noſtre connoiſſance, qu'elle ne nous eſt guere moins cachée & occulte que la matiere premiere : tant y a que l'agent naturel, a touſiours beſoin d'vn principe materiel, precedant la production de ſon ſuiet.

Mais l'agent ſurnaturel, diuin, infiny, tout puiſſant, n'a que faire, ſoit de ſuiet prealable, ſoit de principe preexiſtent pour faire ſes operations miraculeuſes ; ſa Toute- puiſſance trouue ſi abondamment dans ſon eſpargne, dequoy frayer & ſuppléer a ces beſoins & neceſſitez, qu'vne ſeule parole, vn ſeul (*fiat*) tire du n'eant la conſiſtence parfaite de l'Vniuers, & les plus riches ornemens de toutes les creatures.

CASVEL, FORTVIT.

IL n'y a gueres de choſes où l'eſprit humain choppe plus facilement, qu'en ces termes de caſuel & de fortuit : chacun les

rire à ſon ſens, & qui les obligeroit de rendre cõpte de l'ẽploy qu'ils en font, ils nous feroient connoiſtre qu'ils ſçauent auſſi peu ce qu'ils veulẽt dire, que ce qu'ils penſent.

Le caſuel, ou la choſe caſuelle, eſt proprement vne cauſe par accident, quoy que rare & peu frequente, qui arriue ſans auaucune intention de la part de l'agent.

C'eſt ainſi que celuy qui paſſe dans vne rüe, eſt bleſſé caſuellement, atteint qu'il eſt d'vne tuile ſur la teſte, à quoy il ne penſoit nullement, ſans que la tuile dont le poids eſt de ſe porter en bas, puiſſe eſtre ſoupçõnée n'y accuſée d'attentat, n'y d'aucune mauuaiſe intention, au reſpect de celuy qui en eſt frappé, puis qu'elle en eſt incapable : cette bleſſeure donc eſt l'effect d'vne cauſe par accident, & d'vne choſe caſuelle & impreueüe.

La fortune ou le cas fortuit dit quelque choſe d'auantage, pource que pour eſtre vne cauſe par accident & de peu d'exemple, voire meſmes au de-là de la pẽſée de l'ouurier ; ſi eſt-ce, que cette cauſe ſuppoſe quelque conſeil ou deliberation antecedente, quoy qu'indirecte & eſloignée.

Tel eſt le trauail de celuy qui ouure le ſein de la terre, pour y placer les fondements d'vne maiſon. Cette ouuerture eſt de conſeil ; mais s'il arriue qu'elle découure vn threſor aux yeux du manœuure, voilà vn effect auantageux & fortuit, qui

part d'vne cauſe par accident, au delà de l'opinion, & qui trompe heureuſement la penſée de ce pauure mercenaire.

Enfin toute la difference de l'vne & de l'autre, conſiſte, en ce que le fortuit procede d'vne cauſe intelligente & connoiſſante, & le caſuel d'vne cauſe purement naturelle, & non pas intelligente.

Mais bien qu'à noſtre eſgard les choſes caſuelles & fortuites ſoient incertaines, occultes & cachées, (d'où vient tant de ſacrifices, de parfums & d'adorations, que les mondains reſpandent tous les iours ſur les autels de la fortune, comme leur vnique deeſſe;) ſi eſt-ce qu'il n'y a rien dans la nature qui ne ſoit bien ordonnné.

Chaque choſe garde ſon rãg, & quoy que dãs ce grãd balet, il y ait des entrées qui no' ſurprennẽt, leurs pas neantmoins ſont meſurez & reglez dãs leurs deſreglemẽs; ils chancellent & cõtrefont les yurongnes en apparence, mais ils ne le ſont pas en effect.

Celuy qui frappe la meſure, ie veux dire, ce grand Moteur de l'Vniuers, leur marque des pas ſi reglez, qu'il n'y en a pas vn qui ſorte de cadence, ou qui le ſurprenne par ſon caprice.

Bref, il n'y a n'v caſuel, ny fortuit, au reſpect de Dieu, mais ſeulemẽt l'égard des hommes, dont l'ignorance & le petit ſçauoir ſe trouue ſurpris à tous momẽs, & dans les moindres rencontres & difficultez.

DESTIN, FATALITE'.

LE Deſtin ou la deſtinée, eſt de plus grande conſequence, & meſme de telle cõſideration, que les cerueaux les plus fermes de l'Antiquité, ont eu bien de la peine de s'adiuſter, ſur ce qui peut eſtre deſa nature & de ſa definitiõ cõuenable. Il n'y a iamais en riẽ de ſi triuial entre-eux que le erme de deſtin, comme auiourd'huy entre les mains de nos libertins ; & rien de ſi peu connu. Ils n'ont pas feint de luy attribuer tous les euenemens des choſes, dont le principe & la cauſe leur eſtoit cachée, mais de dire bonnement ce que c'eſtoit, c'eſt toute l'encloüeure & la difficulté.

Quelque-vns ont eſtimé que la fatalité & le deſtin, n'eſtoit autre choſe que Dieu meſme : mais ils ſe ſont meſcontez, & ont confondu l'effect auec la cauſe.

Selon Ariſtote, ce n'eſt autre choſe que la loy de la Nature, par laquelle chaque ſuiet s'engendre & ſe corrompt : ou pluſtoſt la regle de ſes pas, de ſon entrée, de ſa deſmarche, & de ſa ſortie ſur le theatre du monde.

Les Stoïciens ont creu que c'eſtoit vne certaine liaiſon, dependance, & connexité des cauſes ſecondes à la premiere : eſtimans que tout alloit d'vn meſme branſle, & que les volontaires meſmes, y eſtoient

en clauées dans leur ordre, auec tant de neceſſité, qu'elles eſtoient obligées de ſuiure le train de la ſuperieure, ſans ſe pouuoir eſcarter du chemin qui leur eſtoit preſcript, non plus que les naturelles

D'où vient qu'ils n'admettoient rien de caſuel, de fortuit & de contingent, à raiſon de cét enchaiſnement neceſſaire & inuiolable ; pour rendre meſme cét ordre encores plus aſſeuré, ils aſſuiettiſſoient leurs Dieux à vne neceſſité d'agir, & ne faiſoient pas meilleur marché de leur liberté, que de celle des hommes.

Les Chaldées, quelques Aſtrologues, & Melanćthon, diſent que la fatalité ou le deſtin, n'eſt autre choſe que la ſituation & le regard des plantes & conſtellations du Ciel, entant qu'elles influent icy bas, la vertu ſecrete & interieure des choſes qui ſe produiſent à nos yeux, ſans meſme en vouloir excepter les deliberations, les conſeils & les raiſonnemens de l'homme.

L'experience aucontraire, nous apprend aſſez, que le Sage trouue l'art de dominer & ſeigneurier les Aſtres, c'eſt à dire, de moderer ſes paſſions, & temperer les ardeurs de ſa concupiſcence.

Les plus aduiſez d'entre les Philoſophes ont approché bien prés de la verité, en diſant que le deſtin, (d'où vient ce mot de deſtiner, pris tantoſt en bonne & tantoſt en mauuaiſe part) n'eſt autre choſe qu'vn

decret de Dieu immuable, vn arreſt diuin, ſelon lequel toutes choſes s'executent dans la grande famille de l'Vniuers, librement de la part des creatures libres, intelligentes & raiſonnables ; & neceſſairement du coſté des creatures purement naturelles, & non intelligentes.

Et bien que cette explication ſoit bonne & loüable, ſi eſt-ce qu'il faut y adiouſter encores quelque choſe, pour ne point confondre le deſtin auec la diuine Prouidence, qui eſt comme la mere & la cauſe vniuerſelle de cette fatalité. Ce que nous emprunterons de Boëce, pour faire voir que le deſtin eſt proprement l'ouurage de cét arreſt & decret eternel, ou pluſtoſt l'effect de la diuine Prouidence, quand il dit, qu'il n'eſt autre choſe qu'vne certaine diſpoſition adherente à chacune des creatures muables; par laquelle Dieu les maintient toutes dans leur ordre, & les aſſuiettit à leur deuoir.

De-là auſſi reſulte la difference qu'il y a entre Deſtin & Prouidence; la Prouidence, eſt en Dieu de toute eternité, & regarde toutes choſes generalement d'vne ſeule œillade : le Deſtin eſt dans les choſes creés, il a commencé auec le temps, & regarde principalement les choſes caduques, mortelles, & periſſables.

CONTINV, CONTIGV.

VNe choſe eſt dite continuë, pour dire qu'elle eſt continuellemẽt vne, comme vne ligne, vne ſuperficie, ou quelque autre corps dont les parties ſont continuës.

De là vient que la continuité eſt inſeparable de l'vnité de la choſe: dés-là que nous la diſons vne, nous la diſons vne continuellement, à raiſon de ſes parties.

Contigu eſt oppoſé au continu, en ce que deux choſes ſe trouuent ſi proches l'vne de l'autre, qu'elles ne le peuuent eſtre d'auantage, ſans toutefois qu'elles ſoient continües, ou qu'elles forment vn continu. Telle eſt la pelure d'oignons, à l'eſgard de l'autre, qu'elle enueloppe & preſſe autãt qu'il ſe peut: de maniere que la premiere eſt contigüe à la ſeconde, & la ſeconde à la troiſieſme, mais elle n'eſt pas continuë.

INFINY.

L'Infiny peut bien ſouffrir quelque deſcription, mais non pas vne definition. Il veut dire, autant que n'auoir ny fin ny limites.

C'eſt ce qui à raiſon de ſon immenſité ou de ſa vertu, ne peut eſtre renfermé dans l'eſtendue de quelques bornes, pour gran-

des, vagues & spatieuses, qu'on se les puisse maginer.

C'est ce que la regle de la soubstraction ne peut affoiblir, quelque partie qu'elle en vueille retrancher.

C'est ce que l'effort & l'assemblage des nombres ne peut eualuër. Enfin c'est ce que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre.

Mais parce que cet infiny est trop sublime, & au dessus de nostre portée, n'y ayant point d'autre infiny essentiel & veritable que Dieu seul, entrõs dans l'orde des creatures, pour voir si nous ne trouuerons point quelque estre, qui participe à cette infinité, du moins en quelque maniere.

Apres auoir dit quelque chose encores de cét infiny veritable & increé, lequel ne peut estre attribué qu'à Dieu seul, qui est vn tout sans parties, la nature duquel est d'estre tout à la fois, sans succession; sa durée ne peut admettre de deuant, ou d'aprés, puis que le temps qui nous sert de commune mesure pour les choses, est englouty dans le sein tout puissant de la Diuinité, comme vn point de Mathematique dans le grãd cercle de l'vniuers: il faut donc attribuer à Dieu seul, l'infiny que nous disons proprement estre en a ẽte.

Il y a vn autre infiny en puissance & par quelque participation, & c'est celuy seul auquel la creature peut pretendre, sans

qu'elle puiſſe iamais paſſer plus auant, ny deuenir actuellement & eſſentiellement infinie, non plus qu'elle ne peut iamais eſtre Dieu.

Cét infiny a trois branches, car il eſt de ſucceſſion, cõme le temps, dont les parties ſucceſſiues ſont dans vn coulement perpetuel.

D'addition, comme le nõbre, lequel pour grãd qu'il puiſſe eſtre par l'amas & le cõble de tous les nombres imaginables, ſe va ſurpaſſer ſoy-meſme d'vne grandeur demeſurable, par l'approche d'vne ſeule vnité.

Ou de diuiſion, & c'eſt ainſi que toute quantité phyſique eſt infinie en puiſſance, eſtant impoſſible de la diuiſer en tant de parties, que plus la petite reſtante, ne ſoit encores diuiſible en vne moindre.

En vn mot, à la reſerue de Dieu, il n'y a point d'infiny ſinon abuſiuement parlant, en quelque maniere, & par la ſeule comparaiſon d'vne creature à vne autre, cõme d'vn ſceau d'eau à toute l'eſtẽduë de la mer.

Et ſe perſuader par l'homme, ou par l'Ange, pouuoir comprendre totalement l'eſtre de l'infiny, c'eſt vouloir emmaillotter vn Geant dans les langes d'vn Nain, & meſme faire quelque choſe encores de plus ridicule, puis qu'il eſt impoſſible que le finy enueloppe l'infiny: l'infiny meſme ayant cela de propre, qu'il ne peut

estre parfaitement compris que par soy-mesme.

PRESENCE.

LA presence d'vne chose, n'est autre que son existence en quelque lieu; C'est ainsi qu'en sortant de vostre chambre pour entrer dans vostre cabinet, vous vous rendez present en vn lieu, auquel vous n'estiez pas present auparauant.

La presence est proprement vn mode, par lequel la chose est modifié, & dite presente en vn lieu.

La presence est actuelle, ou virtuelle. L'actuelle est celle qui vous pose en quelque lieu, de telle façon qu'il repugne naturellement, que vous soyez en vn autre, parce qu'vn corps ne peut en mesme temps estre en deux lieux differents.

Cette presence est interieure ou exterieure. L'interieure est celle par laquelle vous estes tousiours present à vous mesmes. L'exterieure est celle du lieu, à raison duquel vous estes dit estre present, soit aux champs, soit à la ville.

La presence virtuelle, est celle par laquelle vn suiet est present en vertu en quelque lieu. C'est ainsi que le Roy par sa puissance est present par toutes les Prouinces de son Royaume, quoy que sa presence personnelle soit recluse dans le Louure.

La presence est naturelle ou surnatural-

le. La naturelle eſt celle, par laquelle les ſubſtances corporelles & incorporelles ſont dites preſentes en quelque lieu, ſoit en ſubſtance, ſoit en vertu.

La ſurnaturelle eſt proprement Sacramentale, telle eſt la preſence reelle & ſubſtantielle de IESVS-CHRIST, ſous les eſpeces du pain & du vin, dans le Tres-Auguſte Sacrement de l'Autel, quoy que d'vne maniere inuiſible.

LIEV.

LE lieu eſt proprement l'eſpace qui eſt occupé par vn corps: il eſt interieur ou exterieur.

Le lieu exterieur, eſt la circonference de l'air qui enuironne ce corps. L'interieur eſt l'eſpace occupé par ce meſme corps, entant qu'il eſt limité & renfermé dans l'enceinte de cette circonference, que nous auons appellé lieu exterieur: telle eſt la pelure d'oignon, à l'eſgard de ſoy-meſme, qui en vn autre ſens & au reſpect de l'oignon qu'elle enueloppe, eſt appellée lieu exterieur.

Le lieu eſt commun ou propre. Le commun eſt celuy, qui peut en ſon eſtendüe embraſſer & contenir pluſieurs & differents ſuiets en meſme-temps: telle eſt la grande ſale du Palais.

Le lieu propre, eſt celuy qui ne peut contenir qu'vne ſeule choſe à la fois, tel eſt

le lieu que vous occupez à l'égard de vostre personne: & bien qu'il puisse estre propre à vn autre de vostre taille & de vostre grandeur, si est-ce qu'il ne peut vous contenir tous deux, que successiuement, & non pas tout à la fois.

Le lieu est naturel ou violent. Le naturel est celuy dans lequel chaque chose trouue son repos, comme les choses pesantes au centre de la terre.

Le violent, est celuy où elle est retenuë par violence, comme la pierre dans le milieu de l'air.

Le lieu est haut, bas, ou moyen: Le haut est celuy qui est dans le point le plus sublime; le bas, au cõtraire, celuy qui luy est oppose directement, & se rencontre dans le point le plus bas & le plus profond. Le milieu est celuy qui est entre deux extremes.

Vne chose peut estre en vn lieu definitiuement, ou circonscriptiuement. Estre circonscriptiuement en vn lieu, c'est y occuper quelque place & estenduë, de maniere que chaque partie du corps occupant, respondе à chacune des parties de l'air qui l'enuironne.

Estre definitiuement quelque part, c'est estre en tout le lieu, & tout en chaque partie du lieu, comme l'ame dans le corps, & les Anges dans les espaces qu'ils occupent.

Occuper vn espace en vertu, c'est y

pouuoir operer, encores qu'on n'y ſoit pas actuellement C'eſt ainſi que la main du Roy occupe toute l'eſtenduë de ſon Royaume, quoy qu'il ne ſoit actuellement que dans vn lieu certain & determiné

DV VVIDE.

IL n'y a rien de ſi gueux, & de ſi pauure entre les eſtres, que le vuide, tout le monde l'abhorre iuſques à la nature. Il ſe trouue ſi contrefait en la poſture qu'on luy donne, qu'il eſt preſque auſſi laid & auſſi difforme que le neant.

Ie ne parle point de ce vuide moral, qu'vn chacun redoute en ſa bourſe, ou en ſon coffre, par la grande traiſnée des incommoditez qu'il meine à ſa ſuite; mais ſeulement de celuy qu'entendent les Philoſophes.

Ie ſçay bien que le commun des hommes entend par ce terme, toute eſpace qui n'eſt remply d'autre choſe que l'air: le Philoſophe porte ſa penſée plus haut, & quand il demande s'il ſe peut donner vn vuide dans la nature, il s'imagine vn certain lieu, tel que pourroit eſtre vne circonference vague, deſ-nuée, deſpourueuë & vuide de tout corps, meſme de l'air, qui penetre tout, & ne permet pas que la nature tombe en cette ſyncope & defaillance. De-là vient que les bouteilles pleines d'eau, ſuppoſé qu'elles ſoient bien

bouchées, hermetiquement, ou autrement, c'est à dire, de maniere que l'air ne puisse trouuer entrée ny passage, arriuant que la liqueur qu'elles contiennent soit gelée & glacée par vne trop grande froidure, elles se cassent necessairement, parce que l'eau auparauant coulante dans le vase, venant à estre condensée par le froid, occupe moins d'espace, lequel ne pouuant estre vuide, est secouru à l'instant de la bonne mere nature, qui casse le verre pour y introduire dequoy reparer l'iniure, dont cét accident la menaçoit.

La raison de cecy, est fondée sur la continuité de l'Vniuers appellé Vn, par les ligatures & enchaisnemẽs de toutes les creatures, qui pour en apparence estre distinctes les vnes des autres, & mesmes contraires & opposées, ne laissent pas d'estre vnies par la communication & participation d'vn mesme air, qui penetre tout, & hors l'enceinte duquel il n'y a point de creature qui se puisse eschapper.

Enfin comme il n'y a point de creature qui ne soit membre de l'Vniuers, & n'en face partie, de mesme que chaque partie de quelque tout que ce soit, a vne certaine inclination penchante vers la perfection, & l'integrité de son tout; tout de mesme aussi le suiet total par vn amour vniuersel, secret & reciproque, conserue vne inclinatiõ & bienueillance pour l'ordre, pour la

liaiſon & l'vnion de ſes parties: & ces deux petits amours ſont ſi adroits dans la nature, que reſpirans enſemble dans vne meſme matrice, ils ſe choquent & ſe luttent ſans ceſſe (comme ces deux chefs de nations dans le ventre de leur mere) non plus pour ſe donner la chaſſe, mais pour voir lequel des deux ſurmontera ſon compagnon de ciuilitez & de courtoiſies.

De-là viẽt que les lieux ſouſterrains, pour profõds qu'ils puiſſẽt eſtre, ne ſont iamais vuides de l'air: & s'il arriue que celuy qui s'y trouue de lõgue main, viẽne à ſe rarefier par trop, de maniere qu'il ne ſe puiſſe plus contenir dãs le méme eſpace qu'il occupoit auparauant; & que d'ailleurs l'eſpeiſſeur & la dureté du lieu qui le renferme, luy refuſe auſſi de s'eſtendre ou de ſortir, il fait cõme la mine qui renuerſe tout ce qu'elle rencõtre; d'où arriuent les tremblemens de terre, & le bouleuerſement des villes entieres.

Ceux qui ſe ſont perſuadez, que la ſucceſſion neceſſaire pour mouuoir & porter vn corps d'vn lieu en vn autre, procedoit de la ſeule reſiſtance de l'air, qui comme vne grande mer, dans laquelle nous flottons ainſi que des poiſſons, ne permet pas qu'vn corps ſolide, dans vn ſeul moment ſe puiſſe acheminer d'vne extremité à vne autre; ont eſtimé qu'il ne ſe pourroit faire de mouuement dans vn eſpace vuide, ſuppoſé que la nature en cecy ſe vouluſt ac-

corder auec neſtre hypotheſe & nous fournir dequoy en faire l'experience. Ariſtote meſme a eſté de cette opinion.

Mais parce que la ſucceſſion requiſe pour le mouuement, ne procede pas ſeulement de la reſiſtance de l'air, mais auſſi de la diſtance, & de l'eſloignement qui ſe trouue entre l'vne & l'autre de ces extremitez ſuppoſées; de-là vient que ſuppoſé le vuide dans la nature, rien ne pourroit empeſcher le mouuement d'vn corps d'vn lieu à vn autre, marquant vne ligne diuiſible à l'infiny entre le terme du depart & celuy du repos.

TEMPS.

LE Temps, n'eſt autre choſe qu'vne durée, dont les parties ſucceſſiues ſe diuiſent pardeuant & apres, c'eſt à dire, qu'elles ſont precedẽtes & poſterieures. Car ſi vous conſiderez le temps d'vne année, renfermée entre le point qui la commẽce & celuy qui la finit, eſt-ce autre choſe qu'vne durée de parties ſucceſſiues, dont la ſeconde ſuccede à la premiere, la troiſieſme à la ſeconde, & ainſi touſiours en continuant?

Or eſt-il que le premier moment de ſa durée, eſtoit poſterieur à celuy de l'année precedente, qui le deuançoit immediatement; & partant cette durée n'eſt autre choſe qu'vne ſucceſſion de parties liées les vnes aux autres, dont les vnes ſont prece

dentes, & les autres poſterieures, les vnes deuant, & les autres apres.

De là vient qu'on a bien de la peine d'obſeruer le temps preſent, parce qu'il eſt dans vn flux continuel, qui dit deuant & aprés. Et parce que cette connexité & liaiſon de deuant & apres, eſt ſi eſtroite, que dans le moment que nous diſons vne choſe preſente, vne partie de ſa durée eſt écoulée, & l'autre paſſe; il ſemble qu'à le prendre au ſens de rigueur, le paſſé & le futur partagent tout le temps de noſtre vie; & que ce que nous appellons preſent, eſt vne choſe dont nous ne iouyſſons pas propremẽt; puiſque le paſſé & le futur nous le deſrobent, & qu'ils le partagẽt à frais cõmuns à noſtre veuë, ſans que nous y puiſſions apporter de remede.

Le temps eſt interieur ou exterieur. L'interieur eſt la durée, par laquelle vn eſtre naturel demeure en ſon exiſtence actuelle & veritable, tant & ſi lõg-temps qu'il ſubſiſte: de maniere que la fleur qui a eſté vn mois entier ſur le pied, a pour ſa durée interieure, tout le temps pendant lequel elle a conſerué ſon exiſtence actuelle, qui luy eſt propre & interne.

Le temps exterieur eſt proprement la durée du mouuement du premier mobile, entant que ce mouuement ou partie d'iceluy, peut eſtre employée pour meſurer la durée des choſes ſublunaires.

C'eſt ainſi que le mois qui fait partie de

ce mouuement celeſte, & peut ſeruir de meſure à la durée d'vne fleur, dõt la naiſſance & la mort ſe trouue renfermée dans l'eſpace d'vn mois, eſt appellé temps exterieur.

Et que le meſme encores peut ſeruir de meſure à vn autre ſuiet, qui n'aura pas duré plus long-temps que cette fleur: de maniere qu'il y apareille raiſon du temps exterieur d'vne choſe, au temps interieur de la meſme choſe, que de la meſure à la choſe meſurée.

C'eſt ainſi que voſtre vie eſt voſtre propre durée interieure, & que voſtre durée exterieure ſera le temps pendant lequel vous aurez veſcu, ſoit de ſoixante, ſoit de quatre-vingt-ans: Bref, celuy qui tiendra compte de vos iours, & de vos années.

Le temps, chez les Philoſophes moraux, ſe prend bien ſouuent pour la circonſtance d'vne choſe: d'où vient que faire vne choſe en temps & lieu, c'eſt la faire à propos. La faire à contre-temps, n'eſt autre choſe que prendre mal ſes meſures, & ne pas bien obſeruer les circonſtances

Le temps eſt, ou reel ou imaginaire. Le reel eſt celuy que nous diuiſons entre paſſé, preſent, & futur, qui peut eſtre meſuré par la durée du premier mobile, & ſupputé par ſes reuolutions annuelles & iournalieres.

Le temps imaginaire eſt celuy que nous nous figurons auant la creation, en retro-

gradant vers l'eternité anterieure,

La durée eſt attribuée par les Philoſophes, à Dieu; aux ſubſtances intellectuelles, & aux corps naturels, mais de differente maniere.

Celle qui eſt attribuée à Dieu, eſt eternelle & infinie, parce qu'elle n'a ny fin ny commencement.

Celle par laquelle les ſubſtances intellectuelles ſont meſurées, eſt infinie participée, ie dis infinie participée, parce qu'elle n'eſt pas proprement infinie, mais en quelque maniere, ne l'eſtant qu'à raiſon de l'eternité poſterieure, mais non pas de l'anterieure, puis qu'il eſt vray que leur durée n'aura point de fin, bien qu'elle ait eu commencement.

La durée des corps eſt propremẽt appellée temps, ſoit parce qu'elle peut eſtre meſurée par le mouuement du premier mobile, ſoit parce qu'elle aura vne fin comme elle a eu vn commencement.

INSTANT.

MAis parce que parlant ordinairement du temps, & des choſes qui ſe font, on a couſtume de dire, qu'vne choſe a eſté faicte en cét inſtant, ou en ce moment, il faut ſçauoir ce que c'eſt qu'inſtant ou moment.

L'inſtant ou le moment, n'eſt autre choſe que l'extremité d'vn temps commenſura-

ble : de maniere que l'inſtant eſt l'extremité de l'heure, comme le poinct eſt l'extremité de la ligne, ſans qu'on puiſſe dire qu'il en faſſe partie : car l'extremité d'une choſe luy eſt tellement intime, qu'à parler proprement, ce n'eſt qu'vn mode qui ne peut eſtre diſtinct de la choſe modifiée, de meſme que la rectitude de voſtre doigt, pour luy eſtre intime, n'en fait pas partie pour cela.

Ainſi donc, le moment qui termine vne certaine partie de temps, n'eſt pas pour cela partie du temps, de ſucceſſiõ ou de durée.

Il eſt bien vray, que ce terme d'inſtant & de moment, eſt propre pour determiner l'action qui ſe fait en quelque difference de temps, mais il n'eſt pas pour cela partie de la durée ny du temps : auſſi ne peut-on dire, qu'vne partie du temps ſoit proprement liée à vne autre, par vn inſtant, ou vn moment, puiſque l'indiuiſible ne peut faire partie du diuiſible, & qu'il faudroit pour faire cette fonction, qu'il euſt en ſoy deuant & apres.

Par celuy-là il ſeroit ioint à la partie precedente par celuy-cy à la ſucceſſiue : d'où vient qu'il ne ſeroit plus ce que nous appellons moment, l'eſtre duquel n'a aucune partie diuiſible de ſoy-meſme : autrement il faudroit dire que le temps ſeroit indiuiſible, puiſque les parties indiuiſibles ne peuuent former vn tout diuiſible & con-

menſurable. Ce qui eſt faux, & ſemble tenir quelque choſe de ce fantaſque, qui vouloit que toute la nature n'euſt pour principes de ſon eſtre, que des atomes, c'eſt à dire, des poincts indiuiſibles.

MOVVEMENT.

LA Philoſophie dit que le mouuement eſt l'acte d'vn eſtre en puiſſance, entant qu'il eſt en puiſſance, cela veut dire, que le mouuement n'eſt proprement que le progrez d'vn terme à vn autre, du premier au ſecond, de telle ſorte que cét eſcoulement ne ſoit pas encores au ſecond; autrement ce ſeroit vn repos, & non pas vn mouuement.

Donc, comme il n'eſt pas encores au terme auquel il s'achemine, ce progrez eſt en partie en acte, & en partie en puiſſance; en acte, à raiſon de ce qui ſe fait; en puiſſance, à raiſon de ce qui eſt à faire.

Et voilà pourquoy dans la definition du mouuement, nous faiſons vn meſlange d'acte & de puiſſance, à l'eſgard d'vn meſme ſuiet.

Le mouuement eſt parfait ou imparfait.

L'imparfait eſt le mouuement local, comme de ſe porter d'vn lieu en vn autre, de voſtre chambre & en voſtre ſale.

Le parfait ſe fait ſans ſucceſſion, tel eſt le mouuement de quelques ſens, comme la

veuë, & le mouuement de l'ame, comme entendre & vouloir.

Le mouuement eſt ſimple ou compoſé.

Le ſimple eſt ſubſtantiel, comme la generation & la corruption ; ou accidentel, comme l'alteration, l'accroiſſement ou la diminution.

Le compoſé, eſt celuy qui reçoit en ſa conſtitution deux mouuemens ſimples, par l'vn deſquels la choſe ceſſe d'eſtre ce qu'elle eſtoit, pour deuenir par le moyen de l'autre ce qu'elle n'eſtoit pas encores.

Celuy-cy eſt encores ſubſtantiel, tel qu'eſt la conuerſion d'vne ſubſtance en vne autre, qui ſe fait par la corruption d'vne choſe, & par la generation dvne autre en meſme temps.

Ou accidentel, lors que le changement qui arriue au ſuiet, eſt vn ſimple accident, ſeparable ſans intereſt & dommage de ſa propre ſubſtance.

Et par ce que la continuité & la ſucceſſiõ, ſont les proprietez eſſentielles du mouuement local & progreſſif, auſſi bien que du tẽps, il eſt facile d'ẽployer l'vn pour l'autre.

D'ailleurs, cõme le temps eſt proprement la meſure de toutes choſes, & que tout mouuement ne ſe peut faire que dans le temps, nous ferons pareille difference entre le temps & le mouuement, qu'entre la meſure & la choſe meſurée.

Et parce que les actions des eſprits ſont

momentanées, auſſi pouuons-nous dire que le terme de mouuement ne leur appartient qu'improprement, & non pas en ſa propre ſignification.

ALTERATION, ACCRETION, ET MOVVEMENT LOCAL.

LE mouuement en general reconnoiſt trois principales eſpeces: parce qu'il ſe porte & s'auance, ou à la quantité, ou à la qualité, ou au lieu, c'eſt à dire à vn terme éloigné.

Le mouuement à la quantité, eſt proprement l'accretion ou l'augmentation, par laquelle noſtre corps ſe nourrit par conuerſion de ſubſtance.

Le mouuemẽt à la qualité, n'eſt autre que l'alteration accidẽtelle d'vne qualité à vne autre contraire: telle eſt l'alteration par laquelle vne qualité s'introduit dãs vn ſuiet, aux deſpens & à la ruine d'vne qualité oppoſée, qui y regnoit auparauant. C'eſt ainſi que la chaleur du feu chaſſe doucement de nos mains, le froid que nous y ſentiõs auparauant, pour ſe rẽdre maiſtreſſe de la place.

L'accretion ou l'augmentation, eſt vn mouuement qui regarde la quantité, de telle ſorte, que par le moyen des alimens cuits & digerez dans l'eſtomach, conuertis en chyle & en ſang, & reſpandus par toutes les parties du corps viuant, il s'accroiſt

croiſt peu à peu par leur ſuc, iuſques à ce qu'il ait acquis le parfait degré de ſa conſiſtence.

Le mouuement local n'eſt autre que le progrez d'vn terme à vn autre : ſes proprietez ſont la ſucceſſion & la continuité ; la ſucceſſion, pour marquer le progrez : la cõtinuité pour en deſcouurir l'vnité, eſtant vray que s'il y a relache & repos à l'eſgard de la choſe qui ſe meut, le mouuemẽt marqué entre le terme de depart, & celuy du premier repos où elle arriue, ſera autre que celuy qui ſe renouuellera, & qui pour terme de depart, reconnoiſtra ce lieu de repos duquel il deſloge, pour s'auãcer à vn autre.

Donc comme le mouuement local, ne ſe peut faire ſans quelque ſucceſſion & ſans continuité, ce n'eſt pas merueille ſi nous luy donnons ces deux qualitez pour annexes.

De maniere toutesfois, que ce flux & ce coulement progreſſif, ſoit autre formellement que la ſucceſſion & la continuité, puiſque la ligne qui eſt vne eſpece de ſucceſſion & de continuité, n'eſt pas pour cela mouuement, & ſe trouuent auſſi differens entre-eux, que la quantité l'eſt de la qualité.

Ce mouuement emprunte ſes differences eſſentielles, de la diuerſité des termes, qu'il regarde comme cauſes de ſon acheminement, & comme centre de ſon repos, & de

ſa quietude. De-la vient que le mouuement du feu eſt autre que celuy de la pierre.

Le mouuement direct eſt encores autre que le ſpherique: celuy-là n'a iamais qu'vn terme, lequel eſtant atteint par la choſe meüe, elle s'y arreſte & s'y repoſe.

Il eſt ſimple ou cõpoſé. Le ſimple eſt bas, au reſpect des choſes graues & peſantes, cõme le cẽtre de la terre, à l'égard de la pierre : ou éleué, à l'égard des choſes legeres, qui en ſont ſeparées & deſ-vnies, cõme la plus haute region de l'air, au reſpect de la flãme du bois qui bruſle dans voſtre foyer.

Le compoſé eſt le mouuement reflechy, qui ſans s'arreſter à l'obiet qu'il frappe, ſe rabat & ſe reflechit ſur ſoy-meſme: il eſt appellé compoſé, parce qu'il aduance & recule, comme meſlangé de progrez & de retour : marquant deux termes differens & oppoſez, l'vn dans le progrez à la rencontre de l'obiect, qui le repouſſe : l'autre dans ſon retour & ſa reflection au lieu où il s'arreſte & ſe repoſe. Celuy-cy eſt oppoſé à celuy-là, parce qu'il ſemble defaire aucunement le chemin que celuy-là auoit fait.

Le mouuement ſpherique ſe fait ſur ſon propre centre (comme celuy du premier mobile) ſans qu'on luy puiſſe proprement aſſigner de terme, ſoit parce que ſon centre ne peut eſtre ſon terme : ſoit parce qu'on ne le peut aſſigner en aucune partie

d : ſa ſuperficie connexe, puiſque c'eſt le total qui ſe meut ou ſe repoſe, & non pas vne ſeule partie de la Sphere.

Il ſe peut faire auſſi qu'il ſe donnera vn mouuement meſlé du ſpherique & du direct, ſuppoſé qu'on roule vn corps ſpherique, du premier terme d'vne ligne droitte iuſques à ſon extremité.

Il reſulte de cecy, que le mouuement eſt naturel, cõme celuy de la pierre, lors qu'elle ſe porte en bas par ſon propre poids interieur; ou violent, lors qu'elle eſt iettée cõtre mont, par vne force maieure : il peut eſtre tardif & pareſſeux; ou vif, prompt & leger, ſuppoſé que deux corps mouuans ſoient conſiderez en vne meſme carriere.

Ce qui procede, ſoit de la difference de la vertu interieure & force motrice, qui ſe trouue en l'vn & en l'autre de ces deux courſiers ; ſoit de la difference de leur poids, s'ils ſont inanimez : ſoit de la difference du lieu, & moyen dans lequel ils ſe meuuent ; d'où vient que la pierre chemine bien plus viſte dans l'air, que dans l'eau, ſelon le plus ou le moins de reſiſtance qu'elle trouue en ſon chemin.

Que ſi le mouuement eſt égal en toutes les parties de ſa ſucceſſion & de ſa continuité, il eſt appellé regulier : ſi inégal, irregulier; & parce que dans la rencontre des matieres ſuiuantes, nous retomberons encores dans l'occaſion d'en dire quelque

choſe, nous ferons fermeicy.

Pour dire que la generation, & la corruption, different de l'alteration & de l'accretion, en ce que l'alteration regarde la qualité ; l'accretion, la quantité, & que les deux dont nous auons à parler, concernent la ſubſtance.

GENERATION ET CORRVPTION.

LA generation eſt le changeme nt d'vn tout ſubſtantiel en vn autre, ſans qu'il reſte aucune choſe de la forme precedente & eſſentielle qui l'animoit. Tel eſt le ſerpent qui s'engendre de la graiſſe de la terre, par la chaleur du Soleil : parce que ce changement eſt tel, que bien que cét animal ait eſté formé de la terre : ſi eſt-ce qu'il n'en retient rien que la matiere.

La corruption s'explique par la generatiõ, parce qu'il ne s'engendre aucune choſe, que par la corruption d'vne autre; d'où viẽt qu'il a eſté neceſſaire que la terre ſe ſoit corrompüe, & qu'elle ait eſté priuée de ſa propre forme, pour receuoir celle qui luy ſuruient par la voye de generation.

La generation eſt differente de la corruption, en ce que celle-cy deſtruit la forme qu'elle trouue au ſuiet : celle-la au contraire introduict la forme qui arriue au ſuiet engendré.

La generation eſt de deux ſortes, car elle eſt actiue, ou paſſiue.

Generation actiue, est l'action par laquelle le fils est engendré, entant qu'elle est dans le pere.

Generation passiue, est l'action du pere entant qu'elle est dans le fils.

La generation est diuine ou naturelle. La diuine est l'emanation d'vne chose viuante, procedante d'vn principe viuant, auquel elle est ressemblante & conioincte en vnité de nature.

La naturelle est le progrez & l'emanation d'vne chose viuante, qui fluë d'vn principe viuant, auquel elle est coniointe par ressemblance de nature.

De maniere, que la difference de la generation diuine & naturelle, consiste en ce que celle-là est en vnité & identité d'essence & de nature, & que celle-cy est en ressemblance seulement, & non pas en identité, & moins encores en vnité.

La generation prise en vn sens diffus, ne veut dire autre chose que le progrez du non estre, à l'estre, soit substantiel, soit accidẽtel : celuy-là est proprement generation, celuy-cy est proprement alteration.

A le Prendre au sens de rigueur, le terme de generation n'est deu qu'aux choses viuantes ; dont l'vne est vniuoque, comme la generation du cheual d'vn autre cheual : l'autre equiuoque, comme la generation des animaux de la pourriture de la terre.

La premiere, eſt ſelon nature, par l'accouplement du maſle & de la femelle d'vne meſme eſpece, comme le cheual & la iument.

La ſeconde pour eſtre naturelle, n'eſt pas ſelõ nature, telle la generation du mulet, qui ſe fait par l'accouplement de l'aſne & de la iument.

La generation de l'homme eſt ordinaire, ou extraordinaire.

L'ordinaire, eſt celle qui donne tous les iours des enfans à la Republique.

L'extra-ordinaire eſt ſans pere & ſans mere, comme Adam, & tous ceux qui reſſuſciteront au iour du Iugement. Ou ſans femme par l'entremiſe de l'hõme, comme Eue; ou ſans pere, par l'entremiſe de la femme, comme le Sauueur du monde.

DV MONDE.

LE monde, que tout le monde connoiſt, (ainſi appellé par l'eſtat de pureté, dans lequel il auoit eſté creé de Dieu, auparauant que l'homme l'euſt noircy, infecté & corrompu de ſon crime) meriteroit plus iuſtement au iourd'huy d'eſtre appellé immonde, que monde.

Nous entendons par ce terme, cette grande maſſe ſenſible qui peut eſtre atteinte par la portée de nos yeux & de nos ſens: que ſi l'ornement, la beauté, & l'ordre

agreable de toutes ſes parties ſi eſclatantes, & ſituées en ſi beau iour, luy ont donné le nom de monde, auſſi bien que la pureté dans laquelle il eſtoit ſorty des mains de Dieu, & de l'abyſme du neant,

Le rapport de tant de pieces vnies & conioinctes ſi artiſtement, luy a donné le nom de machine.

L'amas & le recueil de tout ce qu'il contient, le nom d'Vniuers.

De meſme, que par la vertu ſecrete, interieure & feconde, dont il eſt animé, il a eſté appellé nature, & la mere de toute choſe viuante. Enfin le monde n'eſt autre choſe que l'ordre general des creatures, qui ayans eſté formées de la main de Dieu, dans vne certaine conſtitution d'eſtre permanente ou paſſagere, ſont conſeruées par la meſme puiſſance, chacune en leurs droicts, & en leurs poſſeſſions.

C'eſt par cette raiſon que les choſes corruptibles doiuent perir, & que les pieces fondamentales de ce grand baſtiment, cõme les elemens, & les Cieux, doiuent durer auſſi long-temps que les ſiecles.

Quelques Philoſophes Platoniciens le diſtribuent en trois claſſes : la premiere, eſt le monde intelligible, c'eſt à dire, Dieu, & les ſubſtances ſpirituelles qui l'accompagnent, & luy font vn courtage perpetuel.

La ſeconde eſt le monde celeſte, com-

pienant toutes les ſpheres des Cieux, depuis le premier mobile iuſques au Ciel de la Lune, auec tous ces corps brillans de feux, & de lumieres, qui s'y trouuent compris & enueloppez.

La troiſieſme eſt le monde appellé Elementaire, parce qu'il comprend dans ſon contour les quatre Elemens, le feu, l'air, l'eau, & la terre, enſemble tous les animaux & les mixtes contenus dans cette grande maſſe; de maniere toutesfois que ces trois mondes, comme trois grands cercles engagez les vns dans les autres, par vn commerce de rapports & d'influences mutuelles du haut au bas, du bas en haut, concourent à vne ſeule & meſme vnité generalle & vniuerſelle.

Vnité, non d'eſſence & de nature, mais d'ordre & de rapport ſeulement: de meſme qu'vne grãde armée ou vne Republique pretend à l'vnité de cõmunicatiõ & de ſocieté, par l'vnité de la fin qu'elle regarde, ſoit de la victoire, ſoit du repos public.

Bref, le monde n'a pour raiſon de ſon vnité, que la volonté de Dieu, lequel s'eſtant voulu pourtraire, autant que le materiel & le finy pouuoit eſtre capable d'eſtre le modelle du ſpirituel & de l'infiny, n'a fait qu'vn ſeul monde, pour nous faire voir l'vnité de ſon eſſence, & par les trois cercles remarquez en cete grande capacité, nous a voulu ombrager en quelque

maniere les trois personnes, que la foy descouure en l'vnité de cette essence infinie.

Que le monde soit de toute eternité, c'est vne resuerie melancholique, qui ne se peut rencontrer dans vne teste bien faitte : nous l'auons iustifié assez clairement dans nostre Philosophe Chrestien, & pour confirmer nostre sentiment par vne raison nouuelle, qui ne peut souffrir de repartie: ie dis que s'il est eternel, il le doit estre à l'esgard de toutes ses parties permanentes, comme la terre, le Soleil, la Lune, le Ciel & les autres. Et partant si le monde sublunaire est eternel, il a esté éclairé de son Soleil de toute eternité.

Et comme dans l'eternel il n'y a point de partie qui soit, ou plus, ou moins eternelle que l'autre, (autrement il ne seroit plus eternel) supposé que la terre soit eternelle, il faut qu'elle soit eternelle en l'vn & en l'autre de ses hemispheres, n'estant diuisible qu'en deux, à sçauoir en celuy que nous habitons, & en celuy qui est habité par les Antipodes.

Si donc le mõde est eternel, il faut que l'vn & l'autre ait esté éclairé du Soleil de toute eternité: ou s'il ne l'a pas esté, qu'il y ait eu cõmencemẽt, à raison de l'vn ou de l'autre.

Que l'vn & l'autre hemisphere ayent esté esclairés du Soleil de toute eternité, en mesme temps, il est absurde ; ce que l'experience nous demonstre assez clairement,

puiſque le Soleil ne peut en l'eſpace de douze heures, eſclairer parfaitement que l'vn des deux.

Que ſi l'vn ou l'autre ne l'ont pas eſté en méme-tẽps, il faut que l'vn des deux hemiſpheres éclairé du Soleil de toute eternité, ait du moins deuãcé l'autre de douze heures, & partãt ſuppoſẽ ces deux hemiſpheres eternels, comme ils le doiuent eſtre neceſſairement, le ſecond éclairé ſera moindre que l'autre, (dans ſon eternité) de douze heures, ce qui eſt abſurde & ridicule.

Car de meſme qu'vn infiny ne peut eſtre plus infiny qu'vn autre infiny, autrement l'vn des deux ne le ſeroit pas : tout de meſme auſſi entre deux eternels, l'vn ne peut eſtre moindre que l'autre, ſans dire en meſme temps qu'il n'eſt pas eternel: il reſulte de cette demonſtration viue & ſans reproche, que le monde ne peut eſtre eternel. Donc, puiſque dans le cours des choſes creées, tout ce qui a eu commencement, court naturellement à ſa fin & à ſa propre ruine, il eſt certain que le monde perira par la reſolution des meſmes principes qui l'eſtayent & le compoſent, à la reſerue des natures intelligentes, creées eternelles d'vne eternité poſterieure.

Il eſt vray que les pilotis qui ſouſtienuent cette grande machine, ſont ſi vifs & ſi animez, qu'ils ſemblent auoir aſſez de vigueur pour durer touſiours : auſſi ne di-

sons-nous pas que leur ruine arriue necessairement de leur foiblesse & caducité, mais de la seule volonté de Dieu, qui terminera sa course, & clorra le dernier iour des viuans, lors qu'il paroistra à la face de toutes les nations, pour les iuger, & les salarier d'vne eternité de recompenses, ou les chastier par vne eternité de supplices.

La matiere d'ont il est formé, n'est point autre que celle de ses parties, puisque les Philosophes conuiennent en l'establissement d'vne seule matiere, creée dans les tẽps, par la parole de Dieu, & nõn pas eternelle, ainsi que Platon se l'estoit imaginé.

Et comme il n'y a point de tout sans forme, il semble qu'il y ait plus de difficulté de reigler sa forme, que sa matiere.

Quelques-vns ont estimé, qu'il deuoit estre animé d'vne seule forme substantielle, capable de regir, gouuerner & presider à toutes les autres, qui luy sont inferieures: de mesme que dans vn tout substantiel, comme dans l'homme, l'ame raisonnable domine par excellence la vegetatiue & sensitiue, les contenant en vertu & en pouuoir.

Mais comme nous auons fait voir, que le monde entier consideré auec ses parties, est plustost vn tout par aggregation, qu'vn tout substãtiel; aussi ne luy pouuons-nous accorder vne forme substantielle, mais accidentelle seulement, de mesme qu'vne cõ-

pagnie, vne ſocieté, vne Republique, & vn baſtiment compoſé de pluſieurs materiaux & departemens, ne peuuent pretendre vne autre forme que l'accidentelle.

Empedocles a bien voulu comparer le monde au Phœnix, & comme il n'a pas voulu rendre celuy-cy ſolitaire & vn d'vnité de nombre, auſſi n'a il pû renfermer le monde dans la meſme vnité de nombre, eſtimant qu'il eſtoit capable de corruption, & ſubiect à la mort, mais qu'il ſortoit de ſon tombeau plus glorieux qu'il n'y eſtoit entré, & ſe produiſoit & renouuelloit de ſes propres forces & de ſa ſeule vertu.

Democrite n'a pas feint de dire que le monde eſtoit vn d'unité ſpecifique, de meſme que l'homme, quoy que multiple d'vnité de nombre: ce qui reuient à l'opinion de ceux, qui ayans poſé le Soleil inesbranlable au centre du monde, comme le feu naturel, au tour duquel tous les autres ſe meuuent par vne certaine ſympathie & neceſſité de communication reciproque, de regards & d'aſpects: ont placé noſtre mõde ſublunaire au rang des aſtres & conſtellations, & fait vne auſſi grande troupe de mondes, que nous deſcouurons d'eſtoilles dans le vaſte Amphitheatre de l'Vniuers.

Et comme ce Philoſophe compare l'vnité du monde à celle de l'homme, auſſi la ſouſinet-il à la meſme corruption numerique, s'eſtant perſuadé qu'il periſſoit iour-

nellement quelque monde particulier sans que l'espece en souffre le dommage.

Aristote l'a creu vnique, mais d'vne telle vnité, qu'elle ne peut auoir de compagne.

Les Disciples de l'Euangile, qui dés la bauette apprennent à philosopher, & rendre compte des choses diuines, sçauent bien que la main de Dieu n'a point esté desseichée par vne trop grande euacuation de sa vertu, non plus que racourcie: bref, qu'vne seule de ses paroles est capable de produire plus de mondes, que celuy que nous habitons n'a de parties differentes de nombre. Et que celuy-cy encores tout glorieux & superbe qu'il est, tomberoit dans le neant duquel il a esté extraict, si la mesme main souueraine cessoit pour vn moment de l'appuyer, & le soustenir par son concours general.

CORPS SIMPLES.

C'Est volontiers passer d'vne extremité à l'autre, que de se porter du total & du monde entier, à la discussion de ses parties, & mesme des plus minces. Mais parce que l'ordre de la connoissance, demande qu'on descende des choses plus generales & plus simples, en la descouuerte des corps mixtes & plus composez, qui comme les plus lourds & les plus pesans, occupent les

plus bas degrez de ce grand amphitheatre.

Quelques-vns ont eſtimé que toute creature eſtoit corps, que les Anges meſmes eſtoient corporels, & deuoient eſtre appellez corps ſimples, à comparaiſon des autres.

D'autres ont creu, que le corps ſimple eſtoit proprémẽt celuy, lequel en ſa nature n'admet aucune cõpoſition phyſique, mais ſeulement vn aſſemblage de l'eſſence & de l'exiſtence, du genre & de la difference : auquel cas la matiere & la forme, conſiderées preciſes, peuuent eſtre appellées ſimples.

Le Phyſicien qui ſe renferme dans les limites du corps naturel, fait deux ordres de corps ſimples. Dans le premier, il n'y place que les incorruptibles, comme les Cieux & les aſtres, compoſez de matiere & de forme.

Au ſecond, les corruptibles, comme les Elemens, ſoit parce qu'ils ne ſont pas compoſez, ſoit parce qu'ils ne reçoiuent proprement en leur compoſition naturelle & primitiue, que deux qualitez ſeulement; ſoit parce qu'ils entrent en la compoſition de tous les corps ſublunaires.

Cette ſimplicité de nature leur a fait conclure vne ſimplicité de mouuement, ſoit circulairement, comme les ſpheres celeſtes; ſoit directement, ce qui ſe fait en deux manieres; en bas, comme les choſes peſantes : en haut, comme les choſes legeres.

DV CIEL.

L'Homme eſtant nay pour le Ciel: ſoit par l'excellẽce de ſa forme exterieure, qui au contraire des animaux, dõt la veuë eſt touſiours courbée & penchante vers la terre, porte les yeux ſans peine, & les repoſe ſur cét excellent pourpris, ſoit par la dignité de ſa forme interieure, creée de Dieu pour iouïr d'vne eternité glorieuſe; n'a pas beſoin de grands enſeignemens, pour luy apprendre ce que c'eſt que le Ciel, puis qu'il doit eſtre vn iour ſon heritage & ſa patrie.

Mais comme il ne ſuffit pas de le conſiderer en cét eſtat, où l'ame glorieuſe eſtant paruenuë, ſe fera vn marche-pied du Soleil & des Aſtres les plus eſleuez, il faut l'enuiſager comme corps naturel, que nous auons dit eſtre ſimple, & non compoſé, ſi ce n'eſt de pieces tres-minces & tres-delicates, i'entens d'eſſence & d'exiſtence, que nous pouuons plus proprement appeller forme & matiere.

Eſtant vray d'ailleurs, qu'il n'y a que les ſubſtances ſpirituelles, qui proprement puiſſent ſe vendiquer cét auantage, dans la compoſition & conſtitution particuliere de leur eſtre, de n'admettre que le genre & la difference, l'eſſence & l'exiſtence.

Auſſi n'eſt-ce que par ſouffrance & im-

proprement, que le Phyſicien emprunte ces termes, pour expliquer la nature de ces corps ſimples, & non pas au ſens de rigueur.

Le Ciel peut eſtre defiuy vn corps ſimple, affranchy de toute generation & corruption, & de ſoy muable circulairement. De demander pourquoy il a eſté fait, la gloire de Dieu en eſt la premiere raiſon, le principal motif, & la cauſe finale; ſa main toute-puiſſante en a eſté l'efficiente & creatrice: l'homme & toute la nature ſublunaire, ſa fin prochaine & moins principale.

Si vous demandez aux Cieux ce qu'ils font, ils vous reſpondront par la bouche du Prophete, qu'ils racontent les loüanges de Dieu. Voilà leur employ principal: & parce qu'ils ne peuuent exploicter la gloire de Dieu, qu'ils ne reſpandent ſur nous les threſors de leurs influences liberales, les voilà quant & quant employez à noſtre bien & vtilité particuliere: mais ce n'eſt que du ſecond bond, & par vne eſpece de reflection.

Comme ſa matiere eſt vne, ſa forme tout de meſme eſt vne, par laquelle il eſt ce qu'il eſt; par laquelle il luit & influë deſſus nous.

Ariſtote en auoit conceu vne ſi bonne opinion, & ſi aduantageuſe, qu'il ne ſe pouuoit perſuader qu'il fuſt de la meſme matiere que tous les autres corps de la nature,

eſtimant que la matiere auoit cela de propre en tout ſuiet où elle ſe rencontre, de ſeruir comme de theatre, ſur lequel il ſe fait des combats par le choc des qualitez contrariantes. D'où vient que tous les ſujets qui participent d'vne meſme matiere, ne peuuent ſe defendre d'eſtre aſſaillis par les autres : de meſme qu'ils ont droit d'attaquer leurs voiſins, & tous ceux qui portent la liurée de la matiere.

Donc, comme les Cieux ne ſont ſouſmis à aucune alteration, & ne peuuent eſtre endommagez en la pureté de leur nature, par l'atteinte des Elemens, quelque coniuration qu'ils puiſſent faire entr'eux; il a eſtimé qu'ils ne peuuent communiquer à l'vnité de matiere. Ce qui a fait conclure à ce grand Genie, que leur conſtitution deuoit eſtre vne quinte-eſſence, c'eſt à dire, vne matiere autre que celle des Elemens, qui ſont au nombre de quatre.

Mais cõme il n'eſt pas neceſſaire de multiplier les eſtres ſans neceſſité, & qu'on ne peut alleguer aucune raiſon, qui puiſſe iuſtifier que la matiere des Elemens, ſoit autre eſsẽtiellemẽt que celle du Ciel; auſſi ne pouuõs no⁹ lui accorder vne autre matiere, que celle qui fournit to⁹ les corps de l'vniuers.

Ce n'eſt pas que le Ciel ne puiſſe eſtre appellé quinte-eſſence, non pas à raiſon de la matiere qui luy eſt commune auec les Elemens, mais du moins a raiſon de ſa forme

eſſentielle, belle, claire, cryſtalline & tranſparente, exẽpte de toute corruption, annoblie de tant de rares & eminentes proprietez, qu'elle ne reconnoiſt point de main capable de la diſſoudre, que celle-là meſme qui l'a formé, & luy a donné l'eſtre.

Forme ſi noble & ſi remplie d'excellentes vertus, que le Ciel n'a pas beſoin que les Anges faſſent des efforts, pour rouler de l'Orient à l'Occident les Maſſes & Spheres qu'il enueloppe, comme s'eſt perſuadé Ariſtote: ny qu'vne autre forme aſſiſtante, ou ſubſtance intelligible, ſoit à l'autre extremité oppoſée du Ciel du Soleil, pour de faire peu à peu, & dans l'eſpace d'vn an, par vn effort contraire, la fuſée dont celuy-cy s'efforce tous les iours de faire le contour & le cercle parfait.

Enfin les corps celeſtes ne peuuent eſtre de pire condition, que ces montaignes viuantes, que nous voyons rouler, ſe promener, & ſe conduire ça & là dans les mers, par leurs propres mouuemens, ie veux dire, les baleines, & ces mõſtres prodigieux que l'Ocean renferme dans ſon empire.

Mais de grace, la terre a t'elle beſoin d'vn Ange pour la ſouſleuer & la ſuſpendre dans le milieu des airs?

La mer a-t'elle demandé vn Ange tutelaire, pour ſeruir de rempart à la foibleſſe d'vn peu de ſable qu'elle reſpecte & qui de part & d'autre la maintient dans ſes bor-

nes & ſes larges eſtenduës?

Son flux & ſon reflux a-t'il beſoin d'vne autre agitation, que de cette vertu interieure qui luy dilate les poulmons, & les reſſerre, pour ſe defendre de la corruption?

Le mouuement des riuieres, qui courent auec tãt de rapidité du Leuãt au Couchant, ont-elles vn Ange au cheuet de leur lit, pour leur donner la chaſſe & la fuite ſi reglée?

Pour quoy donc refuſer à la nature du Ciel le mouuement circulaire, comme neceſſaire, puis qu'eſtant le ſiege de tant de feux, & remply de vertus ignées, il faut qu'il meuue & qu'il agiſſe, & que d'ailleurs ayant à ſe mouuoir, il ne le peut que circulairement?

Enfin, comme pourrions nous croire ce mouuement luy eſtre naturel, s'il procedoit du mouuement & de l'impreſſion d'vn agent eſtranger?

La boule que le ioüeur pouſſe d'vn but à vn autre, y arriue-t'elle par ſon mouuement naturel? n'eſt-ce pas vn principe exterieur qui luy cõmunique en cette rencontre, ce qu'elle n'a pas de ſa raiſon interieure & eſſentielle?

Et partant il y a peu d'apparence à vouloir ſouſtenir l'opinion contraire, & faire de l'Ange placé au premiere mobile, comme vn eſpalier de galere, occupé continuellement & ſans relaſche, à rouler cette

grande maſſe ſur ſon propre centre. De ſe perſuader auſſi que ſa matiere ſoit dure & ſolide, c'eſt vne choſe peu croyable, veu ſa grãde ſimplicité & legereté. Et quãd il eſt dit en la ſaincte Parole, que les Cieux ſont ſolides comme l'airain & le cuiure fondu; ce n'eſt pas a raiſon de leur matiere, mais de la durée & perfection de leur eſtre.

Car de meſme, que pourfaire eſclater & durer la memoire des Ceſars, il la fallu grauer ſur le cuiure, & en faire des medailles; tout de meſme le Ciel á raiſon de ſa ſimplicité & incorruptibilité, peut bien eſtre appellé plus ſolide & plus ferme en ſa durée, que le cuiure, dont la ſolidité ne peut, reſiſter à la violence du feu, ny à la rouille des temps & des ſiecles.

C'eſt donc vne matiere tres-ſubtile, & plus encore que la region de l'air la plus pure: ce n'eſt pas auſſi que le Aſtres, qui ſont faits & peſtris de cette meſme matiere, n'ayent vne conſiſtence plus eſpeſſie, qui fait corps capable de ſouſtenir les rayons de la lumiere, comme de les reflefchir, voire meſme de les eclypſer quelquefois.

C'eſt pour lors que la fole curioſité fait courir tout le monde, pour voir tomber le Soleil en ſyncope & en defaillance, & que les hommes qui deſdaignent de le conſiderer en ſes plus beaux iours, ne l'admirent que dans ſes langueurs, dans ſes

maladies & ſes infirmitez.

Ce qui arriue, quand l'opoſition directe & diametrale du corps opaque de la Lune, ne luy fait teſte que pour luy faire ombre, & le faire paſlir & obſcurcir honteuſement à noſtre veuë.

Le mouuement, la lumiere, la chaleur & l'influence, ſont les principales proprietez des ſpheres celeſtes, auſſi bien que des eſtoilles fixes & errantes qu'elles contiennent; par le mouuement, elles ſatisfont à leur appetit naturel; par la chaleur, elles rendent teſmoignage de la vigueur de leur actiuité; & par leurs influences, nous font ſentir leurs vertus ſecretes & occultes, dont leur fertilité ſe ſoulage, en déchargeant ſur nous le laict de leurs mammelles fecondes.

INFLVENCES CELESTES.

LE mouuement & la lumiere des Aſtres ſont aſſez connus: pour leurs influences, bien qu'elles ſoient de meſme datte, & meſmes inſeparables de l'vn & de l'autre, (eſtant vray de dire, que ſi le mouuement en eſt le chariot, la lumiere en eſt comme le vehicule;) ſi eſt-ce que pluſieurs ſe ſont perſuadez mal à propos, que les aſtres pour auoir les yeux continuellement ouuerts ſur nous, ſont comme des ſpectateurs inutiles & ſans action, & partant ſans influences.

Elles ſont ſi cõnoiſſables par les curieux, & deſormais par les plus ſtupides, qu'on ne peut plus en douter; ſoit parce que ſelon l'opinion de quelques-vns, elles doiuent reſpandre icy bas ces quatre premieres qualitez, que les Philoſophes reconnoiſſent pour les ouurieres principales de tout ce qui s'y opere; ſoit parce que l'experience enſeigne aux plus groſſiers, qu'au decours de la Lune, les os des animaux ſont comme euacüez de la moitié de la moüelle, qu'ils auoient en la plenitude de cet aſtre.

Progrez ſucceſſif, ou pluſtoſt flux & reflux, qui teſmoigne bien clairement cette verité, & n'eſt pas vne petite preuue pour le flux & le reflux de la mer.

D'eſtimer que la chaleur & la lumiere, ſont capables de ſuppleer & de s'acquitter dignement, de la fonction & de la charge des influences, c'eſt ſe meſprendre, puiſque la chaleur & la lumiere, pour produire en tout cas le chaud & le ſec, ne peuuent au moins donner leurs contraires, le froid & l'humide.

Mais comme ce lieu eſtroit & reſerré, ne me donne pas la liberté de dire mes ſentimens, i'aduance icy les opinions d'autruy, ſans donner ouuerture à la mienne, qui demanderoit plus de temps, plus d'attention, & vne plus large carriere. Ce que ie dis, afin qu'on ne pretẽde pas m'aſſuiettir à la loy de toutes ces opinions, qui pour eſtre

plausibles & agreables, ne peuuent satisfaire pleinement mon appetit.

DV NOMBRE DES CIEVX.

L'Opinion la plus commune establit iusques à dix Spheres celestes, & quelques autres iusques à vnze. Ils attribuent vn Ciel à chacun des sept Planetes, vn à Saturne pour le plus haut, vn à Iupiter, vn autre à Mars, vn au Soleil, vn à Venus, vn à Mercure, & vn autre à la Lune, cõme la plus basse & plus voisine de la terre.

Planetes qui sont tous differents, soit en leurs irradiations particulieres, soit en leur forme, soit en leur situation; soit parce que le seul corps du Soleil, a de sa nature d'estre lumineux.

Tous les autres sont nais aueugles, & seroient d'espourueus de lumiere, s'ils n'estoient allumez du feu du Soleil, ou plustost si comme des glaces luisantes, opposées à la clarté de ce flambeau, ils n'en repoussoient l'image par vn contre-coup: d'où vient qu'ils nous paroissent, aussi bien que toutes les estoilles fixes, en forme de petits Soleils contre-faicts.

Le huictiesme Ciel est appellé Firmament, à cause des estoilles fixes dont il est le parterre, ou plustost le siege de tant de feux & de tant d'estoilles, dont le nombre & la multitude iette nos yeux dans vne

agreable confuſion de brillants & de lumieres.

Le neufieſme eſt appellé Chryſtalin.

Le dixieſme, le premier mobile.

Pour en accroiſtre le nombre, quelques-vns ſe ſont aduiſez de doubler celuy qui eſt entre le premier mobile & le firmament: peut-eſtre parce qu'ils ne trouuent rien de ſi beau à leur gouſt, que le chryſtal; & comme les choſes qui nous plaiſent, ne doiuent iamais eſtre ſeules, ny marcher autrement que de compagnie, ils ont voulu doubler le Ciel Chryſtallin; s'y eſtans d'ailleurs trouuez neceſſitez, par le mouuement de trepidation accordé au neufieſme Ciel; & comme ce balancement eſt vn vray mouuement d'yurongne, qui chancelle, & n'eſt pas bien certain du lieu ou du degré ſur lequel il veut poſer le pied, ny de la deſmarche de ſon corps; ils ſe ſont perſuadez qu'il falloit deux grands cercles, l'vn pour aller auant, pendant que l'autre tire en arriere, & les accorder de ſorte, que chacun d'eux ſoit maiſtre tour à tour de ſon compagnõ.

Adiouſtez à toutes ces ſpheres le Ciel empyree, dont tout le monde conuient ſans contredit: en voilà iuſques au nombre de douze.

Mais ceux qui n'attachent point les planetes ny les eſtoilles dans le corps & la ſubſtance du Ciel, à la mode des nœuds qui ſe trouuent naturellement dans le bois;

bois; & qui leur attribuent a chacun en particulier vne vertu capable de les conduire, ſelon le ſage decret de la diuine Prouidence, remedient à ce grand nõbre de ſpheres celeſtes, les reduiſant en vn ſeul & vnique Ciel, cõme vn grand air vague & ſpacieux, dans lequel ils roulent & ſe promeinent, comme des poiſſons dans vne grande mer chryſtalline.

Ce que ie dis, à la reſerue du Ciel empyrée, dont le nom teſmoigne bien qu'il doit auoir vn priuilege tout particulier. Auſſi eſt il de nature ignee, & de tout autre alloy & qualité que le Ciel des eſtoilles fixes & errantes.

De maniere qu'au plus, on ne peut faire que trois Cieux. L'elementaire eſt à compter de la ſuperficie concaue du Ciel de la Lune, auec tout ce qu'il contient en ſon enceinte, pour le premier, comprenant la region de l'air & de la terre.

Le ſecond appellé celeſte, eſt à compter de la ſuperficie ſuperieure du Ciel de la Lune, iuſques à la ſuperficie concaue du Ciel empyrée.

Le troiſieſme dit intelligible, & la demeure de Dieu, des Anges & des ames bienheureuſes, eſt celuy que l'opinion cõmune appelle empyrée

Ce que ie trouue d'autant plus apparent & plauſible, qu'il eſt dit en la ſainte Parole, que S. Paul fut rauy au troiſieſme Ciel, ce

qui ne peut eſtre entendu que de celuy des ames bien heureuſes ; car de l'eleuer iuſques au Ciel de venus, que nos Philoſophes ſouſtiennent eſtre la troiſieſme ſphere, il y a plus de ridicule que de verité

Les leçons d'amour que cet Oracle de dilection & de charité y a appriſes, & qu'il nous a dictees, ſont vn peu autres que les chanſons & les cantiques, que ce bel Aſtre inſpire dans le cœur des effeminez, au rapport des Aſtologues iudiciaires, que ie ne pretends pas icy condamner ny approuuer le champ eſtant trop eſtroit, ſoit pour le conuaincre d'erreur, ſoit pour explique leurs ſentimens & les rendre excuſables en quelque choſe.

MOVVEMENT DES CIEVX.

POur rentrer en l'opinion commune & le nombre des douze Cieux, obſerue que l'empirée eſt ſeul immmobile.

Le premier mobile, c'eſt à dire l'onzieſme, fait ſon tour iournalier & reglé du leuant au couchant, dans l'eſpace de vingt quatre heures, d'où vient que le Soleil les Aſtres ſe leuent & ſe couchent tous les iours en noſtre hemiſphere. Celuy-cy entraiſne tous les autres qui luy ſont inferieurs, d'vn mouuement & d'vne force violente, par ce que chacun d'eux ſe conſerue vn mouuement retrograde & particulier. De meſme que celuy qui eſt entraiſné dans vn batteau du leuant au couchant, ne laiſ

pas de remonter du bas du nauire au haut, de la proüe à la pouppe, par vn mouuement contraire.

La dixieſme Sphere, chanceſant comme elle fait par ſon mouuement de trepidation, n'aduance gueres de beſongne, & a beſoin pour faire ſon tour, de trois mil quatre cens trente & vn an, & de deux cens trente-neuf iours.

La neufieſme eſt plus diligente, il ne luy faut que mil ſept-cens quinze ans, & trois cens deux iours: pour en faire les obſeruations bien regulieres, il faudroit auoir lettres de viure vn peu long-temps.

Le huictieſme appellé firmament, va plus lentement que tout cela; c'eſt peut-eſtre encores pour cette raiſon, qu'il eſt ainſi appellé, par ce que ſon mouuement eſt ſi tardif, qu'il eſt preſque imperceptible; Il ne demande pas moins de tẽps pour acheuer ſon tour ſur ſon propre centre, i'entends de ce mouuement qui luy eſt propre & particulier, que de vingt cinq mil neuf cens quatre vingt dix huict ans, & ſix vingt iours; comme ſi les eſtoilles qu'il charie d'vne extremité de ſon cours à l'autre, eſtoient autant de femmes groſſes, qu'il a peur de bleſſer ou d'incommoder par trop de precipitation.

Le Ciel de Saturne a pour faire ſon cours, vingt ſix ans cent cinquante cinq iours & huict heures.

Iupiter, vnze ans, trois cens treize iours, dix heures.

Mars, vn an, trois cens vingt & vn iours, vingt deux heures.

Le Soleil, trois cens ſoixante & cinq iours, cinq heures, quarante neuf minutes ou enuiron.

Venus, trois cens ſoixante & cinq iours, cinq heures, quarante neuf minutes ou enuiron.

Mercure, tout de meſme trois cens ſoixante & cinq iours, cinq heures, quarante neuf minutes ou enuiron.

Et le Ciel de la Lune en a 27. iours, ſept heures, quarante trois minutes.

DES ESTOILLES.

POur ce qui peut eſtre des eſtoilles fixes, l'opinion commune les reduit au nombre de mil vingt & deux, qu'ils partagent en ſix claſſes de grandeur; de la premiere il y en a quinze; de la ſeconde quarante cinq; de la troiſieſme deux cens huict; de la quatrieſme, quatre cens ſeptante quatre; en la cinq deux cens ſeize; & en la ſix cinquãte. Auſquelles ſi vous adiouſtez les cinq qu'ils appellent nubileuſes, & les autres neuf qui ſont encores plus obſcures, vous trouuerez le nombre propoſé. Mais de ſçauoir ſi ce compte eſt bien exact, c'eſt dont ie doute, eſtant peut-eſtre bien à craindre que le chapitre d'omiſſion, n'eualuë celuy de la

miſe & de la recepte.

Nous aurions beau champ de crayonner icy comme ſur vne plate peinture, tout ce que cet excellent homme Archimede fit voir autrefois dans vne machine de verre, qui repreſẽtoit ſi naifuemẽt les Cieux, leurs mouuemens, les Aſtres & les reſſorts des Spheres celeſtes, qu'il n'y auoit rien à deſirer, iuſques la meſme d'y tonner & d'y contre-faire les dieux.

Iupiter ſurpris de la beauté & nouueauté de cet ouurage, en conçeut vne ialouſie, qui luy fit ſoupçonner d'abord, que l'artifice des hommes auoit en quelque choſe ſurpaſſé l'addreſſe des Dieux ; mais l'ayant conſideré plus meurement & reconnu ſa fragilité, il changea ſa mauuaiſe humeur en vne gayeté, qui luy fit faire compliment & ciuilité à ce grand homme, pour l'honorer & le congratuler de ce trauail ingenieux,

Mais, comme noſtre chemin eſtroit ne permet pas de nous eſtendre, ny de deſborder hors de ſes iuſtes limites, il faut en demeurer là, pour paſſer dans vne region plus connuë & plus ſenſible, telle qu'eſt celle des Elemens.

Que ſi la recreuë de le ſeconde edition de ce petit ouurage, laſſe auſſi peu que la premiere, il y aura iour d'y reuenir à vne troiſieſme attaque, & de donner par vn coup de crayon atteinte à la ſphere, à la

medecine & à quelques autres curioſitez vtiles & loüables,

ELEMENT EN GENERAL.

ELement eſt ce proprement qui eſt vn en ſoy, vtile à pluſieurs: c'eſt ainſi que la matiere & la forme peuuent paſſer pour les propres elements des choſes ſubſtantielles; mais par ce qu'elles meritent mieux le nom de principes que d'Elements.

Nous diſons que l'Element eſt le corps ſimple, qui entre en la conſtitution & compoſition de tout corps phyſique elementaire, & ce en quoy tous les compoſez ſe reduiſent, quand ils arriuent à leur reſolution.

D'où vient, que tous les corps qui paſſent à leur deſtruction plus intime, ne peuuent enfin ſe reſoudre en autre choſe qu'en eau, qu'en terre, qu'en air & en feu.

On le dit corps, pour exclure la matiere & la forme de l'ordre des Elements, & faire voir en meſme temps qu'il eſt vn compoſé de l'vn & de l'autre, vn aſſemblage de matiere & de forme.

Il eſt appellé corps ſimple, pour le diſtinguer d'auec tous les autres corps de la nature, en la compoſition deſquels, les quatre qualitez ſe trouuent meſlangées.

On adiouſte, qu'il eſt celuy auquel les mixtes ſe reſoluent, pour ne les pas con-

fondre auec le Ciel, qui pour estre vn corps simple, n'entre pas pour cela dans le meslange des choses corruptibles.

Quelques-vns se sont persuadez, que les premieres qualitez estoient la forme des Elements, que la chaleur au dernier degré, estoit proprement la forme substantielle du feu. Mais ils se sont mescontez lourdement, par ce que tant s'en faut que la chaleur de l'Element du feu, soit sa propre forme, qu'elle est simplement vn acte passager des premieres qualitez propres à l'element du feu, & qui fluent comme proprietez essentielles, de la nature & vertude sa forme substantielle; aussi seroit-ce passer pour ridicule, de vouloir placer au nombre des sustances, quelques qualitez qui au plus ne peuuent pretendre rang & sceance, qu'entre les accidents & les proprietez.

Donc comme l'Element est vn tout substantiel, il faut luy adiuger des principes fixes, permanents & substantiels, pour la constitution de son estre, tels que sont là matiere & la forme, & non pas luy assigner des qualitez, qui ne peuuent s'estayer & se maintenir, à moins d'vne substance qui les soustienne.

Trois conditions sont requises pour establir vn Element.

La premiere, qu'il entre en la composition d'vn subiet, ou du moins qu'il ait

aptitude & disposition à cela.

La seconde, que la resolution d'vn composé, se termine & se borne à luy.

La troisiesme, qu'il ne soit point cõposé d'vn autre corps que du sien propre. D'où vient que pour peu qu'il y ait d'air en l'eau, au feu, ou en la terre, l'eau que nous appellions element simple, ne l'est plus, par cette composition & meslange.

Cecy expliqué, il est bien facile de comprendre pourqoy il se dit communément, qu'il n'y a point d'element pur dans le mõde, à raison de leur voisinage, espesseur & meslange des vns dans les autres.

Meslange qui ayant esté consideré attentiuement par quelques Philosophes, leur a fait dire, que tout estoit en toutes choses, tant les elemens qui sont les principes des choses, se penetrent radicalement.

La fin des Elements est ou prochaine ou derniere. Celle-là a pour but les ouurages de la nature sublunaire; celle-cy Dieu, pour la gloire duquel toutes choses combattent en derniere fin.

Dieu mesme est leur cause efficiente & creatrice; & si dans le commencement des siecles, sa main s'est estenduë en faueur de leur estre total & parfaict, ils ne laissent pas toutefois de descheoir par petites par celles, & se restablir tout d'vn temps, selon le branle des generations &

corruptions iournalieres; de meſme ſorte a plus pres que le ſerpent des Philoſophes fabuleux, qui ſe nourrit de ſon ſang, & ſe perpetuë dans le meſme temps qu'il ſe deuore.

Si vous deſirez en connoiſtre la forme ſubſtãtielle, elle n'eſt autre que ce principe interieur vif & actif, qui reſide en chaque element, duquel comme d'vne racine fluent les quatre premieres qualitez ſenſibles, le ſec, le chaud, le froid & l'humide, auſſi bien que les deux motrices, la legereté & la peſanteur; cauſes en partie ſelon leurs degrez, leurs meſlanges & leur harmonie, ſoit de la dureté, ſoit de la molleſſe des ſubiets.

De la dureté & permanence de ceux-là à raiſon de leur fixation, ce qui arriue lors que la nature les accouple auec vn ſi iuſte temperament, ſous la domination du feu & du ſec dans quelque ſubiet, qu'il ſemble qu'elle vueille repreſenter & contrefaire le Soleil & les autres planetes, dans les productions iournalieres qu'elle fait des pierreries, des metaux & des choſes minerales.

De la molleſſe & tendreſſe de ceux-cy, comme dans les animaux & les plantes, ſoubmiſes aux moindres alterations, & ſubrettes à vn ſi grand nombre d'accidents, qu'il ſemble que la nature ne les produiſe, que pour faire voir l'induſtrie qu'elle a, de faire d'vne matiere terreſtre, groſſiere &

bourbeuſe, des ouurages ſi delicats, qu'i
ne faut qu'vn ſerein pris mal à propos vne
matinée trop fraiſche, ou vn air vn peu
corrompu pour les faner, les ſeicher & les
faire perir en vn moment.

Le nõbre en eſt reiglé & le Philoſophes
qui ont aſſez de peine à s'accorder dans les
principes, veulent bien reconnoiſtre qua-
tre elements, la terre, l'eau l'air, & le feu
ſoit par ce que la definition de l'Elemen
leur eſt propre, particuliere & conuenable
à chacun en particulier; ſoit par l'expe
rience qui en faict des leçons à tout le mõ
de, & particulierement aux curieux, ſou
la diſcipline du feu, dont la main adroitt
ſçait artiſtement en faire les ſeparations.

Non pas que le feu ſoit actuellement ſe
paré & faſſe bande à part, & que l'air faſſ
le ſemblable, par ce que ſelon tous les ſa
ges Spagyriques & Philoſophes anciens
plus entendus dans les Myſteres de la natu
re, il ne paroiſt iamais que deux elements,
l'eau & la terre.

En celuy-là l'air ſe trouue vny & con
ioinct, parce qu'il en eſt comme la matrice
en celuy-cy le feu.

Et bien qu'ils diſtribuent d'ordinaire le
partages & diſſections de tout corps natu
rel compoſé, par leurs diſſolutions & cal
cinations, en trois ordres qu'ils appellent
ſel, ſouffre & mercure; ſi eſt-ce qu'ils ſ
reſoluent plus naturellement à deux, s'il

ſçauent l'art de paſſer plus auant ; ce qui eſtant confirmé dans les eſprits des plus grands perſonnages de l'antiquité, i'entends ceux qui ont eu la connoiſſance & la poſſeſſion de cette heureuſe medecine, appellée ſouueraine & vniuerſelle, n'a pas beſoing de plus grande preuue.

Pour ce qui peut eſtre de la region des elements, tous demeurent d'accord de celle de l'air, de l'eau & de la terre ; & veritablement nous aurions les ſens pour aduerſaires, & legitimes contradicteurs ſi nous parlions au contraire, mais de figurer vne region ignée, entre celle de l'air & la ſuperficie concaue du Ciel de la Lune, c'eſt vne opinion, qui pour auoir eu d'anciens & de nouueaux partiſants, ne laiſſe pas d'eſtre reprochable, comme de peu d'apparence.

Il eſt vray que le motif de cette opinion, s'eſt appuye ſur ce que les choſes legeres s'eſleuent en haut, ainſi que la flamme nous demoſtre iournellement en l'vſage des flambeaux, dont la figure pyramidale tend en haut, pour nous teſmoigner par ſa pointe le lieu de ſa retraitte.

Mais cette cõſequence ne prouue aucune choſe, ſinon que dãs l'Vniuers, il y a deux centres, l'vn de legereté, l'autre de grauité.

Celuy-cy regarde le centre de l'vniuers, quand meſme la terre ſeroit anneantie, & de la vient qu'en la creation & premiere

ordonnance des elemens, les choſes peſantes s'aſſemblerent au centre, & ſe iurerent vne amitié inuiolable.

De maniere que la terre pour eſtre vn poids d'vne maſſe prodigieuſe, n'a pas beſoing qu'on la ſouſtienne dans le milieu des airs; & ſi quelque choſe de ſa nature, ie veux dire graue & peſante, ſe trouue eſcartée de ſa Sphere, elle court s'y reioindre & reunir auec tant d'impetuoſité, qu'elle fait fracas; il ne faut que voir tomber vne pierre de taille du haut d'vn baſtiment.

Celuy-là, ientends le centre de la legereté, eſt marqué en tous le points dela circonference du Ciel, qui reſpondent directement à la choſe legere qui fait effort de ſe ſeparer de la matiere peſante, pour y paruenir: cette remarque eſt d'autant plus cõſiderable à mon aduis, quelle nous fait connoiſtre par ces deux eſpeces de centre, que l'vn ne conſiſte qu'en vn poinct cõme centre veritable, l'autre en tous les poincts de la circonference concaue.

D'où vient que les choſes par l'appetit naturel qui leur eſt imprimé de Dieu, & qu'elles ont d'arriuer au lieu de leur repos, n'auroient iamais manque de produire vne maſſe circulaire, en la forme qu'eſt l'vniuers.

Il ne s'enſuit donc pas, que pour mette le centre des choſes legeres dans la re-

gion ſuperieure de l'air, il faille ſe perſuader vne grande region de feu au deſſus de celle de l'air, ſans aucune ſorte d'vtilité & de neceſſité.

Quoy, pour rafraiſchir la froideur des rayons de la Lune, ou eſchauffer la partie plus ſublime de l'air, à quel fruict ?

Quelles generations & nourritures ſe peut-on imaginer en cette region ? le feu n'a-t'il pas de ſoy vn eſtomach deuorant & affamé, qui a beſoin de paſture, & qui faute d'aliment ſe conſomme & ſe deuore ſoy-meſme.

Dequoy l'abbreuer & appaiſer cette faim inſatiable, qui luy ronge les entrailles s'il manque de materiaux, d'appreſts &, de nourriture ?

Ie ſçay bien auſſi que quelques-vns le veulent placer au centre de la terre, & le tenir-là enfermé comme vn forgeron, dont le trauail eſt neceſſaire pour ſecourir la nature en toutes ſes productions.

Mais ceux qui hazardent cette opinion, ſemblent marcher ſur des eſpines, ou ſur des charbons ardens, tant ils ont peur d'appuyer, & nous font bien voir qu'en diſant quelque choſe de bon, ils ne l'entendent que confuſément, & témoignent l'auoir emprunté d'autruy.

Nous luy donnerons donc pour demeure la region de l'air, de l'eau & de la terre, eſtant tellement neceſſaire en ces trois

ſpheres, que ſans luy l'air par lequel nous viuons & reſpirons, ne nous ſouſtiendroit pas, les eaux ſe corromproient & ſe rendroient infecondes & inhabiles, d'heureuſes & fertiles qu'elles ſont, à ſe peupler d'vn ſi grand nombre de poiſſons; & la terre toute heriſſée de froid & de ſeichereſſe, demeureroit percluſe & inutile à la productiõ de tant decreatures, qui paroiſſent tous les iours dans les trois grandes familles de l'vniuers, minerale, vegetale & animale.

Mais comme le panchant de ma plume m'entraiſne inſenſiblement à parler du feu par auance, & me faict preuenir l'ordre & le lieu, dans lequel nous en deuions diſcourir auec les autres elemens en particulier, acheuons-le : car auſſi bien cet element n'ayant point de demeure propre, fixe, & permanente, comme les autres, il n'y a pas grand mal de le receuoir & l'accueillir cõme vn eſtranger, ſeparé de ſes compagnõs, puis qu'il ne loge que par emprunt.

DV FEV.

LA fable qui nous apprend, que le feu fut amené du Ciel en terre pour y eſtre conſerué à perpetuité, téſmoigne bien encores, que les conditions ſous leſquelles il y fut attiré, luy eſtoient aſſez auantageuſes, pour luy procurer vn regne auſſi paiſible dãs le monde ſublunaire, que dans le monde celeſte.

Addreſſe prattiquée par le mariage qu'en a faict la nature en toutes ſortes de ſuiets, auec tant de douceur, de liaiſon & de complaiſance, qu'il ne ſouffre aucune inquietude.

Conſiderez les diamans, les rubis & les opales, eſt-ce autre choſe qu'vn feu glacé dans le milieu de l'eau, auſſi ialoux de ſe conſeruer cet eſtre noble & particulier, que l'air, l'eau & la terre qui s'y trouuent ſubtilement meſlangez, ſont glorieux de poſſeder en leur ſein, la gloire de leur aiſné, i'entends ce feu qui iette tant d'eſclats & de petits brillans au dehors, que c'eſt merueilueille comme il ne conſomme & ne deuore point l'humidité interieure de ces petits aſtres terreſtres.

Platon en fait autant de claſſes differentes, qu'il le rencontre en de differens ſuiets; D'où vient qu'il le partage en feu qui luit & ne brule point, comme celuy du Soleil.

Feu qui brule & qui ne luit point, tel qu'il ſe trouue dans l'eau, dans la terre, dans les pierres, & dans tous les mixtes de la nature.

Feu qui brule & reluit en la flamme, cõme l'eſprit de vin eſtant allumé par l'approche de la flamme.

Feu celeſte, qui eſt reſpandu & diſtribué par les aſtres.

Feu animal, qui viuifie les corps organi-

ques. Feu groſſier & elementaire, attaché au bois, au flambeau & autres matieres graſſes, onctueuſes & combuſtibles.

L'opinion commune aduouë que le feu eſt vn element chaud de ſa nature, ſec, leger & diaphane.

Ses proprietez ſõt d'eſchauffer, rarefier, d'aſſembler les choſes qui ſont de meſme nature, & ſeparer les contraires, ainſi que le certifient ceux qui trauaillent aux minieres, bref d'amollir les choſes graſſes & onctueuſes, comme la cire, & durcir les corps qui abondent en terreſtre, comme la bouë.

Tout cela eſt bien, c'eſt à dire, quelque choſe, mais d'autres plus ſubtils & plus verſez en la connoiſſance de la nature, adiouſtẽt que le feu eſt l'element le plus vif comme il eſt le plus noble, & que dans le corps de la nature, ou il habite, comme dans vne cauerne cachée & ſecrete, il eſt couuert & retenu par vne certaine onctuoſité corroſiue, mordicante, penetrante & digerente, viſible au dehors par la matiere qu'il meut & remeuë comme vn eſtuy & vne machine, inuiſible au dedans; leger au dehors par l'appetit qu'il a de ſe porter en la ſphere des choſes legeres; tres fixe au dedans de ſoy, quoy que mol, rare & diffus au dehors: apres tout temperé par le meſlange d'vne terre ſubtile.

Et parce que le narré & l'entiere dedu-

ction de ces particularitez, nous engageroit trop auant, il eſt bien plus à propos de ſe retenir, & d'appuyer cette verité ſur la foy des Sectateurs d'Hermes, que de la porter au delà des bornes, que la petite enceinte de ce traitté nous marque & nous preſcript.

C'eſt donc ainſi que les Philoſophes curieux, qui ſçauent l'art de coaguler & d'eſpeiſſir l'air, le reduiſent en eau par leurs artifices, & que l'ayant rendu ſenſible & palpable pàr leurs diſtillations & ſublimations continuées, ils paruiennent enfin à vne liqueur huyleuſe de petite quantité, mais de grande vertu, ſi ignée & ſi bruſlante, que pour peu qu'on en veüille faire l'experience, elle ſe trouue plus cauſtique & corroſiue que l'eau forte.

Ils font tous le ſemblable des eaux de riuieres, de puits & de fontaines, dont ils tirent vne ſemblable liqueur vn peu moins pure, mais en bien plus grande quantité; & meſme du ſel en telle abondance, que cela n'eſt pas croyable. Vne douzaine de ſeaux verſez ſucceſſiuement dans vn chaudron ſur vn feu doux, en peut faire l'experience, & conuaincre les plus obſtinez.

Pour la terre, il n'y a qu'à voir faire le plaſtre & la chaux: & pour peu que les Philoſophes naturels, ſoient entendus & verſez en la connoiſſance des mixtes, ils vous tireront en peu de iours, de l'huile

du caillou, mais vne huile ſi ardante & ſi embrazée, qu'elle eſt toute de feu. Ce qui ſuffit pour dire que la region du feu eſt de n'en point auoir proprement, mais de ſe trouuer en toute region, d'habiter en chaque domicile, & de ſe loger en chacun des ſuiets de ce monde.

Demeurons donc en la force de l'experience, & mettons vn ancre au vol de nos penſées, qui ne trouueroient icy que trop de champ & de matiere, pour approfondir les ſecrets de la nature.

PREMIERES QVALITEZ SENSIBLES ET MORTICES.

POur dire que le chaud, le ſec, l'humide & le froid, ſont les quatre premieres qualitez, il ne s'enſuit pas que dans l'eſtat que nous les poſſedons, elles n'ayent eſté precedées de la lumiere, puiſque dans l'ordre de la creation, elle a tenu les premiers rangs.

Auſſi ne leur donnõs nous ce tiltre & cette eminence, qu'à raiſon des corps ſublunaires, en la compoſition deſquels elles concourent diuerſement, ſelon la meſure & la cadence qui leur eſt marquée par la nature, ſoit en la fabrique des ſemences, ſoit en la conſtitution des ſuiets, ſoit en leurs ornemens, ie veux dire l'enrichiſſement de leurs vertus & proprietez particulieres.

Et parce qu'entre les qualitez il y en a de quatre claſſes, nous eſtabliſſons celle-cy en l'ordre des ſecondes appellées qualitez patibles & ſenſibles, de ce qu'elles heurtent les ſens, & trouuent le moyen de ſe faire ſentir: & comme il n'eſt rien ſi difficile que de bien connoiſtre les choſes qui ſont trop vniuerſelles, de là viẽt qu'Ariſtote a pluſtoſt deſcrit que definy les premieres qualitez.

Le chaud (dit il) eſt-ce qui proprement conioint en vn ſuiet, les choſes qui ſont de meſme nature, & ſepare les contraires; C'eſt ainſi que par la violence du feu, on ſepare d'vn amalgame ou alliage tous les metaux impurs, pour ne conſeruer que le pur or.

Le froid, eſt ce qui conioint peſle meſle dans vn ſuiet toutes les parties, ſoit ſemblables, ſoit diſſemblables en nature; d'où vient que la glace, ſans aucune diſtinction, fait vn paquet & vn gros de tout ce qu'elle trouue en ſon chemin.

L'humide, eſt-ce proprement qui ne ſe peut arreſter & terminer que par vn terme eſtranger, d'où vient que l'eau prend telle figure exterieure qu'il vous plaiſt, ſelon le vase dans lequel vous la mettez, ſi quarré quarrée, ſi rond ronde, ſi triangulaire triangulaire.

Le ſec eſt ce qui ſe renferme dans ſes propres bornes & limites, & qui difficilement peut ſe ſouſmettre ſous des bornes

& des limites eſtrangeres. Ce que le fer nous enſeigne, auſſi bien que tous les autres corps ſecs, durs & metalliques qu'on ne peut faire changer de figure qu'auec le feu, l'enclume & le marteau.

Entre ces qualitez ils diſent qu'il y en a deux actiues, le chaud & le froid; & deux paſſiues, l'humide & le ſec: mais cette diuiſion ne me peut agréer, eſtant vray qu'en certain degré, & ſelon le plus & le moins, elles ſont toutes quatre, tantoſt actiues, & tantoſt paſſiues.

La legereté & la grauité, dont nous auons deſia parlé, ſont les qualitez appellées motrices, parce qu'elles meuuent, pouſſent & inclinent les ſuiets à leur but, chacune ſelon leur appetit propre & particulier, l'vne & l'autre eſt de deux ſortes.

Legereté ſimple, & legereté moins ſimple. Celle-là eſt attribuée au feu, & aux choſes qui ſont de nature ignée; celle-cy à l'air, & aux choſes qui ſont de nature aërienne.

La grauité tout de meſme eſt ſimple & moins ſimple; celle-là eſt pour la terre, & pour toutes les choſes terreſtres; celle-cy pour l'eau & pour toutes les choſes aqueuſes.

De ſçauoir ſi les choſes qui par leur grauité tendent au centre de la terre, peſent quand elles y ſont paruenuës, il eſt bien facile de reſpondre auec diſtinction; car ſi on entend parler de cet appetit qui leur eſt

interieur, il eſt certain que pour eſtre au centre de la terre, elles ne perdent pas cet appetit; mais ſi de cette peſanteur actuelle qu'elles ont, quand elles en ſont ſeparées, il eſt ſans doute, qu'elles ne ſont point peſantes.

La raiſon procede de ce qu'elles ſont au lieu qui leur eſt propre & conuenable. D'où viẽt que les muſcles de chair qui ſont au corps humain, & particulierement aux perſonnes groſſes & graſſes, ne leur ſont pas à charge ny incommodes, bref ils ne leur peſent pas, parce qu'ils ſont en leur lieu & naturelle ſituation.

Ceux qui ſe plongent dans les riuieres profondes, bien qu'ils ſemblent accablez & enſeuelis ſous trois ou quatre picques d'eau, qu'ils ont ſur leurs eſpaules; ſi eſt-ce qu'ils n'en ſont nullement chargez: & neantmoins, on ſçait de quel poids eſt vn ſceau d'eau tiré hors de la riuiere?

La meſme raiſon qui milite pour les choſes peſantes placées dans leur lieu naturel, combat en faueur des choſes legeres, ſuppoſé qu'elles ayent atteint leur dernier periode, & le but de leurs pretentions.

VERTV DES ELEMENS.

LA vertu des Elemens, eſt proprement cette force occulte & cachée par laquelle l'element conſerue non ſeulement ſes premieres qualitez, mais les ſepare &

les reſtablit en leur premiere vigueur, quand il les a perduës.

C'eſt ainſi que l'eau ayant boüilly long-temps aupres du feu, & perdu la froideur qui luy eſt propre, ne laiſſe pas de ſe refroidir peu à peu, & de reprendre ſon premier degré de froideur naturelle; cette vertu peut eſtre appellée la forme ſubſtantielle de l'element de l'eau, & ainſi des autres.

SYMPATHIE ET ANTIPATHIE DES ELEMENS.

CHacun des Elements dans ſa plus grande ſimplicité, a du moins en ſoy deux des qualitez premieres & ſenſibles par nous remarquées, dont l'vne luy eſt tres-intime, propre & particuliere; l'autre luy eſt donnée, comme pour entrer en ſocieté & commerce auec vn tiers.

De là vient cette belle chaiſne, qui les enclaue les vns & les autres ſi eſtroittement en chaque ſuiet; & comme ces anneaux ſont fabriquez artiſtement, ordonnez & engagez les vns dans les autres; il ne faut pas pretendre de les changer, ny mettre au ſecond rang, celuy qui ſe trouue au troiſieſme; par ce que ce ſeroit engendrer entr'eux la noiſe & la querele, pluſtoſt que de conſeruer la paix & l'intelligence.

Raiſon qui procede de ce que de quatre elements qu'il y a, le premier ne peut s'al-

lier ny iurer ſocieté auec le troiſieſme, que par l'entremiſe du ſecond, ny le secõd auec le quatrieſme, qu'à la faueur du troiſieſme.

Et comme le premier à vne qualité qui luy eſt propre, & l'autre qui luy eſt appropriée, il ſe trouue que par cette qualité appropriée, qui eſt intime au ſecond, il communique auec luy, & le tenant comme par vne main amie, & ſymboliſante qu'ils appellent, celuy-cy donne l'autre au troiſieſme, le troiſieſme par vne meſme raiſon, au quatrieſme : & parce que le dernier outre ſa qualité propre conſerue la naturelle du premier, pour ſeconde & appropriée ; par elle auſſi il luy preſente la main.

Et voila vne danſe d'importance, & le bal circulaire des elements en chaque ſuiet; de maniere que ſans ſe fatiguer, ils danſent continuellement, au ſon agreable de la flutte de ce Dieu champeſtre que les Poëtes, ont qualifié du nom de Pan, c'eſt à dire, Directeur & Moteur de toutes choſes. Nous voulant par luy repreſenter les ſoins de la Prouidence diuine, & non pas vne diuinité ruſtique & ſauuage, comme ces pauures idolatres.

Donc comme le feu a pour qualité premiere & intime, la chaleur ; il a pour qualité appropriée, la ſeichereſſe.

L'air, a l'humidité pour naturelle, & la chaleur pour appropriée, d'où vient

qu'on le peut dire vne nature humide : & voila la chaleur eſtablie pour moyen de paix & d'vnion entre ces deux, le feu & l'air.

L'eau eſt froide & humide ; froide naturellement, humide par appropriation, par la froideur elle donne la main à la terre, par l'humidité elle tient celle de l'air.

La terre eſt ſeiche & froide ; par la froideur, elle eſt vnie à l'eau ; par la ſeichereſſe, elle reciproque auec le feu ; & s'allient ainſi à perpetuité dans les ſuiets, dont la nature reuere la durée & l'immutabilité ; tel que peut eſtre l'or, les diamans, & les autres qui ſe trouuent à l'eſpreuue de toutes ſortes d'agens, & meſme de la violence du feu.

Les deux premiers ſymboliſent enſemble, comme font les deux autres ; & par la meſme raiſon que nous ne rebattrons point, les deux qui ſe trouuent ſur les extremitez, ie veux dire le feu & la terre, ſympatiſent auſſi bien que les deux du milieu, l'eau & l'air.

Pour connoiſtre ceux qui ne ſymboliſent pas, de trois que vous compterez de ſuite, vous eſtes aſſeuré que ſi vous enleuez celuy du milieu, les deux reſtans ſeront en guerre perpetuelle.

D'où vient que le feu & l'eau ne ſe peuuent accorder, que par le moyen de l'air ou de la terre, & que ces deux moyenneurs n'auroient

n'auroient iamais de commerce & d'intelligence, ſi l'vn ou l'autre de ceux-là, ie veux dire le feu ou l'eau, ne ſe meſloit de les accorder.

DE L'AIR.

IL eſt vray que le feu eſt d'vne nature ſi releuée, que nous n'auons pas mal-faict de le hauſſer, & le placer deux ou trois degrez par deſſus les autres elemens, ie veux dire le traitter par aduance, puiſque les Dieux de la fable en ont tant faict d'eſtat, qu'ils l'ont touſiours voulu conſeruer dans le Ciel, & que ce Dieu forgeron pour eſtre tout contre-faict & boiteux, n'a pas eſté moins reſpecté que les autres, par ce qu'il preſidoit au feu, & en eſtoit comme le gardien & le tutelaire.

Iupiter meſme n'auroit pas eſté redouté dans le Ciel, n'y craint ſur la terre, ſi Vulcan ne luy euſt mis en main le foudre trauaillé dans ſa boutique, foudre qui le faiſoit bien plus craindre & reſpecter, que ſon ſceptre & ſa couronne.

Et d'ailleurs, par ce que les plus anciens Philoſophes ont dit tant de merueilles de la nature de cet element, qu'il ſemble à leur compte, qu'on en doiue parler comme d'vne matrice, qui enueloppe toutes les vertus & les raiſons ſeminales des choſes, les trois autres elemens n'auront point de ialouſie d'eſtr placez au deſſous, quoy que compagnons de fortune, de

meſme aage & de meſme naiſſance les vns que les autres.

L'air donc eſt appellé chez le Philoſophe, le premier humide ; & bien que le commun des hommes eſtime, que l'eau eſt proprement le premier humide, qui abbreue le ſein de la terre, auſſi bien qu'il en humecte toutes les creatures viuantes. Si eſt-ce que l'air eſt ſans comparaiſon plus humide.

Ce que nous apprenons, ſoit par ſa grande rarefaction & par la grande ſphere qu'il occupe, tout autrement conſiderable que celle de l'eau. Soit par ce que ſon humidité eſt plus ſubtile, pluspenetrãte & plus neceſſaire à l'homme que celle de l'eau, puiſqu'elle nourrit ſes poulmons de moment à autre, dans vne telle ſubiection, que ſans air il eſt impoſſible de viure vne douzaine de moments ; ſoit auſſi par ce que l'eau a la froideur pour ſouueraine qualité ; & comme vn meſme element, ne peut poſſeder deux qualitez premieres & ſenſibles, à tiltre de ſouueraineté ; il s'enſuit, que l'humidité n'appartient à l'eau, que par appropriation, & partant qu'elle eſt naturelle à l'air.

Que cet Element ait la chaleur par appropriation, il eſt certain. Tout ce qui nourrit vn corps chaleureux, doit eſtre chaud ; les poulmons & les eſprits qui nous ſouſtiennent, ſe nourriſſent de l'air

plus que d'autre viande, & partant il doit eſtre chaud.

Et d'ailleurs, comme ce ſeroit troubler l'harmonie & la dance des elemens, d'oſter la chaleur à l'air, pour l'attribuer à vn autre; auſſi luy doit-on conſeruer cette qualité, non pas comme naturelle, mais comme appropriée.

Et bien que l'air agité ſemble refroidir, & rafraiſchir, en eſté, ceux qui ont trop de chaleur; ſi eſt-ce que cet effect n'eſt produit que par accident, & procede de ce que l'air qui nous touchoit le viſage, eſchauffé qu'il eſt par les eſprits inſenſibles qui s'euaporent continuellement, venant à eſtre repouſſé par l'agitation de l'euantail, il en ſuccede vn autre plus éloigné, & moins chaud par conſequent, que le premier.

Ses proprietez ſont d'eſtre humide, chaud leger, diffus & diaphane; s'il eſt pur, il produit des eſprits purs, ſubtils, vifs & animez.

De là vient que les gens d'eſtude ou d'affaires, obligez de demeurer dans les villes, s'ils peuuent s'en eſchapper & ſe diuertir à la campagne, quelque mois de l'année; paroiſſent tous rafraiſchis à leur retour, & ſemblent s'eſtre renouuellez dans le bain d'vn air plus pur & plus ſubtil, que celuy des villes, & particulierement de Paris, où l'air eſt ſi mauuais & ſi groſſier, que n'eſtoit la grande quantité de feux qui le diſ-

ſipent & le purifient, ce ſeroit vn cimetiere & vn ſepulchre deuorant, & non pas le chef-d'œuure & la merueille de l'Europe, comme il eſt.

L'air impur & eſpais eſt fort dangereux, & particulierement à ceux dont la chair eſt molle, le cuir delicat, & les eſprits du ſang bien ſubtils & bien epurez.

Il cauſe & produict des obſtructions, qui ſont les plus occultes & les plus frequentes cauſes des maladies, comme elles en ſont les plus dangereuſes, d'où procede la fumée & la ſuye.

Ce que nous apprenons par l'experiéce d'vn flambeau allumé, lequel eſtant enfermé ſous quelque vaſe bien bouché, produit premierement de la fumée, & de la ſuye, & puis venant à s'eſpeſſir, s'eſtouffe ſoy-meſme par ſa lueur & ſon propre feu.

Les eſprits du ſang font le meſme effet, s'ils ne trouuent paſſage, & dequoy s'euenter; d'où procede la melancholie, la triſteſſe, le ſang aduſte, bruſlé & noircy, bref vne chaleur eſtrangere & baſtarde, qui nourrie & fortifiée par la malignité de l'air, preſte le collet à la chaleur naturelle, & penſant la faire deſloger de ſon propre domicile, fait comme ceux qui luttent ſur le haut d'vne montagne, dont le plus fort ayant abbatu le plus foible, ils roulent tous deux au fonds du precipice, & perdent enſemblement le champ de la victoire.

DE L'EAV.

SI la grande varieté de l'eſpece des animaux qui peuple cet element, pouuoit emprunter l'vſage de la parole, pour en deſcouurir les vertus & les proprietez occultes, que ne diroient-ils point à ſon aduantage? n'eſt-ce pas vne merueille, que d'vn meſme ſein il parte vne ſi grande diuerſité de generations, & qu'à vne meſme mammelle & d'vn meſme laict, ſe nourriſſent tant d'animaux, ſi differens de nature & d'eſpece?

Ie ſçay bien que les elemens dont nous auons l'vſage, ne ſont pas purs, qu'ils ſont tous meſlangez & enclauez les vns dans les autres: mais comme vn chacun les connoit ſenſiblement, il eſt bien aiſé auſſi, pendant que nous auons le crayon à la main pour faire voir ce qu'ils ſont en leur ſimplicité, de donner quelque petit traict, qui faſſe connoiſtre ce qu'ils ſont dans l'eſtat & le poinct que nous les poſſedons.

Les Platoniciens en faiſoient de deux ſortes: l'vne humide & flegmatique, telle que l'eau vulgaire & conneuë d'vn chacun, laquelle en qualité d'element ſimple, a pour qualité naturelle la froideur, & l'humidité pour aſſociée. L'autre eſtoit onctueuſe, graſſe, & meſlée d'air, de feu & de terre ſubtile, de laquelle ſe forment les metaux dans le centre de la terre, appellée

ſouffre vif, & non bruſlant chez les Chymiſtes.

La ſaincte Parole nous apprend qu'il y a des eaux ſurceleſtes. Ce qui a donné ſuiect àvn curieux, de dire que tous les corps naturels eſtoient partis du ſein de l'eau, comme premier principe vniuerſel, dont les plus pures ayant eſté fixées & renduës ſolides, c'eſt à dire permanentes, occupent la plus ſublime region des Cieux.

Que de la moins pure ont eſté ptoduits les Cieux, les Aſtres & l'air; & de la plus groſſiere (comme de ſon eſcume & de ſon rebut) l'eau naturelle & la terre, qui pour eſtre groſſiere, contiennent & enuelop-pent des vertus miraculeuſes, qui ne peuuent s'expliquer & ſe deſvoiler, qu'à la faueur des influences celeſtes, qui pour eſtre de meſme nature & de meſme paſte, ſe correſpondent reciproquement: de ſorte que le plus foible dans ſon beſoing, eſt ſecouru & fortifié du plus fort, comme plus puiſſant en action, en credit & en vertus.

Les horloges anciennement ſe faiſoient auec de l'eau, cõme nous les faiſõs auiourd'huy auec le ſable, d'où vient que pour reprocher à quelqu'vn qu'il employoit mal ſon temps, on luy diſoit que ſon eau eſtoit perduë.

Quelle faſſe vn globe auec la terre, il eſt ſans difficulté, puiſque les diſtances & eleuations des poles, ſont ſemblables

ſur la mer & ſur la terre.

Ses proprietez ſont la froideur, l'humidité & la peſanteur. Ie ne dis point qu'il y en a de pluſieurs ſortes, ſoit de riuiere, de fontaine, de pluye, de ciſterne, ſoit de diſtillée, comme l'eau roſe, & les autres que tout le monde connoiſt.

Entre les eaux naturelles, celle de pluye eſt la plus legere, par la rarefaction qu'elle a ſoufferte en la ſublimation, lors que les rayons du Soleil l'ont doucement attirée en la moyenne region de l'air, où elle a eſté condenſée & repris corps, pour ſe diſtribuer ſur le ſein des plantes & des arbres, comme vn laict que la nature eſt ſoigneuſe de former, pour les nourrir & fertiliſer par cet engrais.

Quelques-vns preferent l'eau de fontaine à toutes les autres, lors principalement que le cheuet de ſon lit repoſe du coſté de l'Orient: mais i'eſtime l'eau des riuieres plus ſaine, ſoit par ce que la rapidité de leur courſe, les attenuë, ſoit par ce que le Soleil les purifie, à condition toutefois de la puiſer au deſſus de la ville où elle paſſe, par ce qu'elle trouue tant d'immondices en ſon chemin, qu'elle fait bris de ſa pureté, auant meſme qu'elle y ſoit fort aduancée.

Celles des puits ne doiuẽt eſtre miſes en vſage, qu'au defaut de celles de riuieres, ou de fontaines, par ce qu'elles croupiſſent, &

qu'elles ont trop de froideur & de pesanteur, n'estant point batuës du Soleil, d'où vient qu'elles sont de facile corruption, en moins de deux ou trois heures l'esté; ce qui accuse vn meslange, mal cuit & mal digeré par la nature, & partant peu conuenable à la santé.

LA TERRE.

LA terre pour estre foulée aux pieds, & souffrir tous les iours les outrages qui luy sont faits par l'auarice & l'ambition des hõmes; par celle-là en cherchant les thresors au plus profond de ses entrailles, par celle-cy en luy ouurant le sein par la pointe de nos vanitez, pour former des palais superbes & glorieux; n'en est pas pour cela moins estimable. Eleuez tant qu'il vous plaira le comble de vos palais, apres tout, il faut songer à s'abbaisser, & vous ressouuenir, que pendant que les siecles à venir liront vostre nom & vos armes, sur le marbre & la cime de vos bastiments, la terre triomphera de vostre corps; & pendant que les vers le déchireront, vostre honneur peut-estre sera déchiré & mis en pieces, si la vertu & la pieté de vostre vie, n'ont soing de le cõseruer & le defendre.

La Philosophie ordinaire dit, que la terre est vn element sec & froid, sec au supreme degré, froid dans vn mediocre.

Sec par ce qu'il ne se borne facilemẽt que par ses propres termes, ce qui ne se peut di-

re de l'air & de l'eau, dont l'humidité fait que l'vn & l'autre se bornent & se terminent, selon la figure & les termes du corps qu'ils rencontrent.

C'est à dire, si vous versez de l'eau dans vn vaisseau de christal qui soit quarré, l'eau y prend cette forme à l'instant; si rond, ronde.

Ce que ne fait pas la terre que tres-difficilement, à cause de sa seichereſſe, & de sa dureté, si elle n'est concassée & mise en poudre.

Froid par l'experience iournaliere, qui nous enseigne, que les pierres qui sont fraischement tirées de ses reins & de ses entrailles, sont fort froides de leur nature, & demeurent en cette froideur, si la chaleur du Soleil ne la combat, & ne la surmonte, au moins pour vn peu de temps.

Si i'auois à descrire la terre, ie dirois volontiers qu'elle est le tombeau & le cercueil de nos vanitez, aussi bien que l'arcenal d'où nous tirons les armes, les forces & le soustien de nos ambitions.

Cet element est la boutique où trauaillent les trois autres à petit bruit, sous les influences du Ciel, & la sage conduite des astres, qui sont comme les ouuriers & les artisans employez aux gages de la nature.

Il est fort propre pour le secret, d'où vient qu'il est muet & garde le silence:

quelque ouurage qu'y faſſent iour & nuict, les forgerons qui y trauaillent, ils ne nous incommodent point par le bruit de leurs marteaux.

Il eſt poreux comme vne eſponge, qualité fort propre pour receuoir ce qui luy eſt aduantageux, & reietter le nuiſible.

Il eſt le pere nourricier de tous les autres, & depuis que les ſemences des choſes, formées qu'elles ſont par le meſlange des autres elemens, luy ont eſté confiées, il en demeure le gardien & le depoſitaire à perpetuité.

Nous aurions bien lieu d'en dire des merueilles, mais la loy de l'abregé, ſous la quelle nous ſommes ſoubmis, nous impoſe ſilence, & nous defend de paſſer outre.

ANTIPERISTASE.

ANtiperiſtaſe eſt proprement le ſiege & la circonuallatiõ d'vne qualité, par ſon oppoſée & contraire; & de meſme que le general d'armée pour aſſieger vne place, l'inueſtit par ſes forts & ſes lignes de communication, qu'il poſe aux enuirons; quand il arriue que le froid & l'humide aſſiegent dans vne grande nuë, les qualitez chaudes & ſeiches qui s'y trouuent, celles-cy ſe reſerrent dans le cœur de la nuë, pour ſe defendre de ceux-là, comme de leurs ennemis.

Et par ce qu'elles ſe trouuent meſlangées

d'vn ſouffre & d'vne onctuoſité bien ſenſible, à force de les preſſer par les aſſiegeans, elles s'irritent & enflamment ; d'où procedent les foudres, les tonnerres, les eſclairs & les eſclats de cette bile, qui s'eſt engendrée dans le ſein de la nuë.

MIXTION.

MIxtion n'eſt autre choſe que le meſlange qui ſe faict de deux ou de pluſieurs corps, de nature differente, tel qu'eſt le meſlange d'eau & de vin, ou l'aſſemblage des elemens en la compoſition d'vn corps naturel.

Ce n'eſt pas auſſi qu'on ne puiſſe appeller mixtion, l'aſſemblage de deux corps ſemblables en nature, comme l'eau auec l'eau, le vin auec le vin.

MIXTES IMPARFAITS, OV METEORES IGNEES.

L'Air, ialoux de ce que le Ciel, qui rayõne & porte ſes influences par ſon moyẽ iuſques au centre de la terre, pour y former des planetes & vn nombre infiny d'eſtoilles minerales, s'efforce de garnir ſa region de petits aſtres contrefaicts, qui ſont comme les miroirs des vns & des autres, des eſtoilles & des mineraux.

D'où vient que par fois nous y découurons de faux ardents, en forme de petites

eſtoilles qui periſſent a noſtre veuë, & s'ẽ-uanouyſſent en tombant, cõme ſi leur force n'auoit plus aſſez de tenuë, pour les affermir en la durée de leur eſtre.

Mais parce que cette region n'a pas de conſiſtance, auſſi ne peut-elle faire profit, ny garder vn long-temps ces aſtres, & ces metaux contrefaits par vne fauſſe image & reſſemblance.

Les Meteores propremẽt, sõt les generatiõs qui ſe font en la ſublime & moyenne regiõ de l'air, quoy que les autres impreſſions qui ſe font en celle que nous habitõs, portent meſme nom & meſme tiltre.

Ils different des elemens, non ſeulement en ce qu'ils ſont compoſez d'eux, quoy que plus ſimples que les autres corps mixtes, mais à raiſon de leur forme particuliere, qui eſt autre que celle des elemens; autrement il faudroit les dire elemens, ſuppoſé que par l'vnité de la forme ſubſtantielle des elemens, ils conſeruaſſent leur eſtre formel, & fuſſent ce qu'ils ſont en leur conſtitution interieure, ainſi quelques-vns ſe ſont perſuadez.

Le Meteore ſe fait de la vapeur & de l'exhalaiſon, qui s'eſleuent tant des eaux, que de la terre, & particulierement des lacqs, eſtangs, lacunes, voiries, eſgouts & autres lieux humides, gras & onctueux, d'où vient que les pays qui en ſont voiſins, ſont ſi ſouuent viſitez par les tonnerres & les orages

ſoudains, & ſi violent, qu'ils renuerſent les maiſons, deracinent les arbres, & leur donnent vne entorſe, comme faite à deſſein & à force de bras, dans le milieu d'vne foreſt. Ce que ie dis pour l'auoir veu & obſerué.

VAPEVR ET EXHALAISON.

LA vapeur & l'exhalaiſon ne forment pas ſeulement dans la region de l'air, les faux feux & ardens, les orages, les vẽts & les tonneres, mais produiſent auſſi dans les entrailles de la terre, ſelon leur meſlange, & la matrice pure ou impure qu'elles rencontrent, tout ce qu'il y a de metaux, de pierreries & de mineraux.

Elles font encores le ſemblable dans le petit monde, ie veux dire dans l'homme, ſelon le lieu où la vapeur & l'exhalaiſon, qui s'eſleuent d'vne chaleur intemperée des viſceres & des entrailles, ſe rencontrent, ſoit dans les reins, ſoit dans le ſang, ſoit dans les eſprits, ſoit dans le cerueau, ou s'eſtant fermentees, elles forment des impreſſions minerales, qui ſont les cauſes des plus grandes & occultes maladies qui le puiſſent aſſaillir, d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont aëriennes, & ſe ſaiſiſſent de la plus noble & plus ſublime region de ce petit monde.

De là procedent les pierres, les choliques nefretiques, les gouttes dans les par-

ties terreſtres, comme les reins & les ioinctures des os.

Si dans le ſang & les eſprits, de là les melancholies, les ennuis, les triſteſſes, les courtes fureurs, les rages & les phreneſies, & toutes ces maladies ſi peu connuës, quoy que frequentes, & ſi peu gueriſſables par les remedes commūs de la medecine vulgaire.

La vapeur eſt vne eſpece de fumée legere, attenuée & bien rarefiée, chaude & humide, prouenant de l'eau, diſons pluſtoſt ſelon quelques Naturaliſtes, qu'elle eſt ce Mercure dont l'exhalaiſon eſt proprement le ſouffre; auſſi en retient-elle les qualitez.

Pour definir celle-cy, Ariſtote ne feint pas de dire qu'elle eſt vne haleine, vne fumée chaude, ſeiche & onctueuſe, qui s'eſleue de la terre, & parce qu'il peut y auoir du plus ou du moins, ſi elle abonde en onctuoſité, d'elle s'engendrent les cometes, & toutes les impreſſions ignées qui paroiſſent dans l'air; ſi en ſeichereſſe, les vents, les orages & agitations de l'air.

Et d'ailleurs, comme les degrez de ce meſlange de vapeur & d'exhalaiſon, produiſent des impreſſions differentes, quoy qu'elles participent des elemens, comme leurs principes interieurs & leur matiere prochaine; ſi eſt-ce qu'elles ont vne forme particuliere, eſtant vray de dire, qu'il n'y a point de vapeur ou d'exhalaiſon, pour eſpurée & ſubtile qu'elle puiſtre eſſe, qui ne

participe des quatre elemens.

Ce que nous pouuons iuſtifier par la meſme raiſon qui nous a fait conclurre, qu'il n'y a point d'element pur, & qu'vn chacun d'eux en l'eſtat que nous les auons, ſe communiquent ſans ceſſe, faiſans vn commerce reciproque de ſubſtances, de qualitez & de proprietez.

C'eſt aſſez que dans l'eau nous y trouuions l'air, le feu & la terre, comme pareillement en chacun de ceux-cy tous ſes compagnons & aſſociez, amoureuſement enchaiſnez les vns dans les autres. Et partant il n'y a point de vapeur ny d'exhalaiſon, qui n'ait chacune en ſon particulier le concours & la rencontre des quatre elemens, quoy qu'imperceptibles; d'où vient que les Philoſophes ne deuroient pas appeller les Meteores, corps mixtes imparfaits, puis qu'ils ſont auſſi parfaits que les autres, & que leur eſtre ſe peut vanter d'auoir la vapeur pour matiere, & l'exhalaiſon pour forme.

Et bien que de la ſeule terre, ou de la ſeule eau de mer, ſe puiſſent former des impreſſions & meteores, ſi eſt-ce qu'il y a touſiours vapeur & exhalaiſon, parce que la terre eſtant meſlangée d'eau (autrement elle ne pourroit donner d'exhalaiſon, non plus que les rochers,) elle fournit ſon exhalaiſon attrempée d'vne eau ſubtile, graſſe & onctueuſe, & voila vapeur & hexalaiſon

de la part de la terre, quoy que ſous le nom d'exhalaiſon. Tout de meſme la mer en donnant ſa vapeur, l'a preſente meſlée d'exhalaiſon, à raiſon de la terre ſaline & ſubtile deſlayée dans ſes ondes, ce que l'experience vous fait voir par la quantité de ſel, que vous donne vn ſceau d'eau de mer eſtant euaporée à petit feu.

Qu'on ne pretende donc pas en faire des corps ſi ſimples, que s'imagine l'opinion commune, puiſque l'vne & l'autre, la vapeur & l'exhalaiſon, eſt vn corps parfait, qui admet en ſa conſtitution le meſlange des elemens, & l'vnion d'vne matiere & d'vne forme, auec des qualitez, proprietez & vertus toutes particulieres.

COMETES.

LA comete ſe forme d'vne exhalaiſon chaude, ſeiche, graſſe & onctueuſe, en la plus haute region de l'air, de maniere, que venant à ſe circuler par l'eſpace de quelques iours, elle ſe ſublime peu à peu, ſe deſchargeant touſiours de ce qu'elle a de plus aqueux, vaporeux ou groſſier; & comme elle ſe reſerre de plus en plus en ſoy-meſme par ce reiet, battuë qu'elle eſt de la chaleur du Soleil, qui contribuë à la ſublimer & la purifier, elle paruient en fin à tel poinct d'onctuoſité viſqueuſe & vaporeuſe, qu'elle fait corps, & s'allume aux rayons du Soleil, qu'elle repouſſe fortement, & dõt

la repercuſſion luy fait prendre feu, qu'elle conſerue apres autant que la matiere luy dure; que ſi elle en peut attirer d'autre ſemblable par ſa chaleur, elle l'a conuertit en ſoy-meſme, & dure en cet eſtat, iuſques à ce que ſon propre feu l'ait entièrement deuorée.

Les formes & les figures exterieures des cometes, dependent de la figure de l'exhalaiſon en l'eſtat qu'elle eſtoit, lors qu'elle a eſté embrazée.

Et parce que l'eſté, la terre ayant eſté purgée des eaux qui l'abbreuuoient, & luy donnoient vn doux temperament, quelquefois elle eſt par trop deſeichée, d'où luy viennent ces grandes rides & fendaſſes, dont elle eſt toute contrefaite.

C'eſt pour lors que les vapeurs & exhalaiſons, qui partent de al boutique des minieres qui ſont dans ſes entrailles, trouuant ces paſſages & ces portes ouuertes, affranchies qu'elles ſont de la rencontre des eaux des pluyes, ſont facilement eſleuées par le Soleil, & embraſées par ſes rayons.

Et parce qu'vne extreme ſeichereſſe rend toute la nature malade & impuiſſante, par vne trop grande euacuation de ſes vapeurs & exhalaiſons, qui recluſes dans le ſein de la terre, doiuent faire germer & nourrir les bleds, les plantes & les arbres; de là vient que les cometes ne paroiſſent gueres, qu'elles ne ſoient ſignes naturels de famine ou

maladie peſtilentielle, par l'alteration que les corps ont ſouffert ſous vne canicule trop ardante.

Il s'eſt trouué des cometes qui ont duré ſix mois & plus, ce qui procede de l'abondance de la matiere.

Elles ont auſſi par fois quelque mouuement de l'Orient a l'Occident, principalement lors qu'elles ſont fort hautes & éleuées.

Ce qui arriue de la communication que ce feu nouuellement embrazé, ſe conſerue auec le Soleil.

Et de meſme que le ſoucy & la fleur du Soleil, ſemblent ſuiure le cours de cet aſtre en quelque maniere, quoy que fixes & arreſtées par le pied, cette matiere legere qui uoit ce qu'elle eſt au Soleil, le ſuit comme ſon aymant, autant qu'il luy eſt poſſible.

FOVDRE, TONNERRE, ESCLAIRS.

CEs trois meteores ſe tiennent par la main, comme procedans d'vne meſme cauſe, quoy que differens entr'eux.

Le foudre eſt proprement le carreau embrazé ſortãt du ſein de la nuë, qui fracaſſe, qui rompt, qui met en pieces tout ce qu'il rencontre, ſans eſpargner les lieux ſacrez non plus que les profanes, & les palais des Princes non plus que les cabanes des bergers ; encore pouuons nous dire, que ces

tes retraites ſont, en plus grande ſeu-
, à cauſe de leur humilité & baſſeſſe.
e tonnerre eſt le bruit que fait ce car-
ı nouuellement allumé dans la nuë, par
:hoc de qualitez contraires, que nous
ns appellé antiperiſtaſe, qui fait que ce
il y a d'onctueux & de bruſlant dans le
nd corps de la nuë, ſe reſſerre dans le
ur de la meſme nuë, & venant à prendre
par vne trop grande condenſation &
:iſſiſſement, aſſiegé de froid & d'humi-
fait dans la nuë le bruit qu'vne barre
fer toute ardente fait dans l'eau lors
elle y eſt plongée. Ce grand bruit eſt ap-
lé tonnere.
L'eſclair, eſt ce rayon de feu qui ſemble
r'ouurir le ſein de la nuë, & par vne trop
ınde clarté momentanée (lors principa-
ıent qu'elle nous ſurprend dãs vne nuict
ſcure, & voilée de nuages eſpés) nous
louït, & ſe rend inſuportable à nos
ux. Ce qui arriue lors que la matiere on-
ueuſe prend feu; & c'eſt pour lors que le
up de tonnere ſe donne.
Que ſi le foudre abonde en matiere on-
ueuſe, ſeiche, chaude & terreſtre, il
ſcend iuſques en terre, auec des effets
erueilleux, qui ſont ſi connus que ie n'en
ırleray point.
S'il y a peu de matiere, il ſe promeine, ſe
:rt & s'éuanouït en l'air, & par fois il y
ı aura ſi peu, qu'il ſe diſſipera en meſme

temps que l'eſclair diſparoiſt, & qu'il n'aura pas meſme aſſez de force, pour nous faire entendre le bruit qu'il fait en la nuë, lors qu'il s'embraze.

C'eſt eë que l'experience nous enſeigne, tous les eſtez dans les grandes chaleurs, lors qu'apres vne iournée eſtincelante d'ardeurs, nous voyons le Ciel tout en feu, à force d'eſclairs frequents & reïterez coup ſur coup, qui ſont autant de tonneres diſſipez ſans peril & ſans bruit.

FEVX FOLETS ET ARDANS.

LEs feux folets & ardans qui ſe voyent l'eſté, plus frequemment aux cimetieres qu'aux autres lieux, nous témoignent bien que leur matiere aërienne eſt chaude, onctueuſe, graſſe & vaporeuſe, laquelle par la fraiſcheur de l'air qui l'enuironne, recueillant & ramaſſãt toutes ſes forces, s'allume par ſes eſprits ſulphurez, dont elle eſt toute remplie, & lors à raiſon de ſa legereté, ſe tient ſuſpenduë dans l'air, & danſe à la moindre agitation qu'elle rencontre.

Et comme en cheminant nous fendons l'air, & luy imprimons vn certain mouuement, qui chaſſe auant, à plus prez comme la pierre que vous iettez ſur la ſuperficie & planure de l'eau, pouſſe des cercles qui aduancent & gaignent, ſelon l'impreſſion que la vague a receuë du jet de la pierre: de là il aduiue que ce petit corps leger

ërien obeït facilement, & marche de-
t nous.

our le perdre il faut ſe coucher contre
e, y demeurer quelque temps, & pour
ce feu folet obeïſſant au mouuement
air, pour peu qu'il ſoit émeu, ſe porte
coſté ou d'autre, & principalement
rs l'eau, s'il y a quelque eſtang ou ri-
e prochaine, dont les vapeurs qui s'éle-
: la nuict en abondance, ſeruent com-
l'aimant qui attire cette matiere vapo-
e, onctueuſe & aërienne.

e là vient qu'il y a du peril de les ſuiure
uict, lors qu'ils ſont vn peu eſcartez de
s, & que leur fauſſe clarté capable de
s éblouïr, nous fait quelquefois eſga-
& perdre noſtre chemin; à quoy ils
prendre garde, à cauſe du voiſinage de
, où ces petits ardans ſe trouuent pour
linaire.

CASTOR ET POLLVX.

Es Matelots & Pelerins de la mer ſe
ont aduiſez de faire des aſtres, & de
ner à leurs meteores le nom de quel-
conſtellations, appellées Caſtor &
ux.

ſont formez d'vne vapeur onctueuſe
iſqueuſe, eſleuée du ſein de la mer, &
razée par la meſme raiſon que ces feux
s, dont nous venons de parler.

Cecy arriue ordinairement apres vn grande tempeſte, qui ayant battu l'air & le flots de la mer, en rarefie quelque part ſubtile, laquelle meſlée d'onctuoſité, de chaleur, de ſeichereſſe, & d'vn ſel bien affiné s'embraze facilement.

Et parce que bien ſouuent ces vapeurs exhalaiſons eleuées dans l'air, ſe ſeparent en deux pieces, qui s'allument toutes deux les anciens les ont appellées Caſtor & Pollux, eſtimans qu'ils eſtoient ceux dont l'hiſtoire fabuleuſe fait mention.

Que s'il n'en paroiſſoit qu'vn à la fois ils diſoient que c'eſtoit Helene; & voi des fictions, dont les noms ſont demeure depuis aux meteores & impreſſions qu s'engendrent de la mer, apres quelqu grande tempeſte.

METEORES OV IMPRESSIONS LVCIDES.

LA nuë eſt vn corps, en partie aqueux, en partie aërien, qui ſelon ſes diuerſ condenſations & eſpeſſiſſemens oppoſez Soleil, ou battus de ſes rayons, forme ta de diuerſes figures, & quelquefois des impreſſions claires & lucides; de meſme que glace du verre ſouſtenuë par vn corps ſol de, comme le mercure ou le plomb, repouſe la lumiere qui luy eſt enuoyée, & repr ſente l'image de la choſe qu'elle reçoit.

De là vient que la couronne qui paroiſt
elquefois autour du Soleil, & bien ſou-
it autour de la Lune, dans vn temps
igeux, eſt vne impreſſion claire & luci-
des rayons de cet aſtre, qui ſe trouuent
unement reflechis par les parties pro-
ines de la nuë, à raiſon de leur eſpeſſeur
condenſation.

PARELIES.

Es parelies ne ſont autre choſe que l'i-
mage du Soleil, repouſſée & repreſen-
par le chryſtal de la nuë, ſelon la force
vigueur que l'eſpeſſeur & la fermeté
on corps opaque, eſt capable de la figu-
: d'où vient que les hiſtoires font men-
de trois Soleils, qui furent veus en
me temps.

IRIS OV ARC EN CIEL.

Outes ces impreſſions meteoriques,
lucides & apparentes, ſe font par le
ours de l'aſtre lumineux, & par la reper-
ion des rayons du Soleil; & particulie-
ent l'Iris ou l'arc en Ciel formé dans
nuë, qui pour eſtre en partie diapha-
& en partie opaque & concaue, repouſ-
igoureuſement les rayons qui la frap-
t en angle droit, & forme ce grand cer-
liuerſifié de couleurs ſi agreables, ap-
é communément Arc en Ciel.

Que ſi la lumiere en eſt vigoureuſe, elle dardera ſes rayons dans la nuë qui luy ſera oppoſée, & produira vn autre Iris, mais plus foible que le premier.

Et comme ce meteore reclame la diſpoſition de la nuë, il fait encores le ſemblable à raiſon de ſes couleurs, formées en partie ſelon l'angle produit par l'atteinte du rayõ qui frappe en ligne directe, & en partie ſelõ la diſpoſition de la matiere de la nuë, qui pour auoir vn ſouffre bien meſlé & deſlayé, dans ſa grande capacité, produit vn agreable meſlange de couleurs, comme les bouteilles volantes que font les petits enfans auec vn peu de ſauon delayé dans l'eau.

Apres tout ces couleurs ſont fauſſes, & apparentes ſeulement, mais non pas ſolides, veritables & permanentes.

Il y a encores d'autres impreſſions, comme celles que les Philoſophes appellent gouffres, ouuertures, hommes armez, & autres qui ne ſont que des figures paſſageres, imprimées dans le corps de la nuë ſelon ſes differentes diſpoſitions, en partie diaphane, en partie opaque, ſecouruë de quelque lumiere, ou clarté voiſine ou oppoſée.

N V E.

LA nuë pour eſtre la mere & la cauſe de tant de meteores, n'eſt rien autre choſe en

: en ſoy qu'vn meteore, c'eſt à dire vn
roüillard eſleué par la chaleur du Soleil,
:tenué & purifié en quelque maniere par
:tte ſublimation.
Ceux qui ont paſſé ſur les plus hautes
ontagnes, ſçauent bien qu'en dire, par
qu'ils trauerſent quelquefois les nuës,
mme des broüillards qui les humectent
leur moüillent tous les cheueux.
Cette nuë n'eſt pas vne ſimple vapeur,
mme penſent quelques Philoſophes, elle
meſlée d'exhalaiſons, d'où ſe forment
eſté les foudres & les tonnerres, & ces
teores extraordinaires qui s'engendrent
:lquefois, comme les grenoüilles qu'on
d tomber auec la pluye.
: ne parle point de ces generations ſou-
:es & extraordinaires, que quelques Phi-
)phes remarquent comme des monſtres
ioſes prodigieuſes en la nature.
'n des plus curieux & plus ſubtils, nous
u'vne forte nuée accoucha d'vn veau,
ut porté entier iuſques à terre auec la
e.
1 autre aſſeure qu'il tomba vne piece
llique, d'vn poids de plus de cinquante
; de tres- difficile fuſion & extenſion,
:s moins merueilleuſe que ce cuiure de
1rhe, qui dans la fonte des metaux,
x & pierreries, par l'embrazement de
Cité riche & precieuſe, ne trouua ia-
on ſemblable.

Ils adiouſtent auſſi, qu'vn Prince curieux fit faire de cette piece metallique des eſpees & des armes a ſon vſage.

Mais comme les ſciences ne peuuent s'aſſeoir ny repoſer le pied que tres-difficilement, ſur les euenemens particuliers, où la grandeur de Dieu eſt plus à reuerer qu'à examiner, difficilement peut-on rendre compte de ces prodiges; & d'ailleurs, nous ſommes trop reſerrez dãs cet abregé pour en dire dauantage.

BROVILLARDS.

LE broüillard n'eſt autre choſe qu'vne nuë peſante, terreſtre, groſſiere & pareſſeuſe: ou vne vapeur meſlée d'onctuoſité, qui à raiſon de ſon eſpeſſeur & des exhalaiſons glutineuſes, peſantes & ſulphurees qu'elle contient, ne peut s'eſleuer plus haut que la region que nous reſpirons, d'où ſe forment de grandes maladies, par ce que reſpirant cet air impur, il paſſe en noſtre nourriture & putrefie les eſprits du ſang, pour peu qu'il y ait de diſpoſition & de malignité interieure dans l'harmonie de noſtre temperament.

Ce meteore eſt parfois ſi plein de ſouffre, qu'il eſt cõme inſuportable en ſa puanteur, & ſur tout dommageable à la ſanté.

L'hyuer dernier, duquel à peine ſommes nous ſortis, ne fournit qu'vne trop grande

xperience de ce que ie dis par les grands broüillards qui ſe ſont eſleuez par tout en ſi grande abondance, que les plus ſains & le la meilleure conſtitution, à peine ſe ont-ils garantis de maladies & d'incommoditez.

La mort a eſté ſi nombreuſe par tout, u'il ſe dit meſme qu'en de certaines proinces voiſines, il eſt mort iuſques à dix u douze mille perſonnes en vne ſeule ille.

LA NEIGE, LA PLVYE, LA GRESLE.

A neige n'eſt autre choſe que les goutes de la nuë, qui venant à ſe reſpan- & ſe deſtacher du corps de la nuë par r propre peſanteur, ſe trouuent legerent coagulées par le froid qui les enui- ne.

Que ſi les gouttes qui ſortent de la nuë, nous appellons pluye, viennent à paſpar vn air bien froid & bien gelé, pour ces petites gouttes ſe condenſent & eſſiſſent d'auantage, d'où ſe forme la le.

t quelquefois le froid eſt ſi grand, qu'il ſē ſe la nuë meſme par gros morceaux ſe forment des greſles d'vne, de deux trois liures, qui tuent & aſſomment les aux qu'elles rencontrent.

FLVX ET REFLVX DE LA MER.

VOicy vn des eſcueils le plus dangereux pour la Philoſophie & pour la ſageſſe mondaine; tous preſque font bris icy. De la vient, que tous ceux qui tendent leurs voiles dans la mer Philoſophique, ont tous cherché des chemins particuliers, qui n'ont pas eſté gueres plus ſeurs les vns que les autres.

Et pour ne point perdre temps, au recit d'vn grand nombre d'opinions de peu de fruict, les plus probables ſont celles qui ſe ſont le moins eſcartées de la meilleure.

Qu'elques-vns ont dit, que le flux & reflux de la mer qui ſe fait de ſix heures en ſix heures (& par conſequent deux fois le iour, que nous entendons de vingt-quatre heures (procedoit de la diuerſe ſituation du fond de la mer, dont les grandes cauitez panchantes & courbées de part & d'autre, eſtoient comme de grands baſſins couchez ſur le coſté, oppoſez de maniere qu'ils balottent tour à tour les eaux de la Mer, & comme la violence du reiet les fait gaigner le haut d'vn coſté, l'impreſſion paſſiue qu'elles recoiuent pour auoir eſté portées auec trop de violence, leur en imprime vn autre qui les repouſſe d'vne force égale; de maniere que de ce choq reciproque il ſe produit vn certain equilibre, qui fait

dancer la mer à heures reglées, de meſme que ces petits garçons qui ſur vne piece de bois ſouſtenue par le milieu, ſe balancent ſucceſſiuement par vn abbaiſſement & vne eſleuation alternatiue.

Si cette opinion eſt plauſible, ie m'en raporte: & d'ailleurs le mouuement du flux & reflux a vn progrez ſi doux & ſi moderé, n'auançant que vague apres vague, qu'il eſt bien facile de preſumer que cette penſée eſt vne pure fiction.

Quelques autres en approchẽt plus pres, & s'auoiſinent dauantage de la verité, attribuant d'vne part aux influẽces de la Lune e ſurcroiſt des marées, lors que le Soleil ſe rouue dans les Equinoxes, dõt les regards eceus par le corps de la Lune, augmentent a vertu au poinct de concourir aux grãdes arées qui arriuent d'ordinaire en cette eſme ſaiſon, ce qui eſt aſſez apparent.

Et de l'autre, le flux & reflux de l'Ocean i mouuement iournalier de ce meſme tre, partagé en quatre points qui diuiſent Cercle entier en quatre quarts, dont acun eſt de ſix heures, de maniere que le ogrez d'vn point à l'autre, roule come par vn aimant ſecret, les ondes de la er d'vn terme à vn autre; & le ſucceſſif faiſant ce que le precedent auoit faict, oduict vn mouuement contraire. Ce qui perpetuë alternatiuement, & entretient epriſes continuelles dans le temps de

douze heures, l'aller & le retour de ce grand corps.

D'autres surpris & estõnez de cette merueille, ne feignent pas icy de faire comme les Payens, qui sacrifioient au Dieu inconnû, si tost qu'vne cause vn peu cachée & approfondie dans les secrets de la Nature, eschappoit à leur connoissance.

Entre ces Philosophes, ceux du second aduis ont bien entamé quelque chose de la verité, mais ne l'ont pas assez descouuerte, par ce que la Lune est veritablement cause du flux & reflux, mais elle n'en est que la cause partiale & adiutrice, & de mesme qu'elle n'est dans les animaux que cause partiale du flux & du reflux de la moüelle de leurs os, qui se trouuent pleins dans la pleine Lune, & vuides à moitié dãs son declin; & que la Nature animale dont la vigueur & la viuacité interieure correspond de sa part aux mouuements & impulsions de cet Astre, est vne cause interne & necessaire pour cõcourir en la production de cet effect (estant vray d'ailleurs, que le mouuement de la Lune ne fait plus cette impression dans le corps mort d'vn animal) Aussi disons-nous que la mer est pourueuë d'vne vertu secrette & interieure, qui se delecte & s'esiouyt de se mouuoir, & correspondre aux mouuemens & sollicitations de la Lune.

Et comme cette vertu n'a esté respan-

duë par la Nature dans ces grands corps, qu'auec vne grande douceur pour en rendre les agitations reiglées, modeſtes & retenuës; de là vient que les mers qui ſe trouuent de petite eſtendue, & reſſerrees comme en des braſſieres, ont auſſi moins de vertu, d'où procede la pareſſe de leur flux & reflux preſqu'inſenſibles, quoy qu'apparés, comme en la mer mediterranée & en quelques autres.

Dont il ne ſe faut pas eſtonner, par ce que ſi cette vertu interieure auoit eſté cõmuniquée en telle abõdance, que la Mediterranée l'eut auſſi forte & apparente que l'Ocean l'a maintenant, il eſt certain que par la regle de proportion, le mouuement de l'Ocean auroit eſté ſi violent, que ſes ondes rauageroient toutes les terres voiſines, & qu'il ſeroit vn theatre perpetuel d'orages & de tempeſtes, ſuppoſé la force & la violence de ce mouuement exceſſif.

DES GRANDES MAREES.

POur les grandes Marées, ce n'eſt pas aſſez d'en attribuer la cauſe à la Lune, faut encores y ioindre l'influëce de quelques conſtellations particulieres qui reuenent pour lors, dont la vertu eſt de conſerſer l'air & l'eſpeſſir, de ſorte qu'il ſe cogule & ſe conuertit en eau.

La terre meſme ſe trouue abbreuuée

auec plus d'abondance en cette saison, & principalement aux equinoxes de Mars.

Et comme en ce temps l'air s'espessit & l'eau s'augmente, il se rarefie apres & attire quant & soy (secouru qu'il est de la chaleur du Soleil, & de l'influence des autres astres) vne grande quãtité d'eau, d'où procede la diminutiõ des eaux de la mer, aussi bien que des eaux douces qui abbreuent la terre : d'où il appert, que l'air mesme a un flux & reflux tardif, insensible & semestre, par cette conuersion qui ne se marque que de loing à loing.

Ce n'est pas que ie veueille faire passer mes sentimẽs pour des veritez, ny pour des oracles, mais en matiere de raison où il n'y va que de chercher les sentimens les plus probables & plausibles, ie ne m'attache à personne, pas mesme à ma propre raison, estant tout prest de la quitter pour vne meilleure. Ce que ie dis pour toutes les questions de la Physique, où mal-aisement ie m'accorde auec l'opinion commune.

LA SALVRE DE LA MER.

D'Vn precipice nous voicy tombez en vn autre, & le meilleur fruict que nous deuons recueillir de l'incertitude & foiblesse de nos raisonnemẽs, est de les soumettre à Dieu seul, à ses saincts reuelations & à son Eglise, par vne foy bien ar-

ente & animée de charité ; du reſte nous
n pouuons parler & nous entretenir ag-
greablement, cõme d'vne hiſtoire ancien-
ne, ou de ce qui ſe paſſe dans les pays éloi-
gnez, au bien & à la fortune deſquels nous
ne prenons aucun intereſt.

La ſalure de la mer, (ont dit quelques
ens) eſt la ſueur de la terre ; plaiſante
reſuerie, comme ſi quelques artiſans fai-
ſoient vn grand feu dans le fonds de ſes en-
trailles, pour luy faire venir la ſueur ſur le
front, laquelle ſe deſtrempe iournellemeut
auec les eaux de la mer.

Cette opiniõ eſt peu ſupportable, & ſent
la fiction, quoy qu'à l'examiner de bien
pres, elle pût auoir quelque choſe de bon.

D'autres ſuppoſent vn embraſement vni-
uerſel ; c'eſt peut-eſtre lors que ce cocher
mal adroit, ne ſçeut pas bien conduire le
chariot du Soleil, dans ſa courſe ordinaire,
& qu'il ſignala par ſa perte, la temerité de
ſon entrepriſe. Quoy qu'il en ſoit, la terre
ayant eſté bruſlée, rendit beaucoup de ſel,
dont les eaux de la mer firent leur profit.
Autre fable & fiction.

La plus authoriſée & reſpectée, ſoit par
ſon antiquité, ſoit par ſon autheur le Prin-
ce de la Philoſophie, a mis en auant que
le Soleil attire de la terre & du fonds de la
mer des exhalaiſons, leſquelles eſtant par-
uenues à la ſuperficie de la mer, deuien-
nent ſi pareſſeuſes & peſantes, qu'elles ne

peuuent s'éleuer plus haut, & ſe delayant auec les ondes, de ce meſlange ſe produit la ſaleure de la mer.

Mais cette opinion a peu de force, parce que l'exhalaiſon eſtant d'vne nature chaude & ſeiche, plus elle s'eſleue plus elle a de legereté; que ſi la terre qui eſt au fonds de la mer, humectée & abbreuée d'vne ſi grande quantité d'eau qu'elle porte ſur ſon eſtomach, ne laiſſe pas de reſpirer & pouſſer hors de ſoy des exhalaiſons de cette qualité, qui ont bien la force de percer trois ou quatre, voire cinq cent braſſes d'eau, pour s'eſleuer iuſques à la ſuperficie, qui eſt vne region aerienne & legere; ie demande, pourquoy y eſtant paruenues, & rendues comme plus legeres par leur ſublimation, elles ne s'eſleueront pas plus haut? & pourquoy le Soleil qui les frappe à plomb, & qui a bien eu aſſez de force pour les tirer du fonds des eaux, n'aura pas aſſez de vigueur pour eſleuer plus haut la matiere des meteores, qui s'engendrent & ſe produiſent en la region de l'air.

Ie dis donc, que la ſalure de la mer ne procede d'autre cauſe, que du temperament qu'elle a receu dans ſon meſlange, lors que la main de la Sapience eternelle a diſtribué à chacũ de ces grãds corps, les vertus, proprietez, & qualitez neceſſaires aux charges & fonctions où ils eſtoient appellez.

Et comme uous n'auons point d'Ele-

ent qui ſoit pur, & qui ne ſe trouue meſlé
:s trois autres, pour concourir à vne fin &
tention generale, & y contribuer à frais
mmuns ; de meſme que la terre a eſté
eſlée d'eau, d'air & de feu, ſans leſquels
le auroit eſté ſterile & incapable de ge-
:ration.

Il eſt certain, que les eaux qui par le
mmandement de Dieu ſe ſont retirées en
1 canton de la terre, ſe ſont trouuees
eſlées d'air, de feu & de terre, qui vnis par
.e main diuine ont produit la ſalure, ou
ſel,

Sel qui n'eſt autre choſe qu'vn meſlange
en attrempé d'eau, de terre, d'air & de
1, comme vn bauſme propre & conuena-
:, ſoit pour conſeruer ce grand corps &
defendre de la putrefaction, ſoit pour
generation & nourriture des animaux;
ant vray de dire que de tous les alimens
ſtinez à la nourriture, il n'y en a point
ſi vigoureux que ceux qui abondent en
; d'où vient que le vin eſt ſi nourriſ-
it, parce qu'il n'eſt autre choſe qu'vn
fixe & volatil, vnis par vn agreable mé-
ıge.

Les viandes qui ont le plus de ſel, ſont
plus nourriſſantes ; entre leſquelles
les qui ſont roſties, nourriſſent dauanta-
que les autres, qui ayant eſté bouillies,
t perdu vne bonne partie, de leur ſel, qui
ſt diſſous & reſpandu dans le bouillon.

Et bien qu'on nous puiſſe alleguer que les eaux de riuiere ſont douces, on peut reſpondre, que ſi elles ſe trouuent douces à comparaiſon des eaux de mer, c'eſt par ce qu'elles ont eſté comme filtrées, paſſant par les pores de la terre.

D'où vient, que pour deſſaller l'eau de la mer il faudroit la filtrer par le ſable, comme elle fait tous les iours, pour nous donner des caſcades, des fontaines & des ſources de riuieres; eſtant vray que ce qu'il y a de nature eſpeſſe, onctueuſe & ſaline, eſt retenu en paſſant, de maniere, qu'il ne luy demeure que le ſel plus ſubtil, neceſſaire à ſa conſeruation. Tel qu'on le trouue dans l'eau des riuieres, quand elle eſt diſtillée.

Ce que l'experience nous demonſtre eſtre veritable, comme nous auons dit cy-deſſus, n'eſtant rien de ſi facile que de tirer & d'extraire du ſel, de l'eau que vous beuuez tous les iours.

Et partant il y a lieu de dire que la ſalure de la mer procede de ce que l'eſprit de Dieu qui eſtoit porté ſur les eaux, a procuré par les ordres de ſa diuine Prouidence, cette ſorte de meſlange pour le bien & l'auantage de la nature, liant les elemens par vne eſtreinte amoureuſe, & les enclauant les vns dans les autres d'vne maniere ineffable & incomprehenſible, pour les engager à vn meſme party, à vne meſme fin, & les porter à vn meſme but.

NAISSANCE DES FONTAINES ET RIVIERES.

IL n'eſt rien de ſi certain que la terre eſt poreuſe comme vn eſponge, & que les ſtres attirent continuellement à eux les hoſes legeres & vaporeuſes : de maniere ue les vapeurs qui çà & là ſe pourmenent ans la terre, arriuans à quelque cauité, où lles s'eſpeſſiſſent & ſe coagulent, elles e conuertiſſent en eau, & voila la ſource les fontaines, ſi les vapeurs ſont en petite bondance ; & des fleuues ſi en grande uantité. De là vient que nous voyons dés ources ſi frequentes dans les pays monta-neux, & ces belles caſcades naturelles, ue l'artifice & la deſpenſe des Princes ne eut imiter, ou du moins égaler.

Et comme ces eaux ſont plus eſleuées & ublimées que les autres, auſſi ſont-elles lus legeres & plus agreables, mais tou-efois moins ſalubres que celles des riuie-es, par la raiſon que nous auons dite ail-eurs, & que ie ne puis rebattre.

Et parce qu'on pourroit eſtre en peine où procede vne ſi grande quantité de va-eurs, pour fournir à vn ſi grand nombre e fontaines & de fleuues ; nous diſons que eau de la mer ſe communiquant & ſe di-tribuant par les pores de la terre, elle eſt ttirée en forme de vapeur par la region rochaine de l'air, ſelon la diſpoſition des

lieux, du Soleil & du terrain, d'où partent les fontaines.

Et quelquefois encore l'eau se presente auec tant d'abondance, qu'il semble que la terre soit percée de part en part, & que la mer se conserue vne descharge par cette ouuerture; & parce que pour arriuer à cette extremité, il faut faire de grands contours & circuits, & trauerser les entrailles de la terre, elle se purifie & se dessalle par ce moyen.

Obseruez encores l'industrie & l'addresse de la nature, qui fait mesnage de tout, & fait profiter la terre de ce dechet; estant vray que le sel qui luy demeure pour droit de peage & de tribut (lors que l'eau de la mer se respand dans ses entrailles) sert à l'engraisser & la rendre fertile, ce qui est d'autant plus vray, que pour rendre vne terre sterile pour iamais, il n'y a qu'à luy oster son sel & son bausme, ce que les Naturalistes peuuent faire bien facilement.

Qu'on ne s'estonne donc pas de voir en quelques endroits, des riuieres presque toutes formées dans leur berceau, s'eschapper comme de dessous terre, auec tant de vigueur qu'elles n'ont pas le loisir de monstrer la teste, qu'elles courent aussi-tost entre les bras de leur mere, ie veux dire la mer, à laquelle toutes les riuieres doiuent hommage, & où elles se portent par vne pente naturelle, & par vne douce violé-

ce, ſollicitées qu'elles ſont par vn aymant interieur & exterieur à cette courſe.

Interieur, telle qu'eſt leur vertu ſecrete; exterieur, tel qu'eſt le cours des aſtres d'Orient en Occident, & la vertu ſecrete de la mer qui les appelle à ſoy par vn ſagage muet & venerable, pour ſe remplir, & fournir aux grandes charges où la nature l'oblige.

Ie ne parle point icy des eaux minerales ſulphurées, bitumineuſes, ſalines ou vitrioliques, dont nous voyons tant de vertus ſecretes, occultes & cachées; vn chacun en ſçait la raiſon, eſtant vray qu'elles ne ſont telles qu'à raiſon des lieux où elles paſſent, eſtrempées qu'elles ſont de vitriol, de ſoulfre, d'alun, d'arſenic, ou de quelque autre miniere, & dont l'experience pour l'ordinaire eſt perilleuſe.

D'où vient qu'on ne les doit ordonner aux malades, qu'apres en auoir fait vne exacte diſcuſſion; ce qui ſe peut facilement connoiſtre par le miniſtere de la diſtillation & l'examen des ſels & vitriols qui entrent en leur conſtitution.

DES VENTS.

NOus voicy bien eſcheus par la qualité du ſuiet qui nous tombe à la main: les vents doiuent remplir les voiles de ce diſcours; & Dieu vueille qu'ils ne rempliſſent point quant & quant le vuide de nos penſes, & celuy de nos cœurs.

Que ſi à raiſon de leur eſtre formel, &

conſtitution particuliere, ils ſont de ſi difficile diſcuſſion, peut eſtre ne le ſeront-ils pas moins à raiſon de leur production, quoy que baſtarde & illegitime, puiſque la vanité ſemble en quelque maniere eſtre vn effet de leur engeance, par la proximité du nom, auſſi bien que de nature.

Bref, ſi la connoiſſance de noſtre neant & de nos imperfections nous fait ignorer les cauſes de noſtre vanité, nous pouuons dire que la foibleſſe de nos raiſonnemens, nous rend bien incertains en la deſcouuerte de la cauſe des vents, auſſi bien que de leur nature.

Chacun parle des vents, quel eſt celuy qui n'en redoute les violences? demandez aux Matelots, qui ne peuuent rien ſans eux, ne les reconnoiſſent ils pas pour maiſtres de leur nauigation & voyages de long cours?

Ne leur ſeruent-ils pas comme á leurs maiſtres? ne les reuerent-ils pas comme leurs Seigneurs, dont ils redoutent la cholere & les ſoudaines fureurs?

Cependant quel eſt le Philoſophe, qui iuſques à preſent nous ait donné vne connoiſſance bien palpable de leur cauſe.

Et bien que mon opinion ait quelque choſe de tout particulier en cette rencõtre, comme en la plus part des autres difficultez de la Phyſique, ſi eſt-ce que ie ne pretens pas l'honneur de l'auoir decidée.

Si elle plaiſt, elle ſera receuë, iuſques à

e qu'vne meilleure la deſmonte & luy faſ-
: quitter la place : en vn mot, ie ne pre-
ens point à la gloire de cette deſcouuerte,
on plus que du mouuement perpetuel, ou
e la quadrature du cercle.
Sans donc nous amuſer aux opinions fri-
oles qui n'ont point de ſolidité, non plus
ue de defenſe, paſſons à la principale auſſi
:en faut-il tirer païs, & me reſſouuenir que
ans le peu de champ que i'ay de traiter les
ioſes, l'entrée & le portique de mon baſti-
ent, en a deſia cõſommé vne bonne partie
Ariſtote dit que la matiere des vents, n'eſt
en autre choſe, qu'vne exhalaiſon chaude
ſeiche, dont le mouuement eſt de ſe
ouuoir ſur les coſtez.
Voila l'opinion la plus vigoureuſe, & cel-
qui s'eſt acquis le plus de credit entre
s Philoſophes, mais il me ſemble qu'il re-
e encores beaucoup de choſes à connoi-
re, ſoit à raiſon de la nature de cette ex-
ılaiſon, ſoit de la maniere en laquelle ſe
it ſon fracas.
Nous dirons donc que le vent n'eſt autre
oſe qu'vn meteore eſleué de la terre, meſ-
d'exhalaiſon & de vapeur fort ſubtile, ou
uſtoſt de deux ſoulfres differens, lequel
:ant paruenu à vne certaine eſleuation,
condenſé par le froid qui l'aſſiege, aigui-
par conſequent les deux ſoulfres qui en-
:nt en ſa conſtitutiõ, iuſques au point d'e-
ıter, il ſe creue pour lors, & fait violence

dans l'air, par le grand fracas produit par la contrarieté de ces deux soulfres ennemis.

Fracas qui se desploye sur les aisles, marquant dans son débris vne certaine circonference concaue, estenduë & dilatée à proportion de sa force, & de l'impression de ce meteore. Enfin cõme le foudre se forme par cette action, que nous auons appellée Antiperistase, le vent fait tout le semblable.

Mais pour rendre compte de ces particularitez bien succinctement & clairemẽt, ie n'allegueray pour raison de cette opinion, que quelque experience puisée du sein de la nature.

Ie dis donc que ce meteore a deux soulfres contraires en sa composition, autrement il ne feroit pas fracas & vne puissante agitation de l'air comme il se fait en son desbris; si contraires, chaud & froid. D'où vient que les vents sont proprement des cruditez & indigestions produites par vne chaleur bastarde, estrangere & defectueuse, dõt nous voyons l'experiencedans les estomacs foibles & mal composez.

Et comme le monde est vn grand corps, aussi a-t'il ses maladies & ses indigestions, qui excitent ces agitations promptes, ces dilatations soudaines, qui ne laissent pas d'estre afferentes au bien public & à la grande famille de l'vniuers; puisque les vents sont employez à la purification de l'air, aussi bien qu'à la nauigation.

Nous pouuons encores fournir vn exem-
e sẽsible d'vne meſme choſe à plus prez,
ur l'experience qui ſe faict de l'or dit pe-
nt, ainſi appellé, par ce que ſi vous en met-
z deux grains auſſi menus que la poincte
une aiguille ſur le bout d'vn couſteau, &
ipproches, de la chandele il eſclate, &
ict vn bruit aigu qui incommode l'ouye.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache que l'or
t vn corps doux, peſant, ſolide, que le
u & tous les corroſifs de la Chymie, ne
:uuent perdre ny conſommer. Cepen-
int s'il ſe trouue meſlé auec vn certain
)ulfre qui luy eſt ennemy, & qu'ils vien-
:nt à ſe ioindre par la rencontre d'vne
ıaleur, qui les ſerre & les eſtreigne de
'op prez, il ſe faict vn fracas merueilleux
connû de peu de gens, par l'antipathie
: ces deux ſoulphres qui ſe creuent en-
:mble.

Ce qui eſt encores de plus remarquable,
ſt que la violence de cette impreſſion ſe
ict tout au contraire de la poudre à ca-
on ; celle-cy s'eſleue naturellement en
aut, mais l'or petant au contraire fait
)n impreſſion en bas, par l'inclination &
appetit, qu'il ſe conſerue vers le lieu de
)n origine.

Cette violence eſt telle, au rapport de
uelques curieux, que deux ou trois onces
'or reduittes en or petant, ſont capables

d'enfoncer les plus grands vaiſſeaux en pleine mer.

Si donc nous voyons dans la nature, qu'vne rencontre de deux ſoulfres differents & ennemis, tous deux peſants, produit vn meteore capable de faire vne agitation violente au de là de toute penſée, & ſans qu'il prenne feu (de meſme que le vent) pourquoy ne diray-ie pas que le vent admet en ſoy deux ſoulfres ennemis, dont l'vn eſt froid & l'autre eſt chaud, qui ſont cauſes de cette agitation turbulente, qui par fois luy faict repouſſer l'air circonuoiſin auec tant de rapidité & de violence, que les plus fermes ont peine d'y reſiſter.

Et pour monſtrer comme la cauſe qui fait eſclater l'or ainſi preparé, procede neceſſairement de l'antipathie & contrarieté de deux ſoulfres, dont l'vn eſt fixe & l'autre volatil, l'vn froid & l'autre chaud; c'eſt que pour luy oſter cette qualité, il n'y a qu'à le meſler auec le ſoulfre commun, lequel deuore ce ſoulfre froid & volatil, & laiſſe l'or dans le meſme eſtat qu'il eſtoit auparauant, ſans qu'il luy reſte plus aucune malignité.

Pour ce qui peut eſtre de ſon mouuement, il eſt certain que ce meteore eſtant de nature aërienne, il ne peut ſe mouuoir du mouuement des corps peſants & ſolides, comme les pierres, qui ſe portent au centre de la terre.

:t d'ailleurs eſtant battu par le froid de
egion de l'air, iuſques à la concauité de
uelle il s'eſleue, il eſt contraint de ſe
›andre ſur les coſtez & circulairement,
neſme que l'air ſe meut circulairement,
›ouuant auoir de mouuement plus con-
.able que le ſpherique.

Ce que nous apprenons par l'experience
tourbillons qui precedent par fois les
ndes tempeſtes, que les Matelots ap-
lent grains de vents, parceque ſe bri-
t directement ſur leurs teſtes, dans le
nct vertical & perpẽdiculaire de ce fra-
qui ſe reſpand ſpheriquement, la choſe
›oſée demeure comme immobile. D'où
nt qu'ilstournoient le vaiſſeau auſſi bien
: les ondes, ſans le pouſſer ny auant ny
iere, ny à droit ny à gauche.

C'eſt pour lors qu'il y a grand danger de
ifrage, ſi les voiles ne ſont promptement
›atus: ce que ie dis pour en auoir veu
cperience.

Que ſi ces preuues ſenſibles ne donnent
:z de ſatisfaction, ſoit pour deſcouurir
iature des vents, ſoit pour expliquer
rs impreſſions violentes, ie ſeray fort
e d'en receuoir de meilleures, & de chan-
: d'aduis à la rencontre d'vne verité plus
›arente.

Et parce que le Soleil eſt la cauſe de l'eſ-
ation des vapeurs, & exhalaiſons qui
ſleuent de la terre; de là vient que l'eſté

il les attire doucement en ſon leuer lors qu'il eſt proche de la terre, & que foibles comme elles ſont, elles ſe diſſipent & ſe reſoluent doucement à la premiere attaque, & au moindre cõbat qu'elles ſouffrent dans l'air ; d'où ſe forment ces petits vents Etheſiens frais & agreables, qui accompagnent le leuer de cet aſtre.

Ceux dont la matiere eſt forte & vigoureuſe ſe trouuent froids, ſecs, chauds, ou humides, ſelon la region d'où ils partent, à raiſon de l'air qu'ils pouſſent par leur impetuoſité.

Si du Midy, humides, chauds & maladifs ; ſi du Septentrion, froids & ſecs ; ſi du Leuant, moderement ſecs & chauds ; ſi du Couchant tout de meſme, ou vn peu moins.

Enfin s'il arriue que cette matiere qui d'ordinaire s'eſleue de la terre (ainſi qu'on le peut apprendre par l'vſage des nauigations, où il s'obſerue que les vents viennent touſiours de la coſte) ſe trouue reſerrée dans les cauitez de la terre, où elle puiſſe ſe circuler par vn eſpace de temps, & que par le froid qui l'enuironne, elle vienne à eclater: de là procedent les tremblemens de terre, & quelquefois le renuerſement des citez entieres, ainſi que l'hiſtoire nous le certifie.

Les ſignes prochains & plus apparents de ces ſortes de tremblement de terre, ſe

ment à connoiſtre, ſoit par le Soleil
deuient paſle & obſcur, ſoit par vne
de tranquillité d'air, ſoit par le trouble
'agitation des eaux de puits, ſoit par des
its & mugiſſemens ſouſterrains, ſoit
n par vn mouuement ſoudain & vio-
t des flots de la mer, ſans agitation d'air
cedente ; ou par vn froid ſoudain &
n ordinaire, ſi c'eſt dans le cœur des
leurs & le plus fort de l'eſté.
Comme ſi la nature nous vouloit aduer-
par tant de ſignals, qu'elle redoute no-
perte ; qu'il ne tient pas à elle, que
s n'euitions le dommage de cette pro-
ine tempeſte.
De rendre icy raiſon de toutes ces par-
laritez, ce ſeroit conſommer trop de
s, & paſſer au de la des termes que nous
s ſommes preſcripts.

MIXTES ET METEORES PARFAICTS.

. eſt temps de laiſſer la region de l'air,
our viſiter la moyenne region de la ter-
n laquelle ſe forment & ſe produiſent
meteores de ſa nature, c'eſt a dire pe-
ts, ſourds & muets comme elle eſt.
dis moyenne, parce que les Naturali-
la diuiſent en trois, comme celle de
r ; dont la plus haute eſt celle qui ali-
nte les plantes, & ſouſtient les animaux;

& la plus baſſe, celle qui ſe trouue entre la ſuperficie concaue de ſa moyenne region & le centre de la terre.

L'opinion commune appelle ces meteores parfaits, a raiſon de la forme qu'elle leur attribue, autre que celle des elements dont ils ſont compoſez: ce qu'ils ne font pas au reſpect des autres meteores, qu'ils appellent imparfaicts, quoy qu'auec peu d'apparence & de raiſon, comme il a eſté dit.

Entre les meteores de la terre, il y en a de pluſieurs façons & de differentes manieres; les vns ſont meſlez de beaucoup de terre, dont ils ſont purgez par le feu; comme les metaux. Les autres ſe liquefient facilement, comme les ſels & les vitriols; les autres difficilement, comme le ſoulfre, l'arſenic, l'antimoine & beaucoup d'autres; les autres ne ſe peuuent iamais diſſoudre, comme les pierres & les carrieres, que l'artifice de nos Maſſons & Entrepreneurs, ſçait elabourer ſi artiſtement, & faire reſpecter des moins curieux dans l'œconomie de leurs ſuperbes baſtiments.

METAVX.

LEs Pheniciens pour rendre les ſtatuës de leurs Dieux plus venerables que les autres, s'aduiſerent de les faire repreſenter

ter auec vn ſac d'argent, qu'elles tenoient à la main, comme pour recompenſer & ſalarier leurs adorateurs.

Ils vouloient dire par là, que l'auarice des hommes & l'intereſt particulier, eſtoit le Dieu veritable des gens du monde.

Et comme nous ne valõs gueres mieux auiourd'huy que ces pauures abuſez, & peut eſtre encores moins, puiſque la deſcouuerte de la Verité Incarnée, ſi aymable & ſi adorable, ſe tourne deuers nous à plus grande confuſion; il n'y a pas grand mal de faire leuer le chapeau & fleſchir le genoüil, ſous le ſeüil & l'entrée de metaux, à ceux qui en sõt les idolatres, auparauãt de les pourmener dans leur palais ſouſterrain.

Les metaux ſont proprement des corps durs, peſants, fuſibles & malleables, formez dans les entrailles de la terre, par vne eſpece de veines qui ſe reſpandent çà & là, comme dans vn grand corps, & dont la vertu eſt ſi puiſſante, qu'au rapport de nos nouueaux Hiſtoriens, elle pouſſe quelquefois la miniere hors de la terre haut d'vne pique ou de deux, en forme pyramidale, groſſe par le bas comme la cuiſſe.

Leur matiere eſt eſloignée ou prochaine; l'eſloignée eſt vne eau graſſe & mercuriale appellée vapeur, deſtrempée d'vne terre bien ſubtile, comme d'vne exhalaiſon ſeiche & chaude; de maniere que l'vne & l'autre ſe regardent en cette pre-

miere vnion, comme forme & matiere, ou principes eſloignez de la generation des metaux.

La prochaine eſt appellée ſoulfre & mercure ; de ſorte que celuy-la faſſe office de forme, ce qu'il merite à raiſon de ſa fixation & de ſa chaleur ; & celuy-cy de matiere, comme plus diffus & plus eſtendu, eſtant certain que les metaux ne different point entre eux par leur mercure, mais ſeulement par leurs ſoulfres, & par les differences du plus & du moins de leurs coctions, comme auſſi de leurs meſlanges purs ou impurs.

En cette ſecõde cõpoſition les deux parties qui s'y rencõtrent, different des precedentes, en ce que la vapeur & l'ẽxhalaiſon remarquées pour premieres cauſes de la compoſition precedente, ſont bien minces & peu ſenſibles, & qu'en celle-cy elles ont de l'eſpeſſeur & de la condenſation ; de maniere qu'elles ſont ſenſibles & viſibles, s'il faut croire les maiſtres de l'art, & principalement ces ſages & anciens Philoſophes, dont la lumiere a penetré les plus profonds ſecrets de la nature, ſans luy auoir fait outrage ny violence.

Et bien que dans la premiere vnion qui ſe fait de la vapeur & de l'exhalaiſon, le ſens n'y puiſſe apperceuoir ou deſcouurir aucune choſe, à raiſon de ſa grande ſimplicité ; ſi eſt-ce que l'vne & l'autre ſont

deſia compoſées des quatre elemẽs en particulier, ſpecifiez & reſerrez par vne forme propre & ſpecifique, qui fait que l'vne eſt alloüée pour matiere premiere metallique, l'autre pour forme de cette matiere, à raiſon de ſa vigueur, chaleur & ſeichereſſe, qui luy communique les proprietez de cuire & digerer ſon mercure, & le porter enfin par pluſieurs rectifications, coctiõs & ſublimations, iuſques à la derniere perfection, qui eſt l'or, comme le dernier degré où la nature ſe repoſe.

Pour definir le metail, on peut dire que c'eſt vn corps malleable, vn mixte parfait inanimé, aqueux, meſlé d'vne terre ſubtile, cuit & digeré par la chaleur de la terre & par la ſienne propre, ſecouruë toutefois de la chaleur & de l'influence des aſtres, condenſé & coagulé par le froid exterieur.

Ce qui eſt d'autant plus croyable, qu'eſtant expoſé à la violẽce du feu, il ſe reduit en mercure, c'eſt à dire en vne eau fixe & permanente; ce qui procede du iuſte temperament du froid & du chaud, du ſec & de l'humide, vnis auec tant de iuſteſſe, qu'ils pourroient eſtre conſeruez en cette fuſion iuſques à la conſommation des ſiecles, ſans s'alterer, ſans ſe deſtruire, ny diminuer de la moindre partie.

Ce qui doit ſeulement eſtre entendu du corps de l'or, qu'on peut dire eſtre vne Sa-

lemandre, ſoit par ce que ſon element, ſon aliment & ſa vie eſt le feu, ſoit par ce qu'il eſt encores plus pernicieux que cet animal, que les Poëtes repreſentent ſous la figure d'vn ſerpent volant.

Les voyes obliques par leſquelles on court à ſa poſſeſſion, & mauuais vſage, auquel d'ordinaire il eſt employé par les voluptueux, forme vn venin & vn ſuc, qui n'eſt que trop dommageable au ſalut de leurs ames.

Il y a ſix eſpeces de metaux, l'or, l'argent, le cuiure, le fer, l'eſtain, & le plõb; quelques-vns veulent admettre en cet ordre, le mercure, mais ils ſe meſcontent: car outre que la definition des metaux ne luy conuient pas, n'eſtant pas malleable; C'eſt qu'il eſt proprement la ſemence ou plutoſt la matiere prochaine, de laquelle ſe forment tous les metaux, & particulierement le corps de l'or, lequel il imite en ſon poids, teſmoignant par cette peſãteur, l'vnion tres-parfaicte des quatre elements en ſa ſubſtance, voire meſme en vn bien plus haut degré qu'elle n'eſt pas dans l'argent, lequel auſſi eſt plus leger.

Que ſi vous voulez ſçauoir pourquoy le mercure n'humecte aucune choſe de celles qu'il touche, quoy qu'il paroiſſe en forme d'eau coulãte & chryſtalline, c'eſt à raiſon de la forte vnion qu'il y a en l'aqueux & le tereſtre ſubtil qui ſe trouuent meſlez, &

ſortement vnis en ſon corps. Donc celuy-cy eſtant diffus en toute les parties de celuy-là, & celuy-la renfermé & enclos en celuy-cy, chacun d'eux ſe trouue tellement borné par ſon compagnon, que ſon eau ne peut outre-paſſer les bornes de ſon terreſtre, pour communiquer ſon humidité naturelle a quelqu'autre ſubiet que ce ſoit; le meſme que la terre ſubtile, pour eſtre neſlée auec ſon eau par vne tres grande egalité, a bien la vertu de la retenir & de l'arreſter auec elle, mais non pas de la cõſerver & luy dõner vne fermeté permanente, d'où vient qu'il nous paroiſt en forme d'eau dans vne agitation continuelle.

Les metaux ont pour proprietez la coagulation, la fuſion, la malleation, ou l'extenſion de leurs parties, & la couleur: quelques-vns d'eux ont encores l'aduſtion; d'où vient qu'à la longue ils s'euaporent au feu, ce qui ne peut eſtre dict de l'or, lequel ſeul eſt parfaict entre les metaux.

Et bien que les autres en leurs degrez particuliers ſoient parfaicts, nous diſons que cette perfection ne regarde que l'eſpece, en laquelle ils ſont rangez, qui de ſoy eſt immuable, & partant tres-parfaicte, tant vray que l'argenteité, c'eſt à dire l'eſpece de l'argent en ſoy, a toute ſa perfection; (quoy que les indiuidus qui y ſont paruenus, ſoit par vne longue coction, ſoit par leurs diſpoſitions, ne ſoiẽt pas pour ce-

la arriuez au dernier degré de perfection qu'ils eſtoient capables d'acquerir) mais non pas les indiuidus qui y ſont contenus, car s'ils euſſent perſeueré plus long temps dans les entrailles de la terre, en ſe perfectionnant par le ſurcroiſt des coctions, ils euſſent paſſé par tous les degrez, & fuſſent arriuez enfin à la perfection de l'or.

Et de meſme que l'enfant nouueau-nay, ne laiſſe pas d'eſtre vne creature raiſonnable parfaicte, quoy qu'il ne ſoit pas homme parfaict, ce qu'il ne peut acquerir qu'auec le temps & le cours de quelques années : tout de meſme le plus vil & le plus abiect des metaux, ne laiſſe pas d'eſtre vn corps parfaict en ſon degré, bien qu'en quelque maniere & par comparaiſon il puiſſe eſtre dit & appellé imparfaict, s'il eſt mis en parallele auec l'or.

PIERRES ET PIERRERIES.

LA nature eſt d'autant plus admirable en la production de ſes creatures, que pour faire tant de diuerſitez, & de varietez, elle n'a que quatre elemens, qui luy ſeruent de lettres pour former tant de paroles, & nous faire vn diſcours de ſi longue haleine, & diuerſifié d'vn ſi grand nombre de choſes. Les pierres & les pierreries ſont ſes ieux, & ſes diuertiſſemens, cheriſſons celles cy tant qu'il nous plaira, elles ne luy couſtẽt pas plus que les autres, tout eſt de meſme matiere, ie veux dire ſeconde ou

prochaine, les metaux, les pierres & pierreries, voire meſme les vegetaux ; & s'il y a quelque ſorte de difference en ces ſortes de ſuiets, c'eſt à raiſon de leur forme, & non pas de la matiere commune qu'ils participent.

Et comme la creſme des choſes eſt de meſme nature que le l'aict, & que les ſeroſitez du meſme l'aict; auſſi pouuõs nous dire que tous ces corps ne different en matiere, que par le plus ou le moins de pureté, & de fixation, ſous la difference des matrices où ils ſe rencontrent.

Et parce que cette opinion paroiſt auec un viaſge nouueau, il faut luy éclaircir le teint & la faire paroiſtre dans ſon luſtre, ſous l'eſclairciſſement & la déduction du procedé merueilleux de la nature, tant en la production des metaux que des pierreries. Les elemens fecondez qu'ils ſont par les influences celeſtes, & animez en quelque façon de ce feu naturel dont ils ſe trouuent pourueus, reſpandent ce qu'ils ont de vertus ſecretes dans le centre de la terre, qui en eſt le conſeruateur.

Et parce que ce meſme centre eſt vn ouurier qui n'eſt iamais oiſif, à raiſon de ſon feu interieur, qui correſpond auec l'exterieur, i'entẽds celuy du Soleil en la production & generation des choſes, ſi toſt qu'il reçoit ces vertus elementaires, ſubtilement meſlangées d'air, d'eau, de feu & de terre,

il ne manque pas de les ſublimer & les éleuer en haut.

Soit par ce que l'action naturelle du feu, eſt de pouſſer en haut les parties legeres d'vn corps fluide.

Soit par ce que le peu de ſolidité & de cõdenſation, que ces choſes ont en leur premiere cõſtitution, obeyt volontiers à l'impreſſion qu'elles reçoiuent, & qui les pouſſe vers la ſuperficie de la terre.

Soit parce que la nature ne pouuoit operer & produire ſes ouurages, par vne operation continuelle & ſans relaſche, que par ce ſeul moyen.

Soit auſſi par ce que le Soleil & les aſtres, pour eſtre liberaux & nous cõbler de leurs bien-faits, par la communication de leurs influences, ne laiſſent pas d'attirer continuellement, comme des ventouſes ardãtes, du plus profond de la terre, les vapeurs, les exhalaiſons, & toutes les choſes legeres capables de paruenir à vne region plus éleuée qu'elles ne ſont.

Mais comme la nature de ces choſes eſt graſſe & onctueuſe, quoy que legere, elles ſe deſpoüillent d'vne partie de leur graiſſe en ſe ſublimant, & pendant que la partie plus ſubtile & aërienne continuë ſon chemin, ce qui s'eſt attaché aux parois d'vne terre ſubtile, ſe cuit & ſe digere par le tẽps auec elle, iuſques à ce qu'elle acquiert enfin vn peu de ſolidité, laquelle abreuée des

nouuelles vapeurs qui paſſent aupres d'elle, elle en prend & coagule ce qu'elle eſt capable de condenſer, & rien plus, c'eſt à dire dix parties de mercure contre vne de ſoulfre.

Pour lors cõme ſon eſtomach eſt plein, elle ne trauaille plus qu'a cuire & à digerer; ſans qu'elle puiſſe deuorer dauantage que ce qui la raſſaſie, d'où il arriue que par vne longue ſuite d'années, la coction & la ſolidité de ce premier ſoulfre comme leuain, ſe communique à toutes les parties de ſon mercure, & voila le metail formé, pur ou impur, ſelon la rencontre du lieu & de la terre auec laquelle il a eſté formé; ſi aduſte & impure, aduſte & impur, comme le fer & le cuiure; ſi pure & non bruſlante, pur & non bruſlant, comme l'or & l'argent.

Obſeruez que pour faire tout ce meſnage, il falloit que la terre fut poreuſe; d'où vient que ces vapeurs qui vont ſe ſublimant, ſi elles ſe rencontrent en vn lieu où elles ayent loiſir de ſe circuler; elles ſe condenſent, ſe coagulent & ſe forment en eau, laquelle eſt capable de produire les metaux ſelõ ſõ meſlãge & ſa qualité; ſi ſulphurée & mercuriale, autant qu'il en faut pour le metail, de la ſe formẽr les minieres.

Que ſi l'eau ou le mercure y abonde dauãtage, & que le ſoulfre s'y trouue en trop petite quantité, ſuppoſé qu'elle ſe trouue dans vne cauité de terre qui ſoit pure, & que

d'ailleurs elle ſoit cõdenſée par le froid de ſa region, elle ſe condenſera & coagulera en forme de chryſtal diaphane.

Pour lors ce n'eſt plus vn metail, mais vn autre mixte; & voila les diamants, ſuppoſé qu'il n'y ait point de ſoulfre; ou le rubis s'il y en tant ſoit peu; ou quelque autre pierre precieuſe, ſelon le poids & le meſlange dece ſoulfre, & de ce mercure ſublimez.

Enfin comme entre ces vapeurs & exhalaiſons frequentes, ce qu'il y a de pur ſe ſublime auec l'impur; les plus nobles productions ſe forment de ce qu'il y a de pur; pendant que l'impur eſt reietté par la nature du ſuiet qui ſe forme, autant qu'il luy eſt poſſible.

Et parce qu'il s'en eſleue vne bonne partie, qui arriue iuſques à la ſuperficie de la terre, & meſme qui paſſe plus loin, d'où ſe forment les meteores; ce qui ſe trouue de pur en la ſuperficie de la terre, s'vnit & ſe ioinct à la graiſſe de la terre, d'où ſe formẽt les ſimples, les plantes & les vegetaux, & cela ſert encores à pourrir, fermenter & multiplier les grains que noſtre labourage luy donne en depoſt.

De la vient qu'ayant fait trauailler la terre l'année preſente, nous la laiſſons repoſer l'année prochaine, afin que ſa nourriture & ſon l'aict ayant eſté conſommez par noſtre moiſſon, le cours d'vne année

de repos luy donne loisir de se rafraischir, se renouueller, & faire prouision de cette vapeur onctueuse & mercuriale, qui s'éleue du plus profond de cet element, pour se ioindre au sel de la terre, affoibly par vne trop grande euacuatiõ, afin qu'il reprenne ses forces & son premier embonpoint, par l'engrais & le suc de ce nouuel aliment.

Cependant tout ce qui se trouue d'impur en cette matiere onctueuse & vaporeuse, qui s'eleue sans cesse par vn progrez continuel, est reietté à quartier, d'où se forment les pierres, par ce que cette matiere conseruant quelque sorte d'onctuosité, elle se condense au moindre froid exterieur qu'elle rencontre, & se durcit facilement: d'où viennent la grande quantité des carrieres, qui sont comme les remparts, les fortifications & les bastions, sous la clef & la foy desquels la nature a loge ses thresors, pour les defendre de l'auarice des hommes.

DE L'AME ET DV CORPS ANIME'

LEs anciens Philosophes n'ont iamais esté plus empechez, qu'en la recherche & discussion de l'ame; leurs pensées les plus ordinaires s'arrestans sur le poids des choses qui entrent en la constitution du corps, les iugeoient incapables de contribuer à la vie, autre chose qu'vne disposition lourde & passiue; ce qui leur faisoit con-

clure, qu'il falloit l'emprunter d'vne autre Sphere que de celle des elemens.

Les aſtres, qui leur ſembloient ſi ardens, ſi agiles & remplis de tant de vigueur, & d'ailleurs ſi fermes & conſtans en la durée de leur eſtre, & de leurs cours, eſtoient par eux eſtimez les peres de la vie, & les cauſes vniuerſelles des choſes qui ont mouuement par vn principe interieur, appellé ame, qu'ils eſtimoient eſtre vne parcelle de ces feux ſuſpendus.

D'autres, pour raiſonner auec plus de facilité d'vne ſi grande varieté d'effets produits & operez dans le ſein de la nature, s'aduiſerent de les renfermer dãs l'enceinte d'vne ſeule ame, qu'ils appellerent vniuerſelle, par ce qu'elle rempliſſoit toutes choſes de ſa vertu, quoy que diuerſement, à raiſon des differentes diſpoſitions, qu'elle rencontroit dans les ſubiets capables & ſuſceptibles de mouuement.

Mais la verité qui a diſſipé tous ces nuages & fantoſmes d'erreurs, nous apprend que l'ame en general, eſt la forme ſubſtantielle du corps naturel & organizé, pourueu d'vne puiſſance prochaine de vie; forme qui ſe reſpand par toutes les parties du ſuiet appellé viuant.

Ie ſçay bien qu'Ariſtote luy donne le nom d'acte, & non pas de forme, mais il eſt à obſeruer qu'il employe l'effect pour la cauſe; ce qui eſt aſſez ſouuent permis

aux Philosophes les plus seueres.

Enfin si en peu de mots vous voulez sçauoir ce qu'est l'ame en general, que nous pouuons diuiser en vegetatiue, sensitiue & raisonnable, elle est le principe interieur de mouuement dans les choses viuantes, c'est à dire principe de uegetation dans les plantes, principe du sentiment dans les animaux, & principe du raisonnement dans les raisonnables, sans qu'on en puisse admettre dauantage, parce que les operations produittes dans les suiets animez, se reduisent à trois points.

Dans le premier sont les operations immanentes au suiet corporel, ainsi appellées parce qu'elle y demeurent fixes, & ne s'eschappent point au dehors; c'est ainsi que la nourriture & l'accroissement au respect d'vne plante sont qualifiées operation fixe & immanente.

Au second sont contenuës les operations legeres & passageres, produites par le secours & le ministere des especes intentionnelles, c'est à dire sensibles; & voila l'operation de l'animal, qui se faict par l'entremise des sens, lors qu'il d'escouure & apperçoit vn obiet qui passe deuant ses yeux, ou qu'il entend vne volée de canõ, ou qu'il sent l'odeur d'vne rose.

Celle-cy a cela de particulier, que sur les aisles de l'espece des obiects, elle semble se porter hors de soy, & se ioindre à vn terme

éloigné, quoy qu'en effet toutes ces operations ſe produiſent en la ſphere & capacité interieure des ſens, d'où vient qu'elles peuuent eſtre appellées immanentes.

Au troiſieſme ſont les operations immanentes produites dans vn ſuiet ſpirituel, telles ſont le vouloir & l'entendre au reſpect de l'ame raiſonnable, qui ſans déplacer, ſe replie ſur ſoy-meſme, & produit ces admirables conſerts & reflections que nous appellons raiſonnemens.

Il eſt bien vray qu'Ariſtote a crû, que l'ordre ſenſitif pouuoit eſtre diuiſé en deux branches; l'vn mobile & portatif d'vn lieu en vn autre, tels que ſont les animaux qui ont progrez & mouuement local; l'autre immobile & arreſté, quoy que ſenſible, tels que ſont les animaux domiciliez & enclos dans la cauité & dureté de leurs eſçailles, comme l'huiſtre.

D'où vient qu'ils ſont appellez Zoophytes, c'eſt à dire plantes animaux, de ce qu'ils participent de l'vn & de l'autre, de la plante l'immobilité du lieu, de l'animal le ſentiment & la vie.

De ce genre ſont les huiſtres à l'eſcaille, & quelques autres. Mais comme cette remarque eſt de peu de conſideration, nous ne nous departirons point de noſtre premiere diuiſion.

De pretendre qu'vn meſme ſuiect ſoit animé de trois ames, parce qu'il vegete,

qu'il sent & qu'il raisonne, il ya peu d'apparence, soit par cequ'vn mesme suiet ne peut estre animé de plusieurs formes, dans vne bonne Physique, soit parce qu'il ne peut auoir plus d'vne nature specifique.

Mais comme les choses inferieures sont virtuellement contenuës dans les superieures ; aussi disons-nous que l'ame sensitiue dans les animaux comprend virtuellement la vegetatiue, c'est à dire qu'elle y exerce les operations de la vegetatiue ; de mesme que dans l'homme, la raisonnable comprend en vertu, la sensitiue & la vegetatiue ; aussi n'est il pas necessaire de multiplier les estres sans besoing & sans necessité, lors qu'vn seul peut suppléer à la fonction de plusieurs.

Que l'ame soit diuisible ou indiuisible, c'est ce qui demande éclaircissement, estant vray que la vegetatiue est diuisible, ainsi que l'experience iournaliere des entes des arbres nous l'apprend, voire mesme la sensitiue en quelques animaux, comme serpens & poissons, carpes, brochets & autres, dont les parties diuisées se remuent, s'agitent & se meuuent long temps apres leur separation.

Mais quant à la raisonnable, elle seule est indiuisible. Doù vient que de mesme que nous disons, que Dieu est indiuisiblement au tout & en chaque partie du tout de l'vniuers, aussi disons-nous que l'ame raison-

na>le eſt indiuiſiblement au tout & en chaque partie du tout du corps humain.

Auec cette difference, qu'elle y eſt comme forme, ce que Dieu n'eſt pas a l'eſgard de l'vniuers, parce qu'il eſt en tout & par tout comme ſouuerain, eternel & infiny, & non pas comme cauſe informante.

FACVLTEZ DE L'AME EN general.

CE n'eſtoit pas aſſez à la nature d'animer les ſuiets terreſtres, groſſiers & corporels, ſi elle ne les pouruoyoit quand & quād de certaines facultez & puiſſāces d'agir interieurement, & capables de publier & produire au de hors leurs actes interieurs.

Facultez, qui ſont comme les inſtrumens & les exploiteurs des ſecretes vertus de l'ame, & qui ne ſont gueres moins diſtinctes & differentes de l'ame, que l'officier & le miniſtre le peuuent eſtre du Prince

Elles ſont encores differentes de leurs operations & de leurs actes, de meſme que la cauſe l'eſt de ſes effets, & que le principe fixe & immanent ſe trouue diſtinct d'vne action ſimple & paſſagere.

Et comme toutes les operations vitales des choſes, ſe peuuent reduire en cinq claſſes, auſſi n'en faiſons nous que cinq ordres, la vegetation, le ſentiment, l'appetit, le mouuement local, & le raiſonnement.

Auſſi doit-il ſuffire pour inſtifier cette

partition, qu'entre les corps animez, les vns v egetent ſeulemet, comme les plantes; les autres vegetent, ſentent, & ſont pourueus d'appetit, comme les huiſtres & les zoophytes; les autres vegetent, ſentent, & outre l'appetit ont encores le progrez & mouuement local, pour ſe ioindre a l'obiet qui appelle & ſollicite leur inſtinct, comme le chien & le cheual. Les derniers ont encores le raiſonnement, pour comble de toutes ces operations, & voila l'homme, qui acheue & perfectionne cette harmonie

CORPS HVMAIN.

QVi auroit le loiſir de deſuelopper par la poincte & le raſoir d'vne exacte Anatomie, tous les reſſorts, les mouuemens & les pieces miraculeuſes qui entrent en la compoſition du corps humain, deſcouuriroit l'vne des plus grandes merueilles de la nature.

Et ſi ces ſortes de gens appeſantis dans la chair, & ſous le faix des plaiſirs infames & ſordides, qui par la crainte qu'ils ont du chaſtiment de leur vie, diſent parfois qu'il n'y a point de Dieu, pour ne point troubler leur felicité brutale, par vne penſée pour eux ſi funeſte & ſi affligeante; ſi, dis-ie, quelque autre choſe que la volupté ſenſuelle eſtoit capable de les occuper, & qu'vne honneſte curioſité portat leurs pen-

ſées & leurs deſirs, à voir & contempler les diſſections & anatomies qui ſe font iournellement par nos Medecins, dont la main eſt ſi adroite, qu'on peut dire qu'ils excellent & ſurpaſſent tous les ſiecles paſſez en cette connoiſſance. Ie m'aſſeure que leur ſens trouueroit vne demonſtration capable de les cõuaincre, & de les deſarmer de leur impieté.

Mais parce qu'il faut faire diligence, nous ferons comme ceux qui courent la poſte, & voyent en courant diuerſité de pays ſans mettre pied à terre, pour en conſiderer les particularitez.

Nous diſons donc que le corps humain eſt formé de parties diſſimilaires, comme les os, la chair, le ſang, la graiſſe, la peau & les autres, capables & diſpoſées pour ſeruir de demeure & de domicile à l'ame raiſonnable.

Il a ſes bornes & ſes limites de grandeur & de petiteſſe; que la nature n'outrepaſſe iamais, que pour faire des Nains ou des Geants.

Il a ſa figure & ſa forme exterieure, belle, bien ſeante & agreable, correſpondante aux qualitez de ſon temperament, lequel plus il eſt doux, mol & fluide, par le ſang & la pituite, plus il eſt beau & bien formé, ſoit en ſon coloris, ſoit en la ſymmetrie & proportion des parties exterieures.

Si chaud & bruſlé, cholerique & bilieux

la forme n'en est pas si belle, ny le teint si agreable.

Le cœur, le foye, le poulmon, le cerueau, en sont les parties interieures plus considerables & comme les principes.

Les veines, les arteres & les nerfs, les vaisseaux destinez aux esprits, dont les vns sont vitaux, & ainsi appellez, soit parce qu'ils respandent la vie par tout le corps, soit parce qu'ils se fabriquẽt dans le cœur, qui est la fontaine de vie, où se porte la plus pure portion du sang formé dans le foye, par vne petite veine qui se desrobe de la veine caue; ainsi ditte à raisõ de sa cauité & profondeur, comme vn grand reseruoir de cette substance si bien elaborée, pour la distribuer en suitte par tout le corps, de mesme que la lumiere du Soleil se respand par tout nostre Hemisphere.

Les autres sont dits animaux, parce que de vitaux qu'ils estoient au cœur, ils sont faicts animaux au cerueau, & partant propres pour la fonction des sens.

Estant paruenus en cette region haute & froide, il s'espurent dauantage, iusques au point de s'embrazer & deuenir lumineux, cognoissans, & capables d'estre employez à la fabrique des Phantosmes (s'ils sont conseruez en cette partie superieure) de sensibles qu'ils estoient en toutes les parties du corps animal, où ils sont respandus & distribuez. C'est ainsi que par cette sublima-

tion, de vitaux qu'ils eſtoient au cœur, ils aquierent la qualité deſprits animaux au cerueau, c'eſt a dire connoiſſans.

La moüelle, la graiſſe & le ſein ou le ſuif, en ſont les parties moyennes. Les autres parties ſont ou ſeminales, comme la peau, les membranes, les os, les dents, les cartilages, les veines, les arteres, les nerfs, les ligamens, les tendons & les fibres; ou elles ſont ſanguines comme la chair.

Les ongles, le poil & les cheueux en ſont comme le rebut, le reiet & les excremens, quoy qu'il ne contribuent pas peu à ſon ornement. Le ſang, la pituite, la bile & la melãcholie, en vn mot les quatre humeurs, ſont comme les quatre elements du corps humain.

Des aliments qui ſont employez à ſa nourriture, la partie la plus ſucculente & de plus facile conuerſion, ſe faict chile; la plus terreſtre & plus peſante eſt euacuée, par les vaiſſeaux que la nature a deſtiné à cet effect.

Ses facultez ſont de trois ordres, pour reſpondre à la dignité de l'ame raiſonnable, qui contient virtuellement la vegetatiue & la ſenſitiue, d'où vient qu'elles ſont vegetatiues, ſenſitiues & raiſonnables.

AME VEGETATIVE ET SES facultez.

LA vegetatiue eſt aſſez connuë par la definitiõ & la nature de l'ame en general, mais parce qu'elle menevn grãd attirail de facultez auec elle, il faut ſçauoir qu'il y en a de Princeſſes & Souueraines, telle qu'eſt la nouurriſſante, l'accroiſſante & l'engendrante; & d'autres ſeruantes & miniſterielles à celles-là, comme l'attractiue, la retentiue, la digerante, l'expulſiue.

Et parce qu'elles ſont encores d'aſſez grande conſideration, pour ne pas operer immediatement, mais ſeulement par l'entremiſe d'vn tiers qui exploitte leurs vertus, nous leur donnons pour inſtruments, la chaleur naturelle, & cette humidité radicale qui reluit par toutes les parties interieures & exterieures du corps animé, comme le Soleil de ce petit monde, dont le mouuement & la courſe continuée d'vn terme à vn autre, & du dedans au dehors, entretient le beau iour de la vie.

HVMIDE RADICAL EN TOVS LES AAGES DE L'HOMME.

SI l'humide radical, ou pluſtoſt ce bauſme & cette huile celeſte qui entretient & faict luire la lampe de noſtre vie, eſtoit

de telle qualité, que ſon propre feu ne deuorat point ſa propre ſubſtãce, ou que celle-cy fixe & permanente cõme vne certaine toile, qui ſe blanchit & ſe perfectionne dans le feu, pluſtoſt que de s'y conſommer, fut capable de reſiſter à la pointe deuorante du feu naturel & interne de noſtre nature, ou en tout cas que celuy-cy ne fit autre fonctiõ que celle d'eſclaircr; il ne ſeroit point neceſſaire que la nature nous euſt pourueu d'vn cuiſinier interieur, capable d'appreſter les viandes, de les preparer, & les conuertir à noſtre vſage.

Mais parce que le flambeau de noſtre vie ſe conſomme en eſclairant, & qu'il ſe bruſle encores quelquefois par les deux bouts, en la perſõne de ceux qui s'adonnẽt aux excés & aux deſbauches, la nature nous a munis d'vne vertu ſecrete & adroite, qui ſçait faire le precis des choſes pour reparer les ruines de cet humide radical & le conuertir en ſa nature.

Il eſt vray que dans le ieune aage, la vigueur en eſt ſi entiere qu'elle tourne tout à profit, & trouue l'art de faire de l'vſage du pain, du vin, des viandes, des fruicts, & autres alimens, vn ſang pur & bien temperé, vne chair ferme & ſolide, vn teint vif & animé.

Ce qu'elle faict iuſques à vn certain degré de conſiſtance, pourueu que les excez ou l'intemperie de l'air ne trouble point cette

œconomie ; mais depuis que paruenu au periode de ſon exaltation, il ne peut monter plus haut, qui eſt enuiron l'aage de vingt à vint cinq ans ; pour lors il ſe repoſe, non tant pour reprendre haleine, que pour tenir teſte aux ennemis, que cette meſme concoction a introduict auec elle dans la forteresſe de l'humide radical.

Et parce qu'en voulant reparer les ruines du bauſme de noſtre vie, l'alſment eſtrãger qui s'eſt conuerty, a pris lettre de naturalité, quelque pureté & liurée dont il ſe puiſſe parer, il ſe ſent touſiours du lieu de ſa naiſſance, & ne s'accorde iamais ſi bien auec le naturel, dans leur plus iuſte balancement, qu'il ne fauoriſe touſiours l'entrée aux eſtrangers, quoy que ſous vne enſeigne amie en apparence.

Pendant tout ce temps, qui eſt l'aage viril, il y a force & vigueur dans cette lumiere produitte à communs frais, en partie par l'huile naturel, en partie par le ſubſidiaire ou l'eſtranger nouueau-venu, qui a remply le lieu & la ſceance de l'humide naturel conſommé.

Et comme tous deux s'efforcent, à qui s'acquerera le plus de credit dans ce petit eſtat, pour paruenir enfin à la ſouueraineté; la nature humaine ſe trouue bien de leurs bons offices, & paroiſt pour lors la plus robuſte & la plus vigoureuſe.

Cependant l'eſtranger qui faict tous les

iours de nouueaux amis, & ſe fortifie de nouuelles forces, debilite peu à peu le vray bauſme naturel, par vne conuerſion iournaliere d'aliments, qui pour n'eſtre pas parfaictement cuits & digerez, comme ils eſtoient en l'aage de dix-huict à vingt-ans, y introduict ſemence de noiſe, de diuiſion & de foibleſſe.

De là procedent les mauuaiſes digeſtions. Et comme cette ſuye s'accroiſt & s'augmente de iour à autre, enfin elle s'eſpeſſit, & pour lors elle noircit & trouble de ſorte l'huile de noſtre vie, qu'elle ne iette plus qu'vn petit feu, qui va touſiours en diminuãt, iuſques à ce qu'à grand peine & à la longue, elle ne donne plus qu'vn iour ſi obſcur & ſi ſombre, qu'il ne ſent plus à la fin que la fumée & l'odeur d'vne chandelle fraiſchement eſteinte, dont la meſche conſerue encores quelques eſtincelles importunes à autruy, & à elle-meſme.

Et voila les degrez marquez, par leſquels de l'aage viril nous cheminõs à vne vieilleſſe ſupportable, & de celle-cy à vne faſcheuſe & decrepite.

FACVLTE' NVTRITIVE.

IL éſt bien facile de conclure à la ſuite du diſcours precedent, que la nature n'a iamais rien faict de ſi aduantageux pour la conſeruation de l'animal, que de le pour-

uoir

uoir d'vne vertu nutritiue, capable de reparer les breſches que l'humide radical ſouffre tous les iours, ſoit par ſon propre feu, ſoit par l'atteinte de tant de petits feux eſtrangers & deuorans, que la friandiſe des cuiſiniers, & noſtre gourmandiſe y introduiſent iournellement auec vne abondãce dommageable.

D'où vient que la bouche eſt vn des plus grands meurtriers du genre hamain, que ſi l'on en pouuoit condamner les excez, & quant & quant eſtouffer ces faux Dieux, que nos idolâtres ſenſuels adorent tous les iours, i'entends Bacchus & Venus, il eſt ſans doute que l'aage des hommes ſeroit plus riche, plus precieux & ſans comparaiſon plus nombreux d'années, qu'il n'eſt pas auiourd'huy.

Cette matiere meriteroit bien vne bõne touche, mais nous trouuerons quelque iour vn lieu propre pour la deduire, & en faire voir toutes les particularitez.

Pour reuenir à noſtre but, nous diſons que cette force ſecrete ou faculté nutritiue dans le ſuiet viuant & animé (ſoit purement vegetatif comme la plante, ſoit ſenſitif comme l'animal, ſoit raiſonnable cõme l'homme) n'eſt autre choſe qu'vne vertu naturelle, par laquelle l'aliment eſt chãgé & conuerty en la ſubſtance de la choſe qui ſe nourrit.

Et par ce que cette operation ne ſe peut

faire, que l'aliment broyé ſous la dent, ne ſoit precipité dans l'eſtomach, comme dãs vne marmite pour y cuire & digerer, & qu'eſtãt par luy preparé & apreſté, il doit eſtre attiré par toutes les parties qui ont beſoin de nourriture, apres ſa derniere concoction generale, qui ſe fait au foye, c'eſt pour cette raiſon que la nature les a pourueuës de petites bouches, comme des ſangſuës, qui attirent & ſuccent de ce laict vermeil, autãt qu'il leur en faut pour leur repas iournalier.

Et cõme ce n'eſtoit pas aſſez à la faculté, d'attirer, ſi cette vertu n'eſtoit accompagnée de la puiſſance de retenir, eſtant vray que ſi la choſe n'auoit fait que paſſer & couler ſans arreſt, la partie ſeroit demeurée affamée; de là vient la neceſſité d'vne ſeconde puiſſance miniſterielle, appellée retentrice.

Et d'ailleurs, cet aliment dont la coction eſt commencée & bien aduancée dans l'eſtomach, ſous la forme du Chile (qui eſt vne eſpece de laict fort eſpais) il ſe perfectionne au foye en forme de ſang, & ſe communique en cet eſtat à toutes les differentes cellules du corps humain, où il ſe porte par les veines appellées capillaires, par ce qu'elles ſont deliées comme les cheueux, où eſtant arriué par ces petits canaux, il ſe ſpecifie à raiſon de la matrice & de la partie qu'il arrouſe.

Auſſi pouuons-nous dire, qu'il n'acheue

de ſe digerer en dernier reſſort, qu'en ces petits eſtomacs, d'où vient qu'ils auoient beſoin d'vne vertu concoctrice & digerante, pour s'engraiſſer, & conuertir ce ſuc en leur propre ſubſtance.

Et par ce qu'il n'y a rien de ſi pur, qui n'ait en ſoy quelque ſorte d'impureté meſlãgée. Cette derniere coctiõ faiſant boüillir ſon aliment, en fait euaporer de certaines humeurs & exhalaiſons fuligineuſes, qui s'eſchappent par les pores & ſe reſoluent en ſueurs dans la ſaiſon de l'eſté, & ſe diſſipent l'hyuer par vne tranſpiration inſenſible. Et voila la vertu expulſiue eſtablie pour la quatriéme faculté miniſteriele de la nutritiue.

Enfin, c'eſt elle qui a charge de balayer la maiſon, & d'en chaſſer toutes les ſuperfluitez & immondices.

Si vous demandez quel eſt l'obiect de la vertu nutritiue, on vous dira qu'elle n'en a point d'autre que l'aliment, ſur lequel elle trauaille par l'entremiſe de ces quatre facultez, pour le conuertir en la ſubſtance de ſon ſuiet.

VERTV ACCROISSANTE & augmentatiue.

PViſque la nature ne preſente les choſes viuantes que dans le berceau, & il n'appartient qu'à Dieu ſeul de les faire ſortir du cahos, & les produire en vn moment dans la plenitude de leur force & vigueur;

il ne faut pas trouuer eſtrãge, que la nature ait communiqué à chaque ſuiet viuant vne vertu interieure & ſecrete, appellée augmentatiue, qui va de iour en iour le fortifiant & l'enrichiſſant de quelque ſurcroiſt de matiere, par la conuerſion des aliments qui ſe changent en ſa ſubſtance, iuſques à ce qu'il ait atteint vne iuſte grandeur & meſure.

Meſure que la diuine prouidence a ordonnée à chacune des creatures, de crainte que l'excez des vnes ou des autres ne troublât la belle ſymmetrie de ſon eſpece, & ne fournit des monſtres & des choſes eſpouuentables, plutoſt que des corps bien formez, agreables, & reiglez à l'idée & au modele de leur original, placé de toute eternité dãs les threſors de la ſapience.

De la vient que cette vertu feconde & accroiſſante, n'eſt autre choſe que l'influence de ce principe interieur, par laquelle le ſuiet viuant, ſoit plante, ſoit animal, ſoit homme, arriue à ſa iuſte grandeur, & repare les ruines que l'attaque de la maladie y faict quelquefois.

C'eſt ainſi que de maigre, attenué & deſſeiché qu'il eſtoit, il reprend ſon premier embonpoint & ſa graiſſe, & paroiſt en ſuite dans le meſme eſtat qu'il poſſedoit auparauant cette diſgrace.

A le prendre proprement, cette vertu augmentatiue regarde le ſuiet viuant,

qui par le moyen des aliments va tous les iours augmentant de matiere & de quantité, iuſques à vn certain degré de conſiſtance parfaicte; où eſtant arriué, bien que le ſuiet repare tous les iours quelque choſe de ſon humide radical, par vne eſpece de cõuerſion, qui en quelque façon peut eſtre dite accroiſſante, ſi eſt-ce que ce n'eſt qu'improprement; parce que pour meriter ce tiltre, il faut plus receuoir qu'on ne perd; d'où vient que les hommes qui deuiennent gros ſur l'aage, ne laiſſent pas de ſentir les effects vigoureux de cette vertu augmentatiue & accroiſſante, puiſque s'ils ne croiſſent en hauteur comme les cedres, au moins croiſſent-ils en rondeur comme les oignons.

Ariſtote dit que l'accretion eſt vn mouuement à la quantité, mais les modernes l'expliquent mieux, diſans, que ce'ſt vn changement à l'eſgard de la quantité, par lequel vn ſuiet viuant, demeurant touſiours le meſme en nombre, s'achemine d'vne moindre & imparfaicte quantité, à ne plus grande, iuſques à la perfection de ſa conſiſtance naturelle.

Que le ſuiet viuant demeure touſiours le meſme en nõbre, quoy qu'il aduance dans l'aage & les ſiecles aduenir, cõme les cheſnes; il ſuffit de dire q'uils conſeruent touſiours la meſme forme, qui les promeine parmis des differentes figures & alterations

Et comme les choſes doiuent ce qu'elles ſont, à la qualité de leur forme, il eſt ſans difficulté, que la forme du cheſne perſeuerant en l'arbre, depuis le premier iour de ſa naiſſance, iuſques au dernier de ſa vieilleſſe chenuë, il demeure touſiours le meſme en nombre.

Que s'il auoit changé de forme, il auroit eſté cheſne & ne l'auroit pas eſté en meſme temps, ce qui enclot vne contradictiõ, & partant vne impoſſibilité.

En cette operation vitale, le ſuiet viuant tient lieu de cauſe efficiente & principale. L'ame eſt le principe ſubſtantiel de l'action, puiſque la forme emporte touſiours l'honneur de toutes les actions qui ſe produiſent par vn ſuiet, dans lequel elle ſe rencontre.

La chaleur naturelle en eſt la cauſe inſtrumentale; ſon obiect, l'aliment.

La cauſe finale n'eſt autre que l'operation parfaicte du ſuiet viuant & animé, qui ne peut eſtre cenſé parfaict & accomply de tous points, qu'il ne ſoit arriué au dernier periode de ſa conſiſtance.

D'où vient peut-eſtre que nos anciens politiques, qui n'ont pas moins excellé en la Philoſophie naturelle, qu'en la morale, n'ont voulu admettre les hommes dans les charges publiques, qu'ils n'euſſent atteint l'aage de vingt cinq ans, c'eſt à dire, le point de leur conſiſtance parfaicte & re-

quiſe pour la plus noble operation de l'hõme, qui eſt le raiſonnement & le iugement.

Auſſi eſt-il à remarquer qu'entre les parties naturelles du corps, les vnes croiſſent plus que les autres, & d'autres encores plus tradiuement que leurs compagnes; ce qui procede de la vertu ſpecifique de chaque partie, ordonnée de la prouidence pour conſeruer la ſymmetrie du corps humain; que ſi le nez d'vn enfant croiſſoit autant que ſa cuiſſe, ſeroit-ce pas vn monſtre à faire peur?

Que cette augmentation ſe faſſe par vn mouuemẽt ſucceſſif, & non pas momentanée, les diſpoſitions precedentes requiſes en l'aliment, & le nouueau trauail de la partie qui le doit employer en ſa nourriture, par ſa derniere main, font bien voir qu'il faut du temps, ſoit pour cette coction derniere, ſoit pour la ſeparation, qu'elle eſt obligée de faire du pur de l'impur; ce qui ne ſe peut faire que par vne operation douce & lente; adiouſtez, que le procedé de la nature en fait d'alterations, n'eſt iamais violent, & partant n'eſt point momentanée, mais ſucceſſif.

FACVLTE' GENERATIVE.

CEtte vertu eſtoit autant neceſſaire dans le ſuiet animé, que ſes proprietez & operations ſont diſtinctes & differentes des deux autres; la nutritiue con-

ſerue la partie par vne conuerſion de ſubſtãce, l'augmentatiue l'accroiſt par ce meſme ſecours ; mais la generatiue fait toute autre choſe, par ce que ſon but & ſa viſée ſe porte à produire au dehors, vn ſubiet ſemblable à celuy dans lequel elle reſide.

Celle-cy regarde le general & le public, & la conſeruation de l'eſpece ; les deux autres, le particulier & le ſeul intereſt de l'indiuidu qu'elles ſouſtiennent. Et partant la generatiue eſt d'autant plus noble, que ſa fin eſt plus releuée.

Que ſi vous voulez ſçauoir pourquoy la nutritiue & l'augmentatiue ſe preſſoient au commencement, auec tant de haſte & de promptitude, on vous reſpondra, que ce n'eſtoit que pour le ſeruice de celle-cy, qui d'ordinaire attend la conſiſtance parfaite de ſon ſuiet, pour operer meurement & auec plus de vigueur, où eſtans paruenuës, comme elles ſe repoſent en quelque façon (au moins au reſpect de l'augmentation du propre ſuiet) elles fourniſſent de matiere, qui eſt elabourée par la generatiue auec tant d'adreſſe & d'induſtrie, que ſous vn petit corps fluide & poreux, comme dans les animaux, elle y renferme toutes les idées du corps animal ; de maniere que la moindre partie les contient toutes, cõme la plus grande, & ne manque iamais de les faire eſclorre & les pouſſer au dehors par l'eſprit qui y preſide, pourueu

qu'elle ſoit receuë dans le lieu conuenable qui luy eſt deſtiné à cet effet.

Si donc vous voulez ſçauoir, qu'eſt ce que cette vertu generatiue dans le ſuiet viuant & animé? ſouuenez vous que ce n'eſt autre choſe que cette faculté par laquelle il produict ſon ſemblable en ſubſtance, & ce par le moyen d'vne ſemence, ou d'vne choſe qui luy eſt aucunement proportionnée & luy correſpond, comme le ſurgeon de l'arbre ou de la plante, par lequel nous trouuons l'art de la multiplier & d'en conſeruer l'eſpece.

Entre les choſes viuantes, il s'en trouue qui ſe produiſent d'elles-meſmes, & s'eſchappent facilement des cellules de leur ſemence, comme les grains & les oignons, que nous voyons germer d'eux-meſmes, & arriuer au poinct de la perfection qui leur eſt marquée, du moins autant qu'il leur eſt poſſible, à raiſon des diſpoſitions qui les aſſiegent & les enuironnent.

D'autres ne peuuent naiſtre ny s'échaper de leurs profonds cahos, que par le miſtere d'autruy. C'eſt ainſi que l'hõme, le ſon, le cheual & tous les animaux veritablement parfaits, ne peuuent eſtre produits que par le meſlange & l'accouplement du maſle & de la femelle.

D'autres participent aucunemẽt du premier & du ſecond degré; du premier, en ce qu'ils s'engendrent par fois d'vne matiere

corruptible preexiſtente; mais comme elle eſt differente en ſubſtance du ſuiet produit, auſſi diſons-nous que ce n'eſt qu'improprement. Du ſecond, en ce que d'ordinaire ils ſont engendrez comme les autres animaux. En cet ordre nous placerons les ſouris, & inſectes de tout genre, qui tantoſt par la corrupion & le deſbris d'vne matiere eſtrangere, tantoſt par voye de generatiõ naturelle, ſont engendrez & ſe produiſent en la famille de l'Vniuers.

TEMPERAMENT.

LE temperament n'eſt autre choſe, à vray dire, que lh'armonie & le meſlange des quatre premieres qualitez, chaud, froid, ſec & humide, dans vn ſuiect viuant & animé.

Si le temperament eſt de poids, & tel qu'il eſt requis pour la perfection d'vn ſuiet, nous le diſons eſtre dãs vn certain equilibre, lors qu'entre les qualitez, il n'y en a pas vne qui domine plus que l'autre, ny qui ſe meſle de gourmander ſa compagne, quoy qu'ennemie.

Si de proportiõ, pour lors il y a quelque empire & domination d'vne qualité ſur les autres, de maniere pourtant qu'elle n'eſt pas touſiours vitieuſe; car bien que dans le corps animal, la chaleur qui en eſt la vie, domine le froid, ſi eſt-ce que cette proportion eſt loüable, & cette inégalité eſt iuſte & pretieuſe.

Le temperament de proportion eſt ſimple ou compoſé ; ſimple, quand vne ſeule qualité domine ſur les trois autres ; compoſé, lors que deux qualitez s'accordent entre-elles pour cõmander les deux autres, & c'eſt ainſi que la chaleur ſecouruë de l'humide, forme cet humide radical en tout ſuiet viuant, & que dans l'animal, le chaud & l'humide ſe trouuent auec plus de ſuperiorité & de domination que le froid & le ſec.

De là vient que ceux d'entre les hommes qui abondent le plus en ſang, & en pituite, en bile, ou en melãcholie, ſont appellez ſanguins, flegmatiques, choleriques & melancholiques, qui vaut autãt à dire que chauds & humides, froids & humides, chauds & ſecs ; froids & ſecs, bien qu'en effect les quatre humeurs ſoient neceſſairemẽt mélangées, en chacun de ces temperamẽts en particulier.

Les ſanguins ſont beaux, agreables, plaiſants, facetieux, de bonne compagnie, voluptueux, ciuils, aimables, mais non pas d'vn eſprit releué.

Les pituiteux ſont endormis, peſans, pareſſeux, aiment la bonne chere, ne s'adonnẽt qu'à des choſes baſſes & viles ; ils ſont pour l'ordinaire auaricieux & defiãts, tout leur fait ombrage, en vn mot ils ſont ſtupides & de peu d'eſprit.

Les bilieux ſont choleres, promps, le-

gers, inconſtãs, amoureux de tout ce qu'ils voyent, ambitieux, ſolaires, c'eſt à dire capables de tout entreprendre, mais difficilement peuuent-ils continuer, s'ils ne ſont meſlez d'vn peu de Melancholie, comme d'vn Saturne capable d'arreſter ce Mercure, & luy faire produire les plus belles choſes : de ce temperament ainſi meſlangé & detrempé dans vne melancholie, non pas terreſtre, mais aërienne, partent toutes les belles lumieres & les excellences dont l'eſprit humain eſt capable.

Les melancholiques ſont ſolitaires, opiniaſtres, triſtes, auares, pareſſeux, enuieux, craintifs, timides, ſerieux, à peine ſe mettent-ils en cholere, mais depuis qu'ils y ſont, il eſt bien difficile de les appaiſer, parce que cette terre ſulfurée & onctueuſe venant vne fois à prendre du feu, mal-aiſément ſe peut-elle eſteindre Enfin ils ſont de peu d'eſprit, & bien plus propres au labourage & à la guerre, qu'à toute autre choſe.

Mais bien qu'il n'y ait que ces quatre claſſes de temperaments, ſi eſt-ce que la difference de leurs meſlanges & de leurs degrez, forme autant d'hommes particuliers & differents d'humeurs, d'eſprit & d'inclination, que nous voyons de viſages diſſemblables,

DE LA FAIM ET DE LA SOIF.

AVtant de pas que nous faisons en la descouuerte des secrets de la nature, autant de merueilles se desuelopent, & se manifestent à nos yeux.

L'animal pour n'estre pas comme la plante, tousiours pendu à la mammelle de la mere nourrice, auoit besoin d'estre aduerty par quelque sentinelle interieure & secrete, lors que l'aliment vient à manquer & deffaillir à ce grand cuisinier, qui ne fait autre chose que preparer la nourriture, sans qu'il pretende autre gloire, que de principal ministre de toutes les parties qui nous paroissent exterieurement si agreables, & reuestuës de tant de beautez & de splendeur celeste, soit par vn teint plus doux & mieux temperé que la rose, soit par des yeux plus beaux, plus estincelants & plus animez que les astres. C'est pour cette raison qu'il falloit luy donner la faim, pour nous aduertir de luy preparer grossieremẽt dequoy s'employer & se satisfaire, par le pain & la viande qui se broyent sous les dents.

Et parce que la viande ne peut cuire à propos dans la marmite, qu'elle ne soit abbreuée d'eau, la soif a estê donnée pour compagne à la faim, d'où vient que d'ordinaire elles marchent ensemble.

La faim, dit Aristote, n'est autre chose

que la demande ou l'appetit du sec & du chaud; & la soif, selõ le mesme, la necessité & l'exigence du froid & de l'humide; le sec & le chaud abondent en l'aliment, comme le froid & l'humide dans la boisson.

Mais ce desir de manger, cet appetit qui se forme en nostre estomach, ne se produit pas tout à coup, il garde ses ordres & obserue ses mesures. La premiere marche qu'il faite est de laisser vne certaine indigence de l'alimẽt au fonds de l'estomach, d'où vient que par la seconde, son ventricule qui se reserre par trop, nous picotte à raison de sa vacuité & de son vuide, qui demande à estre remply. La troisiesme produit vne certaine poincte de petite douleur, qui par la quatriesme se porte à la fantaisie, pour aduertir les sens & les mettre en alarme, & à la queste de ce qui est necessaire.

Et comme ils ne trouuent point d'autre remede pour appaiser ce complaignant, que l'aliment; de là vient sa cinquiesme & derniere marche, qui est l'appetit qui se forme & s'esueille en la faculté concupiscible, pour appaiser la douleur qui s'excite dans l'estomach, & se consomme dans l'appetit, s'il ne fait diligence d'y remedier par les facultez seruantes & sousmises à ses fonctions.

La soif fait le semblable dans le ventricule, & quelque chose de plus, comme plus neceſſaire en quelque façon, pour empescher que la chaleur & la secheresse ne

mettent le feu à la maiſon ; d'où vient que la gorge deſſechée ſoulfre vne ſi grande incommodité, qu'il faut courir au remede, remede plus copieux que celuy de l'aliment, comme il eſtoit plus neceſſaire. C'eſt pour cette raiſon que tant de riuieres, tant de ſources & de fontaines, ſont expoſées à l'vſage & bien-ſeance des animaux.

Les plantes ſont ſuiettes à la faim & à la ſoif, quoy que lente & tardiue, & ſatisfont à l'vne & à l'autre, lors qu'elles ſont arroſées, parce que le ſel de la terre qui ſe trouue deſtrempé, eſtant rendu fluide, eſt par ce moyen attiré par les racines, qui ſont autant de petits eſtomachs & de petites bouches, qui tettent & ſuccent ſans ceſſe, iuſques à ce que leur faim & leur ſoif ſoit appaiſee.

Que ſi elles reçoiuent trop de nourriture par vne trop grãde inondation, outre que le ſel ſe trouue noyé en beaucoup d'eau, cõme pour attirer leur aliment elles aualẽt beaucoup plus d'eau qu'il ne leur en faut, leur humide naturel & radical s'affoiblit & ſe debilite, d'où ſe forment des indigeſtions qui les deſtruiſent, les corrompent & les pourriſſent.

Et ſi d'ailleurs le ſel de la terre n'eſt abbreuué & delayé par la concoction de l'eau, l'aliment n'eſtant plus communicable à raiſon de ſa dureté, elles demeurent affamées & deſſechées ; d'où vient qu'elles ſe

fannent, qu'elles tombent en l'angueur, & meurent enfin, ſi elles ne ſont promptemẽt ſecouruës.

Par ces deux extremitez, il eſt facile de iuger qu'il n'y a que la voye moyenne capable de les entretenir, & les engraiſſer pour conſeruer leur embonpoint, iuſques au periode de leur cheute naturelle.

LA SANTE' ET LA MALADIE.

LA ſanté & la maladie ſont les deux poles qui balancent les plus beaux de nos iours. Bien-heureux ceux qui ſont a vne telle eleuation du premier, qu'ils ne s'apperçoiuent du ſecond que tres-rarement. Et plus heureux encores ceux qui ſous la domination de celuy-cy, viuent comme dans vn regne de ſouffrances, de douleurs & d'incommoditez, pourueu qu'ils ſçachent les appliquer vtilement à la Croix du Sauueur du monde, & à la gloire de Dieu.

La ſanté eſt proprement l'accord & l'harmonie paiſible des quatre qualitez, dans le temperament de l'animal, requis pour toutes les fonctions de la vie, de la ſenſation & du raiſonnement.

De meſme que pour faire vne excellente muſique, il faut que toutes les voix ſoient d'acord, & qu'elles ſoient regies par vne ſeule meſure; auſſi faut il vn grand attirail de cauſes moyennes & ſubordonnées, maiſ-

treſſes & miniſterielles, regies par l'ame, pour l'accord de la ſanté.

Et comme pour troubler cette bonne muſique, vne corde mal touchée, vne ſeule voix diſſonante ſuffit ; auſſi pouuons-nous dire que pour paſſer de l'eſtat de la ſanté à celuy de la maladie, il ne faut deſmonter qu'vne cheuille, & le moindre defaut ou excez qui trouble ou altere la iuſteſſe d'vn bõ tẽperamẽt, produict ce fauxaccord, que les Naturaliſtes appellent maladie.

Et pour ſuiure encores noſtre premiere comparaiſon, de meſme qu'entre les habitans de la terre, les vns ont l'vn des deux poles continuellement eleué ſur la teſte de leur region ; les autres les ont aux pointes qui marquent le couchant & le leuant de leur horiſon, & d'autres, comme les voyageurs, ont tantoſt l'vn pour point vertical, & tantoſt l'autre, ſelon la diuerſité des pays qu'ils courent.

Auſſi diſons-nous qu'entre les climats des temperamens differens, les vns ſont placez aduantageuſement par le bon Genie de leur naiſſance, ſous le pole de la ſanté les autres ſous celuy de la maladie ; d'autres les regardent tous deux & ne ſont bonnement ny ſains ny malades, à le prendre à la rigueur. D'autres encores comme pelerins voyageurs courent tantoſt de l'vn à l'autre, du pole de la ſanté à celuy de la maladie, comme font la plus part des tem-

peramens humains, & ceux principaleme
qui flattez descaresſes de la fortune, ſe pl
ſent & s'entretiennent dans la moleſſe
voluptez ſenſuelles, qui ne connoiſſe
point de mediocrité, & ne ſe peuuent fa
faire qu'ils ne paſſent à l'excez, ou pluſt
qui ne ſe contentent point, que lors qu
ſe trouuent contraints de ſe meſconten
eux meſmes & ſe reprocher le defaut
leur intemperance.

Et parce que la maladie eſt d'ordina
la mere de la douleur, il ſe peut dire
celle-cy n'eſt rien autre choſe, qu'vne c
taine affection ou qualité faſcheuſe en l'
petit ſenſitif, procedante de la lezion, bl
ſure & offence de la nature en quel
partie du ſuiet animé.

Et comme la ſanté ſuppoſe trois ch
ſes pour ſa perfection, la bonne conſti
tion des parties ſimilaires, la ſymmetri
correſpondance des diſſimilaires, & l'vn
paiſible des vnes & des autres.

La maladie tout de meſme, a pour cau
principales & maiſtreſſes trois groſſes ſo
ces, d'où s'eſcoulent vn nombre infiny
ruiſſeaux maladifs & incommodans; l'
temperie des quatre humeurs ou qualit
la diſproportion vitieuſe, ou la diſpoſit
maligne de l'vn des membres du corps,
la ſolution de continuité qui ſe faict pa
glaiue, par le fracas ou par la deſunion
eſprits vitaux en quelque partie que ce ſ

LA VIE ET LA MORT.

VOicy les deux puiſſáces de la terre, où tous les mortels doiuét aborder, pour rendre leur hommage & payer le tribut? l'Orient & le Couchant de noſtre vie, ſe regardent d'vn aſpect neceſſaire, ineuitable & continuel. Que ſi celuy-là dans la tendreſſe de nos iours, nous remplit les yeux de larmes & la bouche de cris & de plaintes; Celuy-cy bien plus rigoureux, accable noſtre penſée de troubles & de frayeurs, noſtre conſcience d'effrois & de crainte, & noſtre cœur de mille douleurs ſans remedes, ſi le iour de la grace & le bel aſtre de la croix, comme vne heureuſe conſtellation ne diſſipe tous ces orages dont les humains ſont menacez.

La vie (ſelon le Philoſophe) eſt la demeure de l'ame vegetatiue dans la chaleur naturelle de l'humide radical; de maniere que la vie n'eſt pas l'ame du ſuiect animé; mais l'operation de l'ame dans le ſuiect viuant & animé.

Et bien que la vie appartienne proprement à l'ame vegetatiue, & non pas à la ſenſitiue & raiſonnable, puiſque celle-là eſt formellemẽt le principe de la ſenſation, & celle-cy du raiſonnement, l'vne & l'autre toutefois contiennent la premiere virtuellement & par excellence; mais cette poſ-

ſeſſion n'eſt pas ſuffiſante pour placer la vie allieurs que dans l'ame vegetatiue, eſtant certain que la ſenſitiue ne vit proprement & formellement, que par le degré de la vegetatiue qu'elle contient.

Le ſuiect qui abonde en humide radical (que nous pouuons dire eſtre vn huile & vn bauſme pretieux reſpandu par tout le corps) eſt de longue vie, parce qu'il reſiſte fortement aux attaques de la chaleur, dont il eſt aſſiegé & battu continuellement & d'autant plus qu'il eſt viſqueux, d'autant eſt il plus robuſte.

D'où vient que les animaux de la terre ſont d'vne plus longue vie, que les poiſſons & que les arbres, au moins ceux dont l'humide eſt plus viſqueux, ſont d'vne durée plus longue que les autres, comme les cheſnes, qui ſe maintiennent iuſques a trois ſiecles entiers.

Il ne ſuffit pas encores que l'humide ſoit en abondance, s'il n'eſt bien temperé ; car de meſme qu'vn grade bucher bien embrazé, ſe conſommera pluſtoſt qu'vne ſeule buche expoſée à vn petit feu, ſi la chaleur eſt trop eleuée au dela de ſes iuſtes meſures, elle produira vne vie dont le pouls ſera haut eleué, & la lumiere bien ardante, mais de peu de durée, d'où ſe forment ces grands foyes deuorans, qui pour cõſommer beaucoup d'alimens, ne laiſſent pas d'eſtre maigres pour l'ordinaire, par l'excez intemperé du feu

qui les domine, & ne ſont pas de longue vie.

Si la ſobrieté eſt la plus ſeure voye, pour arriuer à l'heureuſe iouïſſance d'vne vie lõgue & paiſible; la vigueur des parties d'eſtinées à la coction des alimens, & à l'expulſion de leur ſuperfluité, ne contribuë pas peu à ce bon effect : & comme les contraires s'expliquent & ſe donnent à connoiſtre par leurs oppoſez, il ne faut qu'enuiſager les cauſes d'vne longue vie, pour iuger quelles ſont celles qui ſont capables de la racourcir, & en diminuer le terme.

La mort n'eſt autre choſe, que le delogement & le depart de l'ame vegetatiue de ſon humide radical; ce qui arriue lors que l'harmonie des qualitez, ne la peut plus enchanter, ny la retenir par la douceur de leur concert.

Elle eſt violente ou naturelle. La violente eſt celle qui preuient le terme ordinaire de l'aage preſcript à la nature de la choſe viuante, ſoit que la cauſe en ſoit exterieure, comme d'vn coup d'eſpée, ſoit interieure par le poiſon.

La naturelle proprement eſt celle, qui arriue iuſques au bout de la carriere qui luy eſt marquée, & qui ſans violence & precipitation, conſomme à loyſir toutes les prouiſions & les viures qu'elle auoit appreſtez pour cette longue traitte, ie veux dire ſon humide radical; à plus prez comme le flambeau allumé qui ſe deſtruit peu à peu, ſans

que la force du vent ou l'agitation de l'aír, entreprenne de batre la flamme contre la cire pour la faire foudre, & diminuer le temps de ſa durée ordinaire.

Toute mort eſt propremẽt momentanée, parce que la ſeparation de l'ame vegetatiue d'auec l'humide radical ſe faict en vn inſtant; mais parce qu'il y a des corps qui tombent peu à peu, ſous l'effort d'vne longue maladie, de la vient que cette mort eſt appellée ſucceſſiue; ſi bien qu'à le prendre ſur ce pied, il ſe pouroit dire en quelque maniere, que noſtre vie n'eſt autre choſe qu'vne mort lente, puiſque chaque moment en deſrobe & diminuë quelque petite partie.

AME SENSITIVE.

QVelques aduantages que nous ayons donné à l'ame vegetatiue, elle n'eſt que le ſoubaſſement de la ſenſitiue; d'où vient que celle-cy ne pourroit preſider à la ſenſation & operation des ſens, ſi virtuellement elle ne contenoit toutes les vertus & les excellences de celle-là.

Les Stoiciens en ont faict tant d'eſtat, qu'ils n'ont pas voulu admettre les plantes & les arbres en l'ordre des choſes animées, pour ne point amoindrir ny diminuer l'honneur que peut pretẽdre la vie des animaux.

Et parce que tout animal doit eſtre pour-

ueu de ſentiment, il eſt facile de le comprendre ſous vne definitiõ de deux ou trois termes, en le diſant vn ſuiet viuant & ſenſible.

Et parce que le grand nombre de ſes eſpeces ſemble nous ietter dans vne impoſſibilité morale d'en faire les remarques ; nous nous arreſterõs à la plus generale diuiſion qui s'en faict d'ordinaire en quatre claſſes, eſtant vray que tout animal eſt terreſtre, aquatique, aërien, ou amphibie, c'eſt à dire participant de deux regions comme d'eau & de terre; tels que ſont quelques oyſeaux qui naiſſent en pleine mer, au mas des vaiſſeaux, qui ne ſont proprement ny chair ny poiſſon, & dans ce meſlange conſeruent quelque choſe de la nature de l'vn & de l'autre.

LE SENS OV SENSATION.

LE ſens en general, eſt vne faculté exterieure ou interieure commune à l'homme & à la beſte; exterieure, la veuë, le gouſt, l'ouye, l'odorat & le toucher : ce dernier d'ordinaire eſt appellé ſentiment, comme le plus diffus & le plus reſpandu de tous.

L'interieure eſt ce que nous appellons ſens commun, parce qu'il eſt le centre dont les autres partagent la circonference, comme les cinq points principaux du cer-

cle de la ſenſation, dont toutes les lignes vont aboutir à ce poinct cõmun & indiuiſible. Et phãtaiſie, à raiſon du phãtoſme qui ſe forme en ce petit poinct, comme vne image de la choſe, capable de mouuoir & porter l'appetit vers l'obiet preſent ou abſent.

D'en eſtablir dauantage, comme d'autres qui adiouſtent l'eſtimatiue & la memoire, c'eſt vne multiplication aucunement ſuperfluë; puiſque la phantaiſie peut ſatisfaire à toutes trois, & que pour empeſcher la confuſion, il eſt plus à propos d'accroiſtre ſes puiſſances en vertu, que de les multiplier en nombre.

Les ſens exterieurs reconnoiſſent deux ordres, l'vn de neceſſité, l'autre de dignité.

Par la neceſſité le toucher marche à la teſte des autres, & ſe trouue ſuiuy du gouſt, de l'odorat, & de la veuë.

Par la dignité cet ordre ſe renuerſe, la veuë gaigne le premier rang, l'ouye, l'odorat, le gouſt & le toucher marchent en ſuitte.

Les Philoſophes ont biẽ de la peine à s'accorder, ſur la queſtion qu'on fait touchant l'action ou la paſſion des ſens; les vns tiennent qu'elle eſt vne qualité purement actiue, d'autres au contraire purement paſſiue.

Mais comme la voye du milieu eſt auſſi la voye d'accord, il eſt plus à propos d'y faire ferme, & ſouſtenir que le ſens eſt vne faculté

faculté ou puiſſance actiue & paſſiue, ſous diuerſes conſiderations.

Faculté actiue, entant qu'elle concourt à la ſenſation, qui eſt proprement l'operation du ſens, lors qu'il eſt atteint par l'eſpece de l'obiet. C'eſt ainſi que voſtre œil agit auec l'eſpece, qui luy eſt enuoyée de la part du tableau qu'il a preſent deuant ſoy, autrement cette action ne ſeroit pas proprement vitale, puiſque pour eſtre de cette qualité, il faut que la faculté comme principe de vie, prenne part à l'operation appellée vitale.

C'eſt pour cette raiſon, que les Theologiens ne peuuent admettre les eſpeces impreſſes en l'ame bien-heureuſe, a la mode des images des choſes qui ſont repreſentées dans les miroirs, dont la glace reçoit ſimplement le rayon, qui de ſoy-meſme ſe reflechit, ſans qu'elle puiſſe prendre aucune part à cette action.

Et d'ailleurs, cõme les choſes ſuperieures en dignité, ſont auſſi plus nobles que leurs inferieures, il eſt certain que la vegetatiue ayant l'honneur de participer en l'action qui s'exploite par ſes facultez, la ſenſitiue à plus forte raiſon, ne ſera pas eſtimée vne ſouche ſans action.

Faculté paſſiue, ſoit entant qu'elle reçoit les eſpeces des obiets, ſoit entant que la ſenſation eſt vne action immanente en la partie ſenſitiue; d'où vient qu'il eſt ap-

pellé ſens ; nom qui eſt propremẽt de paſſion, eſtant vray que les choſes empruntent leur tiltre & leur denomination, de la qualité plus apparente & remarquable.

Ce qui a donné ſuiect à qu'elques-vns, de vouloir mettre en auant, que le ſens eſtoit vne faculté purement paſſiue, eſtimans qu'elle n'eſtoit employée qu'à ſouffrir, comme la bute des obiets qui l'aſſiegent, l'enuironnent & l'attaquent de toutes parts.

ESPECES INTENTIONNELLES.

DE meſme que le Soleil porte les rayõs de ſa lumiere, du point de l'orizon au couchant, par vne action momentanée, auſſi pouuons-nous dire que la nature a pourueu tous les obiets ſenſibles, i'entẽds ceux qui peuuent eſtre apperceus par les ſens, d'vne certaine vertu capable de pouſſer & enuoyer au dehors vne qualité, qui eſt proprement leur image, & que nous appellons eſpece intẽtionnelle, c'eſt à dire, eſpece ou image ſenſible, & de telle vertu, qu'elle ne peut eſtre veuë ny apperceuë, bien qu'elle conſerue la force de repreſenter ſon obiet, dans l'organe dignement diſpoſé à la receuoir.

Autrement ne ſeroit-ce pas vn cahos & vne confuſion eſtrange, de voir en chaque petit point de l'air, peſle meſle toutes les images des obiets qui l'enuironnent, ſoit du Ciel ſoit de la terre, ſoit à droit, ſoit à

gauche, ſuppoſé que d'elles-meſmes elles fuſſent colorées, sẽſibles & apperceuables.

Ce qui eſt ſi facile à verifier, qu'il n'y a qu'à mettre vn miroir en tel point de l'air qu'il vous plaira de choiſir, pour y deſcouurir à diuerſes repriſes & ſituations, toutes les eſpeces des choſes circonuoiſines; de meſme qu'en chaque petit endroit de voſtre chambre, l'image de vos ſuperbes tapiſſeries & de tous vos meubles, s'y conſerue en vn poinct.

Poinct merueilleux, & qui ne ſouffre en ce miniſtere aucune diuiſion de ſoy-meſme, ny confuſion d'eſpeces, en la repreſentation des choſes qui y ſont contenuës.

Sans diuiſion de ſoy-meſme, puiſqu'autant de poincts que vous pouuez vous imaginer, ſont autant de centres où aboutiſſent en meſme temps toutes les images des obiets prochains, qui peuuent tous eſtre apperceus, expoſant la glace de voſtre miroir diuerſement, pour en faire l'eſpreuue: que ſi en ce petit poinct toutes les images y ſont apperceuës, ie puis dire qu'elles y ſont indiuiſiblement.

Sans confuſion d'eſpeces, puiſqu'elles sõt toutes ſi ſaines & ſi entieres en ce petit poinct, que par vne penetration inſenſible (& que nous ne pouuõs expliquer) elles habitent les vnes dans les autres, ſans s'incõmoder, ny ſe troubler en leurs fonctions.

Et quoy que leur operation ſoit de ren-

dre toutes choſes sẽſibles, ſi eſt-ce qu'elles n'acquierent la force de ſe rendre ſenſibles, qu'en l'organe proportionné à leur vertu, tant le procedé de la nature eſt doux, modeſte & reſpectueux en toutes choſes.

Cette verité bien examinée eſt peut-eſtre vne des grãdes merueilles du mõde, & ceux dont la penſée temeraire s'eſleue iuſques dedans le Ciel, pour vouloir aſſuiettir le myſtere de la Trinité, l'Vnité d'eſſence, l'inconfuſion des Perſonnes reellement diſtinctes, & toutes les choſes Diuines, à la foibleſſe & au caprice de leur raiſonnement, n'ont qu'à faire ferme ſur cette ſimple conſideration naturelle, pour y trouuer l'eſcueil de leur vanité, & le deſbris de leur ſapience mondaine.

Et biẽ que cette ſorte d'eſpece intẽtionnelle, s'explique & ſe faſſe mieux entendre & cõcenoir du ſens de la veuë, que des autres; ſi eſt-ce neãtmoins qu'elle ſe conſerue le meſme priuilege au reſpect de l'ouye & de l'odorat, dont la ſenſation ou l'operation ne ſe peut faire, autrement que par l'entremiſe de l'eſpece intentionnelle.

Bref, il n'y a point d'obiet exterieur & eſloigné, qui ſe puiſſe cõmuniquer à nous & ſe rendre ſenſible, autrement que par ſon image, que nous appellons eſpece intentionnelle, laquelle toutefois change bien ſouuent de nom, ſelon les organes differents où elles abordent, au reſpect de

l'œil elle eſt appellée viſible ; au nez, odorable ; à l'oreille, ſonante ; dans la phantaiſie elle eſt dite phantoſme, par ce que de meſme que les phantoſmes ne ſont que la figure d'vn corps qu'ils repreſentent.

La phantaiſie plus epurée que les ſens exterieurs, reçoit l'eſpece auec plus d'impreſſion. D'où vient qu'eſtant éueillée, les ſens exterieurs ſe rendent ſi delicats, que pour peu que les choſes qui leur ſont en auerſion, les approchent, ils deuiennent tous heriſſez, par l'horreur que la phantaiſie eſt capable d'en conceuoir.

Si au contraire elle eſt endormie, il n'y a rien de ſi paiſible que le ſens ; touchez & maniez le corps qu'vn profond sõmeil enſorcelle, ſemble-il pas qu'il ſoit mort, ſi vous en oſtez la chaleur & la reſpiration?

Que ſi cette meſme eſpece eſt preſentée à l'entendement, elle change de nom & de qualité, auſſi bien que de ſubſtance ; puiſque de phantaſtique & ſenſible qu'elle eſtoit en l'imagination, elle deuient intellectuelle, dont nous auons parlé autre part.

Enfin, pour la definir entant qu'eſpece intentionnelle, on peut dire que c'eſt vn ſigne qui repreſente à la faculté ſenſitiue, autre choſe que ce qu'il eſt, ſans toutefois qu'il ſe repreſente ſoy-meſme. Il repreſẽte autre choſe que ce qu'il eſt, puiſqu'il repreſente l'obiect, ſans qu'il ſe figure ſoy-

meſme; ſa vertu, & ſon deſſein n'eſtant pas de ſe faire apperceuoir, quoy que ſenſible, mais ſeulement autruy, dont il crayonne la preſence.

NECESSITE' DE L'ESPECE Intentionnelle.

CE n'eſt pas ſans raiſon, que les Philoſophes ſe ſont trouuez obligez de conuenir entre-eux de cette ſorte d'eſpece, que nous appellons intentionnelle. Leur fondement principal eſt, qu'il n'y a point de ſuiect qui puiſſe agir ſur vne choſe diſtante de ſoy. Donc, il faut que le ſuiect ſoit proche de la choſe, ou par ſoy ou par autruy, qui ſert comme de milieu cõioignant pour vnir ces deux extremitez eſloignées.

Miniſtere de telle neceſſité, que ſans ſon entremiſe il ne ſe feroit point de contact, c'eſt à dire d'vnion; car quelle apparence de dire vny, ce qui ſeroit neceſſairemẽt deſvny dans noſtre hypotheſe & ſuppoſition?

Donc comme pour toucher vne choſe, il faut que ce ſoit mediatemẽt & par autruy; (comme celuy qui touche vne muraille du bout de ſon baſton) ou immediatement, c'eſt à dire à main nuë & deſcouuerte; tout de meſme diſõs-nous, les obiects ne nous peuuent toucher que mediatement, ou immediatement.

Or eſt-il que les obiects eſloignez, com-

me le Ciel & les astres, ne laissent pas d'estre sensibles & visibles, puisque nous les apperceuons ; donc comme à raison de leur esloignement, ils ne nous peuuent toucher immediatement par leur propre substance, il faut que cette operation se face par vn entremeteur.

Et par ce qu'il n'y en peut auoir de plus conuenable, que l'espece intentionnelle & sensible, la voila dignement establie & demonstrée.

Pour comble de ce raisonnement, adioustez que la phantaisie conserue les images des choses, puis qu'elle les réueille en l'absence mesme des obiects ; & comment les réueiller, si elle ne les auoit receuës? luy arriue-t'il quelque marchandise, par autre voye & par vne autre porte que celle des sens? peut-elle estre vnie substantiellement à quelque obiect exterieur? nullement.

Il reste dõc que l'obiect produise & pousse hors de soy continuellement, sõ espece intẽtionnelle, par laquelle il se rẽd sensible.

Mouuement continuel & sans relâche, de mesme que le Soleil par vn acte continu & infatigable, porte hors de soy les rayons éclatans de sa lumiere.

Et de mesme que la chaleur qui se communique à quelques corps naturels, s'estãt approchés du feu, ne se produit pas en vn instant, mais peu à peu & par vn progrez

ordonné ; ainſi l'eſpece intentionnelle quoy que momentanée, conſerue vn certain ordre pour ſe rendre ſenſible, & paſſer en la phantaiſie, lequel s'il n'eſt de temps, au moins eſt-il de nature & de raiſon, puiſque la main doit eſtre touchée, auparauant que la phantaiſie en reçoiue la douleur, ſuppoſé qu'elle ſoit impreueuë.

OBIECT SENSIBLE.

L'Obiect ſenſible eſt propre ou commun. Il eſt appellé propre, quand il n'affecte qu'vn ſeul ſens à la fois, & ſe partage en cinq claſſes, par ce qu'il regarde la veuë, l'ouye, le gouſt, l'odorat ou le toucher.

Le commun eſt celuy qui affecte deux ſens à la fois ; c'eſt ainſi que la choſe que vous tenez à la main, & regardez en meſme temps, occupe deux de vos ſens tout à la fois, la veuë & le toucher : il eſt appellé commun, à raiſon de cet effect.

Ariſtote le diuiſe pareillement en cinq ordres, la grandeur, la figure, le nombre, le mouuement & le repos.

Pour faire que la choſe ſoit apperceuë telle qu'elle eſt, il faut trois choſes, la premier que l'obiect ſoit dans vne diſtance proportionnée ; la ſeconde que la diſpoſition de la faculté ſoit bonne, ſaine & vigoureuſe ; la derniere que le moyen ait de

soy les disposition requises pour ce commerce.

Le sens ne peut vaguer ny s'emanciper hors la sphere de son actiuité. D'où vient que la veuë ne peut entendre, l'ouye ne peut voir, & ainsi des autres.

Ce n'est pas que le sens ne puisse se mesconter par fois, l'experience n'en est que trop commune; mais en ce cas il faut qu'il y ait quelque chose à redire, en l'vne des trois cõditions presentement remarquées.

De là vient que les choses extremement esloignées, quoy que brunes, paroissent noires, que la veuë foible a besoing de grossir & multiplier les especes & que le verre coloré represente toutes choses de sa liurée.

Que si nous voulons considerer le sensible, à l'égard du sens quiluy est proportionné, il ne constituera qu'vne seule & mesme espece, soit à raison de la veuë de l'homme, soit à raison de la veuë de la beste; estant vray que cette faculté sensitiue, entant que purement sensitiue & conioincte à l'organe, n'est point d'autre nature en l'homme qu'en l'animal.

Et comme la chaleur, entant que chaleur, produite par le Soleil en vne personne qui sue sous la presse & l'ardeur de ses rayons, n'est pas d'autre nature, que celle qui fait suer le iour d'apres la mesme personne dans vne estuue; tout de mesme

auſſi, bien que la viſion de l'homme parte d'vn principe different en nature du principe de la viſion de la brute, ſi eſt-ce que celle-là ne differe point de celle-cy en eſpece, & en-tant que pure viſion.

LA VEVE.

LA veue a tant d'excellences ſur les autres ſens, qu'à peine peut-elle entrer en comparaiſon auec eux; & l'œil eſt vn organe ſi pretieux & ſi admirable, que le Soleil meſme, que nous pouuons dire eſtre le ſeul œil du monde (que les Poetes nous ont repreſenté ſous la figure de leur Cyclope) a bien voulu en prendre la figure & la repreſentation, auſſi bien que le nom.

Et s'il nous eſtoit permis de monter plus haut, ie ne dis pas au logement de ces eſtoilles fixes, qui ſont le yeux de la nuict, mais en la demeure de ces yeux eternels, i'entends ces ames bien-heureuſes, dont la vie ne conſiſte qu'en la veue; Veue, amoureuſe, infatigable, & bruſlante d'vne diuine ardeur qui ne doit iamais ſe conſommer ny ſe ralentir; que dirions-nous à l'auantage de la veue?

Mais par ce que nos yeux n'ont pas aſſez de fermeté, pour ſupporter vn ſi grand éclat de lumiere, renfermons les dans l'eſtendue limitée de leurs vertus, auſſi bien que de leurs obiects.

L'obiect de la veue, eſt ce proprement qui eſt lumineux & coloré, d'où vient que pour la definir, nous diſons qu'elle eſt vn ſens exterieur, par lequel nous apperceuons la lumiere & la couleur.

Et par ce qu'il faut cõnoiſtre cet organe & enſemble ſon acte, auant que de paſſer à ſon obiect, il nous en faut faire l'anatomie & en deſueloper les parties.

DES PARTIES DE L'OEIL.

NOus diſons que l'œil eſt vn organe formé de ſept muſcles, cinq tuniques, trois humeurs, & le nerf optique.

Les ſept muſcles ont chacũ leur employ; l'vn d'eux a charge de leuer l'œil en haut, vn autre de le baiſſer, vn le conduit à gauche, l'autre à droict, il y en a deux qui preſident à ſon mouuement circulaire; le dernier le ſouſtient, le lie & l'attache dans ſon ſiege.

Les tuniques ont des noms differents, qu'elles empruntent de la diuerſité de leurs conſtitutions particulieres; la plus intime & profonde eſt appellée chryſtalline, parce qu'elle faict office de chryſtal ou de glace de miroir, & eſt ſi ſubtile que quelques-vns luy donnent le nõ de toile d'aragnées; toile qui enuironne l'humeur chryſtalline, dont nous parlerons preſentement, appellée aretine.

La ſeconde eſt dicte reticulaire, eſtant

vray qu'elle eſt trauerſée d'vn ſi grand nombre de veines & d'arteres, qu'elle repreſente proprement la forme d'vn rets.

La troiſieſme üuée, par ce qu'elle eſt en forme d'vn grain de raiſin (que les Latins appellent Vua) ou plutoſt comme la bourſe d'vn grain de raiſin; par ce qu'elle a vn petit trou, en la partie anterieure, par lequel l'humeur chryſtalline, c'eſt à dire la prunelle de l'œil, eſt apperceue & decouuerte.

La quatriéme eſt cornée, parce qu'elle eſt en forme d'vne petite lamine de corne, biẽ mince & bien delicate, qui enuironne l'œil.

La cinquieſme eſt appellée adherẽte, de ce que par ſon moyen l'œil eſt comme enclaué & adherent aux oſſements qui luy ſeruent de ſiege & de throſne. Celle-cy eſt blanche & d'vne ſubſtance graſſe & eſpaiſſe, d'où vient qu'elle ne couure pas la prunelle de l'œil, mais qu'elle luy laiſſe vn petit paſſage pour faire ſes fonctions.

Entre les humeurs, celle que nous auõs dit eſtre chriſtalline, eſt la plus conſiderable. C'eſt vn petit aſtre lumineux & tranſparent qui en a deux autres, dont l'vn le deuance du coſté de l'obiect, & l'autre le ſuit & le talonne.

C'eſt plutoſt vne Princeſſe qui marche entre deux Dames d'honneur, dont celle qui la preuient du coſté de l'obiet, eſt appellée aqueuſe, par la grande reſſemblance

qu'elle à auec l'eau d'vne claire fontaine; & celle qui la ſuit, vitrée, parce qu'elle eſt tranſparante comme le verre.

Le nerf optique ſe termine doucement en la tunique de rezueil, que nous auons appellée retiforme, parce qu'elle eſt ſẽblable à vn rets.

Il ſe trouue reueſtu de deux membranes, dont la plus voiſine & plus prochaine qui le couure, eſt extremement mince & delicate, & ſi celle-cy peut paſſer pour chemiſe, l'autre paſſera pour ſon veſtement, parce qu'elle a plus de corps; d'où vient que de cette membrane ſe forme & ſe produit la tunique üuée, plus mince & plus delicate que celle-là.

VISION.

POur paſſer à la viſion, qui eſt l'acte de cet Organe baſty & formé de tant de pieces, il faut obſeruer qu'encores qu'vn chacun des hommes ſoit pourueu de deux yeux, qui ouuerts ne nous repreſentent qu'vne meſme choſe veuë & apperceuë; ſi eſt ce que l'eſpece intentionnelle de l'obiect, ne laiſſe pas d'eſtre double, & de ſe communique à l'vn & à l'autre des yeux.

Ce qui ſe prouue par experience, n'y ayant qu'à fermer vn œil dans le temps que vous regardez vne choſe; eſtant vray d'ailleurs, qu'elle ne laiſſe pas de vous eſtre preſente, & partãt il y a double eſpece, celle qui

perſeuere en voſtre œil droit & ouuert par la preſence de l'obiet; & celle qui s'eſt perduë en l'œil gauche, & fermé.

La raiſon principale de cette conformité, procede de la reſſemblance des eſpeces preſentées, & fournies de la part de l'obiet, à l'vn & à l'autre de vos yeux.

Eſpeces ſi cõformes, que l'obiet n'eſt pas plus ſemblable à ſoy-meſme, que l'vne de ces eſpeces l'eſt à l'autre.

COMME SE FAICT LA VISION.

CEtte queſtion s'eſt renduë ſi celebre dans l'eſchole, qu'elle a mis en alarme, cantonné & diuiſé les plus grands chefs de party.

Platon s'eſt perſuadé que l'œil eſtoit vn Soleil, dont la pointe des rayons eſtoit ſi vigoureuſe, qu'elle portoit facilement de la ſuperficie de la terre, iuſques à l'atteinte des Cieux, & des Aſtres meſme les plus eleuez.

Et comme cette teſte eſt de grand credit, auſſi a-t'il eſté ſuiuy de tous les anciens Philoſophes, à la reſerue d'Ariſtote & de tous ſes Sectateurs.

Ceux-là donc ont eſtimé que la viſion ſe faiſoit par l'emiſſion ou l'expulſion des rayons viſuels, qui partent de la prunelle de l'œil, & ſe vont terminer à l'obiet, où eſtans arriuez, ils ſe refleſchiſſent vers l'organe, &

roduiſent en cette reflection la viſiõ, c'eſt à ire qu'ils rẽdẽt la choſe viſible à l'organe.

Comme ſi pour deſcouurir de nuict vn ambeau eloigné, i'enuoyois par mes yeux ne eſtincelle, laquelle arriuant à cet obiet loigné me le rendroit viſible à ſon retour.

Cette opinion a pluſieurs raiſons pour la naintenir & l'eſtayer ; auſſi en a-t'elle bon eſoing, tant elle eſt foible & de peu de vigueur.

La premiere, ſi la veuë ne ſe faict pas par miſſion, comment eſt-il poſſible, que la roſſeur d'vne montagne ſe place dãs noſtre œil, & ſoit apperceuë telle qu'elle eſt, ãs vn ſi petit lieu que celuy de la prunelle.

Voila vne belle apparence, mais de peu e fruict, parce qu'il eſt bien certain que la nontagne n'eſt pas receuë (dans l'œil) roſſiere, terreſtre & peſante comme elle ſt, mais bien ſon eſpece, qui eſt aucunement ſpirituelle en la maniere de repreſener les choſes.

Ce qui d'eſtruit vn bon nombre de leurs rgumens, fondez ſur cette fauſſe maxime, ui ſuppoſe que la grandeur & capacité materielle d'vne choſe, ne peut eſtre contenue n vn ſi petit eſpace.

La ſeconde, dont ils font grand eſtat, ſe uiſe de l'experience commune, contre aquelle il ſemble qu'il ne ſoit pas permis le ſe defendre, tant elle a de credit & de uſtre.

Les chats & d'autres animaux voyent de nuict ; & meſme Tybere (ſi nous croyons Suetone) & Cardan (ſi nous adiouſtons foy à ce qu'il dit de luy-meſme dans ſa ieuneſſe) iouyſſoient de cette meſme vertu. Or eſt-il que cette viſion ne ſe peut faire par la reception des eſpeces enuoyées par les obiets, puis qu'elles ont beſoin de la lumiere pour vehicule, c'eſt à dire que l'air ſoit illuminé. Et partant la veuë ſe faict par l'emiſſion des rayons.

A cela nous diſons que la viſiõ des chats, des ſouris, & autres qui voyent de nuict, arriue de ce qu'ayant la prunelle plus remplie d'eſprits que les autres animaux, cette quãtité d'eſprits lucides qui ſe reſpand au dehors, faict que les obiets deuiennent viſibles ; de meſme que l'eſcaille de quelques poiſſons, en ſe rendant viſible la nuict, faict voir en meſme temps les choſes plus voiſines.

Ce qui arriue de ce que leur lucidité, rẽd vne partie de l'air qui l'enuironne lucide ; de maniere qu'eſtant éclairée, toutes les eſpeces voiſines qui s'y rencontrent, ſont rendües lucides, apparẽtes & viſibles, ce qui eſt neceſſaire à la veüe ; ſans pour cela qu'on puiſſe inferer, que cette viſion ſe faſſe par emiſſion des rayons viſuels, mais ſeulement par la reception de l'eſpece rendüe lucide, & par conſequent viſible & apperceuable.

Et comme la lueur de la chandelle rend

le lieu où elle est posee, visible, sans qu'on puisse dire que la chãdelle void, mais qu'elle est seulement cause exterieure de la vision ; tout de mesme la lucidité qui part des yeux des animaux qui voyent de nuict, se respand en quelque espace voisin, & rend les especes visibles, comme cause exterieure de la vision, & non pas comme cause interieure & fondamentale, qui est celle que nous recherchons.

La troisiesme s'efforce de releuer les ruines de la seconde, & comme vn autre Anthée, de reprendre force de sa cheute.

Le Basilic est vn animal dont le regard veneneux, donne la mort. Les femmes de mauuaise constitution, chaque mois de l'année pendant quelques iours, sont capables de gaster & de troubler la glace des miroüers. Et Pline mesme curieux comme il est, nous parle d'vne ieune fille belle par excellẽce, nourrie de poisõ, qui fut enuoyée au grand Alexandre de la part du Roy des Indiens, afin que de son regard elle l'empoisonnat & le fit mourir. Pourquoy donc resister à toutes ces experiences, ne conuainquent-elles pas les plus opiniastres?

Mais pour abbatre ce colosse, il ne faut qu'vne petite pierre, & suffit de dire que ce n'est poinct le rayon enuoyé de l'œil qui se mesle de faire ces meurtres & ces assassinats, il en est innocent ; & si les yeux de cette ieune Indienne, estoient tant à crain-

dre, c'eſtoit plus à raiſon de leur beauté eſtincellante, que de la pointe de leurs rayons eloignez de leur ſource.

Auſſi n'eſt-ce que de l'air corrompu qui s'exhale de la bouche, que les baſilics empoiſonnent l'air voiſin, & que les femmes malades, & d'vne conſtitution malſaine, gaſtent par fois les plus belles glaces.

Il y a meſme ſuiet de s'eſtonner, comme les enfans ne ſont pas rendus plus ſouuent malades, par les baiſers trop frequents de leur nourrice, & principalement à certains iours de la Lune.

Fernelius paſſe plus outre, & ne veut pas que les ſorciers puiſſent faſcmer les yeux desenfans, ny troubler la tendre œconomie de leur ſanté, que par le venin dont leurs corps ſont couuerts par leurs frequentes vnctions.

La quatrieſme demande comment il eſt poſſible, que la viſion ſe faſſe autrement que par l'emiſſion des rayons ? puiſque pour voir vne choſe eloignée, au lieu d'ouurir les yeux nous les reſerrons & fermons à demy, afin de pouſſer les rayons auec plus de vigueur, de meſme que la fleſche ſe décoche auec plus deffort, lors que l'arc & la corde ſont à demy courbez.

Enfin pourquoy l'vſage des lunetes, ſi ce n'eſt pour fortifier les rayons viſuels en

s multipliant?

Nous reſpondons à la premiere difficulté, ue les yeux ne ſe ferment, que pour rendre ı vertu viſiue plus vigoureuſe en la receptiõ e l'eſpece, ſe defendant d'vne grande lu- ıiere, ou d'vn trop grand iour qui l'acca- leroit tout à coup.

Pour ſatisfaire à la ſeconde, nous diſons ue la lunette multiplie l'eſpece de l'ob- ect qu'elle reçoit, & l'ayant eſpeſſie, la end plus ſenſible qu'elle n'eſtoit auparа- ant, à l'eſgard d'vne veüe foible & atte- uée.

La ſeconde opinion & contraire à la pre- ıiere, eſt celle d'Ariſtote, qui veut que la iſion ſe faſſe dans la prunelle de l'œil, par ı reception de l'eſpece enuoyée par l'ob- ect.

Soit parce qu'il n'y a que deux voyes our faire la viſion, l'vne par l'emiſſion des ayons vers l'obiet, l'autre, par la reception de l'eſpece enuoyée par le meſme obiet; & omme celle-là ne ſe peut ſouſtenir, il reſte le s'arreſter à celle-cy.

Soit auſſi parce que toute ſenſation, c'eſt à lire toute operation du ſens, ſe faict en la aculté ſenſitiue, par l'experience de tous, uiſque le gouſt ſe faict au palais, l'odorat u nez, l'ouye dans l'oreille, le toucher par out le corps, l'imagination dans la phan- aiſie, & partant la viſion dans l'œil.

Soit parce que toute operation ſe faict

dans ſon organe, & partant la viſion dans l'œil.

Soit parce qu'il faudroit que les rayons viſuels, portaſſent iuſques au Ciel & aux aſtres, par vn acte continu & non interrompu, depuis la terre iuſques à cette haute extremité, & ſe reflechiſſent & retorbaſſent ſur le meſme lieu de leur origine, ce qui eſt ridicule.

Soit parce que pour voir, & decouurir en vn moment le grand eſpace qu'occupe noſtre orizon, il faudroit vne euacuation prodigieuſe d'eſprits animaux, & plus copieuſe que tous les animaux enſemble ne ſçauroient produire: d'où procederoit vne mort ineuitable, ainſi que la ioye a faict en quelques perſonnes, par vne diſſipation ſoudaine & momentanée des eſprits vitaux.

Et d'ailleurs, s'ils ſont en telle abondãce, pendãt que nous les tenons clos & fermez, cette abondãce & fertilité de rayons, prouira t'elle pas quelque leſion & incommodité dans la partie, ſi elle y eſt retenuë & ne trouue ſa deſcharge?

Et lors qu'ils viennent à ſe deployer, le moindre vent les fera-t'il pas chanceller & marcher de trauers, changera til pás les obiets de poſture, ſont-t'ils auſſi durs & auſſi fermes que le diamant?

Quelques vns de ceux de la premiere opinion, ont adiouſté à leur abſurditez, que la

ſion du Soleil ſe faict dans le corps du So-
l, par la pointe du rayon viſuel, & non pas
terre dans l'organe & la faculté capables
cette fonction.

Mais ce ſeroit deſtruire par ce moyen,
tte grande maxime de tous les Philoſo-
es, qui ne peut ſouffrir qu'vn ſuiet de
elque qualité qu'li ſoit, puiſſe agir ſur
e choſe diſtante & eloignée de luy ; i'en-
nds vn eloignement de ſubſtance ou de
rtu.

Quel ſens-commun & tant ſoit peu rai-
nnable peut accorder toutes ces choſes? l'
animal verra dans le Soleil & dans les
oilles, c'eſt à dire que ſon action vitale
xercera la haut, & non pas dans ſon
incipe qui en eſt le fondement & le ſuiet.

Il faut donc s'arreſter à l'opinion d'Ari-
te, que nous pourrions appuyer d'autres
iſons, ſi celles que nous auons alleguées
uoient outrepaſſé la iuſte meſure, dans
uelle nous nous reſerrons.

LA VISION SE FAICT AV NERF, EN L'HVMEVR, OV EN LA MEMBRANE.

Il y a quelque difficulté pour ſçauoir ſi
c'eſt dans le nerf optique, dans l'humeur
ryſtalline, ou dans la membrane, que ſe
ct & ſe produit la viſion.

Il eſt bien vray que le nerf optique eſt l'inſtrument qui communique du cerueau à l'œil, les eſprits neceſſaires pour cooperer à la viſion.

D'où vient qu'eſtans fatiguez & attenuez par vne trop grande lecture, la veüe s'affoiblit & s'abbat, pour eſtre le canal de ces eſprits ardés, ignées, & ſi bruſlans quelquefois, qu'a peine en peut-on ſupporter l'eſclat; ce qui ſe dit d'Alexandre, & ce que l'experience teſmoigne par fois, lors que l'amour ſe meſle de les embraſer dans les yeux d'vne ieune Dame: mais il n'eſt pas pour cela le ſiege & le domicile regulier de la viſion.

Et bien qu'Ariſtote & tous ſes ſectateurs iuſques à preſent, ayent eſtimé que la viſion ſe faict dans l'humeur chryſtalline, ſi eſt-ce que l'experience y eſt contraire.

Soit parce que tout corps tranſparent, n'eſt pas capable de repouſſer & refleſchir les rayons de l'epece

Soit parce que pour produire la viſion, il faut que les rayons enuoyez en ligne droite par les obiets à l'organe, ſoient receus par vne partie qui ait quelque ſolidité, pour les repouſſer, afin que dans cette reflection ils ſe rendent viſibles; ce qui ſe faict en la membrane aretine, à laquelle les eſpeces eſtant paruenuës, elles ne peuuent paſſer outre.

Et comme elles ſont contraincts de ſe

:fleſchir; & que d'ailleurs l'organe y con-
›urt par vn principe vital, les eſpeces ſont
nduës lucides & apparentes, & voila com-
e la viſion ſe faict.

Soit auſſi parce que l'adreſſe ingenieuſe
s optiques, a trouué moyen de faire vn
il de verre, lequel oppoſé à la lumiere
ins vn cetain iour & ſituation, à faict voir
airement, que les eſpeces des obiets ne
arreſtent pas dans l'humeur chryſtalline,
ais qu'elles vont plus auant, & ne ſe re-
ſchiſſent que par la rencontre du corps
lide, qu'ils poſent en la place de la mem-
ane aretine.

Et comme en matiere des choſes pure-
ent naturelles & occultes, vne experience
ouue dauantage, que ne feroit vn amas
foibles demonſtrations, i'entends de
iſons probables : il n'y a poinct de peril
s'arreſter & ſe tenir fermes en la preu-
de nos optiques, iuſques à ce qu'vne
tre experience contraire & plus ſenſi-
e, nous faſſe perdre les harçons de celle-

LVMIERE.

A veuë a pour obiect tout ce qui eſt
lumineux & coloré; d'où vient que la
miere & la couleur, ſont les obiets les plus
ochains de la veuë, puiſque les autres
ſont en quelque maniere plus eloiguez,

n'eſtans apperceuables que par ces deux premiers.

Et parce que la couleur ne marche qu'à-pres la lumiere, puiſque celle-là ſans le ſecours de celle-cy, ne peut eſtre apperceuë, elle tient encores de plus prez à la veuë que la couleur.

Que la lumiere ſoit vn corps, cela ne ſe peut, dit Ariſtote; ſoit parce qu'il eſt impoſſible qu'vn corps en vn moment ſe porte de l'extremité d'vn eſpace à vn autre, ayant beſoing de temps pour marquer ſon progrez & ſon acheminement; ſoit parce qu'il ſe donneroit vne penetratiõ de corps, ce qui naturellement eſt contre toute Philoſophie.

Qu'elle ſoit ſubſtance, cela ne ſe peut, parce que la ſubſtance ne tombe pas ſous le ſens de la veuë, mais ſon eſpece ſeulement. Il reſte donc qu'elle ſoit vne qualité patible & materielle, mais la plus ſubtile de toutes.

La lumiere eſt diſtincte de la lueur, en ce que celle-cy eſt propre au corps lumineux, elle en eſt le brillant, entant qu'elle luy demeure conioincte & vnie.

La lumiere eſt comme l'effect de la lueur & du brillant, qui ſe reſpand dans l'air, & ſe communique iuſques à nous: ſi bien que nous pouuons dire, la lumiere eſtre proprement l'acte de la lucidité du corps lumineux.

Elle

Elle a pour proprietez d'estre celeste d'où viẽt que son mouuemẽt est si prõpt) 'estre aucunemẽt immaterielle, au moins comparaison des autres; d'estre tantost :flechie par la rencontre d'vn corps soli- :, & tantost rompuë & brisée par la ren- ontre d'vn corps mol & fluide, cõme l'eau, auoir vne certaine vertu secrete d'échauf- r, de pouuoir descouurir toutes choses, les mettre à nud aux yeux des animaux, de ne s'arrester que par la repercussion resistance d'vn corps opaque, d'où vient le les nuës espesses nous dérobent si sou- nt la belle lumiere du Soleil.

La lumiere peut estre considerée en trois anieres, ou à l'égard du corps lumineux ù elle part, ou à l'égard du suiect qu'el- éclaire & illumine, ou à raison de l'air oyen entre le corps lumineux, & le su- t éclairé dans lequel elle est diffuse & ré- nduë.

Pour raison du corps lumineux, soit le leil ou le suiect par luy éclairé, comme bre ou la statue; il est certain que la lu- ere actiue ou passiue (actiue au Soleil, siue en l'arbre & en la statuë) termine stre vision.

Mais que la lumiere de soy entãt qu'elle aire l'air, & ne se repose sur aucun su- opaque & coloré, puisse terminer la vi- n; c'est ce qui ne se peut soustenir parce de mesme que l'air pour representer

toutes les couleurs, ne doit point estre coloré ; aussi disons nous que la lumiere pour rendre les choses visibles, ne doit pas estre proprement visible. Mais par accident seulement & entant que par son benefice elle rẽd toutes choses visibles & apperceuables.

COVLEVR.

CArdan, à mõ aduis, n'a pas mauuaise grace, quand il dit que la cause & l'essence des couleurs ne sont pas moins obscures & difficiles à découurir, que les couleurs sont claires, apparentes, & faciles à voir.

Mais par ce que le corps coloré n'a ce priuilege que par emprũt & par le secours de la lumiere aussi disõs nous, que l'obiect de la veüe est la couleur d'vn corps, rendue lucide & apparente par la lumiere.

Le melange different des quatre qualitez, & le temperament des choses opaques brunes ou noires, auec les lucides, cõme le blãc, le vert & le rouge, produisent cette grande varieté de couleurs qui diuersifient nos parterres, & le sein different de toutes les creatures.

L'extremité (comme parle Aristote) c'est à dire la superficie & le dehors des obiets, en est le suiet & le fondement, parce que la veüe ne pretend pas de passer au delà, ny d'enfoncer la surface des choses visibles.

Et bien que les corps ſe trouuent inte-
:urement colorez, ſi eſt ce que tant qu'ils
meurent reclus & renfermez dans leurs
:tites cauernes, *ils* ne ſont proprement
ılorez & viſibles qu'en puiſſance, & non
ıs en acte.

De meſme que les obiects repreſentez
r le leuer du Soleil, n'eſtoient colorez
'en puiſſance pendant les tenebres de la
ıict, c'eſt à dire, qu'ils n'eſtoient apper-
uables à noſtre eſgard qu'en puiſſance
ılement & non pas en effect, bien qu'ils
nſeruent leurs meſmes qualitez & pro-
ietez la nuict que le iour.

La lumiere à cela qu'elle ne peut eſtre
perceue que par ſoy-meſme, i'entends à
iſon de ſon éclat dãs le corps lumineux,
de ſes rayons reflechis ſur vn corps dur
opaque; la couleur au contraire n'eſt
s viſible de ſoy, mais ſeulement par la
niere, ne pouuant communiquer ſon
ece qu' à la faueur d'vn moyen lumi-
ıx, ie veux dire l'air éclairé

De plus la lumiere n'a point de cõtraire,
ù viẽt qu'elle paſſe en vn momẽt d'vne
:remité à vne autre bien eſloignée. Mais
couleurs ſont contraires entre elles,
es que peuuent eſtre le blanc & le noir.
.es couleurs ſont extremes, ou moyen-
. Les extremes ſont celles hors deſquel-
on ne peut faire vn pas plus auant, par
qu'elles ſont les dernieres, & comme

les colomnes qui bornent & renferment toutes les autres, & voila le blãc & le noir.

Les moyẽnes ſont celles qui ſe trouuent dans le meſlange different de ces deux extremes, tel que peut eſtre le rouge, le iaune, le verd & les autres, toutes compoſées de blanc & de noir, dont les Marchands du Palais ſçauent mieux les noms que les Philoſophes.

Enfin la couleur eſt vne certaine lucidité, produite par la rencontre & le temperament des quatre qualitez, ſi foible & ſi languide de ſoy, qu'elle a beſoing de lumiere pour eſtre apperceuë & deſcouuerte,

Que le temperament y contribue beaucoup, nous l'apprenons du corps humain, dont la peau a des parties blanches, d'autres rouges, d'autres brunes, quoy qu'vne meſme peau, mais attrempée de diuers temperamens en ſes parties, qui fait le teint & la couleur differente.

DE L'OVYE.

BIen que l'ouye ſoit en quelque ſens inferieure à la veue, à raiſon de la grande viuacité de l'œil; ſi eſt-ce qu'elle eſt plus excellente, non ſeulement en ce que par ſon moyen les ſciẽces nous ſont communiquées, mais en ce qu'elle eſt le ſeul ſens propre à receuoir les diuines reuela-

ons, pour les faire paſſer tout d'vn temps uec merite dans nos cœurs & dans nos ntendemens.

Ie dis auec merite, pour faire voir que la elicité & le merite du Chreſtien, ne conſte pas a voir la verité des choſes reuelées ar la force & la monſtre des miracles, ais à la croire par la ſeule authorité de eluy qui nous l'a reuelée.

Cet organe a pluſieurs petites pieces qui eruent à ſa fonction. Premierement, oure les cartilages exterieurs, il a dans ſa oncauité ſinueuſe, vne certaine membrae tendre, mince, ſeche & tenduë comme i peau d'vn tambour, qui trauerſe le petit rou de l'oreille, d'où vient qu'elle porte le om de tambour.

Elle eſt affermie de trois petits oſſelets, ont l'vn repreſente la figure d'vn enclume, & l'autre d'vn marteau.

Cette mébrane a receu dans ſa conſtitution vne certaine vertu animée, propre our receuoir l'eſpece du ſon, & la porter ıcõtinent au cerueau, par l'entremiſe d'vn etit nerf qui ſert comme de paſſage, ſoit our y verſer les eſprits animaux neceſaires à cette fonction, ſoit pour porter s eſpeces receuës au ſens commun.

Que ſi ce nerf reçoit quelque obſtructin par la deſcharge maligne des humeurs u cerueau; le paſſage ſe bouche & il ne e fait plus de communication d'eſprits

animaux, ou en tout cas elle eſt ſi hebetée, ſtupide & endormie, qu'il faut faire grãd bruict pour la réueiller & y produire quelque impreſſion.

Et bien que le ſon ſe faſſe en la membrane que nous auons appellée tambour; ſi eſt ce qu'il ne ſe peut faire que par la cõmunication des eſprits animaux, leſquels eſtant retenus par l'o[illegible]ruction du nerf interieur correſpondant d'vne part au cerueau, & de l'autre à la mẽbrane, pour lors il ne ſe peut plus faire de ſenſation, qu'auec de grãdes violences capables d'eſbranler ce petit nerf, & d'y réueiller les eſprits animaux, qui abordent lentement, pareſſeuſement & foiblement à cette mẽbrane.

LE SON.

LE ſon eſt l'obiect de l'ouye, & comme tel n'eſt autre choſe qu'vne qualité ſẽſible, qui affecte l'ouye par vne eſpece de mouuement local, c'eſt à dire par la colliſion des corps, qui ſont moyens entre le ſon & le ſens de l'ouye; eſtant vray que l'eſpece ſenſible produite par le heurt du batant de la cloche qui eſt de l'autre coſté de la riuiere, doit paſſer l'eau, trauerſer l'air moyen & faire tout ce chemin auant que d'arriuer à moy.

Pour faire ſon, il faut au moins la colliſion de deux corps, comme le batant & la

cloche, ou de deux parties d'vn meſme corps, comme les deux mains, qui font bruit quand on les frappe l'vne dans l'autre.

Bref, il faut que l'vn frappe & l'autre ſoit frappé, en toutes choſes marteau & enclume, dans les morales & politiques comme dans les naturelles.

Si vous ne vous appuyez ſur perſonne, vn autre s'appeſantira ſur vos eſpaules; d'ordinaire les deux ſe trouuẽt à la fois en vne meſme perſonne, ſeruir aux vns, commander aux autres; marteau & enclume tout enſemble, mais ſous differentes conſiderations.

De cette colliſion procede tout le bruit qui ſe faict ſoit dans l'air, ſoit dans les eſtats.

Le ſon eſt excité de tout corps ſoit animé ſoit inanimé, celuy-cy eſt appellé ſon, celuy-là voix.

Le ſon multiplié ou refleſchy eſt ce que nous appellons Echo, lequel ſe produit par la refraction de l'air, qui ſe fait dans vn lieu concaue & oppoſé, & ſe rend ſenſible à l'ouye, de meſme à plus pres que le corps ſe rend viſible, tantoſt par les reflections des rayons dans vn miroir, & quelquefois par la refraction des meſmes, rayons comme dans l'eau.

Que s'il y a pluſieurs eſpaces concaues & voiſines, ſelon leurs approches ou leurs

eſloignements, le ſon de la trompette ſera entendu à diuerſes fois.

La force ou la foibleſſe de la partie repouſſante, enſéble la fatigue & la laſſitude de l'eſpece ſenſible receuë & repouſſée, ſont cauſes que cette cauité ne peut ordinairement rendre que les dernieres ſyllabes des paroles que nous proferons.

L'Echo eſt plus intelligible en vn endroit qu'en vn autre, ſelon l'angle produit par la reflectiõ; ſi obtus, hebeté; ſi aigu, picquant; ſi droit, plus vif & plus naturel.

LA VOIX.

LA voix eſt proprement le ſon de la bouche de l'animal, proferé dans l'air receu & repouſſé par les poulmons; & par ce qu'elle ſe dit principalement de l'homme, il faut adiouſter en ce cas l'intention qu'elle a de ſignifier quelque choſe.

L'air en eſt la matiere, l'animal la cauſe efficiente, le ſon en eſt la cauſe formelle, & la ſignification la cauſe finale de la voix.

Pour former la voix, il faut qu'il ſe faſſe dilatation & reſtriction de poitrine par le diaphragme & les muſcles intercoſtaux, ainſi appellez, par ce qu'ils ſont entre les coſtes.

Les inſtrumens neceſſaires à la voix, sõt les poulmons, la trachée artere, l'epiglo-

, ou plutoſt vne languette qui eſt à l'office de cette groſſe artere, comme vn uiſſe qui ferme & ouure la porte pour ire paſſage à la voix.

Ie ne parle point des autres parties, qui n quelque façõ luy ſont exterieures, quoy ue neceſſaires à ſa perfection, telles que ont la langue, le palais, les dents & les ures.

ODORAT.

LEs ſens ont entre-eux leurs fonctions ſi reglées & leur empire ſi limité, qu'ils n'entreprennent iamais d'vſurper ſur le domaine de leurs cõpagnons. Et bien qu'en quelque maniere il ſe puiſſe dire qu'vn sẽs peut faire office de deux en meſme temps, c'eſt à dire de l'odorat & de l'attouchemẽt, puiſque le nez peut eſtre heurté par le corps odoriferant; ſi eſt-ce que c'eſt parler trop improprement, par ce qu'en qualité d'odorat, il n'a que le sẽtir & l'odorer, pour eſſence, & non pas le toucher.

Que ſi la nature ne nous auoit pourueu le ce ens, comment diſtiguer tant d'autres brillants, & tant d'eſtoilles fleuries dont elle a parſemé le Ciel, auſſi bien que nos parterres, n'eſtoit que l'odeur de celles du printemps, nous fait bien voir qu'elles ne ſont que pour nous diuertir, pour nous faire compagnie, & qu'elles n'ouurent

leur ſein que pour remplir l'air de parfũs, & nous apprendre que nous ne deuons auoir des yeux que pour la ſeule gloire de Dieu, & de bouche que pour remplir le Ciel & la terre de nos parfums; c'eſt à dire de ſes loüanges, puiſque nous ne ſommes autre choſe que les fleurs & les reiettons de ſa toute-puiſſance, ſortis du parterre du neant.

Le chemin que nous faiſons en la deſcouuerte des choſes naturelles, eſt tout heriſſé de difficultez, autant de pas, autant d'eſpines.

Quelques-vns ſe ſont perſuadez mal à propos, que l'odeur eſtoit vne vapeur ou vne exhalaiſon ſubſtãtielle; mais elle n'eſt poinct vne vapeur, par ce que l'eau de ſoy n'a aucune odeur, ſi ce n'eſt par accident & en cas qu'il y ait quelque choſe de melangé auec elle. Or eſt il que la premiere vapeur qui s'éleue de quelque corps que ce ſoit, (à la reſerue de l'eſprit de vin) n'eſt qu'vn flegme & vne eau morte & inſipide; & partant elle n'a poinct de gouſt.

Elle n'eſt poinct auſſi vne exhalaiſon fumeuſe & ſubſtantielle; car ſi cela eſtoit, l'euaporation continuelle qui ſe faict de l'odeur d'vne choſe, la deſſeicheroit en moins de rien, par la grande attenuation & deperdition de ſa propre ſubſtance; ce qui ne ſe peut dire, eſtant vray que le cuir d'Eſpagne ſe trouue temperé ſi parfaicte-

ment dans le melange & l'excellence de ſes odeurs, que l'air & le temps ont peine de les ſeparer de leur ſuiet.

Et d'ailleurs, ſi elle eſtoit vapeur ou exhalaiſon, cõment ſeroit-il poſſible que les corbeaux & tous les oiſeaux qui ſe repaiſſẽt de charongne, la peuſſent ſentir de 50. lieuës? Seroit-il vray de dire que cette vapeur ou exhalaiſon a fait vn cercles de 50. lieuës aux enuirons, pour aduertir tous ces oyſeaux carnaſſiers, de venir chercher dans vn champ les corps morts reſtans d'vne bataille, par des lignes droites, égales & aboutiſſantes à ce meſme centre.

Donc puiſque l'odeur n'eſt pas vne ſubſtance, il reſte que ce ſoit vne qualité patible, produite par la chaleur d'vn corps agreablemẽt temperé de ſec & d'humide; de maniere toutefois que le ſec y abonde plus que l'humide.

De là vient, que les odeurs ne nourriſſent pas, par ce qu'elles ne ſont pas des corps, mais de ſimples accidents; bien qu'elles fortifient le cerueau, dont les eſprits eſpurez par vn meſlange parfaict des quatre qualitez, (de maniere que le ſec & le feu y preſident, puiſqu'ils ſont lumineux eſtans animaux) ſe trouuent extremement conſolez à l'abord de cette qualité, par la douceur de ſon harmonie.

Le corps mixte, eſt proprement le ſuiet & le fondement de l'odeur; & partant

les elemens entant que ſimples, n'en peuuent eſtre les veritables ſuiets, mais bien entant que meſlangez & compoſez.

Elle admet deux cauſes efficientes, mais differentes: l'une interieure, & l'autre exterieure.

L'interieure, eſt celle qui a ſceu meſnager adroitement le meſlange & le temperament des quatre qualitez dans le ſuiet.

L'exterieure eſt le Soleil, le feu ou la chaleur, qui relaſchant les fibres du corps odoriferant, donne quant & quant paſſage à cette qualité.

Les odeurs & les ſaueurs ſe reiglent ſur le pied des couleurs, & comme de celles-cy nous en auons remarqué d'extremes & de moyennes; nous fãiſons le ſemblable des autres, s'il y a doux & amer dans les ſaueurs, blanc & noir dans les couleurs, il y a bonne ou mauuaiſe ſenteur pour les extremes de l'odorat.

Les moyennes, ſont toutes celles qui ſe trouuent meſlangées de l'vne & de l'autre, ſoit qu'elles approchent dauantage de la premiere, ſoit qu'elles voiſinẽt dauãtage la ſeconde, ſoit qu'elles gardent le milieu.

L'aduantage de la bonne ſur la mauuaiſe, eſt que celle-là ſe forme de la reſolution d'vn corps agreablement temperé de ſec & d'humide; qu'elle ne contribuë pas moins à la conſeruation de la ſanté, qu'au plaiſir & à la delectation; qu'elle eſt

ropre à la reſtauration des eſprits animaux affoiblis & debilitez ; (d'où vient qu'en temps de peſte elle combat le mauuais air qui les veut abattre & empoiſõner) qu'elle ſoulage par ſa douce ſeichereſſe, l'intemperie froide & humide du cerueau debile, & meſme (ſi nous voulons croire Scaliger) elle fortifie la memoire & rend de tres-bons offices à tous les autres ſens interieurs, par ſon ſimple miniſtere.

Celle cy au contraire, ie veux dire la mauuaiſe ſenteur (que les Latins aſſez à propos appellent ingrate) ſe forme de la reſolution d'vn corps, qui pour eſtre attrempé d'humide & de ſec, ne laiſſe pas de produire, à raiſon de ſon humide eſpés, corrompu & mal temperé, vne odeur qui ne peut paſſer que pour vne meſconnoiſſante & inſuportable, qui outre cette mauuaiſe qualité, offenſe les eſprits, bleſſe le cerueau, & bien ſouuent nous laiſſe de impreſſions de ſa malignité.

Mais bien que les odeurs ſemblent n'auoir autre employ, que le deſſein de ſatisfaire noſtre odorat, ſi eſt-ce que la nature donne à cette faculté pour fin principale la conſeruation entiere de l'animal, non ſeulement en découurant par les odeurs quels alimens luy ſont propres, mais quels auſſi luy peuuent eſtre dangereux & nuiſibles, auſquels elle a attaché vne ſenteur déplaiſante, pour luy donner auerſion de ce qui

pouuoit eſtre dommageable à leur conſeruation.

Priuilege que la nature a eſtendu auec plus de grace, en faueur des beſtes brutes, que de l'homme, celles là ayant plus de beſoing de cet enſeignement interieur, que celui-ci, lequel ne ſort poinct des mains de la nourrice & de deſſous l'aiſle du pere & de la mere, qu'il ne ſçache ce qui luy eſt vtile ou ce qui luy eſt dangereux.

De là vient que les hommes ont ce ſens infirme & debile, à comparaiſon des autres animaux, & principalement du chien, dont l'odorat luy découure de loing la perſonne qu'il ne void pas.

Que l'eau puiſſe ſeruir de moyẽ à l'odeur, auſſi bien que l'air, il eſt certain, puiſque les poiſſons viennent à l'odeur de l'appas qui leur eſt ietté par les peſcheurs, bien que le mouuement de l'eau qui ſe fait par la choſe qu'on y iette (ſoit appaſt, ſoit pain ou quelque autre aliment) contribuë quelque choſe à les appeller dans vn grand calme.

Cette qualité donc remplit l'eau où elle paſſe, auſſi bien que l'air, d'vne certaine vertu, qui a pour terme propre le ſens de l'odorat.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe trouuer des corps, dont l'odeur ſoit melangée de quelque legere vapeur ou exhalaiſon, comme les viandes tout chaudement tirées du pot, ou de la broche.

Mais pour celles qui ſont interieures au corps, ſans deperdition de ſubſtance, telles que peuuent eſtre de certaines odeurs empoiſonnées & mortelles aux animaux, elles procedēt de la ſeule eſpece, qui s'echape du uiet ſans vapeur ny exhalaiſon, dont la igueur dommageable eſt ſi penetrante, u'elle empoiſonne les eſprits, qui pour ſe afraiſchir & reprendre vie, font effort de ſe orter à la ſource, qui eſt le cœur, pour s'y alumer; mais à meſure qu'ils aduancent, empeſtēt leurs compagnons, qui ſurpris meſme mal, courēt a vn meſme remede, paruenus qu'ils ſont au cœur, luy cōmuquent leur venin, l'empoiſonnent, & luy nnent la mort, dans le temps qu'il faict ort de les ſecourir.

LES PARTIES DV NEZ.

E nez eſt l'organe par lequel le ſens de l'odorat exploite ſes fonctions. Pluirs parties concourent à ſa fabrique, les les cartilages, les membranes, les nerfs, is principalement deux petites portions ubſtance charneuſe, qui ſont en la parſuperieure du nez, & partent du ventri- du cerueau, appellées communement ıncules māmillaires, ſoit parce qu'elles t comme les bouts d'vne māmelle, exnemēt poreuſes, appuyées ſur vn os apé ſpongieux; ſoit parce que leur ſubſtāce ıme peu condenſée, eſt plus penetrable

que les autres, ſoit auſſi parce cet os a vn grand nombre de petits trous,

Cet os eſt partagé en deux, par les deux grandes ouuertures qui reſpondent aux narines, le tout auec deſſein, la nature ayant cela de propre qu'elle ne faict iamais rien, qu'il ne ſoit conuenable à quelque fin.

Quelques nerfs partent du cerueau qui ſe reſpandẽt ſur toute la ſubſtãce du nez, d'où procede la difficulté de ſçauoir en quelle partie de cet organe ſe faict l'odorat.

EN QVELLE PARTIE SE FAICT l'odorat.

IL eſt bien certain que l'vſage des caruncules mammillaires n'eſt pas ſeulement pour l'odorat, mais encores pour la reſpiration, & pour la purgation des excremens froids & humides, dõt le cerueau ſe décharge, & qu'il reiette cõme ſuperfluitez de ſon aliment; mais de ſçauoir ſi c'eſt en cette meſme partie, ou dans l'os eriblé, ie veux dire percé comme vn crible, ou dans la partie nerueuſe du nez, que ſe fait l'odorat, c'eſt ce qui nous met en peine.

Mais parce que de ces trois, la partie remplie d'eſprits, doit eſtre le lieu où la faculté doit tenir le ſiege principal, il faut s'aſſeurer que ces petites caruncules ſont les vrais organes de l'odorat, animées qu'elles ſont d'vn grãd nombre d'eſprits requis à la ſenſation.

Et comme elles ſont propres à la reſpiration & attraction de l'air ; auſſi ne peuuent-elles ſentir qu'elles n'aſpirent en meſme temps.

Leur ſentiment eſt plus delicat que celuy des ventricules du cerueau, d'où elles partent, & leur ſubſtance toute vaporeuſe, qui faict qu'elles s'accordent ſi bien auec les bonnes odeurs.

Adiouſtez à cela que la nature les a miſes au deuant, & ſur les aduenuës, comme des ſentinelles eueillées, pour prendre garde que les mauuaiſes ſenteurs ne debilitent le cerueau & ne luy portent dommage.

DV GOVST.

ENtre les ſẽs dont l'animal eſt pourueu, les trois precedens ſont & de bien ſeance & de commodité, mais non pas de ſimple neceſſité, tels que ſont les deux autres, qui pour eſtre inferieurs & les moindres dans l'eſtat de la nature animale, ne l'aiſſent pas d'eſtre les plus conſiderables ; de meſme que dans la politique, les laboureurs, les vignerons & les boulangers, pour eſtre des offices bas & mercenaires, & les derniers de l'eſtat, ne laiſſent pas de tenir le premier rang dans la neceſſité de la vie. On ſe paſſe bien d'vne loy, d'vn arreſt, d'vn beau diſcours, mais perſonne ne peut ſe paſſer du boire & du manger.

Enfin le gouſt eſt vne choſe ſi connuë, qu'il ſemble que ce ſoit luy faire tort de le vouloir expliquer, & principalement a nos Meſſieurs qui frequétent les bonnes tables, ſi ſçauãs au genre des ſauſſes, qu'ils en ſçauent vn peu plus que les Philoſophes, dont la ſobrieté & l'abſtinence doiuent eſtre les cuiſiniers plus friãds & plus delicats; à plus forte raiſon des Chreſtiens, autant eſleuez au deſſus des Philoſophes, par la ſainɛteté de leur profeſſion, que ceux-cy le doiuent eſtre en ſageſſe ſur les gens du monde noyez & enſeuelis dans la bonne chere, & abiſmez dans la chair & le ſens.

Nous dirons neantmoins que le gouſt eſt vn ſens exterieur, par lequel nous iugeons de la ſaueur des choſes ſenſibles.

Saueur qui n'eſt autre choſe qu'vne qualité ſenſible procedante du meſlange des quatre premieres qualitez, chaud, ſec, humide & froid, qui ſe communique à la partie ordonnée pour la fonɛtion du gouſt, de maniere que la ſaueur a de grandes ſympathies auec la ſenteur, d'où vient que nous iugeons facilement du gouſt d'vne choſe par ſon odeur, ſuppoſé qu'elle ſoit odoriferante, ce qui n'eſt pas commun à tous alimens.

De là vient encores que ceux qui ont l'odorat ſubtil, iugeront de la bonté du vin, auſſi bien à le flairer qu'à le gouſter : mais ils different en ce que l'odeur a plus de

:c que d'humide en ſon meſlange, & la ſa-
:ur au contraire plus d'humide que de ſec;
pour rendre celle-cy bien eſueillée, il faut
ıe la chaleur interieure, comme au vin ou
:terieure, comme celle du feu au reſpect de
viande, ou de la bouche à l'eſgard du
in, du fruict & des autres, excite l'inte-
:ur de l'aliment qui dilate les pores de ſa
bſtance, pour la faire euaporer & en com-
ıniquer les eſprits, quelquefois à l'odorat
ſſi bien qu'au gouſt.
La cauſe formelle de la ſaueur, procede
la vertu interieure & eſſentielle de cette
alité patible.
L'humide, l'aqueux & le ſec terreſtre, en
ıt la cauſe materielle ; la chaleur, la cau-
:fficiente ; la finale n'eſt autre à l'eſgard
ſuiet ſauoureux, que de ſe faire gouſter &
endre ſenſible pour le bien & l'aduanta-
le l'animal.
eſt bien vray que le gouſt ne ſe peut fai-
ansvn attouchement ſubſtãtiel du corps
›rgane, mais il ne s'enſuit pas de là que
:ouchement & le gouſt ſe confondent &
ènt pour vn meſme ſens; ſoit parce que
s obiets ſont reellement differens, puis
:ntre les obiets de l'attouchement, il y
qui ſont du tout inſipides, comme les
oux, les pierres, l'air, l'eau; ſoit parce
›rganes ſont differés, comme les facul-
:n ſont diſtinctes.

DIFFERENTES ESPECES DE SAVEVRS.

GAlien eſtime que l'aſpre & l'aigre ſont les extremes des ſaueurs.

Ariſtote range les principales ſous huict eſpeces qui domineut toutes les autres ; le doux dans le miel, l'amer dans l'abſinthe, le gras dãs le beurre, le ſalé dans l'eau de mer, l'aſpre dãs l'ail, le vert dans la põme de bois ou dans celles qui ne ſont pas meures, l'aigu dans les huiles, & l'aigre dans le vinaigre.

Cette diſtribution neantmoins n'eſt pas d'vne obſeruance ſi religieuſe & reguliere, qu'il y eut grand peché dans la Philoſophie d'y contreuenir, ſoit en les retranchant, puiſque le doux & le vert ſemblent differer de degrez & non pas de nature, & que par la coction, la pomme verte paſſe de la verdeur à la douceur ; ſoit en y adiouſtant quelque autre particuliere, telles que ſõt les ſaueurs ſtyptiques & aſtringentes, qui parfois à raiſon de leur grande ſiccité, meſlée d'vne ſecrete ardeur, deſſeichent la bouche & le palais en vn moment, comme l'alun.

Que ſi comme Ariſtote, nous voulons eſtablir le doux & l'amer pour extremes, toutes les autres ſaueurs ſeront appellées moyennes, c'eſt à dire compoſées du meſlange de l'vne & de l'autre ſelon le plus &

le moins, & cette diuision sera plus iuste.

QVEL EST L'ORGANE DV gouſt.

LA langue est l'organe du sens destiné à la saueur; & quoy qu'elle soit sauoureuse par tout, si est-ce que le bout & l'extremité de la lãgue est plus delicat & plus vif dans la sensatiõ, que n'est pas le gros de la langue tirant vers la racine : ce qui procede de sa spongiosité & molleſſe, qui plus ouuerte & vaporeuse en cette partie, reçoit les saueurs plus auidement, pour les respandre dans la substance de la langue & dans le palais, qui est extremement sensible par le grãd nombre des nerfs minces & delicats, & particuqui sont lierement de ceux destinez àla sensation du gouſt, dont il est tout parsemé.

SYMMETRIE DE CET ORGANE

LA langue (que nous auons dit estre l'organe du gouſt) est retenuë fermement dans le racines du gosier par vn os qui est assez fort & ferme, elle est reuestuë d'vne tunique nerueuse qui la couure par tout, & composée de neuf muscles diuisez par la ligne du milieu, qui en met la moitié à droit & l'autre à gauche : elle est encore pourueüe de deux grosses veines, de deux arteres & de deux nerfs, dont l'vn mol & spongieux

eſt deſtiné à l'vſage des ſaueurs; l'autre dur & plus ferme, à la conduite de ſon mouuement.

COMME SE FAICT LE GOVST.

SI la choſe que nous portõs à la bouche eſt humide de ſoy, elle communique ſa ſaueur à la langue; ſi ſeiche, elle eſt broyée ſous les dents, & humectée, tant de la ſaliue que de l'humidité de la langue; & pour lors elle communique ce qu'elle a de ſauoureux, & reſpãd ſon eſpece par toute la lãgue & le palais, pour le reſiouyr; ce qui eſtoit aucunement neceſſaire, afin que la bouche, les dents, la langue & le palais contribuaſſent leur miniſtere à la nourriture de l'animal.

D'où vient que lors qu'vn rheume reſpãd vne humeur terreſtre & inſipide, en trop grande abondance ſur les nerfs deſtinez au gouſt, l'animal refuſe de prendre des alimens, par le peu de ſatisfaction qu'il y trouue, la ſaueur de la viande ne pouuant ſe communiquer, ny à la langue ny au palais.

DE L'ATTOVCHEMENT.

NOus voicy enfin arriuez au ſens de l'attouchement, qui pour eſtre le dernier de tous & le plus brutal, ne laiſſe pas d'auoir plus de partiſans, & de mener en triomphe le plus grand nombre d'eſclaues.

I'ay honte de voir qu'Ariſtote & les Philoſophes le donnent à l'homme auec aduantage ſur les autres animaux ; mais bien plus encores de voir que les hommes luy ſacrifient leurs penſées, leurs deſirs & leurs affections, & ſe donnent bien plus à luy, que la Philoſophie ne le donne à l'homme.

Le deſſein de celle cy n'eſt pas que ſon preſent deuienne l'idole de nos cœurs, c'eſt pour nous ſeruir, nous faire honneur & parer l'autel de noſtre raiſon, qu'elle nous offre cette fleur ſi ſuaue & ſi douce; & cependant comme ſi ſon odeur nous auoit enyurez, & en nous donnant le ſens nous auoit oſté le ſentiment, nous faiſons deſcendre noſtre raiſon de deſſus l'Autel, pour luy mettre l'encenſoir à la main, luy faire flechir le genouïl, & la rendre ſuppliante & idolatre de ſon eſclaue.

Le temperament de l'homme beaucoup plus doux & mieux attrempé que celuy des autres animaux, luy a donné ce ſentiment auec beaucoup plus de delicateſſe, & d'aduãtage qu'aux autres. Sa peau ſi douce, & ſõ teint de roſes ſi vny; & ſi fleury par vn aggreable meſlange des quatre qualitez, en fourniſſent vne preuue aſſez certaine & euidente.

Ce ſens ne s'eſt pas cantonné en vne ſeule partie du corps, comme les autres, qui ne s'eſchappent iamais de l'eſtenduë

de leur organe, il ne pouuoit pas estre ressérré en si petit lieu, & semble que la nature fut obligée de le respãdre sur toute la peau, pour le rendre comme la base, le fondement & le soustien de tous les autres; afin que par cette grande trouppe de surueillãs, placez au dehors pour le bien & le repos de l'hõme interieur, il fut aduerty de l'approche des choses capables de luy nuire & de le diuertir de la contemplation diuine, à laquelle il estoit appellé par la raison & l'excellence de sa condition.

SIL Y A PLVSIEVRS ESPECES d'attouchement.

ARistote aussi bien que les autres Philosophes, ont esté en peine de sçauoir si l'attouchement n'auoit point plusieurs branches differentes d'espece. La raison principale qui les a portés dans ce doute, est de voir que la sphere des autres est bornée, & qu'ils ne sont exposez qu'à vne seule cõtrarieté & repugnance: la veuë se renferme dans l'opposition du blanc & du noir; l'ouye dans le son graue & aigu; le goust dans le doux & l'amer; l'odorat dans la bonne & la mauuaise odeur; par tout il n'y à que deux extremes; mais cõme si l'attouchement estoit la mer, dont les quatre autres ne sont que les ruisseaux, elle abbreuue tout la terre des viuans animez, & trouue

trouue sur ses bords les repugnances du chaud & du froid, du sec & de l'humide, du pesant & du leger, du dur & du mol, bref elle est le theatre de toute qualité patible.

Cette consideration estoit bien capable de mouuoir vn doute de cette importance; mais quand ils ont examiné que l'eau de toute vne mer, pour se respandre en de differents climats, est tousiours salée & de mesme nature, comme ils n'en ont pû faire de deux sortes, ils ont estimé qu'il ne falloit point multiplier les estres sans besoing, & se sont resolus de renfermer le sens de l'attouchement dans l'vnité de son espece, quoy que respanduë & diffuse par tout le globe de ce petit monde.

OBIET DE L'ATTOVCHEMENT.

NOus pouuons iuger de l'estenduë de son obiet, par cela mesme que nous en venons de dire, puisque toute chose sensible luy peut fournir employ & luy donner occupation; mais pour le mieux specifier encores, nous luy donnerons les qualitez patibles premieres, le froid & le chaud, le sec & l'humide; secondes, le doux, l'aspre, le dur, le mol, le leger, le pesant, le glissant, l'heriſſé & beaucoup d'autres.

MILIEV OV MOYEN DE l'Attouchement.

QVelques-vns ont eſtimé que l'attouchement ſuppoſoit vn milieu, par l'entremiſe duquel il eſtoit operé. Ariſtote meſme a fauoriſé cette opinion quoy que peu ſouſtenable.

Il eſt bien vray qu'il y a deux milieux, l'vn interieur, duquel conuiennent tous les Philoſophes par ſa continuité; c'eſt ainſi que la chair, les muſcles & les nerfs interieurs, ſõt le milieu du ſentimẽt qui ſe porte au ſens cõmun par vn mouuement momentanée, lors que la peau eſt touchée.

L'autre eſt exterieur, de meſme que l'air eſt le milieu exterieur par l'entremiſe duquel ſe faict la viſion.

Et c'eſt celuy duquel nous ne pouuons conuenir: ſoit par ce que l'attouchement ne ſeroit pas ainſi nommé & qualifié, ſi le contact ne ſe faiſoit immediatement, c'eſt à dire ſans milieu; ſoit par ce que l'air ou l'eau peuuent toucher ma main immmediatemẽt & ſans milieu, puiſque la tenant nuë & découuerte à l'air, elle en eſt touchée en toutes ſes parties ſuperficielles; & que la plongeant dãs vne fontaine où l'air n'a point d'accez, elle eſt immediatement baignée de l'eau, ſans qu'on puiſſe ſuppoſer aucun autre corps exterieur pour en-

tremetteur de cet attouchement.

ORGANE DE L'ATTOVCHEMENT

LEs Philosophes ne sont pas moins en peine de reigler l'organe de ce sens, qu'en la découuerte des causes de son operation.

Pour le premier chef, il est biẽ vray que l'attouchement se fait par les approches voisines & immediates de l'obiet, à la partie sensitiue.

Et par ce que l'application de l'obiet luy imprime vne qualité patible, comme l'eau chaude, lors qu'elle est versée toute boüillante sur la main, ce contact bruslant est appellé attouchement & douleur, lors que la partie sensitiue est affligée, & volupté, lors que l'obiect approché est doux, mol, temperé, agreable & conforme au sens de l'attouchement.

Mais cela n'empesche pas la diuersité des opinions, pour establir la qualité de l'organe.

Aristote maintient qu'il se fait dans les parties similaires du corps, comme la chair.

Ce qui souffre vne bonne opposition, car si la chair estoit l'organe de l'attouchemẽt il s'ensuiuroit que les parties destituées de chair seroient insensibles, cõme les nerfs, les membranes & les tendons où se forment les goutes, ce qui est faux.

Simplicius a eſtimé que le cœur eſtoit le principe de l'attouchement ; cela eſt bon pour le principe interieur du ſentiment, mais non pas pour l organe & le principe exterieur placé ſur toutes les aduenuës du corps de l'animal.

Philopponus a dit que l'organe de ce sẽs eſtoit l'eſprit, mais il s'eſt trompé: car bien qu'il ſoit vray que l'eſprit ſoit neceſſaire pour la ſenſation, ſi eſt-ce qu'il n'eſt pas l'organe pour cela, puiſque l'organe doit eſtre materiel, ſolide & terreſtre, & non pas de la qualité de l'eſprit animal & ſanguin.

Alexandre Aphrodiſée, Auicenne & Galien, nous fourniſſent le ſentiment plus certain, eſtabliſſant l'organe de l'attouchement en la peau de l'animal, qui n'eſt autre choſe qu'vn nerf bien delicat, bien mince & bien eſtendu ſur ſa chair ; d'où vient qu'il eſt tres ſenſible, ſoit par ſa temperature, ſoit par l'excellente harmonie des quatre premieres qualitez, acheminées à vn certain degré de perfection & de mediocrité qui ne ſe peut bien exprimer; les bouts des doigts ſont plus ſenſibles, que les autres parties de la main, par ce qu'outre la peau legere qui les couure, ils recoiuẽt encores le ſecours d'vn grand nõbre de nerfs, par l'affluence & le concours qui ſe faict en cet aboutiſſemẽt qui accroiſt la vertu ſenſitiue de ce petit nerf exterieur & ſuperficiel que nous auons dit eſtre la peau.

SI L'ATTOVCHEMENT SE FAICT par eſpece.

POur le ſecond chef, qui demãde ſi c'eſt materiellement, ou par eſpece, que ſe fait la ſenſation de l'attouchement, nous dirõs en peu de mots, qu'il n'eſt point neceſſaire d'eſpece exterieure ſenſible & intentionnelle, puiſque l'application actuelle & materielle de l'obiect a la partie ſenſitiue, eſpargne les frais de cette eſpece intentionnelle, qui pour eſtre neceſſaire à la veuë, à l'ouye & à l'odorat, à raiſon de l'éloignement de l'obiet, ne l'eſt pas au gouſt ny au toucher, à cauſe du voiſinage immediat de l'obiect & de l'organe, appellé contact & attouchement.

SENS INTERIEVR.

CE n'eſtoit pas aſſez à la nature d'auoir fait des aueugles capables de mouuement & d'operation, ſi elle ne leur auoit donné vn guide, en la foy duquel ils pûſſent depoſer & confier le fruict de leurs operations.

Donc comme les ſens exterieurs ne ſont pas capables de connoiſtre leurs actions, que l'œil ne ſçait pas qu'il void, & l'oreille qu'elle entend, il eſtoit à propos qu'vne faculté ſuperieure fit pour eux cette fon-

ction ; & d'ailleurs comme entre les ſens exterieurs, il n'y en a pas vn qui puiſſe appareiller & aſſembler les obiets differens des vns & des autres, la couleur & le ſon, la ſaueur & l'odeur, ny remarquer les differences de l'obiect viſible, entant que viſible, d'auec les autres qualitez ſenſibles, par leſquelles ce meſme obiet trafique auec les autres ſens; il eſtoit neceſſaire de les pourueoir d'vn iugẽ & d'vn arbitre, lequel ayant receu les eſpeces des vns & des autres, n'euſt autre choſe à faire qu'à les connoiſtre, les conferer & les reduire en ordre. Et voila ce que nous appellons ſens commun, par ce que ſon operation eſt cõmune aux vns & aux autres.

Que ſi ſon priuilege eſt tout particulier ſur les autres, par le droit qu'il a de connoiſtre & de iuger de leur domaine & de leurs actions; auſſi pouuõs-nous dire qu'il eſt ſi pauure d'ailleurs, que ſon principal fonds & reuenu ne cõſiſte qu'en ce qui luy eſt apporté par les ſens exterieurs, n'eſtãt pas en ſa puiſſance d'apperceuoir aucune choſe ſenſible, que par leur miniſtere.

Bref c'eſt vn centre ſur la circonference duquel ſont poſez les ſens exterieurs, comme ſur les aduenuës de cinq grands paſſages qui charient à la phantaiſie toutes ſes prouiſions, pour negotier & entretenir le commerce auec les choſes materielles & connoiſſables.

COMBIEN IL Y A DE SENS interieurs dans l'opinion commune.

IL y a quelque difficulté pour ſçauoir ſi le ſens commun eſt iuge ſi abſolu, qu'il n'ait point de compagnon pour faire arreſt, eſtant aucunement perilleux de commettre toute la fortune de nos cõnoiſſances naturelles à la conduite d'vn ſeul, lequel s'il vient à tomber, qui le releuera?

C'eſt pour cette raiſon que la pluſpart des Philoſophes, qui ont fait plus de cas de l'Eſtat politique regi par pluſieurs teſtes, que de la Monarchie, luy ont donné pour compagnons la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire, afin que par vn reſpect mutuelvn chacun de ces Magiſtrats eut ſoin de ſe maintenir en ſon deuoir, ſuppoſé que l'hõneur de leurs charges ſe trouuât ſollicité de corruption par quelque intereſt particulier.

La phantaiſie, afin que les choſes ayans eſté receuës & formées dans le ſens commun, fuſſent conſeruées quelques temps & ſoigneuſement examinées. Office auquel preſide cette faculté, ſelon l'opinion commune, & duquel-elle emprunte les eſpeces pour les copier & en faire de ſemblables, mais vn peu plus polies & mieux acheuées, n'ayant autre choſe à faire qu'à ſe former vne certaine image ſur celle que le ſens

commun auoit pourtraite, laquelle pour n'eſtre que paſſagere, auſſi eut elle eſté de peu de durée, ſi la phantaiſie, comme vn peintre plus ingenieux & dont les couleurs ſont plus viues & de plus de tenuë, n'euſt eu l'addreſſe de ſe faire vne autre eſpece, qu'ils appellent phantoſme, dont elle ſe ſert pour iuger diſtinctement des obiets, lors meſme que leur preſence s'eſt euanouye du ſens commun, auſſi bien que des yeux.

Quelques-vns ont eſtimé que ce ſens interieur eſtoit eſtably, ſimplement pour receuoir les eſpeces formées par le ſens cõmun, comme bon meſnager, pour les mettre en reſerue, ſans qu'il ſe meſlât de peindre & d'en crayonner vne nouuelle ſur le modelle de celle du ſens commun. Ce que ie dis, afin que les opinions communes ſoient ſçeuës & connues, & bien expliquées.

Et bien qu'il n'y eut pas grand inconuenient d'eſtablir ces deux puiſſances diſtinctes reellement, auſſi bien qu'en vertus, ſi eſt-ce que ce n'eſt pas mon opinion, comme ie feray voir cy apres; ſuiuons cependant & acheuons l'ordre que nous auons commencé, afin que chacun demeure libre de s'attacher à tel ſentiment qu'il luy plaira, n'ayant pas deſſein de ſouſmettre & d'aſſuiettir les eſprits, qu'aux purs ſentiments de la raiſon, laiſſant à leur liberté

de ſuiure celle qu'ils iugeront pour la meilleure.

La phantaiſie donc a pour obiets les eſpeces du ſens commun, & les phanthoſmes ou images qu'elle ſe fabrique ſur le modele de celles-la, afin de s'entretenir plus commodement des obiets dans le temps meſme qu'ils ſont abſents, & ne ſubſiſtent plus dans le ſens commun; par ce qu'à leur compte, c'eſt peindre ſur l'eau que de crayonner quelque choſe ſur la toile du ſens commun, tant elle eſt fluide & de peu d'arreſt, d'où vient que ſes images ſe perdent & ſe diſſipent, dans le temps que les obiets ceſſent d'eſtre preſents aux ſens exterieurs.

L'eſtimatiue a eſté introduitte & donnée pour compagne à la phantaiſie. Ce que les meſmes Philoſophes ont eſtimé aucunement neceſſaire; ſoit par ce que ceux dont la phantaiſie & l'imagination eſt belle, n'ont pas touſiours le don de bien iuger & d'ordonner regulierement les eſpeces produittes par l'imaginatiue ou la phantaiſie, de maniere que ſans ſegarer ou ſe méconter, ils puiſſent touſiours arriuer au but qu'ils ont choiſi pour le plus aduantageux. Duquel defaut vient le reproche ſi commun entre le hõmes, blaſmez de peu de conduite & de iugement.

Soit auſſi par ce que les obiets, les operations & les offices de celle-cy, ſont di-

ſtints de ceux de l'imaginatiue, ainſi qu'on pourra obſeruer les comparant l'vne auec l'autre.

Cette faculté dõc a trois offices qui ſont tous particuliers; le premier eſt de connoiſtre & iuger des choſes par des eſpeces qui ne ſont pas eſtimées ſenſibles, comme celles qui ont eſté portées ou fabriquées au ſens commun.

Et comme il eſt à propos d'eclaircir l'eſprit, auant que d'en dire dauantage, obſeruez qu'ils eſtabliſſent cinq claſſes de comparaiſons, qu'ils appellent conferẽces d'eſpeces non ſenſibles, la premiere eſt de comparer l'amy auec l'ennemy, la ſeconde l'vtile auec le dommageable, la troiſieſme le connû auec l'inconnû, la quatrieſme l'agreable auec le déplaiſant, la cinquiéme l'eſtranger auec le domeſtique & familier.

Ces rapports ſont appellez inſenſibles, par ce qu'ils n'ont point d'obiet au dehors qui les repreſente pour tels à quelqu'vn des ſens exterieurs.

Toute la difference donc qu'il y a entre eſpeces ſenſibles & eſpeces non ſenſibles, eſt que les ſenſibles repreſentent les choſes qui nous ont eſté comuniquées par quelqu'vn des ſens exterieurs, bref qui leur ont eſté familieres; & que les eſpeces non ſenſibles nous repreſentent quelque choſe de ſenſible, ſans vne certaine cõſideration qui n'auoit pas eſté obſeruée ny marquée

par le ſens exterieur C'eſt par cette eſpece que le chien connoiſt que celuy qui le touche, eſt eſtranger ou domeſtique.

Les eſpeces ſenſibles ont eſté communiquées au cerueau, à l'aide des eſprits animaux, qui les portent de l'vne des extremitez du nerf qui opere le ſentiment, à l'autre qui aboutit au cerueau, où eſtans arriuées, elles quittent le nom d'eſpeces pour prendre celuy de phantoſmes : mais les eſpeces non ſenſibles ont eſté fabriquées dans la phantaiſie, & n'ont iamais eſté familieres aux ſens exterieurs.

Donc, comme il n'y a rien de ſenſible que l'eſpece des choſes produites par l'entremiſe des ſens exterieurs, toutes celles qui ſe formeront au dedans par les combinations & aſſemblages que fera la phantaiſie, de deux, de trois ou de pluſieurs eſpeces, ſeront dites & appellées eſpeces non ſenſibles,

C'eſt ainſi que le ſens commun receuant les eſpeces de deux hõmes qui ſe promeinent enſemble, fait eſtat & recepte de deux hommes, voila vne eſpece ſenſible.

La phantaiſie fait quelque choſe dauãtage, elle dit que le plus âgé eſt pere du plus ieune, & cette eſpece eſt dite inſenſible.

Et par ce que l'eſtimatiue (ainſi nommée, de ce qu'elle leur donne le prix & les prefere l'vne à l'autre) s'occupe & trauaille d'ordinaire ſur ces eſpeces, les Phi-

lotophes luy ont dõné pour premier office, le droit d'agir & d'operer ſur les eſpeces nõ ſenſibles, ou plutoſt moins ſenſibles, à cõparaisõ des premieres appellées ſenſibles.

Pour ſecond office, elle a encores le pouuoir de conferer les eſpeces non ſenſibles auec les eſpeces ſenſibles; c'eſt par cette conference que l'animal connoit ſi celuy qui le touche, & qui par cet attouchement produit vne eſpece ſenſible, eſt amy ou ennemy, domeſtique ou eſtranger, connû ou inconû.

Par le troiſieſme, elle ne ſe contente pas de conferer les eſpeces non ſenſibles enſemble, ou de les comparer auec les ſenſibles, mais elle fait vn pas plus auant & forme ſon arreſt, par lequel elle iuge & approuue l'vn pour amy, l'autre pour ennemy, l'vn pour plaiſant & agreable, l'autre pour faſcheux & deſplaiſant.

La memoire enfin paſſe chez eux pour le quatriéme ſens interieur, duquel tout l'employ n'eſt que d'eſtre bon meſnager, comme gardien & depoſitaire de toutes les eſpeces que le ſens commun & la phantaiſie ont formées & produites; meſme de conſeruer les arreſts & deliberations de l'eſtimatiue, afin qu'vn autrefois en cas ſemblable, il ne ſoit poinct neceſſaire de iuger de nouueau, demeurant en la reſolution des choſes qui ont eſté vne fois arreſtées, & que la memoire eſt obligée de fournir en cas de

neceſſité, comme des tiltres ſans reproche. D'où vient peut eſtre que Platon l'appelle la mere des Muſes.

IL N'Y A QV'VN SENS INTERIEVR.

CEs choſes expliqués & l'opinion commune eſtant bien entendüe, il faut paſſer a la noſtre, qui pour ſoulager l'eſprit de tant de facultez differẽtes, les reduit toutes quatre à vne ſeule, dont les vertus diſtinctes ſuppleent aux offices de ces quatre ſens interieurs, appellez commun, phantaiſie, eſtimatiue & memoire; ſoit parce que la nature tend à l'vnion de puiſſance, autant qu'elle peut; ſoit parce que de tous les regimẽs & gouuernemẽs, il n'y en a poinct de plus parfaict que la Monarchie; ſoit parce qu'elle peut; ſuffire à tous ces quatre deuoirs par autãt de vertus particulieres; ſoit parce qu'il eſt ſuperflu de multiplier les eſtres ſans beſoing, & faire vn grand nombre d'officiers pour exercer vn employ auquel vn ſeul miniſtre pour ſuffire.

Et pour donner tiltre à cet officier, nous l'appellons ſens commun, entant qu'il reçoit les eſpeces ſẽſibles des ſens exterieurs; phantaiſie entant qu'il les examine, ou que ſur leur modelle, il s'en forme de plus épurées & de meilleure trempe; eſtimatiue, ſoit par les comparaiſons qu'il faict des eſpeces non ſẽſibles, ſoit par les arreſts & delibera-

tions qu'il en forme; & memoire, lors qu'il les range & les conſerue dans ſon magaſin, pour y auoir recours dans les neceſſitez.

Bref tout ce qui a eſté allegué en faueur de ces quatre facultez, iuſtifie bien vne diſtinction & difference de vertus, mais non pas de puiſſances

Et de meſme qu'à faire vn pas plus auant, pour conſiderer l'entendement de l'homme, dont les operations, quoy que differentes, comme la ſimple conception d'vne choſe intellectuelle, & le iugement de la meſme choſe; l'agir & le patir, ne le peuuent multiplier qu'en vertus & non pas en puiſſances, puis que veritablement il n'y a qu'vn ſeul entendement en l'homme & non pas deux, auſſi pouuons nous dire que dans les animaux, il n'y a qu'vn ſeul ſens commun, dont les vertus differentes ſuppléent & fourniſſent à tous les offices des quatre facultez, eſtablies par l'opinion commune.

Et d'ailleurs comme noſtre connoiſſance chemine bien plus certainement dans la ſimplicité des notions, que dans leur multiplicité; auſſi trouue-ie plus à propos de les reſſerrer que de les accroiſtre.

Si donc nous parlons quelquefois du ſens commun, de la phantaiſie, de l'eſtimatiue ou de la memoire, c'eſt plus pour ſpecifier les fonctions & vertus differentes d'vn ſeul ſens interieur, que nous pouuons appeller

phantaiſie, que pour eſtablir vne difference de facultez & de puiſſances.

Sa principale charge donc eſt d'auoir l'œil ſur les ſens exterieurs, d'en recueillir les eſpeces, d'en former de plus pures, de iuger de la difference des vnes & des autres, les aſſembler ou les diuiſer dans la neceſſité, approuuer & iuger en dernier reſſort, conſeruer les decrets & deliberations. Ce qui ne doit eſtre entendu qu'improprement, & dans vne maniere de parler diffuſe & figurée.

Bref de reſpandre & communiquer aux ſens exterieurs les forces & les eſprits neceſſaires pour faire leurs fonctions, comme la ſource & le principe originel & prochain de tout ſentiment, d'où il arriue que les paſſages & canaux par leſquels cette ſource diſtribuë les eſprits animaux deſtinez au ſentiment, venant a eſtre bouchez par l'eſpeſſeur des vapeurs qui montent au cerueau & cauſent le ſommeil, les yeux ceſſent de voir, & les autres ſens exterieurs demeurent dans vne ſuſpenſion de leurs charges, iuſques a ce qu'eſtant diſſipées & reſolües, elles laiſſent le paſſage libre aux eſprits qui battent la diane & réueillent ces facultez exterieures, qui s'eſtoient endormies par l'aſſoupiſſement de leurs maiſtreſſe & ſuperieure.

DE LA VEILLE ET DV SOMMEIL.

LA foibleſſe de l'animal auoit beſoin du coucher & du leuer de ces deux aſtres, pour le liurer doucement des mains de la veille en celles du ſõmeil, & l'homme principalement, dont les trauaux, les fatigues & les ennuys iournaliers, demandoient cette douce ſurſeance, comme vne retraitte ſemblable en quelque maniere à celle de la mort, puiſque dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elle en derobe ſept ou huict; pendant leſquelles elle renuerſe & atterre les teſtes les plus glorieuſes & les plus ſuperbes, auſſi bien que les plus baſſes & les plus humbles, pour les rendre peſle meſle participãtes d'vn meſme ſort, changeant par fois les chaiſnes des captifs en des marques de commandement, & les couronnes des Princes en des liurées de ſeruitude, iuſques à ce que le Soleil qui par ſon retour rend à toutes choſes la couleur qu'elles auoient perduës, reſtituë les vns & les autres en la poſſeſſion de leur premier eſtat.

C'eſt pour cette raiſon que la nature pour nous y conuier, a fait le iour & la nuict, afin que le repos ſuccedât au trauail, le ſommeil à la veille, & que l'eſpace de vingt-quatre heures ſe trouuât partagé de ſorte, que les plus mal-heureux, entre tant de mauuaiſes heures, y en trouuaſſent quelques bonnes, & ſecourables.

Donc pour paſſer de la nature des ſens à leurs fonctions, nous diſons que la veille n'eſt autre choſe, qu'vne liberté & affranchiſſement des ſens exterieurs quant a leur operation, c'eſt à dire que par elle ils ſont conſtituez en tel eſtat, qu'ils peuuent s'acquitter librement de leurs fonctions, comme il arriue lors que vous eſtes bien eueillé.

Le ſommeil au contraire eſt l'intermiſſion de leur exercice actuel, ſi bien que pour le definir, nous diſons que c'eſt vn engagement, vn lien de la faculté ſenſitiue, vn aſſoupiſſement ou ſuſpenſion d'exercice & de fonction à l'eſgard des ſens exterieurs, inſtituée de la nature pour le repos de l'animal, le rafraiſchiſſement du ſang & le renouuellement des eſprits vitaux.

Pour bien découurir la cauſe du ſommeil, il faut ſçauoir que la veille ſe faict par la communication & le cõmerce du ſens interieur auec les exterieurs, qui leur diſtribuë par les organes, conduits & paſſages ordinaires deſtinez par la nature, ce qu'ils ont beſoing d'eſprits animaux pour faire leurs fonctions accouſtumées.

Et parce que l'animal eſt obligé de prendre des alimens, pour reparer le defaut & le vuide des eſprits qui ſe diſſipent à tous momens ; lors qu'il a pris ſon repas, & que la digeſtion ſe faict par vne douce conco-

ction, il s'eleue du fonds de l'eſtomach des vapeurs douces, benignes & temperées; c'eſt à dire froides & humides, qui ſe portent au cerueau pour le rafraiſchir, & tout d'vn meſme temps bouchent & ferment (à raiſon de leur eſpeſſeur) les conduits par leſquels les eſprits animaux eſtoient portez au dehors, en la region des ſens exterieurs. D'où procede cet aſſoupiſſement, qui ne nous rend pas ſeulement ſemblables aux beſtes, mais encores aux choſes mortes, ſtupides & inſenſibles, en quelque maniere.

Conſiderez Ariſtote & Platon en cet eſtat, ne ſont-ce pas des ſouches & des troncs d'arbres abbatus & demy morts? conſiderez le plus hebeté dans ſa veille, pendant que ces deux grands perſonnages ſont enſeuelis dans le tombeau du ſommeil, de combien de degrez d'excellence les deuance-t'il?

Prouidẽce de Dieu merueilleuſe, qui pour nous humilier, & nous mettre par conſequent en la poſture pour nous la plus aduantageuſe, telle qu'eſt l'humilité, a voulu que nous fiſſiõs tous hommage au ſommeil, & le renouuellaſſions dãs le cercle de vingt quatre heures.

Soit pour nous apprendre à mourir, puis qu'à force de nous coucher, enfin nous nous couchons vne fois pour n'en plus releuer.

Soit pour nous apprendre que toutes ces enflures, ces vanitez & ces pompes qui charmoient noſtre veille, ne ſont que des feintes & des fauſſes veritez, puiſque le pinceau du ſommeil eſt capable de les effacer, voire meſme de les changer en des phantoſmes effroyables & à faire peur aux plus reſolus.

Les enfans dorment plus, parce que l'abondance de l'humide naturel tout frais encores & bien temperé, enuoie vn bon nombre de vapeurs au cerueau, qui lient ſes fonctions animales & prouoquent le ſommeil.

Les vieilles gens dorment peu, parce que les vapeurs ordinaires ſont meſlangées d'exhalaiſons melancholiques, qui pour eſtre d'vne nature ſeche, l'interrompent à tous moments.

Mais ſi le mauuais temperament excede en bile, & que l'humeur ſanguine ou pituiteuſe ne l'adouciſſe pas; elle enuoye des vapeurs chaudes & ſeches, qui picottent les membranes du cerueau, & ne peuuent s'accorder auec le ſommeil que tres-malaiſément.

De là vient que dans les fiévres chaudes, on a tant de peine de concilier le ſommeil, & que les potions ſomniferes font ſi peu d'effect dans les violentes maladies.

Soit par ce qu'vne bile bien irritée ne s'appaiſe pas facilement, iuſques à ce qu'el-

le ſe ſoit entierement euacuée de ces exhalaiſons ſubtiles & aëriennes, qui ne font que l'inquieter; & pour lors comme laſſée & abbatuë, elle reſſemble à ces animaux furieux atterrez ſous le poids de quelque peſante machine.

Soit auſſi par ce que ces ſortes de remedes ont trop de ſuccre, que nous pouuons dire eſtre l'huile de la bile, comme il eſt ſon plus familier & plus naturel aliment.

Pour ce qui peut eſtre de ceux qui pour s'eſtre trop chargez l'eſtomach d'vne grãde quantité de viandes, n'ont qu'vn ſommeil troublé & inquieté; l'effect procede, ſoit de la douleur des parties interieures qui ſe trouuent preſſées & embaraſſées; ſoit du defaut de la chaleur naturelle, qui au lieu d'vne bonne digeſtion ne la fait qu'imparfaicte & incommode; ſoit par ce que toute la nature s'efforcant de contribuer à ce trauail, fait vn effort vniuerſel, qui inquiete toutes les parties; ſoit enfin par ce que le lyon qui dormoit, ie veux dire la bile, venant à s'eueiller & porter ſes eſtincellés au cerueau, conioinctement auec les vapeurs qui s'y acheminent, trouble la paix que le ſommeil demande pour l'exercice de ſes fonctions.

L'ame ſenſitiue eſt la baſe & le fondement de la veille & du ſommeil, d'où vient que celuy qui diroit que les aſtres veillent, par ce qu'ils ont les yeux ouuerts; & que

les arbres dorment, par ce que leur repos eſt continuel, parleroit trop impropre-ment, & non pas dans les reigles de la Philoſophie d'Ariſtote.

Outre que la phantaiſie ne dort pas touſiours dans le temps que nos ſens exterieurs prennent leur repos, l'ame raiſonnable n'eſt pas touſiours oyſiue, comme nous pouuons recueillir de la nature des ſonges, qui ſe trouent concertez & preſidez de quelque ratiocination.

Ce qui a fait penſer à Scaliger, que le ſommeil n'auoit pas moins eſté donné à l'homme pour mettre l'ame en liberté, & la deſtacher de ſa ſubiection des choſes corporelles, que pour luy renouuelles les forces du corps par ce doux rafraiſchiſſement.

Les cauſes exterieures qui prouoquent le ſommeil, ſont en nombre ; tel eſt le trauail du corps, lors que les eſprits vitaux attenuez par vne trop grande diſſipation, ne peuuent plus fournir aux nerfs qui communiquent du cerueau aux ſens exterieurs, la vertu & la lumiere requiſe pour la ſenſation, & que les vapeurs qui montent & deſcendent continuellement dans le corps humain, comme dans vn vaſe où elles ſe circulent, deuiennent comme ſtupides par le peu d'eſprits vitaux qui les animent.

Telle eſt la grande chaleur de l'eſté ſouferte pendant la matinée par le voyageur, qui arriuant en l'hoſtellerie, ſe trouue tel-

lement attenué par l'euacuation des eſprits qui ſe ſont euaporez, qu'il n'a plus de force, que ce qu'il luy en faut pour s'abbatre ſur vn lict, & en rechercher de nouuelles par le rafraiſchiſſement du ſommeil, pendant lequel la nature ayant ferme ſur ſoy toutes les aduenuës capables de diſſiper les eſprits animaux, trauaille ſoigneuſement à les reparer, lors principalement que le repas precedent luy fournit de matiere & d'aliments conuenables pour en faire prouiſion.

La muſique, les tenebres, le chant, le luth, ſont capables de prouoquer le ſommeil; par ce que les eſprits animaux eſtans comme retenus & en ſuſpens, pour ne s'attacher qu'au plaiſir interieur qu'en reçoit la phantaiſie, abandonnent le ſoing qu'ils ont de fournir le canal des ſens exterieurs, d'où procede leur aſſoupiſſement.

De là vient qu'on s'endort ſi facilement au ſermon, qu'il ſemble qu'entre toutes le potions & les charmes ſomniferes, il n'y en ait point de plus puiſſant que le recit de la parole diuine.

Bref, l'arreſt, la retenuë & la detention des eſprits animaux dans le cerueau, eſt la cauſe veritable du ſommeil; d'où vient que ceux qui ſont preſſez de quelque affaire d'importance ſe trouuent aſſiegez d'vne certaine inquietude, qui reſpand au dehors

les eſprits animaux, comme ſi leur veille & leur effort eſtoit capable d'y remedier, ſoit en deſtruiſant l'ennemy qu'ils veulent perdre, ſoit en les garantiſſant du peril dõt ils ſe trouuent menacez.

Ariſtote eſtimoit bien que le ſommeil procedoit de l'obſtruction des nerfs ordonnez pour la ſenſation, mais comme il mettoit le principe des nerfs au cœur & non pes au cerueau, auſſi s'eſt il trompé quand il a eſtably le ſiege du ſommeil dans le cœur & non pas dans le cerueau; que nous pouuons dire eſtre la ſource & l'origine de tous les nerfs, eſtablis, ſoit pour le mouuement, ſoit pour la communication des eſprits animaux.

Scaliger en cecy s'eſt efforcé de ſouſtenir l'opinion d'Ariſtote; mais quelle reſponce donne t'il, quand on luy oppoſe que le ſommeil eſt vn repos, & que le cœur eſt dans vn mouuement continuel? mouuement & repos ſont ils pas contradictoires? comment donc lier cet effect à vne cauſe ſi contraire & ſi ennemie?

Ie ſçay bien que le meſme Scaliger attribue au cœur trois ſortes de vertus, le principe de vie, le principe de mouuement & le principe du ſens, & que pour ſe defendre de noſtre attaque, il dit qu'il n'y a que le principe du ſentiment qui ſe trouue abbatu par le ſommeil, les deux autres demeurans en leur entier.

Mais il deuoit faire parler Ariſtote comme luy, ou ne le pas ſouſtenir, puis qu'Ariſtote pretend que l'origine des nerfs eſt au cœur, d'où il infere qu'il eſt le ſiege veritable du ſommeil.

Trop dormir rend les eſprits peſants, ſtupides & hebetez ; le trop peu les échauffe, les enflamme, & ſe rend perilleux à la ſanté de l'eſprit.

Le plus ſeur eſt de garder le milieu entre ces deux extremitez, ſur tout de ſe reigler à meſmes heures.

Quelques curieux ſont en peine de ſçauoir ſi Adam ſommeilla veritablement dãs l'eſtat d'innocence, lors que la femme fut formée de l'vne de ſes coſtes, par la main de Dieu; auſquels les Theologiene reſpondent que ce ne fut pas ſeulement vn ſommeil capable de reſiouyr la nature animale, mais vne extaſe, pendant laquelle ſa raiſon fut eſleuée en la contemplation des myſteres de la Diuinité.

DES SONGES.

CEs matieres pour eſtre frequentes & familieres à vn chacun, n'en ſont pas pour cela mieux connuës. Et pour ſe reſſouuenir le matin des ſõges qu'on a fait en dormant, la cauſe n'en eſt pas moins cachée & occulte : mais comme les ſonges ſont de la dependance du ſommeil, auſſi reconnoiſſent ils l'ame ſenſitiue pour leur maiſtreſſe faculté, & principalement la phantaiſie

phantaiſie que nous auons dit contenir en vertu le ſens commun, l'eſtimatiue & la memoire.

Le ſonge eſt proprement la repreſentation d'vne choſe formée par la phantaiſie, en la perſonne de ceux qui ſommeillent; ce que nous diſons ſoit pour diſcerner les penſées raiſonnées & intellectuelles, d'auec les operations pures d'vne phãtaiſie capricieuſe; ſoit pour ne point confondre les ſonges auec les ſpectres & les images horribles de ſang & de carnage, qui animent les furieux & agitent les phrenetiques dans leurs veilles.

Les ſonges n'arriuent gueres dans le fort du ſommeil, par ce que le cerueau occupé & remply de vapeurs, abrutit la phantaiſie par vne ceſſation entiere, tant des ſens interieurs qu'exterieurs; mais ſur le matin, & lors que les vapeurs qui continuẽt de monter, n'ont de l'eſpeſſeur qu'autant qu'il en faut pour retarder l'operation des ſens exterieurs, les ſens interieurs ſont deſliez & mis en liberté.

D'où vient que la phantaiſie toute ſeule, ſelon qu'elle ſe trouue eſmeuë par la qualité des vapeurs, qui ſe circulent en cette region, ſans toutefois l'offuſquer, fournit des images & groteſques qui luy correſpõdent quelquefois auec ſuiet & ordre, mais d'ordinaire ſans liaiſon, comme des petits fantaſſins qui font des entrées bruſques &

de ſorties de balets extrauagants, ſans reigle & ſans meſure.

Si les vapeurs ſont legeres & tranſparentes (ie dis tranſparentes, afin qu'elles n'eſteignent pas la lucidité des images ou eſpeces appellées phantoſmes, requiſes pour les ſonges) ſi dis-je ces vapeurs ſe trouuent meſlées de melancholie noire, elles forment des ſpectres, des funerailles & des images triſtes & affreuſes. Si bilieuſes, ce ne ſont que guerres, que meurtres, qu'aſſaſſinats & ſang reſpandu. Si pituiteuſes, ce ne ſont que riuieres, que fleuues, que nauigations & autres ſemblables. Si ſanguines, ce ne ſont qu'amourettes, que ris, que dances, que diuertiſſements & bonne chere.

Les ſonges ſont quelquefois excitez par le maling eſprit, à quoy pour paruenir, il trouble les eſpeces, & ſe ſert particulierement des ſanguines, pour corrompre la pureté des corps, quand il ne peut endommager celle de l'ame, parfois il ſe ſert des melancholiques, pour ietter les ames baſſes & ignorantes dans le ſcrupule, apres leur reſueil, pour les faire tomber dans la ſuperſtition, & dans l'idolatrie; ce que les Payens n'ont experimenté que trop ſouuent.

De là vient auſſi, qu'on ne doit ſouffrir en la Republique Chreſtienne, ces ſortes de gens qui ſe meſlent d'expliquer les ſon-

ges, n'eſtants bons qu'a tenir eſchole & academie pour les diſciples de Sathan, par ce que d'ordinaire les gens du commun ſont de facile croyance, & tournant à leur aduantage, ce qui leur eſt malicieuſement dit & expliqué par ces impoſteurs, ſe perſuadẽt qu'à moins de participer aux ſecrets de la Diuinité, on ne peut penetrer dans vne connoiſſance ſi occulte. D'où ſe forme vne eſpece d'idolatrie, qui deſbauche inſenſiblement l'eſprit du ſentier de la verité, pour le precipiter peu à peu dans l'abyſme du menſonge.

Les ſonges ſont naturels, fortuits ou diuins. Entre les naturels, il y en a qui valent la peine d'eſtre obſeruez (dit Ariſtote) par ce qu'ils ſont cõme les ſignes des choſes futures, & principalement des maladies prochaines; ce qui eſt d'autant plus vrayſemblable, qu'ils demonſtrent la qualité du ſang & la temperature du corps, c'eſt pour cela que quelques Medecins, & meſmes les plus ſages, font profit & meſnage des ſonges de leur malades.

Les fortuits & contingens, ſont ceux qui ſans aucune ſorte de ſolidité ou fondement veritable, ſe trouuent par haſard cõformes aux euenements qu'ils auoiẽt pronoſtiquez; mais quoy qu'il en ſoit, il faut dire auec l'Eccleſiaſte, que les ſonges ſont pour l'ordinaire accompagnez de vanitez & de menſonges.

faiſoient eſtat de tous les ſonges, & n'en meſpriſoient pas vn. C'eſtoit là vn beau ſuiet d'occupation.

Les Epicuriens au contraire, les tenoient tous pour des productions ridicules, & qui ne meritoient par la peine d'y faire aucune reflection.

Ariſtote prenant la voye du milieu, eſt bien demeuré d'accord qu'il s'en trouue quelques-vns, dont la force & la vertu ſignifie quelque choſe; mais de croire qu'il y en ait de diuins, c'eſt à quoy il ne s'eſt pû reſoudre, ſoit par ce que les beſtes ſongent & reſuent comme nous, ſoit par ce que les plus hebetez d'entre les hommes, font des ſonges comme les plus ſages.

Mais l'vne & l'autre de ces raiſons ne conclud rien contre ce que nous venons de dire, ſoit par ce que Dieu diſtribuë d'ordinaire ſes lumieres aux plus ſimples, ſoit par ce que l'hiſtoire ſacrée deſtruit le ſentiment de ce Philoſophe.

MOVVEMENT ANIMAL ET progreſſif.

LA découuerte des effects nouueaux en quelque ſuiet que ce ſoit, nous faict auſſi-toſt reclamer vne nouuelle cauſe. Et par ce que nous voyons le ſentiment des animaux, accompagné d'amour pour les choſes eſtimées bonnes, & de haine contre les mauuaiſes, ſe porter à l'acquiſition de

celles-là, & à la fuitte de celles-cy, les Philoſophes ſe ſont aduiſez de donner à la ſenſitiue vne autre faculté pour compagne, appellée motrice.

Eſtãt vray que la nature auroit fait quelque choſe d'eſtropié & de defectueux en l'animal, ſi apres l'auoir pourueu de ſens & de connoiſſance, elle l'auoit abandonné à vne telle impuiſſance, qu'il vit ſon bien ſans le pouuoir ſuiure, & ſon mal ſans le pouuoir euiter, & partant il le falloit pourueoir d'vne faculté motrice, ſoit pour aduãcer, ſoit pour reculer, ſoit pour aymer, ſoit pour hayr, qu'ils appellent appetitiue.

Et d'ailleurs, comme l'amour & la haine euſſent eſté ſuperfluës en l'animal, ſi tout d'vn temps pour les reduire à effect, la nature ne l'eut mis en eſtat d'échapper à l'vne par la fuite, & de gaigner l'autre à la courſe; auſſi eſtoit-il a propos d'adiouſter à la faculté motrice & appetitiue, vne ſeconde faculté appellé progreſſiue, à raiſon du chemin & du progrez qu'elle fait pour le promener d'vn lieu en vn autre, du meſaiſe en la volupté.

Et par ce que nous auons parlé ailleurs de l'appetit, nous n'adiouſterons autre choſe que deux petites remarques bien particulieres, la premiere eſt que nous l'auons qualifié mouuement interieur, pour faire iuger qu'il eſt plutoſt vn effect & vne vertu de la phantaiſie, qu'vne faculté parti-

culiere & diſtincte de la meſme phantaiſie.

La ſeconde ſe recueille de la premiere, comme vne conſequence qui en s'eſtabliſſant ne laiſſe pas de rendre à ſa premice & ſuperieure, par vn échange courtois & ciuil, les bons offices qu'elle pourroit attendre d'vne bonne preuue; car puis que l'appetitiue n'eſt diſtincte de la phantaiſie qu'en vertu, il eſt bien certain qu'elle naura pour ſiege premier & principal que celuy de laphantaiſie, & non pas le cœur.

Et bien que ſes mouuemens ſoient plus ſenſibles & plus remuants dans le cœur, dans les entrailles & dans les reins, qu'ils ne ſont apparemment dans leur propre & naturelle demeure, ſi eſt-ce qu'ils n'y reſident pas proprement.

Ce ſont des ſimples paſſagers dans vne hoſtellerie, où ils s'arreſtent comme pelerins & eſtrangers, & non pas comme domiciliez.

Le lieu où ſe déployent & ſe manifeſtent les plus grands effects d'vne faculté, ne ſont pas touſiours le ſiege principal & plus voiſin de cette meſme faculté.

La pluſpart des cauſes demandent vne certaine eſtenduë pour déployer la roideur de leur bras, & faire leurs plus fortes impreſſions; mais quand elles ne ſont pas bien conneuës, nous demeurons enſuſpens, & dans cette incertitude noſtre ignorance ſacrifie à l'effect & à la cauſe ſur vn meſme

Autel & en vn meſme lieu.

Il eſt certain que le Soleil porte ſes rayons par toutes les regions de l'air auant que de les poſer ſur le miroir, ſur la glace des eaux, ou ſur la terre, & neantmoins ſes meſmes rayons ne forment l'image du Soleil, & ne produiſent la chaleur qu'en l'extremité de leurs aboutiſſements & par leur reflection : la phantaiſie tout de meſme eſt vn Soleil dans le petit mõde animal, preſidant aux clartez qui ſe reſpandent ſur les ſens exterieurs, & qui portent en vn moment par l'entremiſe des eſprits animaux, comme autant de petits meſſagers & de Mercures, les idées de ſon deſir, ſes ordres & ſes commandements en terre, ie veux dire dans les parties bourbeuſes & terreſtres de l'animal, où ces eſprits comme artiſans induſtrieux, operent viuement ſes repreſentations, ſes images & ſes affections.

Ce que nous aprenons par l'exemple ordinaire des femmes groſſes, qui pour n'auoir pas à point nommé les choſes ſouhaittées & imaginées en leur phantaiſie, dans le moment qu'elles ont eſté fortement deſirées, impriment au fœtus la marque de leur douleur ; ou plutoſt de l'eur appetit affligé, ſelon la partie du corps où elles portent la main.

Ce qui arriue de ce que l'attouchement de cette partie (comme il a eſté dit) ſe porte au ſens commun, ou à la phantaiſie,

quiayant receu cette eſpece particuliere, la promene par tout le corps, & va par le moyen des eſprits s'aboutir & ſe determiner, ainſi que des lignes d'vne circonference, à la partie du fœtus, comme centre, qui correſpond en ſa nourriture, à celle qui a eſté touchée par la mere, dans l'accez de cette douleur.

Pour ce qui peut eſtre des monſtres, la meſme phantaiſie empreinte auec trop d'opiniaſtreté, & detenuë par l'impreſſion d'vne figure difforme, ne manque pas de faire cette production, comme vn cachet qui va imprimer ſa laideur ſur la cire molle du fœtus, qu'elle porte dans ſes entrailles; dont il ne ſe faut pas eſtõner, par ce que les eſprits ſont les ouuriers & les artiſans de la nature, qui ſe repreſentent au naïf & ne ſe plaiſent qu'à peindre leur propre reſſemblance.

Si donc toutes ces choſes ſont produites & operées par la faculté appetitiue, animale, connoiſſante & crayonnante, comme vn peintre, dont le pinceau extrauagant s'occupe à tãt de groteſques, ne dirõs-nous pas qu'elle eſt trop clair-voyante, pour la placer dans la region des aueugles, ie veux dire dans les cellules & la cauerne profonde de nos reins, dans laquelle les émotions du ſang cauſées par l'impreſſion de l'appetit, font tant de deſordres & de rauages.

Et partant, bien que les effets de la facul-

té appetitiue soient si remarquables dans le cœur, dans les reins, & dans le sang, cela ne fait pas qu'elle soit distincte de la phantaisie, que virtuellement, ny qu'elle ait vn autre siege que la mesme phantaisie.

Que si l'appetitiue auoit vne autre demeure reellement distincte de la sensitiue, il pourroit arriuer que celle-là, par l'empeschement de son propre organe pourroit estre suspenduë en son operation, pendant que celle-cy, c'est à dire la sensitiue feroit ses fonctions libres & independantes, ce qui est impossible; aussi seroit-il plus aisé de separer & distraire la lumiere du corps lumineux, que de faire diuorce entre l'appetitiue & la sensitiue, ou du moins de faire agir l'vne dans l'animal, & tenir l'autre dans l'oisiueté, & partant il les faut maintenir toutes deux dãs vn mesme siege.

Ie sçay bien qu'on me dira, que l'homme est capable de produire en luy-mesme cet effect merueilleux, soit par vne vertu masle & enueillie dans la lutte & les combats, de sorte que la veuë des espées, des armes & de ses ennemis acharnez à sa perte, ne luy donnerõt ny crainte ny fureur, & n'esbranleront point son appetit, non plus que sa constance.

Mais quelque opinion que nous puissiõs conceuoir en son aduantage, l'appetitiue s'est mise sur ses gardes, & trauaille à sa defense dés le moment que la phantaisie

a reconnu le peril imminent.

Il eſt bien vray que celle-cy ne dõne pas vne haute alarme à l'appetitiue, mais elle ſuffit pour confirmer noſtre ſentimẽt; eſtãt vray qu'à conſiderer les choſes en l'eſtat qu'elles ſont dans leur propre nature, l'appetitiue en tout animal, raiſonnable ou irraiſonnable, ſe trouue tellemẽt vnie à la sẽſitiue, qu'elles ne peuuent agir l'vne ſans l'autre, bref ſuppoſé les sẽs exterieurs bien eſueillez, la phantaiſie ne peut receuoir de viue impreſſion, que l'appetitiue n'en ſoit émeuë au meſme inſtant, ce qui teſmoigne l'vnité de lieu & de domicile, auſſi bien que l'vnité de puiſſance & de faculté.

Que ſi parlant de l'appetit, nous le plaçons dans les parties baſſes & terreſtres, c'eſt à raiſon de ſes effects & proprietez, dont l'effect eſt plus remarquable en cette partie, à raiſon de ſon emotion, qu'à raiſon de ſa cauſe, de ſa retraite permanente & de ſon veritable domicile, qui ne peut eſtre autre que la phantaiſie.

Ie ne dis pas le ſemblable de la faculté motrice & progreſſiue des animaux, eſtant indubitable que celle cy doit eſtre diſtincte de l'autre; la raiſon principale de cette difference, eſt appuyée ſur ce que le cœur eſt le principe de vie & de mouuement, ou plutoſt la ſource des eſprits vitaux, de meſme que le cerueau l'eſt des eſprits animaux, & comme il appartient

aux eſprits animaux de peindre, de crayonner, de phantaſier, d'aymer & de hayr, auſſi pouuons-nous dire que les eſprits vitaux ont la vie & le mouuement pour partage.

Donc puis que le mouuement local & le progrez d'vn lieu à vn autre, eſt deu premierement & prochainement à l'eſprit vital entant que mouuant, & ſubſidiairement à l'eſprit animal, entant que connoiſſant, choiſiſſant & commendant au vital. Il faut conclurre premierement, que les facultez de l'vne & de l'autre ſont toutes differentes: l'animale comme ſuperieure logée en la phantaiſie; la vitale comme inferieure & ſeruãte de celle-là, eſtablie dãs le cœur principe de vie & de mouuement.

En ſecond lieu, que tout le vital ſera d'eu au cœur & l'animal au cerueau, d'où il reſulte, que l'appetitiue, qui eſt vne faculté connoiſſante & animale, ſera placée dans le cerueau & non pas dans le cœur, ſinon improprement, & à raiſon des effets turbulents qu'elle y produit par la force & la promptitude de ſes impreſſions, qui portées ſur l'aiſle des vents, ie veux dire des eſprits animaux qui preſident au mouuement des nerfs, excitent des tempeſtes en vn moment dans le calme de noſtre ſang, & produiſent des orages, qui ne peuuent s'appaiſer que mal-aiſement.

Et d'ailleurs, ſi nous adiouſtons que la faculté motrice eſt commune à l'animal & à

la plante en quelque maniere, puis que celle-cy d'vn lieu bas & pres de terre, eſleue ſa pointe peu à peu par vn mouuement lent, mais progreſſif & local, iuſques à la hauteur de l'homme, comme le ſeigle; ne nous ſera-t'il pas permis de dire qu'elles peuuent eſtre reellement diſtinctes, puis qu'elles le sõt en effet, y a-t'il quelque raiſon plus conuaincante que celle qui nous fournit de preuue & d'experience ſenſible?

Qu'on ne s'eſtonne donc pas ſi ie reduits dans l'enclos de la ſeule phantaiſie, toutes les autres facultez connoiſſantes & animales, telles que ſont l'eſtimatiue, la memoire & l'appetitiue, & ſi ie n'eſtablis autre difference entre-elles, que celle qu'on peut remarquer entre les vertus d'vne meſme choſe, & entre les rayons d'vn meſme Soleil entant qu'vnis & confondus dans ce meſme corps de lumiere.

Ce qui ſera d'autãt plus cõmode, qu'on ne doit poinct occuper & remplir inutilement l'eſprit d'vne multiplicité importune de notions, les renfermant toutes ſous deux facultez maiſtreſſes, dont l'vne ſera ſenſitiue & appetitiue, placée dans le cerueau, l'autre motrice & progreſſiue logée dans le cœur.

De maniere toutefois que nous nous cõſeruions la liberté de parler comme les autres, voire meſme de nous plaindre à toute heure de ce miſerable appetit, qui tyran-

niſe nos entrailles, qui dort dans noſtre ſang, ſans qu'on puiſſe nous blaſmer de contradiction, eſtant vray que s'il n'y repoſe comme dans le lieu de ſa cauſe & de ſanaturelle ſituatiõ, du moins y reſide t'il comme dans le propre lieu de leurs effets & productions naturelles.

Ce qui ſuffit pour nous conſeruer la diſpenſe & le priuilege d'en diſcourir à la mode des autres, voire meſme de leur donner par fois le nom de facultez, à la charge d'vne ſignification diffuſe & impropre.

La faculté motrice ſuppoſe trois choſes, la premiere eſt la fin, c'eſt à dire l'obiect deſiré & connû, lequel de verité elle ne connoit pas, n'eſtant pas ſon office de connoiſtre, mais ſeulement de cheminer iuſques à la fin qui luy eſt preſcripte.

La ſeconde eſt l'acte & l'impreſſion de la cauſe interieure & efficiente, c'eſt à dire de l'appetit, qui luy donne le branſle par ſon propre poids.

La troiſieſme, eſt l'organe neceſſaire pour operer le mouuement local, comme le bras & la main pour ſe moucher, les pieds pour cheminer, & les autres membres du corps pour exploiter les ordres & mandements de la faculté ſenſitiue.

DE L'AME RAISONNABLE.

SI la ſageſſe des hommes s'eſt iamais trouuée empreſſée, c'eſt principalement en la connoiſſance de l'ame raiſonnable,

d'où vient que tant d'efforts ont eſté faits par les Philoſophes, ſont pour en découurir la nature, ſoit pour en expliquer les vertus & les proprietez.

Platon ſuiuy d'vn bon nombre d'anciens Philoſophes, s'eſt perſuadé que l'ame eſtoit dans le corps, comme le matelot dans ſon vaiſſeau, le cocher ſur ſon caroſſe, bref comme vne forme aſſiſtante qui preſidoit à ſa conduite, mais qui ne l'informoit pas.

Epicure, Galien (au rapport de ſainct Thomas) & depuis eux quelques heretiques, comme Carpocrates & autres rapportez par Theodoret, ne ſe pouuoient imaginer que l'ame fût autre choſe qu'vn accident, c'eſt à dire vne temperie, vn accord, vn ſon, & vne harmonie des quatre qualitez.

Et bien que Galien ſoit ſoupçonné de cette fauſſe opinion, ſi eſt ce que dans ce bel ouurage qu'il a fait de l'vſage des parties, rauy des operations merueilleuſes de l'ame, il ſe trouue contraint d'aduouër qu'il ne l'a connoit pas, & ne ſçait bonnement ce qu'elle eſt ; ce qui ſuffit pour le iuſtifier, puiſque la cauſe de ce doute doit expliquer ſon ſentiment en la meilleure part.

Zenon a dit, que noſtre ame eſtoit vne parcelle de feu diuin, toute ignée, embrazée & eſtincellante.

Anaximander, Anaximenes & Anaxago-

ras ont maintenu qu'elle eſtoit toute aërienne.

Cleanthes, Chryſippus & quantité d'autres Stoiciens ont cru l'ame corporelle, & meſmes quelques Peres de l'Egliſe ſont tõbez dans cette erreur, comme Tertullien, qui s'eſt imaginé qu'elle s'ecouloit auec le ſang perpetuel.

Mais ie m'eſtonne comme vn ſi bon Philoſophe & Philoſophe Chreſtien, s'eſt pû méconter ſi lourdement, de croire que l'ame s'échappoit des reins du pere, comme corporelle, & par le meſme paſſage que la matiere qui a ſoing de luy dreſſer ſon baſtiment ; eſtant bien certain qu'il n'y a point de vertu corporelle qui puiſſe atteindre & arriuer à la production d'vne choſe ſpirituelle, & par conſequent à la production de l'ame, l'operation de laquelle il aduouë & reconnoit en tant de lieux pour eſtre toute ſurceleſte & toute ſpirituelle.

Les Gnoſtiques, Manicheens & Priſcillianiſtes, chez ſainct Auguſtin, ſont tombez dans la réuerie de croire que l'ame raiſonnable eſtoit vne parcelle de la Diuinité & de ſa ſubſtance meſme, comme ſi dans l'infiny il y auoit quelque partie moindre que l'infiny. Quelques-vns meſmes ſoupçonnent Philon Iuif de cette erreur.

Seleucius & Hermias ont aduancé, que l'ame raiſonnable eſtoit vn ouurage des Anges, & qu'elle eſtoit créée par eux, & non

par la main de Dieu.

Origene qui veut que Dieu ait crée toutes les ames à la fois, veut aussi qu'elles ayent peché, auparauãt qu'elles informent le corps, n'y estant enuoyées (à son aduis) que comme dans vne prison, pour y faire penitence & y souffrir le demerite de leurs fautes.

Auerroës aussi bien que Theophraste & Simplicius, a voulu faire croire que le sentiment d'Aristote estoit, qu'il n'y auoit en tous les hommes qu'vne seule ame, & vn seul entendement, de mesme que dans le monde il n'y a qu'vn Soleil, la lumiere duquel suffit à la conduite de toutes les creatures, & se l'est si bien persuadé, qu'il n'a pas feint d'estre de cet aduis.

Mais cette extrauagance ne peut trouuer d'appuy dans le raisonnement d'Aristote, autrement il s'ensuïuroit que tous les hommes auroient mesmes connoissances, mesmes conseils & deliberations, par ce qu'Aristote la tient independante des sens & de la matiere, & par consequent des temperamens, à la difference desquels on voudroit attribuer la diuersité de ses fonctions, & partant la diuersité des raisonnemens.

Cette ame d'ailleurs meriteroit en mesme temps d'estre appellée sçauante en l'vn, impertinente & ignorante en l'autre.

Adioustez à cela les sentimens honorables qu'Aristote a eu de l'immortalité de

l'ame, ſeparée qu'elle eſt du ſuiet particulier qu'elle animoit.

Ce qui ſuffit pour iuſtifier qu'il a creu l'ame de l'homme particuliere, & non pas vniuerſelle.

Les Luciferiens ſe ſont perſuadez que les ames s'écouloient & ſe perpetuoient auec la ſemence, opinion condamnée en leurs perſonnes, auec les autres erreurs dont ils eſtoient empriſonnez.

Le peu d'eſpace que nous auõs pour nous égayer en cette matiere, ne nous permet pas d'eſtablir les raiſõs de ces fauſſes opinions, pour les deſtruire en meſme tẽps. Nos morales Chreſtiennes nous fourniront plus de chãp, & ce ſera pour lors que nous prendrõs la liberté de ſatisfaire les plus curieux.

Nous diſons donc que l'ame raiſonnable eſt vne ſubſtance ſpirituelle, créee de Dieu dans le meſme moment qu'elle eſt vnie au corps pour l'informer, de maniere toutefois qu'elle ſoit intelligente independemment des organes du corps.

Nous diſons ſubſtance, ſoit par ce qu'elle eſt la perfection, ſoit par ce qu'elle eſt le principe fondamental de la vie, du mouuement, & de toute autre operation qui s'exploite par les facultez naturelles de l'animal; ſoit par ce qu'elle eſt le ſouſtien & la baſe des ſciences & des arts, des vertus & des vices; office qui ne peut appartenir qu'à la ſeule ſubſtance.

Et ſubſtance ſpirituelle, ne pouuant eſtre corps, ſoit par ce que deux corps ne peuuent ſe penetrer, ny occuper vn meſme eſpace, comme l'ame & le corps dans vn meſme homme; ſoit par ce qu'vn corps ne peut eſtre dans vn autre, par liaiſon & vnion ſubſtantielle, ainſi que nous l'apprenons d'Ariſtote; ſoit par ce qu'il s'enſuiuroit que l'ame ne ſeroit plus capable de comprendre les choſes corporelles, ſelon le meſme Philoſophe, non plus que l'air, s'il eſtoit coloré ne pourroit repreſenter la varieté des couleurs, dont la venuë du Soleil peint agreablement le ſein des fleurs & des plantes.

Le gouſt ne doit point auoir de ſaueur qui ſoit propre, autrement il ne ſeroit pas capable de iuger du gouſt & de la ſaueur des viandes qui luy ſont preſentées.

Si donc pour connoiſtre les ſaueurs, il ne faut pas que la faculté ſoit teinte & affectée d'aucune ſaueur qui luy ſoit propre, n'eſt-il pas vray que la puiſſance qui doit connoiſtre la matiere, doit eſtre en ſoy dépouillée de toute matiere; ſi dépouillée de matiere, n'eſt elle pas incorporelle, & partant l'ame eſt incorporelle & ſpirituelle.

Mais pour trancher ce petit diſcours, dont la pente eſt ſi douce & ſi fluide, qu'elle nous feroit facilemẽt eſchapper des limites d'vn abregé; reſſerrons cette doctrine dans l'enclos de quelque reigles & maxi-

mes, dont la certitude ſe trouuera ailleurs confirmée & appuyée par la force de nos raiſons.

Obſeruez donc qu'en chacun homme il y a vne ame raiſonnable, & qu'il y a autant d'ames que de teſtes differentes.

Elle ne deuance point l'homme de quelque temps, mais dans le temps de ſa creation elle informe le corps organiſé qui luy eſt preparé par la nature dans ſa derniere diſpoſition.

Bien qu'elle ne ſoit pas extraite du corps, comme les autres formes ſubſtantielles ; ſi eſt-ce qu'elle eſt créee dans le corps, & non pas ailleurs, Dieu eſtant auſſi preſent & paiſſant en quelque creature que ce ſoit, que dans ces voutes eternelles & empirées, ie dis eternelles d'vne eternité poſterieure & non anterieure.

Toutes les ames ſont eſgales entre-elles, ſi elles ſont meſurées par leurs perfections eſſentielles. D'où vient que l'ame d'vn pauure païſan eſt auſſi parfaite eſſentiellement que celle d'Ariſtote.

L'ame raiſõnable eſt immortelle & eternelle d'vne eternité poſterieure, ce que nous auons prouué & iuſtifié par raiſons naturelles dans noſtre Philoſophe Chreſtien.

Elle peut eſtre conſiderée en trois eſtats differens, le premier dans le corps humain, mortel, & pelerin de ce monde ; le ſecond lors que par la mort (qui n'eſt autre cho-

ſe qu'vne ſeparation du corps & de l'ame) celle-cy acquiert vne liberté & franchiſe qui luy fait iouyr de l'aimable veuë & preſence de ſon Dieu. Le troiſieſme, lors que par la reſurrection du corps elle n'habitera plus vn domicile mortel & corruptible, comme elle auoit fait la premiere fois, mais vn corps glorieux, immortel, penetrant, agile & de nature toute ſpirituelle en ſes proprietez & perfections.

L'ame eſt dans le corps humain comme le poinct mathematique au cube, qui eſt tout autour & en toutes les parties du meſme cube. Surquoy la penſée de Scaliger parlant des merueilles de la forme ſubſtantielle, n'eſt pas a negliger. N'eſt-ce pas (dit-il) vne choſe toute diuine, de voir qu'vne ſubſtance rẽpliſſe vne autre ſubſtãce de ſon eſtre propre & formel, de maniere que de ces deux il ne reſulte qu'vn ſeul tout ſubſtãtiel?

Et par ce qu'elle eſt incorporelle, auſſi ne croiſt-elle pas auec le corps, quelque grandeur & croiſſance qu'il puiſſe prendre, non plus qu'elle ne peut deſcroiſtre, l'ame d'vn Nain n'eſtant pas plus petite que celle d'vn Geant.

L'ame raiſonnable contient eminemment & par excellence la ſenſitiue & la vegetatiue; de maniere que ſes vertus ſuppleent aux operations ordinaires des meſmes, ſenſitiue & vegetatiue dans leurs propres ſuiects, ſans qu'on puiſſe dire qu'en

l'homme il y ait plus d'vne ame, puis qu'vn tout ſubſtantiel ne peut eſtre informé que d'vne ſeule forme, à moins de produire vn Gerion, vne chymere & quelque choſe de monſtreux.

Enfin, cõme le triãgle eſt cõtenu en vertu dans le carré, & le carré dans le pentagone, la vegetatiue tout de meſme eſt cõpriſe dãs la ſenſitiue, & celle-cy dans la raiſonnable

De maniere, qu'il ne faut pas faire vne difference ſpecifique entre la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire de la brute, & la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire de l'homme, non plus que le carré contenu dans le pentagone n'eſt pas diſtinct eſſentiellement d'vn autre carré; mais comme le carré fait de bois ou de terre, n'eſt pas ſi beau ny ſi luiſant que celuy de cuiure, d'or ou d'argent, auſſi diſons nous que la phantaiſie, l'eſtimatiue & la memoire, en vn mot la ſenſitiue de l'homme, pour eſtre éclairée & illuminée par l'entendement, qui à raiſon de ſon voiſinage, rayonne deſſus & luy communique ſes influences, eſt tout autrement belle, qu'elle n'eſt dans la brute. Apres tout, cette difference n'eſt qu'accidentaire & exterieure, & non pas eſſẽtielle & interieure. Si l'eſtimatiue ne fait ſon deuoir, s'il luy arriue de ſe méprendre, la raiſon la redreſſe, la corrige, & ne permet pas qu'elle s'abuſe ſi lourdement.

Et da'illeurs, ſi la memoire eſt commune

à l'homme & à la beste, au moins pouuons nous dire que la reminiſcence eſt particuliere à l'homme, eſtant vray que celle-cy n'eſt autre choſe proprement qu'vne certaine creſme ou eſcume, qui ſe forme en nous par le choq de nos raiſonnements, dont l'agitation viue réueille en noſtre pẽſée, des vieilles notions qui y eſtoient entierement eſteintes ; ce qui n'arriue iamais en la brute.

D'où vient que le chien ayant vne fois perdu par la longueur du temps, l'idée & l'eſpece de ſon maiſtre, quelque ſoing que celuy-cy apporte pour ſe faire reconnoiſtre & aimer de ce chien, il faut commencer ſur des nouueaux frais; & quelque amitié que cette beſte conçoiue pour luy à l'aduenir, elle eſt de meſme datte que cette ſeconde connoiſſance, & n'anticipe iamais rien ſur la premiere & plus ancienne.

Au contraire, arriuant que deux hommes qui ſe ſont veus enfans & amis autresfois dans les petites eſtudes, ſe trouuent tellement changez de viſage qu'ils ne ſe reconnoiſſent plus, & que par rencontre & dans la conuerſation ciuile, ils viẽnent à reueiller cette ancienne habitude, leurs affections ſe renouuellent pour lors, & l'amitié qui ſe contracte entre eux à l'aduenir, allegue pour titres & pour date les premiers iours de leurs conuerſations enfantines, & poſe le pied ſur ces anciens veſtiges, pour conti-

nuer à l'aduenir la traitte de leurs amitiez inuiolables.

L'ame raisonnable a ses deux facultez princesses, l'entendement & la volõté. Mais comme nous en auõs parlé cy-dessus, nous n'en dirons rien icy dauantage.

Et bien que l'entendement de l'homme aussi bien que son intelligence, nous pût donner lieu de resoudre quantité de questions curieuses, i'estime qu'il sera plus à propos de les reseruer pour nos morales, où à pleines voiles nous voguerons de tel costé qu'il nous plaira, sans crainte que le peu d'estenduë où le voisinage trop prochain de la terre, nous menace de desbris ou de nauffrage.

Fin des termes de la Physique.

QVATRIESME

QVATRIESME PARTIE DES TERMES APPARTENANTS A LA METAPHYSIQVE.

De la Metaphyſique en general.

LE plus grand effort de l'eſprit humain ne peut aller au de là des lumieres qu'il ſe promet en la Metaphyſique, ou s'il veut paſſer plus auant, il faut poſer le pied ſur le premier eſchelon de la foy.

Et bien que les Anges, comme nous auons dit ailleurs, ne puiſſent eſtre connus parfaictement, que ſous la meſme diſcipline de la foy, ſi eſt-ce qu'ils peuuent eſtre aucunement contenus en cette ſcience, en-

tant qu'ils participent à l'eſtre creé, n'eſtãt point de l'aduis de ceux qui veulent accoupler ſous vn meſme genre, quoy qu'auec de grandes inégalitez & diſproportions, le creé auec l'increé ; d'où vient qu'ils ne feignent pas de faire parler la Metaphyſique des choſes diuines, & de Dieu meſme, bref de luy faire tenir vn lãgage, qui à mõ aduis ne ſied biẽ qu'en la bouche de la Theologie.

Diſons de nos ſciences tout le bien qu'on s'en peut imaginer, il eſt iuſte; mais de les diuiniſer ou de ſouſmettre à la portée naturelle de nos entendements, la connoiſſance des choſes diuines, & ranger l'eſtre crée & l'increé ſous vne commune meſure, bref de les rendre tous deux participants d'vn meſme eſtre, entant que precis & abſtraict du creé & de l'increé, c'eſt auoir trop de preſomption de nos fictions imaginaires, & parler trop indignement de la grandeur de Dieu, deuant qui toute lumiere n'eſt que tenebre & coñfuſion.

Quand donc nous donnerons pour limites de cette ſcience tranſcendente, toute l'eſtenduë de l'eſtre creé, ſoit reel, comme celuy des choſes dont le fondement eſt reel & ſubſtantiel, ſoit de raiſon, tels que ſont ceux qui repoſent ſur l'aiſle de nos imaginations & raiſonnements, elle aura touſiours dequoy ſe contenter & s'emploier, ſans qu'il ſoit beſoin de la faire anticiper ſur le domaine de la Theologie.

Et veritablement la pluſpart de ceux qui portent ſi haut les intereſts de la Metaphyſique, ſont comme ces paſſionnez, qui pour rendre par leurs flatteries, l'obiect de leur amour par trop recommandable, le loüent indiſcretement & à perte de veuë, ſans s'apperceuoir qu'ils le veulent faire eſtimer par toutes autres qualitez, que celles qu'il poſſede veritablement.

Les differens regards, dont cette ſcience ſublime a eſté enuiſagée par les Philoſophes, luy ont acquis de differents tiltres d'honneur : de là vient que quelques-vns l'ont appellée purement & ſimplement Philoſophie, pour dire que les autres parties qui pretendoient quelque choſe à la dignité de ce nom, ſe deuoient ranger ſous ſes aiſles pour y participer.

D'autres, premiere Philoſophie, ſoit à raiſon de l'vniuerſalité de ſon obiect, ſoit à cauſe de la certitude de ſes principes, tel que peut eſtre celuy-cy : toute choſe eſt ou n'eſt pas, & les autres ſemblables, dõt elle ſe ſert pour eſtablir ſes certitudes & demõſtratiõs.

Ceux qui ont conſideré la profondeur de ſes principes & fondements, l'ont appellée Sapience, diſant qu'elle eſt vne habitude de iuger des choſes par les cauſes ſouueraines & par les raiſons plus releuées.

Mais comme le plus grand aduantage qu'elle peut pretendre, ne conſiſte qu'en ce qu'elle marche au deſſus des notions de la

Phyſique; il me ſemble que c'eſt la traitter bien dignement de luy donner le nõ de Metaphyſique, qui veut dire autant que ſurnaturelle, bien qu'elle ne le ſoit pas en effect, n'y ayant rien de ſurnaturel proprement, que ce qui eſt du regne de la grace, & non pas du reſſort de la nature, telles que ſont toutes les penſées & conceptions que nous pouuons former de l'eſtre creé.

C'eſt donc aſſez de luy donner pour employ l'eſtenduë de l'eſtre creé auec ſes parties & ſes proprietez, ſes principes interieurs, ſes parties ſuiettes & compoſantes. Compoſantes, comme l'acte & la puiſſance qui entrent en la conſtitution interieure de l'eſtre; ſuietes & ſouſmiſes, telles que ſont toutes les choſes contenuës ſous l'empire de l'eſtre creé.

SVPERIORITE' DE LA METAPHYſique ſur les autres ſciences naturelles.

LA ſouueraineté de la Metaphyſique ſur les autres ſciences naturelles, procede de trois cauſes, la premiere de ce qu'elle leur taille les morceaux, d'où vient qu'apres auoir conſideré l'eſtre, iuſques au degré d'vne nature materielle & ſenſible, elle l'abandõne à la Phyſique, pour en faire ſon profit, & dõne aux Mathematiques pour leur employ, l'eſtre commenſurable, dépoüillé

de matiere & de toute qualité ſenſible.

La ſeconde, de ce qu'elle leur fournit les termes dont elles ſont miſes & receptes, voire meſme quelques perfections eſſentielles, car puiſque tout eſtre a ſes parties interieures & eſſentielles, il faut que celuy qu'elle preſente au Phyſicien, ou au Mathematicien, outre le nom propre dont il eſt reueſtu, ait encores ſes attributs eſſentiels, tels que ſont acte & puiſſance au reſpect de l'vn & de l'autre.

La troiſieſme, de ce qu'elle eſt touſiours en garde, pour ſouſtenir & appuyer les ſciences qu'elles faict marcher deuant elle comme la mere ſes enfans; car s'il arriue qu'on les preſſe au poinct de les reſoudre & les enfoncer iuſques aux derniers principes qui les eſtabliſſent, elle eſt obligée de les ſouſtenir. Et comme les Roys ne doiuent iamais combattre l'eſpée à la main, que dans les extremes neceſſitez, celle-cy tout de meſme ne ſe commet qu'à l'extremité & dans le temps que les autres n'en peuuent plus.

C'eſt pour lors qu'elle employe pour batteries, la certitude de ſes principes & demonſtrations, à l'effect de reduire les plus opiniaſtres à raiſon ou à l'impoſſible. Si donc elle eſt obligée de prouuer que l'eſtre naturel, qu'elle a donné à la Phyſique pour ſon entretien & ſes diuertiſſemens, eſt vn eſtre creé, elle parlera de la ſorte. Tout ce

qui eſt, eſt neceſſairement creé ou increé, or eſt-il que l'eſtre naturel eſt, & partant il eſt creé, ou increé, il n'eſt pas increé, puiſqu'il n'eſt pas Dieu, il reſte donc, que l'eſtre naturel, ſoit vn eſtre creé.

ESTRE.

L'Eſtre pris en ſa ſignification plus diffuſe, s'eſtend à tout ce qui eſt hors le neant; il ſe diuiſe en eſtre reel & eſtre de raiſon.

L'eſtre reel, eſt ce qui de ſoy poſſede ſon exiſtence independemment de l'intellect; il eſt actuel ou poſſible; l'actuel eſt celuy qui eſt en acte & preſent en quelque lieu, tel eſt l'arbre qui eſt dans voſtre iardin; ſoit que vous y penſiez ou non, il ne laiſſe pas d'eſtre quelque choſe en ſoy.

Le reel poſſible eſt celuy qui peut eſtre actuellement, & n'eſt pas encores produit, telle eſt la roſe qui doit eſclorre au Printemps prochain.

L'eſtre de raiſon eſt proprement vne fiction & vn ieu de noſtre eſprit, lequel ſe forme vn eſtre, qu'il conſidere apres & en-uiſage de la meſme maniere que s'il poſſedoit vne exiſtence reelle & actuelle: telle eſt la chymere, ou la mon-agne d'or, qui ne fut iamais que dans l'eſprit de l'au-re.

L'eſtre eſt ou abſolu & indepen-lan, tel eſt la choſe conſideree en elle-meſme, ſans

aucun rapport à vne autre. C'et eſtre ſelon Platon, eſt Dieu ſeul, d'où vient qu'il l'appelle eſtre par excellence, c'eſt à dire, independant, ſouuerain & abſolu.

Ou il eſt relatif, par le panchement & l'inclination qu'il ſe conſerue vers vn autre par vne neceſſité de dependance: telle eſt la creature à l'eſgard de Dieu, dont l'eſtre n'eſt qu'vne dependance perpetuelle de cette cauſe increée.

Tout ce qui eſt, eſt hors de nous, & voila l'eſtre reel; ou en nous, c'eſt à dire en noſtre entendement, comme dans vn miroir & par repreſentation ſeulement, & voila l'eſpece & l'image des choſes, que les obiects nous impriment par leur preſence; ou de nous, comme production de noſtre eſprit, & ce dernier eſt proprement l'eſtre de raiſon, par ce qu'il eſt le ieu, l'effect & la production de noſtre raiſon.

Entre les eſtres qui ſont hors de nous, les vns ſont immateriels & deſpoüillez de toute matiere, comme les ſubſtances intellectuelles; les autres ſont materiels, comme les mixtes, les corps, & toutes les choſes ſenſibles.

L'eſtre de raiſon a vn certain ordre imperceptible, par lequel nous découurons comment il ſe forme, quelles ſont les voyes de ſon eſtabliſſement & de ſon operation, enſemble quelle eſt ſon vtilité.

L'obiet tient le premier lieu, par ce que

noſtre raiſon le ſuppoſe touſiours, ne pouuant rien produire d'elle meſme ; car pour faire vne chimere, c'eſt à dire, vne fiction qui ne fut iamais en nature, il ne s'enſuit pas qu'elle produiſe quelque choſe du ſien ſans fondement & ſans obiect, au moins ſans obiect partial ; elle emprunte d'vn cheual les parties de derriere ; d'vn lyon, elle en prend le deuant ; d'vn autre animal d'eſpece differente, le milieu ; puis ioignant ces trois parties enſéble, elle produit vn effect inconnû à la nature ; de maniere que l'imaginatiue ſuppoſe touſiours ſon obiect, & n'y met rien du ſien que le ridicule, & l'vnion monſtrueuſe.

L'obiect s'eſtant preſenté à nos ſens, il paſſe en la phantaiſie par le ſens commun, de là en l'imaginatiue, de celle-cy, il eſt porté en l'entendement, qui l'épure encore d'auantage, pour le rendre intelligible & le conceuoir plus viuement & à ſa mode : & voila l'image de l'obiect, que nous appellons notion de l'entendement, ou l'eſpece expreſſe, que les Theologiens appellent verbe ou parole de l'entendement, par ce que c'eſt par cette eſpece qu'il s'explique pour s'entendre, parler & reſpõdre a ſoy-meſme ; cette eſpece produite tient le ſecond lieu en l'ordre remarqué. Et voilà l'eſtre de raiſon formé en ce ſecond ordre.

Mais par ce que ce n'eſt pas aſſez d'eſtre conçeu, & qu'il eſt à propos qu'il ſe mani-

feſte autant qu'il luy eſt poſſible, pour produire ſon effect, & entrer dans le commerce de ſes ſemblables par la parole; de ſubtil & bien eſpuré qu'il eſtoit, il faut qu'il emprunte vn organe & quelque choſe de ſenſible pour ſe rendre connû, & voila la voix placée au troiſieſme ordre. Voix organiſée & ſignalée d'vn nõ particulier inſtitué des hommes, appellé terme, par ce qu'il termine, borne & renferme cette eſpece ou cet eſtre de raiſon, ſous trois ou quatre ſyllabes, pour l'exprimer & le faire connoiſtre.

Exemple, le lyon a ſeruy d'obiect à voſtre entendement pour luy faire conceuoir ſon eſpece, que nous appellons eſtre de raiſon; maintenant pour s'expliquer, il ſe ſert du terme de lyon, proferé par l'entremiſe d'vne voix organiſée, lequel eſt proprement la notion groſſiere de cette notion mince & delicate conceuë en voſtre entendement, que nous auons appellée eſtre de raiſon. Voila ſon operation.

Son vtilité eſt aſſez connuë, puiſque nous ſommes par luy diſtinguez des beſtes, qui pour receuoir les eſpeces des obiets en la phantaiſie, ne ſont pas pour cela raiſonnable, ny capables de former vn eſtre de raiſon, ou vne notion commune à pluſieurs particuliers; comme fait l'homme, qui apres auoir conſideré tous les indiuidus d'vne eſpece, forme vne ſeule notion, ou vn ſeul eſtre de raiſon, communicable égale-

ment à tous les indiuidus ; telle eſt la nature humaine que ie me ſuis formé en mon entendement, à l'égard des autres hommes que i'ay conſiderez.

Enfin, le raiſonnement n'eſt autre choſe que la conference que noſtre entendement fait de deux, de trois ou pluſieurs eſtres de raiſon, qui entre-eux ont quelque ordre & connexité, pour en tirer vne concluſion & conſequence capable d'eſtablir vne verité. Voila donc ſon vtilité bien eſtablie.

C'eſt ainſi que les termes par leſquels nous nous expliquons, ſont les notions ſenſibles des notions intellectuelles. Et par ce que ces termes & ſecondes notions, que nous appellons ſenſibles (à comparaiſon de celles dont elles ne ſont que les images ou les crayons) ſont encores trop minces, elles ſe corporifient & s'épeſſiſſent par d'autres notions qui leur ſont inferieures & ſouſmiſes ; telles ſont les notions de noſtre eſprit couchées ſur le papier, & reduites par eſcrit ; & voila le quatrieſme & dernier degré, par ce que de paſſageres qu'elles eſtoient au premier & ſecond degré, lors qu'elles n'eſtoient que vocales ; elles deuiennent permanentes, fixes & ſtables.

En effet la penſée que vous auez cõceuë preſentement, eſt vn eſtre de raiſon qui a beſoin d'vn terme ou d'vn ſigne pour s'habiller & ſe groſſir, autrement il ne ſe pour-

roit iamais produire hors le lieu de ſa naiſſance.

Ce terme eſt-il trouué & appliqué à voſtre penſée comme vn veſtement, elle ſe manifeſte par la voix, comme vn ſuiet paſſager, auſſi toſt diſſipé que produit, ſi par eſcrit, elle demeure ſtable & permanente par ce moyen.

Et par ce que noſtre entendement n'a pas touſiours beſoin de la preſence de l'obiect & qu'il reueille aſſez ſouuent les eſpeces qui luy ont eſté imprimées à la veuë des obiects; Cette eſpece dont il eſt le gardien, s'appelle eſpece impreſſe ou imprimée, parce qu'elle y eſt grauée comme la figure du cachet ſur la cire, pour luy tenir lieu d'obiet en l'abſence de l'obiet originaire, quand il en aura beſoing.

PROPRIETEZ DE L'ESTRE.

LEs proprietez, ſoit à l'égard de l'eſtre en general, ſoit à l'égard des choſes qu'il comprend, ſe reduiſent à trois; vnité, verité, bonté, eſtant certain que tout ce qui eſt, eſt neceſſairement vn, vray & bon.

Vn par l'eſſence qui le conſtituë, & le fait eſtre indiuis en ſoy & diuiſé de tout autre.

Vray à raiſon de l'idée eternelle ſur laquelle il a eſté formé, & dont il porte la reſſemblance.

Bon, par ce que Dieu n'a rien creé de mauuais; & par consequent le voila connoissable en soy, sous ces trois rapports differens; vnité, verité & bonté.

Et bien qu'auiourd'huy l'excez du mal ou du peché, soit le plus grand suiet de nos entretiens & de nos plaintes; si est-ce qu'il n'est autre chose formellement, entant que peché, qu'vne pure priuation d'estre, & non pas vn estre veritable, autrement il seroit bon, & pour lors nostre raisonnement tomberoit dans vne contradiction tres-apparente; car dés là que nous le disons mal, il ne peut estre bien, ou bon, sans dire qu'il est mal & ne l'est pas en mesme temps; d'où vient que nous pouuons en quelque maniere le dire incõceuable, comme le rien & le neant, duquel nous formons bien quelques troubles cõceptions, mais elles ne le peuuent rendre proprement connoissables.

Enfin tout ce qui est, est necessairement, & c'est cette necessité d'estre qui establit & constituë son essence primitiue.

Et par ce qu'en cet estat il est cõuenable à quelque chose, quand ce ne seroit qu'à soy mesme; de là vient aussi, qu'il est appellé bon; par ce que tout ce qui est bõ, est conuenable à quelque chose.

Et d'ailleurs comme il ne peut estre diuisé en soy-mesme, à peine de tomber dans le non estre, cessant d'estre ce qu'il estoit,

nous le diſons vn, & partant connoiſſable entant qu'vn, & entant que bon ; D'où reſulte la verité, puiſ qu'il ny a rien de connoiſſable qui ne ſoit vray, la verité eſtãt l'obiect de l'entendement.

Si bien que l'vnité, la verité & la bonté, qui ſont les perfectiõs de l'eſtre, ſe trouuent tellement liées & enclauées les vnes dans les autres, qu'elles ſe tiennent toutes par la main, & ſe donnent vn ſecours mutuel, & vne aide reciproque. Et par ce qu'elles meritent bien d'eſtre connuës en leur particulier.

Nous diſons que l'unité eſt vne proprieté abſoluë de l'eſtre, qui le fait eſtre vn, c'eſt à dire indiuis en ſoy & diuiſé de tout autre ; & par ce que tout eſtre ne peut eſtre conſideré qu'abſolument, ou par rapport à vn autre, de là vient, qu'eſtant conſideré abſolument, nous n'y découurons point d'autre proprieté eſſentielle que l'vnité : ſi par rapport à vn autre, ſa verité & la bonté. Verité, s'il eſt referé à Dieu ou à l'entendement ; bonté, s'il eſt rapporté à la volonté.

La verité eſt vne proprieté relatiue, par laquelle l'eſtre eſt dénommé vray ; par ce qu'eſtant referé à Dieu, il ſe trouue conforme à l'idee ſur laquelle il a eſté formé. Que s'il eſt rapporté à l'entendement creé, il eſt auſſi appellé vray, par la conformité & la reſſemblance, qu'il a auec la notion

intellectuelle, qui le conçoit tel qu'il eſt en ſoy.

La bonté eſt vne proprieté relatiue de l'eſtre, par laquelle il eſt appellé bon, par ce qu'eſtant referé à la volonté de Dieu, ou de ſa creature, il s'y trouue entierement conforme & conuenable.

D'où vient cette grande maxime chez les Philoſophes, qui dit que le bien eſt ce que toutes choſes ſouhaittent : non pas que les brutes & les choſes inſenſibles ayent vne volonté, mais par ce que l'appetit naturel en celles-cy & l'appetit ſenſitif en celles-là, leur tiennent lieu de volonté, & font à plus pres le meſme deuoir que fait cette noble faculté dans les ſubſtances intellectuelles.

CONCEPTION OV CONCEPT, ET operation de l'entendement.

L'Entendement eſt vne faculté dont l'operation s'appelle conception, par ce qu'il conçoit vne choſe, laquelle auparauant il ne conçeuoit & n'entendoit pas. Tel eſt l'eſtre de raiſon, dont nous auons parlé ailleurs.

Or par ce que l'eſſence ou la nature d'vne choſe eſt le gibier de noſtre entendement, bien qu'il ne la connoiſſe ordinairement que par ſes dehors, (c'eſt à dire par ſes accidents & proprietez) ſi eſt ce que la nature

& l'eſſence du ſuiet, eſt touſiours ſon obiet & ſa principale viſée. C'eſt pour cette raiſon, que les ſubtils apellent noſtre conception, l'eſſence de la choſe conceuë.

Cette conception eſt formelle ou obiectiue.

La conception formelle, n'eſt autre choſe que la reſſemblance de la choſe, ou de l'obiect exterieur, qui s'eſt actuellement formee en noſtre entendement; d'où vient, qu'on l'appelle formelle, c'eſt à dire forme peinte & reſſemblante. D'autres l'appellent intentionnelle, par ce qu'elle eſt l'intention & l'effort par lequel l'entendement ſe porte à la connoiſſance & à la découuerte d'vn obiect, autant qu'il luy eſt poſſible.

La conception obiectiue eſt plutoſt la choſe conceuë en l'entendement, entant qu'elle luy tient lieu d'obiect, que non pas la cõception priſe au ſens de rigueur, telle qu'eſt la formelle, par ce que la formelle eſt l'acte par lequel l'entendement connoiſt & conçoit vn animal; mais depuis que cet animal eſt conceu en noſtre entendement, voila la conception obiectiue, c'eſt à dire, le lieutenant de l'obiect exterieur, ou l'intention paſſiue, par ce qu'elle a doreſnauantà ſouffrir tous les regards de l'eſprit, qui l enuiſage de tous biais, & la tourne en toutes poſtures, pour en iuger plus ſainement.

Cette conception formelle eſt vne d'vnité reelle, ou d'vnité de raiſon; quand elle ſe forme ſur vn ſeul obiect, elle eſt vne d'vnité reelle. Telle eſt la conception du Phœnix ou du Soleil, formee en noſtre eſprit.

La conception formelle, appellée vne d'vnité de raiſon, eſt celle que noſtre entendement recueille & forme de pluſieurs ſuiects qui ſont d'vne meſme nature, ſous l'enclos d'vn ſeul terme; Exemple, la conception formelle de l'eſtoille, qui demeure en mon entendement apres la veüe de toutes les eſtoilles d'vne belle nuict, eſt vne d'vnité de raiſon, par ce que cette conception eſt communicable en nature à toutes les eſtoilles du Ciel, ſans qu'elle ait plus d'inclination à l'vne qu'à l'autre.

Et par ce que la conception obiectiue reſpond à la formelle, ce que nous auons dit de celle-cy ſe peut appliquer à celle là.

L'vne & l'autre de ces conceptions eſt dite preciſe de realité, ou de raiſon.

La premiere, lors que noſtre conception eſt entierement diſtincte d'vne autre conception; Exemple, la notion ou l'idee du Soleil eſt autre en mon eſprit que l'idee d'vne eſtoille. Voila vne conception de realité preciſe.

La ſeconde, lors qu'vne ſeule conception enferme pluſieurs ſubiets differens de nature & de definition. Exemple, la penſee &

la conception de l'animal que mon eſprit forge, compriend & enueloppe confuſément en ſon vnité, la nature de l'homme, du cheual & du lyõ; & celle-cy eſt appellee preciſe de raiſon ſeulement.

La conception eſt abſtractiue ou intuitiue. L'abſtractiue ſe fait par les eſpeces des choſes conceües, en l'abſence des obiects, comme de ſonger à la ville de Rome en laquelle vous auez eſté autrefois.

L'intuitiue, eſt celle qui ſe forme ſur la veüe & la preſence des obiects. Telle eſt la conceptiõ qui ſe forme ſur la veüe actuelle de la ville de Rome.

La conception eſt ſimple, purement ſimple, ou compoſee.

La conception ſimple, eſt celle qui ſe renferme dans vne vnité, quoy qu'elle pût produire pluſieurs conceptions. Exemple, l'hõme que ie me ſuis repreſenté en l'entẽdement, apres en auoir veu pluſieurs, eſt vne notion ſimple, & neantmoins riẽ n'empeſche que ie ne forme autãt de cõceptions particulieres & ſemblables dãs mon eſprit, que i'ay veu d'hommes dans vne Cite.

La conception purement ſimple, eſt celle qui ne ſe peut partager en pluſieurs conceptions. Exemple, la penſee que vous conceuez de voſtre pere, ne peut eſtre multipliee, puiſque vous ne pouuez auoir qu'vn pere. Cette conception eſt dite chez les Logiciens, premiere operation de l'intellect,

par ce que par elle les choſes ne ſe preſentent à nous qu'en detail & en particulier.

La compoſee eſt celle qui vnit vne conception à vne autre; Exemple, de dire que l'homme eſt, voila l'eſtre vny à l'homme par voſtre conception, appellee ſeconde operation.

Que ſi vous y adiouſtez encore vne autre conception, en diſant l'homme eſt bon, vous paſſez à la troiſieſme operation, dont l'employ eſt de comparer les choſes, les cõferer enſẽble, & reietter ce qui luy plaiſt, pour choiſir & attribuer au ſuiect ce que bon luy ſemble.

La conception eſt appellee vraye, quand elle eſt conforme à la choſe qu'elle repreſente; & fauſſe, quand elle repreſente ſon obiect autrement qu'il n'eſt pas.

ESSENCE.

L'Eſſence eſt ce qui tient le premier lieu & le plus conſiderable en quelque ſubiet que ce ſoit. Elle eſt proprement la racine de toutes les proprietez & perfections qui luy arriuent; de maniere qu'a comparaiſon de l'eſſence, toutes les choſes qui luy ſuruiennent, ſoit exiſtence, ſubſiſtence & proprietez, de quelque qualité qu'elles puiſſent eſtre, ne peuuent à ſon eſgard paſſer que pour des ſimples ornemens.

Elle eſt au reſpect de toutes les perfec-

tions, ce que la Souueraineté eſt à l'égard des Duchez, Marquiſats, Comtez & Baronies, dont elle eſt accompagnée, auſquels elle communique ſa ſplendeur, mais ne reçoit point de luſtre de ſes inferieurs, que d'vne maniere tres-impropre. Ainſi nous diſons que la nature humaine donne plus d'éclat & d'excellence à l'homme particulier auquel elle eſt communiquee, que ne font toutes les proprietez & qualitez, qui ſont comme les embelliſſemẽs & les dehors de ſa natuie indiuiduelle.

L'eſſence dans les choſes créées, eſt proprement la poſſibilité, c'eſt à dire la cõſtitution interieure d'vne choſe preciſe & dénuée de ſes modes, proprietez & accidens. Nous ne la pouuons cõprendre que par abſtraction, & par le détachement que noſtre imaginatiõ fait de l'eſtre intime d'vne choſe d'auec ſes accidẽs, proprietez & perfections adiacẽtes & inherẽtes, cõme de ſe figurer vne roſe ſans exiſtence, ſans fueille, ſans bouton, ſans eſtenduë, ſans quantité, ſans couleur, ſans odeur, bref ſans aucun accidẽt.

Nous ne pouuons pas dire le meſme de l'eſſence de Dieu & de ſes perfections; par ce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne ſoit Dieu, & les perfections que nous luy attribuons, ſont Dieu meſme, & non pas des proprietez ou des accidens.

L'eſſence ſe prend quelque fois pour la nature ou la ſubſtance d'vn ſuiet, bien

que la nature ſoit quelque choſe de plus eſpeſſy & moins diffus que n'eſt pas l'eſſence, par ce que celle là indique ordinairement l'eſtre de la choſe reueſtuë de ſes proprietez, ou du moins de quelques vnes, à la reſerue de la derniere, que nous appellons ſubſiſtẽce ; ce que ne fait pas l'eſſence, qui repreſente ſeulement la choſe à noſtre imagination, entant que poſſible, & rien plus. C'eſt en ce sés que la nature humaine de Ieſus. Chriſt anoblie de toutes ſes perfections, & vnie à la nature Diuine, en la perſonne du Verbe (ſans aucun mélange ny confuſion de natures) comprend l'eſſence de l'homme auec toutes ſes perfections, à la reſerue de ſa propre ſubſiſtence.

L'eſſence dans les ſubſtances completes ou compoſées de matiere & de forme, ſignifie quelquefois l'aſſemblage & l'vnion de l'vne & de l'autre, entant qu'elles compoſent & conſtituent vn tout eſſentiel & complet. C'eſt en ce cas qu'il ſe peut dire que l'eſſence de l'homme, eſt ce qui eſt formé par l'aſſẽblage du ſpirituel & du materiel, & de l'vnion ſubſtantielle de l'ame & du corps.

L'eſſence ſe prend encores quelquefois pour la forme interieure d'vn ſuiet. Ainſi les Philoſophes diſent que la forme donne l'eſtre à la choſe, c'eſt à dire que par ſon arriuée, la choſe deuient parfaicte & accomplie eſſentiellement.

EXISTENCE.

L'Exiſtẽce d'vne choſe créee, eſt le mode, le veſtemẽt ou la marque par laquelle l'eſſence eſt actuée; c'eſt à dire que lã choſe poſſible & qui n'eſtoit pas encores, eſt pouſſee hors de ſes cauſes internes, & paſſe de la poſſibilité à l'acte, ou de l'eſtre poſſible à l'eſtre actuel.

Vn exẽple familier éclaircira mieux noſtre penſée. C'eſt ainſi que l'eſſence de la roſe que mõ eſprit s'imagine pendãt l'hyuer dénuée de toutes proprietez & accidens, au point qu'elle viẽt à ſe produire & s'éclorre par le ſecours de ſes cauſes externes & internes, acquiert dans ce moment, l'exiſtẽce actuelle qu'elle ne poſſedoit pas auparauat.

Quelques ſubtils ſe figurent vne exiſtence poſſible, mais cela eſt trop Metaphyſique; auſſi ne peut-elle eſtre autre choſe, que l'eſſence du ſuiect qui n'eſt pas encores actuellement dans la nature & en l'ordre des choſes creées.

L'exiſtence eſt de deux ſortes, la premiere eſt celle qu'on attribuë à la ſubſtãce, la ſeconde eſt celle de l'accident.

L'exiſtence de la ſubſtance eſt appellée de quelques vns ſubſiſtence, de ce qu'elle ſubſiſte par ſes propres forces; mais ils ſe mécontent beaucop, par ce que l'exiſtence eſt autre choſe que la ſubſiſtence, puiſ-

que la nature humaine vnie à Ieſus Chriſt, a ſon exiſtence propre & non pas ſa ſubſiſtence; dõc la ſubſiſtence eſt quelque choſe, autre que l'exiſtence de la ſubſtance.

L'exiſtence de l'accident a cela, qu'elle n'a pas de nom propre & particulier chez les Philoſophes. Il eſt bien vray qu'elle eſt oppoſée à celle de la ſubſtance, en ce qu'elle ne peut ſe maintenir qu'à l'aide d'autruy, & non par ſes propres forces, comme fait la ſubſtance. D'où vient, que quelques-vns ont pretendu l'appeller inherence, par ce que naturellement elle demande d'eſtre appuyée & conioincte à la ſubſtance, comme le lierre à la muraille.

Mais il eſt certain que l'exiſtence à l'égard de l'accident, eſt encores autre choſe que l'inherence, puiſqu'au Sainct Sacrement de l'Autel, les accidents du pain & du vin ont leur exiſtence actuelle, ſans aucune inherence ny attachement effectif, & partant l'inherence eſt quelque autre choſe que l'exiſtence de l'accident.

Enfin l'exiſtence d'vne choſe eſt proprement l'eſtre de la meſme choſe hors de ſes cauſes, quand d'occulte & cachée qu'elle eſtoit dans la ſeule poſſibilité, elle vient à ſe deſcouurir & ſe rendre manifeſte à nos yeux.

Et quand nous diſons vne choſe eſtre encloſe & renfermée dans la cellule de ſes

propres cauſes, c'eſt autant comme ſi nous diſions qu'vne choſe peut eſtre quelque iour, bien qu'elle ne ſoit pas encore preſentement.

C'eſt ainſi que la roſe qui nous paroiſtra au Printemps prochain, demeure pendant tout l'hyuer encloſe & renfermée dans ſes propres cauſes, ie veux dire dans le roſier. Que ſi en cet eſtat elle poſſede quelque eſtre, il eſt purement eſſentiel & poſſible, & non pas actuel, c'eſt à dire qu'elle a de ſon eſſence la ſeule poſſibilité de l'eſtre; & de ſon exiſtẽce, le priuilege de ſe produire, ſe publier & ſe manifeſter actuellement.

SVBSISTENCE.

SVbſiſtence eſt proprement le mode, le degré, ou la derniere perfection par laquelle vne ſubſtance créee eſt tellement acheuée, terminée & accomplie en ſon eſtre actuel, qu'elle eſt renduë incommunicable à toute autre; en cet eſtat, elle eſt appellee ſubſiſtente, comme ayant acquis ſon dernier ſuppleement par l'aduenement de cette perfection derniere.

Pour donner vne explication de ce terme, plus claire & plus intelligible aux moins entendus, faiſons vne fiction, & ſuppoſons l'eſſence d'vne roſe qui de la poſſibilité fait effort de paſſer à l'eſtre actuel, c'eſt à dire de ſe produire du ſein de ſes

cauſes, & ſe manifeſter hors du roſier, il faudra premierement luy appliquer l'exiſtence comme ſa chemiſe: & voila ce que nous appellons premier mode, & maniere d'eſtre a ſon eſgard.

Mais parce qu'elle eſt encores trop generale auec cette exiſtence, & qu'elle peut en cet eſtat eſtre cõmunicable à pluſieurs ſortes d'habillemẽs, n'ayãt encores que la chemiſe, il faut la reſerrer ſous l'enuelope d'vn mode ou veſtement qui la ioigne de plus pres, & la tiẽne plus à l'eſtroit, que nous appellons ſingularité, qui la couurira & luy ſeruira cõme d'habit propre & particulier.

Voila donc la roſe exiſtente & ſinguliere, c'eſt à dire, couuerte & reueſtuë par deux modes ou par deux enuelopes & perfections (appellez les comme vous voudrez, cela eſt indifferent.).

Entant que ſinguliere elle peut encores eſtre communicable au ſuppoſt de l'vne ou de l'autre des roſes d'vn meſme roſier, c'eſt à dire, s'emparer du manteau qu'elles peuuent auoir; & de meſmes que de pluſieurs manteaux trouuez en la boutique d'vn frippier, vous pouuez choiſir celuy qui vous plait dauantage; mais depuis qu'il eſt achepté, il en faut demeurer à celuy-là, il vous eſt tellement propre, qu'il ne peut plus appartenir à vne autre perſõne, tãt que vous en ſerez le maiſtre & le poſſeſſeur legitime; ainſi diſons-nous que la nature de laroſe

la roſe, qui ſous le tiltre de ſinguliere, peut encore ſe rendre cõmunicable à pluſieurs ſupoſts, c'eſt à dire, prendre le manteau qu'elle voudra choiſir, pour ſe determiner & ſe veſtir entieremẽt, demãdera qu'on luy dõne la ſubſiſtence, comme le mode dernier & indiuiduel, qui acheue de l'habiller, & luy donne le mãteau qu'elle ne peut plus chãger, depuis qu'il lui a eſté vne fois appliqué.

De maniere, que la roſe que nous auions dit eſtre exiſtente, & puis ſinguliere, eſt enfin deuenuë ſubſiſtente par ce manteau, c'eſt à dire, incommunicable à tout autre ſuiet qu'à ſoy-meſme. Voilà comme nous ſommes obligez de groſſir & corporifier les notions Metaphyſiques, pour les rendre ſenſibles & connoiſſables.

SVBSISTER.

VNe choſe eſt dite ſubſiſter par ſoy-meſme, quand elle ſubſiſte par ſa propre ſubſiſtence.

Il peut arriuer quelquefois, que le terme de ſubſiſter ſe dira de l'accident; mais cette ſignification eſt ſi impropre, qu'on ne doit s'en ſeruir que dans vne extreme neceſſité, & lors que preſſé par la ſterilité des mots, on ne peut s'eſchapper, ny expliquer ſa penſée par vn autre terme.

Vne choſe eſt dite ſubſiſter par autruy, quand elle ſubſiſte par vne ſubſiſtence

eſtrangere. Exemple, la nature humaine en Ieſus-Chriſt ſubſiſte par la ſubſiſtence du Verbe & non par la ſienne; Elle ſubſiſte par vne ſubſiſtence diuine & infinie, & non par vne ſubſiſtence naturelle & finie. Donc elle ſubſiſte par vne ſubſiſtence eſtrangere & non par la ſienne propre.

SVPOST, PERSONNE, HYPOSTASE Perſonnalité.

LA ſubſiſtence ſe prẽd aſſez ſouuẽt pour ſuppoſt, perſonne, hypoſtaſe & perſonnalité. De la vient, que parlant de l'vnion de la nature humaine faite en la perſonne du Verbe, nous l'appellons perſonnelle & hypoſtatique, qui ne veut dire autre choſe que ſubſiſtente par la ſubſiſtence du Verbe.

Le terme de ſuppoſt ou de perſonne, ſe prend quelquefois pour la ſubſiſtence, & quelquefois auſſi pour le ſuiect entier & ſubſiſtent.

Suppoſt & perſonne, ne different qu'en ce que le premier eſt attribué indifferemment à toute ſorte de ſuiets; comme pierre, plante, arbre, cheual, lyon, homme, Ange; & le ſecond, ne s'attribuë qu'aux natures intellectuelles. D'où vient que parlant de l'homme, nous diſons ſa perſonne, plus ordinairement & familierement, que ſon ſuppoſt ou ſon hypoſtaſe.

Hypoſtaſe ne veut dire autre choſe que

ſubſiſtence d'où vient, que parlant de l'vnion de la nature humaine en la perſonne du Verbe, nous l'appellons ordinairement hypoſtatique.

Le terme de perſonnalité, differe de perſonne ; en ce que celuy-cy ſe prend quelquefois pour le ſuiect entier ; lors que par la perſonne de l'homme, nous entendons l'homme entier ; mais le terme de perſonnalité, ſe prend ſeulement pour le mode, par lequel le ſuiect raiſonnable ſubſiſte & eſt dit perſonnel ; que nous auons appellé manteau & derniere enueloppe à l'eſgard du ſuiect, qui de nud qu'il eſt dans la poſſibilité, fait eſtat de ſe veſtir & s'habiller entierement.

INHERENCE OV INHESION.

ADherer ou inherer à quelque choſe, eſt proprement exiſter en autruy, par vne telle depẽdãce & neceſſité, que la choſe que nous diſons adherer au ſuiect, ne puiſſe naturellement auoir & conſeruer ſon eſtre actuel, que par cette ſeule inherence.

Exemple, la couleur blanche ou rouge, dépend tellement de la muraille ou d'vn autre ſuiect, que nous diſons eſtre blanc ou rouge, (par ce qu'elle le blanchit ou le rougit) qu'elle ne peut conſeruer & maintenir ſon exiſtence actuelle, ſans le ſecours

& l'appuy de la muraille, ou de l'autre ſubiect ſuppoſé.

L'inherence eſt potentielle ou actuelle, c'eſt à dire en puiſſance ou en acte. La potentielle eſt l'aptitude, la conuenance & la diſpoſition, que l'accident ſe conſerue de s'attacher à vn ſuiect, auparauãt qu'il y adhere actuellement. Exemple, le charbon a l'aptitude & la diſpoſition conuenable pour noircir la main de celuy qui le veut toucher, auparauant qu'on le touche.

L'actuelle, eſt le mode & la maniere particuliere, par laquelle la noirceur ſe trouue au charbon, que nous appellons proprement inherence.

L'inherence potentielle, eſt de l'eſſence de l'accident; d'où vient que les eſpeces du pain & du vin dans le ſainct Sacrement de l'Autel, ſe conſeruent touſiours cette puiſſance & cette aptitude d'adherer à vn ſuiet, quoy qu'elles n'ayent point d'inherence actuelle.

D'où il s'enſuit, que l'inherence actuelle n'eſt pas de l'eſſence de l'accident, mais ſeulement vne proprieté de laquelle eſtant deſtitué miraculeuſement, il ne laiſſera pas de ſe conſeruer & ſe maintenir, faiſant en cette rencontre office de ſubſtance plutoſt que d'accident.

VNION.

L'Vnion eſt vn aſſemblage de pluſieurs choſes vnies dans vn meſme ſuiect.

L'vnion eſſentielle, eſt celle qui ſe fait de parties diſtinctes d'eſſence, interieures & conſtitutiues du ſuiet qu'elles compoſent, telle eſt l'vniõ de l'ame & du corps en l'hõme ; telle encores l'vnion de la matiere & de la forme dans les compoſez naturels.

L'vnion perſonnelle, eſt celle qui ſe fait ſeulement en perſonne, ſans aucune confuſion ny meſlange de natures, telle eſt l'vnion de la nature Diuine & humaine en Ieſus-Chriſt.

L'vnion ſpirituelle eſt celle qui ſe practique par l'affection & la communication de l'eſprit ; telle eſt l'vnion de l'ame à Dieu par la grace.

L'vnion artificielle ſe fait par vn meſlange & confuſion de deux ou de pluſieurs choſes, comme la paſte qui ſe fait par l'vnion de l'eau & de la farine.

Il y a difference entre vnion & vnité, en ce que l'vnion ſe dit du compoſé, & l'vnité de l'vne des parties du compoſé, Exemple, en Ieſus-Chriſt l'vnion eſt commune aux deux extremes, ie veux dire, à la nature Diuine & à la nature humaine, mais l'vnité eſt deuë à la perſonne, d'où vient, que nous les diſons conioinctes hypoſtatiquement,

c'eſt à dire, en vnité de perſonne.

ACTE ET PVISSANCE.

L'Acte & la puiſſance ſont les deux premiers modes, ou manieres d'eſtre de quelque creature que ce ſoit; par ce qu'elle eſt ou en puiſſance, c'eſt a dire poſſible, comme la roſe qui s'éclot au Printemps, eſtoit l'hyuer precedent dans le roſier en puiſſance ſeulement; ou en acte, lors qu'elle a eſté tirée hors de ſes cauſes, c'eſt à dire, hors des racines & de la tige du roſier.

De là vient que l'acte eſt diſtinct de la puiſſance, comme la perfection le peut eſtre de la choſe qu'elle perfectionne, puiſque l'acte de la roſe, ou plutoſt ſon exiſtence actuelle, luy communique en effet, l'eſtre & la perfection qu'elle ne poſſedoit qu'en puiſſance.

L'acte bien ſouuent chez le Philoſophe, eſt employé pour l'eſſence, pour la forme & la raiſon interieure d'vne choſe.

L'acte ſe prend premierement pour la perfection de la puiſſance, c'eſt ainſi que la forme eſt la perfection de la matiere. Et quand nous diſons, qu'en Dieu tout eſt en acte & nō en puiſſance, c'eſt à dire que tout y eſt parfait, & qu'il n'y a rien capable d'eſtre, qui n'y ſoit actuellement.

Secondement, pour l'eſtre de la choſe

qui ſe manifeſte en cõſequence de la forme qui s'introduit dans vn ſubiet. Exemple, le viure peut eſtre appellé l'acte d'vne forme animée, ſoit vegetale, ſoit ſenſitiue.

Tiercement, pour l'operation premiere d'vn ſuiet : tel eſt l'acte de la vie de l'animal.

L'acte pur eſt celuy qui n'a aucun meſlange d'imperfection & de puiſſance, c'eſt à dire, qui eſt tellement en acte, qu'il n'a rien en ſoy qui ſoit en puiſſãce ſeulement, & ne ſoit pas en acte. D'où vient que Dieu ſeul eſt vn acte tres-pur, par ce qu'il n'y a rien en luy en puiſſance, ou qui puiſſe eſtre & luy arriuer à l'aduenir comme n'eſtant pas encores, ne pouuant eſtre & deuenir plus parfait qu'il eſt.

IDEE.

L'Idée, generalement parlant, eſt le modele, le tableau, l'original & l'exemplaire ſur lequel vn ouurier trauaille pour en faire vne copie, & effectuer ce qu'il auoit proietté. D'où vient que le peintre qui trauaille ſur le deſſein qu'il s'eſt formé en la phantaiſie, eſt dit trauailler & faire vn tableau ſur l'idée qu'il en a dans l'eſprit, & qui luy ſert comme d'original.

L'idée proprement, eſt la raiſon de la choſe, la forme ou l'original que les Theologiẽs admettent en Dieu, ſur lequel

le monde a eſté copié lors de ſa creation.

L'idée qui eſt en Dieu, entant qu'elle eſt connuë de Dieu, eſt proprement l'eſſence diuine, que nous pouuons dire à raiſon de ſon excellence, eſtre en Dieu & à Dieu meſme, le principe & l'obiet de toute connoiſſance.

L'idée peut paſſer pour principe de l'operation en qualité de modele; car ſoit que l'eſprit increé, ſoit que l'eſprit creé, veuille produire & operer quelque choſe, il faut premierement ſuppoſer l'idée de ſon ouurage, & la voila principe de l'operation.

L'idée a cela de particulier, qu'elle ne peut auoir d'exiſtence ſeparee, preciſe & détachee de l'entendement, ſoit creé, ſoit increé.

L'idée eſt vn eſtre relatif, dont l'eſſence eſt d'eſtre rapportee à vn autre, comme l'original l'eſt à la copie.

L'idée chez le Logicien, ſe prend pour l'eſpece qui ſe forme dans noſtre eſprit, par laquelle vne choſe nous eſt repreſentee : Exemple, l'image qui ſe forme en mon eſprit de la ville de Rome, telle que ie l'ay veuë autrefois, eſt appellé idée ou eſpece.

Cette eſpece ou idee eſt appellée quelque fois eſtre ideal, qui n'eſt autre choſe que l'eſtre de la ville de Rome repreſenté dans mon eſprit, ſelon l'image & la figure que ie

me ſuis imaginé; image, eſpece ou idée, qui me ſert apres comme d'obiet & de tableau pour me faire connoiſtre la ville de Rome, à laquelle ie ne ſongeois pas auparauant.

Le nom d'idée chez Platon, ſe prend d'ordinaire pour le principe & la cauſe d'vne choſe. Ce qu'il a eſtably plus fortement que les autres Philoſophes qui l'auoient precedé, pour iuſtifier contre quelques extrauagans, que Dieu & la nature, n'operent point par hazard, mais ſur des idées certaines & reglées, qui ſont les modelles & les exemplaires des choſes qui ſe produiſent.

MODE.

LE mode n'eſt autre choſe qu'vne certaine maniere d'eſtre, qui affecte ſi intimement le ſuiet modifié, que naturellement il n'en peut eſtre ſeparé & diſtinct. D'où vient, que quelques Philoſophes identifient le mode auec la choſe modifiée.

Exemple, le doigt que vous tenez droit, a vne certaine rectitude, qui n'eſt autre que voſtre doigt eſtendu; de maniere que cette extenſion intime à voſtre doigt, ne peut eſtre quelque choſe hors de voſtre doigt. Voila ce qui s'appelle mode.

Le voulez vous changer, pliez voſtre

doigt, pour lors il n'eſt plus droit, mais courbé & plié; ce ply, cette flection à l'égard de voſtre doigt, eſt vn autre mode que le precedent, & voila voſtre doigt diuerſement modifié.

Il y a des modes accidentels & des modes ſubſtantiels.

Les accidentels accompagnent les accidents, & ſe perdent facilement, comme à l'égard de voſtre doigt, d'eſtre droit ou courbé, ce n'eſt qu'vn accident qui ſe pert facilement & qui importe de peu.

Les modes ſubſtantiels ſont ſi intimes aux ſuiects qu'ils affectent, que naturellement ils n'en peuuent eſtre deſtachez reellement & de fait.

C'eſt en ce ſens qu'il ſe peut dire, que l'entité eſt vn mode qui conuient à la ſubſtance & à l'accident.

Que l'exiſtence eſt encores vn autre mode, commun à l'vn & à l'autre.

Que la ſubſiſtence eſt le dernier mode de la ſubſtance, qui la rend incommunicable à tout autre ſuppoſt, que celuy qu'elle termine.

Et que l'inherence eſt vn mode qui affecte l'accident ſi intimement, qu'il n'en peut eſtre diſtinct reellement, au moins dans le cours de la nature. Mais par ce que nous en auons traicté cy-deſſus, nous ne dirons rien icy dauantage des vns & des autres en particulier.

Il y a des modes compatibles & incompatibles.

Les modes compatibles ſont tous ceux qui modifient la ſubſtance, telle eſt l'entité, l'exiſtence & la ſubſiſtence.

Les incompatibles, ſont ceux qui ont repugnance, comme d'eſtre droict & courbé en meſme temps, au reſpect d'vne meſme choſe. Telle encores eſt la ſubſiſtance & l'inherence, qui ne peuuent naturellement chãger de ſuiet, par ce que l'accidẽt ne peut eſtre ſubſiſtent, ny la ſubſtance inherente.

Enfin, le mode ne fait pas que la choſe ſoit, c'eſt à dire, qu'il n'eſt pas de l'eſſence de la choſe, mais il fait ſeulement que la choſe eſt autrement affectée qu'elle n'eſtoit.

C'eſt ainſi que l'exiſtence fait que la choſe qui n'eſtoit que poſſible, eſt rendue par ſon moyen exiſtente & actuelle; que la ſingularité, la fait eſtre ſinguliere; & que la ſubſiſtence la faict eſtre ſubſiſtente, & incommunicable à toute autre.

CONTENIR EMINEMMENT.

LE terme d'eminence, ne dit autre choſe qu'excellence; & par ce que les choſes peuuent auoir pluſieurs degrez de nobleſſe & de dignité, le plus ſublime eſt appellé eminence, par ce qu'il paroiſt & éclate au deſſus de tous,

C'eſt ainſi que Dieu, qui dans la ſimplicité de ſa nature, comprend & enueloppe toutes choſes, les contient eminemment & par excellence, dans le plus haut degré de perfection qu'elles peuuent atteindre, c'eſt a dire, deueſtues & dépoüillées de tous les defauts, dont elles ſe trouuent accompagnees dans les creatures. Exemple, la iuſtice en l'homme peut eſtre accompagnée de tendreſſe ou de ſeuerité; mais en Dieu elle eſt toute pure, par ce qu'elle eſt la nature de Dieu meſme. Voila comme il faut entendre, qu'vne choſe, en peut contenir vne autre eminemment & par excellence.

Et afin que nos yeux ne s'eſblouyſſent pas, en les portant ſur ce Soleil increé de bonté & de iuſtice, abbaiſſons les ſur les creatures, & nous trouuerons que l'ame raiſonnable contient eminemment & par excellence, la ſenſitiue & la vegetatiue. La Sapiẽce tout de meſme qui eſt vne lumiere vniuerſelle des choſes, & vne pleine connoiſſance & poſſeſſion par leurs premiers principes, contient & enueloppe eminemment & par excellence, toutes les ſciences qui luy ſont inferieures, & auſquelles elle preſide ſouuerainement.

D'où viẽt que quelques Philoſophes ont eſtimé auec raiſon, que la Sapience ou la Sageſſe, ne pouuoit appartenir proprement qu'à Dieu ſeul. C'eſt auſſi pour cette

meſme raiſon, que les Philoſophes n'ont pas voulu eſtre appellez Sages, mais ſeulement amateurs de la Sageſſe.

ENTITE'.

L'Entité ſe prend quelquefois pour l'eſſence & la definition d'vne choſe, d'où vient, que la matiere & la forme, qui entrent chacune en la compoſition d'vn tiers, ont leur entité particuliere, par ce qu'elles ont chacune leur propre definition; & que d'ailleurs, l'entité du compoſé reialliſſante de la forme & de la matiere vnies enſemble, eſt autre que celle des parties cõpoſantes, puiſque l'entité du compoſé ſuppoſe l'entité des parties qui le conſtituent.

Quelques-vns confondent l'entité auec l'eſſence, mais il y a pareille difference, que du mode à la choſe modifiée.

Quelquefois auſſi l'entité ſe prend pour l'exiſtence actuelle d'vne choſe; & en ce cas, c'eſt proprement l'entité du compoſé, que nous voulons exprimer, qui n'eſt autre choſe que la matiere exiſtente & actuée par ſa propre forme; de maniere que l'exiſtence actuelle, qui vous fait eſtre homme viuant, eſt-ce que vous pouuez appeller voſtre propre entité.

DISTINCTION REELLE, formelle, virtuelle, modale, & de raiſon.

LA diſtinction eſt proprememt oppoſée na l'identité, en ce que l'identité nepeut ſouffrir de partition, ny ſe voir diuiſée à raiſon de ſoy-meſme. Mais la diſtinction peut eſtre la diuerſité de deux choſes, qui entre-elles n'ont ny cõbat ny repugnance.

C'eſt ainſi que les os & la chair d'vn animal ſont diſtincts, ſans combat ny repugnance, par ce qu'ils compatiſſent enſemble.

Si ces choſes auoient entre-elles de l'antipathie, ce ne ſeroit pas aſſez de les dire diſtinctes, il faudroit les appeller oppoſées ou contraires; oppoſées comme le pere & le fils, contraires commele froid & le chaud.

Vne choſe peut eſtre diſtincte d'vne autre en trois façons, la premiere par vne diſtinction reelle, c'eſt à dire, telle que les deux choſes qui auparauant eſtoient vnies, eſtans diſioinctes & ſeparées, ſe puiſſent conſeruer chacune en leur entier. C'eſt ainſi que la fleur, la fueille & l'orange, qui ſetrouuent en meſme temps ſur l'oranger, peuuent eſtre détachees de la branche qui les ſouſtenoit, & demeurer entre-elles reellement diſtinctes.

La definition propre & ſpeciale de la diſtinction, eſt de dire qu'elle eſt la diuerſité de deux choſes, dont l'vne n'eſt pas l'autre, quoy qu'elles conuiennent en quelque choſe. C'eſt ainſi que la fleur, la fueille, & l'orange, conuiennent en ce qu'elles ſont parties d'vn meſme tout, & different neantmoins à raiſon de leur eſtre particulier.

2. Diſtinction formelle eſt celle par laquelle vne choſe eſt diſtincte d'vne autre, par ſa propre definition, c'eſt à dire par ſa nature ; de maniére que ſans que noſtre entendement ſe mette en peine de les diſtinguer par le trenchant de ſon imagination, elles ne laiſſent pas d'eſtre diſtinctes entre-elles, à raiſon de leur nature differente.

Telle eſt la vertu de la Prudence & celle de la Iuſtice en l'homme de bien, qui pour les poſſeder toutes deux conionctement, ne peut empeſcher que chacune de ces vertus, ne conſerue formellement ſa propre nature & definition ; par ce que la Prudence n'eſt pas la Iuſtice, & que la definition de celle cy, n'eſt pas la definition de celle-là, puiſque la Prudence eſt vne habitude reglée, par laquelle le Sage agit & ſe comporte auec raiſon, dans la rencontre des choſes bonnes & mauuaiſes ; & que la iuſtice eſt vne volonté conſtante & perpetuelle, de rendre à chacun ce qui luy appartient.

3. Diſtinction virtuelle, eſt quand deux choſes ſe trouuent ſi vnies entre-elles, & ſi intimes dans vn ſuiet, qu'elles ne peuuent eſtre diſtinctes l'vne de l'autre, qu'à raiſon de leurs vertus ſeulement. C'eſt ainſi que l'ame vegetatiue & la ſenſitiue contenues dans l'ame raiſonnable, ne peuuent eſtre diſtinctes autrement que par leurs plus ſecrettes vertus, enueloppees & confuſes dans la puiſſance de la raiſonnable, c'eſt à dire virtuellement.

Diſtinction de raiſon, eſt quand noſtre entendement ſe trauaille pour comprendre vne choſe tellement ſimple en ſoy, qu'elle ne puiſſe eſtre diſtincte autrement que par les feintes de noſtre eſprit, qui pour conceuoir la ſimplicité de la choſe, ſe forme deux conceptions diſtinctes, leſquelles il applique à la choſe, qui par ce moyen ſe trouue double & diuiſee de ſoy-meſme, quoy qu'en effet elle ne le ſoit pas.

C'eſt ainſi que le Metaphyſicien pour comprendre la nature diuine, luy attribuera vn genre & vne difference, en diſant que c'eſt vn eſtre increé; & par ce que le genre & la difference ne ſont pas meſme choſe, voila deſormais dequoy parler & diſcourir: Bref de quoy former des diſtinctions & notions differentes de raiſon, bien qu'en effect à l'égard de Dieu, l'eſtre increé, les attributs & perfections, & tout ce qui s'y peut penſer à la reſerue des relatiõs,

ſoit tellement vn qu'il ne puiſſe ſouffrir de diſtinction en ſoy-meſme, ſinon celle-cy que nous diſons eſtre de raiſon; ou en tout cas celle que nous auons appellee virtuelle, puis qu'il eſt la vertu ſouueraine, & la viue ſource de toutes les beautez qui éclatent ſi diuerſement dans le ſein des creatures.

Diſtinction modale eſt, celle par laquelle le mode eſt diſtinct de la choſe qu'il modifie. C'eſt ainſi que le ply de voſtre doigt eſt diſtinct de voſtre doigt, tant que vous le ténez plié, par ce que ce ply eſt appellé mode, & voſtre doigt la choſe modifiee.

IDENTITE'.

L'Identité ou meſmeté eſt la conuenance d'vne choſe à vne autre, par vne eſtreinte ſi prochaine, ſi voiſine & ſi intime, que l'vne ſoit l'autre, bien qu'en quelque ſens & maniere de parler on puiſſe y admettre quelque difference.

C'eſt ainſi que la Iuſtice & la Miſericorde en Dieu ſont identifiques ou identifiees, c'eſt à dire, qu'elles ont vne identité, par ce que tout ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu meſme, & partant elles ſont vne ſeule & meſme choſe: Mais à l'égard des obiets exterieurs, l'vne eſt dite Iuſtice & l'autre Miſericorde, à raiſon des effets differents produits dans les creatures.

L'identité eſt reelle ou de raiſon La reelle eſt celle dont nous venons de parler, par ce qu'a l'egard de Dieu l'vn & l'autre de ces attributs, eſt vne ſeule & meſme choſe reelement & de faict.

L'identité de raiſon, eſt celle par laquelle vne choſe eſt identifiée auec vne autre par l'entremiſe du raiſonnement, c'eſt à dire, par la conception de noſtre eſprit. C'eſt ainſi que la raiſon generique de l'animal, au reſpect de ſes eſpeces, peut eſtre indentifiée, ſuppoſé qu'on la conſidere preciſe en ſoy & détachée de ſes eſpeces.

L'identité eſt donc autre choſe que l'vnité, puiſque la conception que vous formez de voſtre perſonne, eſt autre que l'vnité ſubſtantielle de voſtre perſonne.

Propoſition identique, eſt quand le ſuiect & l'attribut ont vne meſme voix & ſignification: Exemple, l'homme eſt homme

NOTION.

NOtion ſe prend quelquefois, pour l'eſpece ou l'imaged'vne choſe que nous conceuons en noſtre eſprit.

Quelquefois auſſi, pour l'acte par lequel noſtre entendement forme cette image & conception.

Quelquefois encores pour la connoiſſance que nous acquerons d'vne choſe, par le

moyen & l'entremiſe de l'eſpece produite en noſtre entendement.

La notion eſt ſimple ou compoſée.

La ſimple, eſt celle qui n'a qu'vn terme; telle eſt la notion du Soleil, formee en noſtre entendement.

La compoſée, eſt celle qui luy attribuë quelque choſe, comme de dire que le Soleil eſt le plus grand & le plus noble de tous les Planetes.

Le ſyllogiſme notional, chez les Logiciens, eſt celuy dont la concluſion & les premiſſes enueloppent quelque verité & maxime de Logique. Exemple, il n'ya point de ſuiet qui ſoit genre de la choſe dont il eſt le ſuiet. Or eſt-il que l'action eſt le ſuiet du peché, & partant l'action n'eſt pas genre du peché. Où il eſt à remarquer, que la premiere propoſition eſt vne maxime de Logique.

Chez les Theologiens, la notion eſt vne marque par laquelle la choſe eſt deſignée: d'où vient que la generation actiue eſt vne notion, par laquelle la puiſſance generatiue eſt deſignée.

La notion perſonnelle eſt celle qui indique (comme vn charactere particulier) la perſonne, & par laquelle vne des perſonnes diuines eſt reconnuë diſtincte des autres. Exemple, l'innaſcibilité deſigne la perſonne du Pere en la Trinité, par ce qu'il n'a point de principe d'origine qui le pre-

cede, la filiation la perſonne du Fils, & la ſpiration paſſiue, la perſonne du Sainct Eſprit.

L'acte notional en la Trinité eſt l'action immanente, ſoit actiuement ou paſſiuement conſideree, produitte au dedans de la diuinité, par laquelle elle poſe ou ſuppoſe ſon terme. Exemple, engendrer eſt vn acte notional, qui poſe le fils, & ſuppoſe le pere en qualité de principe, poſant le fils comme terme de ſa generation ineffable.

Fin des termes de la Metaphyſique.

CINQVIESME PARTIE DES TERMES PLVS DIFFICILES APPARTENANS A LA THEOLOGIE.

DIEV.

DIEV eſt l'eſtre Souuerain, Eternel, independant & infiny, Createur du Ciel & de la terre, ſanctificateur des ames, le vengeur des meſchants & le Glorificateur des Iuſtes. Comme Souuerain, tout depend de luy; comme Eternel il n'a point de commencement d'eſtre, de ſucceſſion ny de fin; comme independant, il eſt de luy-meſme; comme immenſe, il eſt par tout, il eſt en tous lieux & en toutes creatures, par eſſence, puiſſance, preſence & operation; dans les Saincts par la

gloire, dans les iuſtes par la grace, en Ieſus-Chriſt par vnion hypoſtatique.

Il ne peut eſtre connû de l'homme mortel que par deux voyes; la premiere eſt naturelle, qui ſe fait par là meditation & reueuë de la beauté, de l'ordre & liaiſon des creatures de l'Vniuers. La ſeconde eſt ſurnaturelle, qui ſe fait par la reuelation & par grace.

Qu'on ne s'eſtonne pas ſi Dieu ne peut eſtre connu parfaictement, puiſque la certitude de noſtre connoiſſance à l'eſgard de quelque eſtre que ce ſoit, procede de ſa definition : Or eſt il que Dieu ne peut eſtre defiy. Donc il ne peut eſtre conneu demonſtratiuement.

S'il pouuoit eſtre defiy, il ne ſeroit plus infiny, & partant il ne ſeroit plus Dieu. Par ce que la definition n'eſt autre choſe qu'vne ſuite & liaiſon de quelques termes, qui enueloppent & terminent l'eſſence d'vn ſuiet.

Exemple, l'homme eſt vn animal raiſonnable. Voila ſa definition, & toute la nature humaine encloſe ſous ces quatre termes, par vn genre & vne difference. Par vn genre, c'eſt à dire, par vne nature qui luy eſt commune auec les indiuidus d'vne autre eſpece, puiſque le lion eſt vn animal comme luy. Et par vne difference, qui luy attribuant quelque choſe de particulier, le rend en meſme temps different du lion,

Cette difference eſt le tiltre d'honneur que nous luy donnons, l'appellant raiſonnable.

Mais Dieu ne peut eſtre ſouſmis à vn genre, c'eſt à dire, à vne nature qui luy ſoit commune auec d'autres ſuiets, autrement il ne ſeroit plus Dieu independant, par ce qu'il dependroit de cette nature, comme de ſa ſuperieure. Et ſi d'ailleurs il auoit encores vne difference, elle ſeroit autre que le genre, & partant il ne ſeroit plus ſimple, mais compoſé. Donc il ne ſeroit plus Dieu, & voila pour quoy il ne peut eſtre defini.

TRINITE'.

TRinité ne ſignifie autre choſe chez les Theologiens, que l'vnité d'eſſence, & la Trinité des perſonnes en Dieu.

Tout ce qui eſt en Dieu, eſt eſſence, notion ou perſonne. L'eſſence eſt vne.

Il y a cinq notions, l'innaſcibilité, la paternité, la filiation, la ſpiration commune ou actiue, & la ſpiration paſſiue.

Il y a trois perſonnes, Pere, Fils, & ſainct Eſprit. Le Pere n'a point de principe d'origine qui le precede, le Fils procede du Pere, & le Sainct Eſprit procede du Pere & du Fils.

Donc tout ce qui ſe peut dire de Dieu, doit regarder l'eſſence, les notions, ou les

perſonnes. D'où vient que les nõs qui luy ſont attribuez, doiuent eſt appellez eſſentiels, perſonnels, ou notionaux.

Les noms attribuez à l'eſſence, ſont dits eſſentiels; ils ſont ou ſubſtantifs ou adiectifs. Le ſubſtantif eſt abſtraict & precis, ou concret & enueloppé dans ſon ſuiet

Le ſubſtantif abſtraict, ſignifie l'eſſence diuine, d'vne maniere toute noble & abſoluë, comme Diuinité, Sageſſe, Bonté Iuſtice, Miſericorde, &c. Ces noms ſont deſtituez d'action, par ce que l'eſſence diuine qu'ils ſignifient, n'agit & ne produit point; c'eſt la perſonne diuine qui agit & produit.

Que ſi nous conſiderons Dieu agiſſant hors de ſoy, pour lors toutes les operations ſont attribuées aux trois perſonnes; par ce que l'œuure de la creation, de la conſeruation & de la production des creatures bref tout ce qui ſe fait au dehors, appartient à la Trinité par indiuis.

Tout nom eſſentiel ſubſtantif abſtraict, peut eſtre attribué au ſingulier à chacune des perſonnes, mais non pas aux trois perſonnes au pluriel: Exemple, nous diſons que le Pere eſt la Diuinité, le Fils la Diuinité, mais nous ne diſons pas que le Pere & le Fils ſont les Diuinitez.

Les noms ſubſtãtifs ſont appellez concrets, lors qu'ils ſemblent contenir & ſpecifier en leur ſignification, la matiere & la forme

forme vnies enſembie, ou du moins quelque choſe qui leur reſſemble en quelque maniere, comme Dieu, qui ſignifie autant qu'eſtre increé, dont l'eſtre ſemble ſe rapporter à la maniere, & increé à la forme. Ces noms dis-ie, s'attribuent à chacune des perſonnes en particulier, & à toutes les perſonnes conioinctement au ſingulier, & non au pluriel; puiſqu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu, & non pluſieurs, & que les trois perſonnes ſont vn ſeul Dieu.

Les noms adiectifs ſignifient quelquefois l'eſſence, comme Bon, Iuſte, Miſericordieux. Et ceux-cy poſent quelque choſe en Dieu, a ſçauoir la Bonté, la Iuſtice, la Miſericorde. D'où vient, qu'ils ſont appellez poſitifs & abſolus.

D'autres ſont appellez negatifs, de ce qu'ils ont vne negatiue ioincte auec eux, comme immenſe, par ce qu'il eſt par tout, & infiny, puis qu'il ne peut eſtre limité; Ces noms ſe diſent de chaque perſonne en particulier, & des trois enſemblément au ſingulier, par ce qu'il eſt vray de dire que le Pere eſt infiny, le Fils eſt infiny, le S. Eſprit eſt infiny, & ces trois ſont vn ſeul infiny. Entre ces noms, les vns denotent quelque effet en la creature, comme Iuſte & Miſecordieux; d'où vient, que s'ils ſont exprimez comme ſignifians quelque action, ils peuuent appartenir à Dieu dans le temps, c'eſt ainſi qu'il ſe peut dire que Dieu a cō-

mencé d'eſtre Createur, Miſericordieux & Iuſte, lors qu'il y a eu des creatures.

Et s'ils ſont exprimez comme ſignifians quelque habitude & puiſſance, ils luy appartiennent de toute eternité : c'eſt en ce ſens que Dieu eſt Createur, Iuſte & Miſericordieux de toute eternité, par ce que de toute eternité il auoit la puiſſance de créer l'Vniuers.

Les autres ſont relatifs, & entre-ceux-cy, les vns ſont referez à la creature, comme Createur & Conſeruateur.

Les autres aux perſonnes diuines reciproquement, par vn regard de l'vne à l'autre, comme égal à l'égard du Pere, du Fils & du S. Eſprit, qui ſont égaux & conſubſtantiels.

Obſeruez que les noms adiectifs ſuiuent la nature de leurs ſubſtantifs, ſi donc le ſubſtantif eſt eſſentiel, l'adiectif ſera eſſentiel ; ſi perſonnel, perſonnel; ſi notionel, notionel.

Les noms perſonnels, ſont ceux qui s'attribuent à la perſonne diuine ; de ceux-cy les vns ne peuuent appartenir qu'à vne ſeule perſonne, comme Pere, Fils, & S. Eſprit; d'autres peuuent en ſingulier eſtre attribuez à deux perſonnes, quoy que differemment, comme le nom de principe au Pere & au Fils, à l'égard du S. Eſprit procedant de l'vn & de l'autre; la difference eſt que le Fils eſt principe procedant du Pere, &

que le Pere eſt principe non procedé, puis qu'il ne ſuppoſe rien qui le precede d'origine.

Le nom de Trinité appartient aux trois perſonnes enſemble & non à chacune perſonne en particulier, car on ne dira pas que le Pere eſt Trinité.

D'autres peuuent conuenir à chacune en particulier, & aux trois en pluriel, puiſque nous pouuons dire l'hypoſtaſe & la ſubſiſtence du verbe en ſingulier, ou les hypoſtaſes, ſubſiſtences & perſonnes, du Pere, du Fils, & du S. Eſprit, au pluriel.

Entre les noms notionaux, les vns conuiennent à vne ſeule perſonne, comme engendrant au Pere, engendré au Fils, d'autres, à deux perſonnes comme le nom de ſpirateur commun au Pere & au Fils, à l'égard du ſainct Eſprit; d'autres à vne ſeule perſonne, auec diſtinction des deux autres, comme Pere, Fils, & S. Eſprit

Les noms qui ſont attribuez à Dieu, à raiſon de ſes œuures, ſont propres, comme Adonai, Iehoua; ou ſont Metaphoriques, comme Paſteur & medecin de nos ames.

Paternité veut dire autãt que principe de filiation, c'eſt vne proprieté par laquelle le pere eſt oppoſé au fils.

La filiation eſt vne proceſſion de la paternité; c'eſt vne proprieté par laquelle le fils eſt oppoſé au Pere.

La ſpiration proprement ſe fait dans la

nature animale, pour le rafraischissement du cœur ; de maniere que le diaphragme, les poulmons, la poitrine & tous les muscles voisins sont employez à cet effet: c'est pour cette raison & sous cette metaphore, que les Theologiens l'employent dans les personnes diuines, pour indiquer l'impetuosité de l'amour mutuel & reciproque du Pere & du Fils, en la production du sainct Esprit, laquelle est actiue au Pere & au Fils, & passiue au sainct Esprit, qui est tout amour & tout feu.

CIRCVM-INCESSION.

CIrcum-incession à l'égard des personnes diuines, est vne certaine maniere d'estre tellement l'vne en l'autre, & si étroittement conioinctes, que sans aucune confusion de subsistences, elles habitent toutes trois vne mesme essence, & sont tousiours ensemble. Ce sont trois grands cercles égaux & sans limites, qui contiennent vne seule essence infinie. Ce qui fait dire au Fils, que celuy qui le void, void aussi son Pere.

Emanation ou procession, est le flux & l'écoulement d'vn chose d'vne autre, tel est le progrez du ruisseau de sa source.

DES ANGES.

SI la grandeur de Dieu s'eſt fait paroiſtre en la creation des Anges, ſa bonté n'a pas receu moins d'éclat, lors qu'ayant abbaiſſé les yeux ſur l'homme, & reſolu par ſon decret de luy donner l'eſtre, l'a quand & quand pourueu d'vn Ange tutelaire, pour eſtre le conſeiller & le directeur de ſes pas & de ſes mouuemens; Merueilles? Dieu traitte l'homme comme d'égal, & de meſme que les Souuerains ne peuuent honorer dauantage les Princes eſtrangers, ou les perſonnes qui les viſitent de leur part, qu'en les faiſant ſeruir par leurs propres Officiers & Miniſtres; Dieu ne feint pas de nous donner pour Officiers, les meſmes Miniſtres appellez au ſeruice & à la gloire de ſa Maieſté ſouueraine.

En fin, comme les Anges ont eſté continuellement employez de la part de Dieu, pour entretenir vn ſainct commerce auec nous, ſous le tiltre & la qualité d'Ambaſſadeurs perpetuels, leur nom annonce & deſcouure bien plus leur office, & leurs ſaincts meſſages, que leur nature.

Quelques Peres autrefois ont douté de la nature de leur ſubſtance; & comme pour ſe rendre ſenſibles en leurs fonctions & miniſteres, ils eſtoient obligez de prendre des corps, & d'emprunter l'vſage de la vo-

& de la parole, ces bonnes gens se sont persuadez qu'ils estoiẽt corporels & materiels. Mais la verité qui ne peut souffrir d'ombrages, a dõné tant de certitude à l'opinion contraire, & s'est renduë si puissante, pour maintenir que les Anges sont immateriels & incorporels, qu'elle n'est plus dans la controuerse.

Qu'ils soient incorruptibles en leur nature, il est sans difficulté; puis qu'ils sont des pures substances spirituelles & affranchies de toute matiere, & partant de toute corruption, estant vray que celle-cy n'a pour l'empire de son estre que le grand Amphitheatre des choses sublunaires.

Qu'ils soient en quelque lieu, qui en douteroit? puisque tout ce qui est, doit necessairement estre en quelque lieu.

Que ce lieu soit limité, il est certain, puisque l'Ange est vne creature, & partant limitée, & qu'il n'y a que Dieu seul, qui à raison de son Immensité, occupe tout espace, par essence, presence & puissance.

Chaque Ange dõc a vne sphere d'actiuité, dãs laquelle il peut agir, cõme le Souuerain dans son Royaume, lequel pour n'occuper personnellemẽt qu'vn Louure ou vne maisõ de plaisance, ne laisse pas d'estre present par tout le reste de ses Prouinces, par sõ authorité & sa puissãce; sõ pouuoir n'estãt pas moindre sur les cõfins des terres de sõ obeissãce, qu'il est dãs le cœur de son Royaume.

Tout de meſme, l'Ange pour n'operer actuellement, qu'en quelque lieu de l'eſpace qui luy eſt dõné pour ſphere de sõ actiuité; ne laiſſe pas d'occuper le reſte de ce meſme eſpace, par ſa puiſſance & ſa vertu, dans lequel il eſt eſtimé preſent, entant qu'il peut y agir & operer quand il luy plaiſt. Comme ces matieres demãdẽt pl⁹ d'éclairciſſemẽt, ie rẽuoye les curieux à ce que nous en auõs dit dans noſtre Theologien François.

Que les Anges puiſſent ſe mouuoir & ſe porter d'vn lieu à vn autre, les preuues de l'Eſcriture y ſont ſi conformes, qu'il y auroit de l'impieté à ſouſtenir le contraire; & d'ailleurs, leur ſubſtance ſpirituelle leur donne tant d'agilité, que ſi les maſſes de nos corps participent a l'honneur du mouuement, quelle apparence de le deſnier à ces diuins Mercures & Meſſagers, dont la charge eſt de negotier continuellement entre Dieu & les hommes.

Pour faire voir qu'ils ſe meuuent d'vn mouuement continu & diſcontinu, il ſuffit d'obſeruer, qu'à raiſon de leur vertu il y a continuité dans le mouuement, & de meſme que le trompette qui peut ſe faire entendre dans le circuit d'vn quart de lieuë, s'il aduance en droitte ligne de cinquante pas, comme il gagne du chemin, à raiſon du lieu qu'il approche, il en perd autant à raiſon du lieu qu'il deſempare; & comme il ſe fait entendre dans l'eſtenduë des cinquante pas

nouuellement occupés, il ceſſe d'eſtre entendu en la circonference des cinquãte pas retrãchez de l'vne des extremitésde l'eſpace precedent ; ce qui ſuffit pour marquer la continuité de ſon mouuement.

Mais à raiſon de leur ſubſtance indiuiſible, il y a diſcontinuité en la ligne directe de leur mouuement, qui marque le terme du depart & celuy du repos ; par ce que de meſme que le poinct Mathematique, pour eſtre promené ſur vne ſuperficied'vn terme à vn autre, ne peut à raiſon de ſon indiuiſibilité tracer vne cõtinuité, tout de meſme auſſi la ſubſtance de l'Ange ne formera qu'vne diſcontinuité & non pas vne continuité de mouuement.

Ie ſçay bien que les Mathematiciens parlans de la ligne, diſent qu'elle eſt le flus, le coulement, & la promenade qui ſe fait d'vn poinct ſur vn plain, ou ſur vne ſuperficie ; mais cette maniere de parler eſt impropre, & n'a eſté par eux vſurpée, que pour nous faire cõceuoir que la ligne pour eſtre diuiſible en longueur, ne le pouuoit eſtre en largeur, ce qu'ils ont exprimé en poſant de part & d'autre ſur les aduenuës de cette longueur ſans largeur, vn poinct mathematique & indiuiſible, qui eſt en sẽtinelle ſur chacune de ſes extremitez.

Encores aurions nous bien mauuaiſe grace de leur deſnier la connoiſſance des choſes, puiſque c'eſt d'eux & par leur en-

tremiſe, que les Patriarches & les Prophetes ont eſté inſtruits des diuines lumieres, qui les ont rendus ſi recommandables dans les ſiecles paſſez, preſents & à venir.

Les choſes naturelles ne leur peuuent eſtre inconnuës; & comme il n'eſtoit pas raiſonnable qu'ils dépendiſſent des obiects materiels, ou du moins de leurs eſpeces, Dieu les à enrichis & anoblis en leur creation, des eſpeces infuſes & capables de les inſtruire de toutes choſes en vn moment; à la reſerue des penſées de l'homme, qu'ils ne peuent appercecuoir qu'en Dieu, ou en tout cas, les découurir naturellement, par la conſequence de quelques ſignes & preſages; De meſme à plus pres qu'vn bon Medecin iuge par le dehors & au teint du malade, la qualité des malignes humeurs qui troublent & alterent ſa ſanté. Et comme cette matiere ſe trouue remplie de quãtité de curioſitez remarquables, noſtre Theologien François s'eſt chargé de vous en donner plus de ſatisfaction.

A la connoiſſance des Anges ſuccede le langage & le moyen de ſe parler entre eux; que ſi celle-là embraſſe vn bon nombre de difficultez à noſtre égard, pour l'intelligence du moyen dont ils ſe ſeruent pour connoiſtre; celuy-cy eſt encores ẽbaraſſé d'vn plus grand nombre d'épines, ce qui a produit vne grãde diuerſité d'opiniõs; la verité de l'Hiſtoire ſacree nous ayant

appris qu'ils parlent les vns aux autres, & d'ailleurs, la raiſon nous iuſtifiant que cette grande Republique de Citoyens celeſtes, ne peut & ne doit eſtre priuée de conuerſation & de commerce. Tous les Scholaſtiques ſont demeurez d'accord ſur ce poinct; mais le moyen par lequel ce ſainct commerce ſe pratique entre eux, eſt ſi caché aux plus ſubtils, qu'à peine s'en peuuent-ils bien deſmeſler.

Et comme ces matieres n'intereſſent pas la foy, ie ne me geſne pas volontiers, & ne refuſe point au cours de mes penſées vne honneſte liberté; ce qui m'a fait eſtimer, que l'Ange pour parler à vn autre, n'a qu'à porter ſur luy la direction de ſa penſee, qui fait à plus prés ſur celuy qu'il a borde, le meſme effect que ces glaces demirouërs que les petits enfans expoſent au rayon du Soleil, pour les porter dans les yeux de telle perſonne qu'ils veulent choiſir dans vne compagnie écartee.

Et par ce que cet éclairciſſement eſt fondé ſur les eſpeces infuſes, qu'ils ont les vns des autres, (ce qui eſt d'vne trop longue ſuite & deduction, quoy qu'agreable & curieuſe) qui voudra s'en inſtruire plus particulierement, n'a qu'à conſulter noſtre Theologie.

Enfin les Anges ayant eſté creés en grace, ſe trouuerẽt en eſtat de meriter la gloire ou de la perdre, par la liberté qui leur mit

en main le choix & l'election de l'vn & de l'autre, dans vn tel equilibre & vne telle indifferẽce, que ceux qui l'employerent à leur profit, en furent salariez d'vne eternité de gloire; & ceux qui tournerent la pointe de leur liberté à leur perte & à leur ruine, sous le voile trompeur d'vne fausse ambition, se trouuerent punis & chastiez par vne eternité de supplices.

Ce qui trauaille le plus la curiosité des Scholastiques, est de découurir la raison de l'obstination & opinastreté des mauuais Anges, estant certain entre les Docteurs, que ces miserables suppliciez, ne peuuent iamais reuenir à penitence.

Quelques-vns ont dit pour raison de cét endurcissement, que la perte de la Grace estoit à l'égard de l'Ange maudit, ce qu'est la perte de la vie, à l'égard de l'hõme mortel; & cõme celui cy ne peut de ses propres forces reprendre vie, depuis qu'il a payé par son deceds le tribut à la nature, l'Ange pareillement estant vne fois décheu, ne peut plus reuiure à la grace. Mais cette raison est plus morale que conuaincante, n'ayant pour soustien que l'appuy d'vne comparaison de peu de vigueur

Nous disons donc, que la raison de leur inflexibilité procede de la priuation de la grace, sans le secours de laquelle & les hõmes & les Anges ne sont pas capables de faire le moindre acte de penitence, &

conceuoit vn repétit amoureux de la faute qu'ils ont commise contre Dieu,

Que si dans le milieu de leurs peines ils estoient susceptibles de charité, quelques Peres spirituels n'ont pas feint de dire, que cet amour diuin dont ils se trouueroient épris, seroit capable de changer leurs tenebres en vne lumiere agreable, leur triste demeure aux ioyes de Paradis, & les chaisnes dont la puissance diuine les tient captifs, en des marques d'honneur & de gloire.

DE LA LOY.

LEs plus sages d'entre les hommes ont touſiours eu des sentimens si honorables de la Loy, qu'ils ont crû qu'elle occupoit le mesme rang dans l'Estat politique, que la raison dans la nature humaine; donc comme la raison est le Soleil, ou plutost cette Diuinité, sans laquelle l'homme ne seroit plus vn Dieu mortel (comme l'appelle Philon Iuif) mais vn sepulchre viuant, inuesti de tenebres & de confusion; aussi pouuons-nous dire qu'il n'y a point d'estat, pas mesme de societé, fut elle de voleurs & de brigands, dit sainct Augustin, qui puisse s'establir ny se maitenir autrement que par le lieu & la chaisne des loix.

Toute loy se reduit necessairement sous quatre chefs, car elle est est ou eternelle, ou naturelle, ou diuine, ou humaine.

La loy eternelle consideree en son pro-

pre lict, ie veux dire en Dieu, eſt Dieu meſme, mais comme pour ſoulager nos connoiſſances, nous faiſons effort de dreſſer vne notion, qui nous la puiſſe repreſenter diſtincte en quelque façon de la diuine; nous diſons qu'elle eſt vn acte de l'entendement diuin, par lequel il a reſolu de toute eternité, de preſcrire des regles & des ordonnances à chacune des creatures, auec obligation tres eſtroite de les reſpecter & garder inuiolablement.

La loy naturelle n'eſt autre choſe qu'vne ſecrete participation de la loy eternelle; eſtant vray que l'eternelle venant à fondre & aboutir dans le ſein de la creature, ſe naturaliſe, & change par le terme de cette relation, de nom & de dignité, auſſi bien que de nature.

C'eſt par cette loy naturelle, que nous ſommes portez de rẽdre iuſtice à nos ſemblables, & de ne faire à perſonne en particulier, le tort que nous ne voudrions pas nous eſtre fait.

C'eſt par elle que les animaux ſont portez à la recherche des choſes qui ſont neceſſaires à la conſeruation de leur eſtre. C'eſt par elle encores, que les corps les plus legers & les maſſes peſantes ſuiuent des sẽtiers differens, pour paruenir au lieu de leur repos & de leur quietude, tel qu'eſt le cẽtre de grauité au reſpect de celles cy, & le centre de legereté à l'égard de ceux-là.

La loy diuine, eſt celle qui nous a eſté preſentée de Dieu, non pas immediatement, mais par l'entremiſe & le miniſtere des Anges, des Prophetes, ou de la Sapience incarnée, pour nous marquer les ſentiers qu'il faut tenir pour paruenir à la participation de la grace, & de celle-cy à la iouyſſance de la gloire.

Pour la definir, nous diſons qu'elle eſt proprement vn decret, vn arreſt general, vne regle, vne meſure, qui preſcript aux hõmes les moyés & les voyes qu'il faut tenir pour paruenir à la gloire eternelle.

Et bien que la loy Moſaïque ne nous ait fourny que les premieres diſpoſitions de l'Egliſe, dont l'Euangile deuoit eſtre la perfection; ſi eſt-ce qu'elle portoit ſa veuë plus auant, & ne la repoſoit que ſur la naiſſance du Meſſie, afin que par la vertu de ce ſeul regard, elle pût acheminer ſes ſuiets à la iouyſſance de la celeſte Sion.

Entre les preceptes de cette loy, il y en auoit de moraux, iudiciaires & ceremoniaux.

Les moraux auoient pour but & pour fin, le deſſein de perfectionner l'homme interieurement; les iudiciaires, exterieuremẽt & entant que membres de l'Eſtat ciuil; n'eſtant pas aſſez que le particulier ſçache les moyens de ſe conduire ſelon les reigles de la raiſon, ſi le public ne participe encores à la bonté de ſes mœurs: & par ce que

l'hõme eſt principalement nay pour Dieu, les ceremoniaux auoient la charge & le ſoing du culte exterieur, que ce peuple eſtoit obligé de rendre aux choſes diuines.

La loy Euangelique eſt ſi connuë, qu'elle n'a quaſi pas beſoing d'eſtre definie ; c'eſt aſſez que l'Euangile luy donne le nom, & nous apprenne quãd & quand que tous les preceptes qu'elle nous donne, ſont appellez Euangeliques, & loix de grace, par le priuilege qu'ils ont de nous y acheminer, & de nous conduire heureuſemẽt au but glorieux qu'ils nous marquent.

La loy humaine n'eſt autre choſe que le decret du Prince, de l'Eſtat ou des Superieurs, par lequel les actions exterieures & ciuiles des hommes, ſe doiuent conformer ſur la reigle que cette loy leur preſcript ; n'ayant pour but que la perfection des Citoyens, & l'vnité publique de l'Eſtat.

La loy humaine eſt Eccleſiaſtique, ou ciuile ; celle-là dreſſe ſes canons, c'eſt à dire, ſes ordres & conſtitutions, auſquelles elle a droit de nous obliger ; i'entends l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, fondée en titres legitimes & irreuocables, ce que noſtre Theologien François a ſuffiſmament expliqué.

La Ciuile, eſt celle que les Souuerains & Princes tẽporels publient dans leurs Eſtats, pour le bien de leurs ſuiets, pour la cõſeruatiõ

de leurs repos, & le mainien de leur couronne

Celle-cy encores a plusieurs branches, & par ce que nous nous sommes assez estendus sur cette matiere, ceux qui voudront en auoir plus d'esclarcissement, consulteront nostre Theologie, où ils trouueront peut-estre dequoy satisfaire leurs curiositez.

DV PECHE'.

PEcher, est agir contre la regle de quelque iustice & rectitude morale, qui regarde la direction de nos mouuemens.

Le peché est originel, ou actuel. L'originel est celuy qui accompagne l'instant de nostre conception, en consequence du peché du premier homme. Ce peché proprement n'est autre chose à la creature, qu'vne tache en l'ame, qui suit le manque & le defaut de la iustice originelle; iustice qui par vne pure libetalité de Dieu, eut accompagné la nature de l'homme dés le momẽt de sa conception, supposé qu'Adam n'eut point peché.

Le peché actuel, est proprement celuy que nous commettons actuellement, de maniere quece qui est en nous peché originel, estoit actuel en Adam, par ce que c'estoit son ouurage.

Le peché actuel eſt de commiſſion ou d'obmiſſion.

Le peché de commiſſion a trois brãches, par ce que toutes nos actions conſiſtent à penſer, a dire, ou à faire. Penſer mal de ſon prochain, en meſdire, ou luy faire tort par l'enleuement de ſon bien, ſont les trois branches de ce peché.

Peché d'obmiſſion, eſt lors qu'on ne fait pas ce que le commandement & la loy ordonne de faire. Tel eſt le peché de celuy qui manque d'aller à la Meſſe vn iour de Dimanche.

Le peché eſt mortel ou veniel. Le mortel eſt celuy qui donne la mort à l'ame iuſte, en la priuãt de la grace habituelle, & la ſouſmettãt au merite d'vne peine eternelle.

Le peché veniel eſt celuy qui bleſſe la charité, mais ne l'eſtouffe pas; il obſcurcit le iour de la grace, de meſme que la nuë ternit & diminuë la clarté du Soleil, mais ne l'eſteint pas.

Le peché mortel a cela de particulier, qu'il va directement contre la loy. Le veniel n'eſt pas contre la loy, mais auſſi n'eſt-il pas ſelon la loy. Exemple, la fin de la loy Chreſtienne eſt vne grande pureté de cœur. De maniere que celuy qui promeine ſes yeux ſur vn beau viſage, par vne certaine complaiſance legere & ſuperficielle, ſans vouloir ſouffrir que ce doux poiſon l'uy paſſe iuſques au cœur, n'agit pas dire-

ctement contre la loy, tant que ſon cœur ne ſera point de la partie, mais auſſi n'agit-il pas ſelon la fin de la loy, qui ne doit pas ſeulement combattre le peché, mais deſtruire encores toutes les occaſions qui nous y peuuent acheminer.

Le peché peut eſtre conſideré à raiſon des perſonnes, par ce qu'il eſt ou contre Dieu, comme l'atheiſme; ou contre le prochain, comme le vol; ou contre nous-meſmes, comme le deſeſpoir.

Il peut encores eſtre conſideré à raiſon des cauſes d'où il procede, & il y en aura de trois ſortes; d'ignorance, d'infirmité & de malice.

D'ignorance, comme celuy qui mange de la viãde vn iour des Quatre-temps, pour ne ſçauoir pas quel iour il eſt, faute de ne s'eſtre trouué à la Meſſe de paroiſſe le Dimanche precedent.

D'infirmité, tel eſt celuy qui gourmãdé par la violence d'vne paſſion, à laquelle il n'a pas reſiſté dans ſon commencement, ſe trouue aucunement engagé de luy obeyr.

De malice, comme celuy qui ſans ignorance & ſans aucune violence de paſſion, ſe porte de ſang froid & par vne deliberation bien concertée, à cõmettre quelque meſchante action. Tel eſt le voleur qui fait deſſein d'attendre vn marchand au coin d'vn bois, pour le deſrouiller & l'aſſaſſiner en meſme temps.

Ie ne parle point de la diuiſion ordinaire du peché, qui ſe fait en ſept branches, à ſçauoir la Superbe, l'Auarice, la Luxure, l'Enuie, la Goumandiſe, la Cholere & la Pareſſe, par ce qu'elles ne ſont que trop connuës, & l'experience ne les rend que trop familieres à la pluſpart.

DE LA GRACE.

LA grace eſt ainſi appellee, par ce qu'elle ſe dõne gratuitement & nõ par deuoir.

La grace eſt employee quelquefois pour exprimer la faueur & la liberalité d'vn Prince Souuerain; lors qu'il eſt celuy qui par grace conſerue la vie au criminel, condamné au ſupplice de la mort.

Mais à la prendre en ſa propre ſignification, elle ne comprend que les biens & les aduantages ſurnaturels qui ont quelque regard à la gloire eternelle.

Entre les graces, les vnes ſont appellées gratuites, & celles-là ſont plus pour l'vtilité d'autruy, que pour l'aduantage particulier du ſuiet qui s'en trouue reueſtu.

Telle eſt la Prophetie & la Predicatiõ de l'Euangile, qui ne ſanctifient pas leur ſuiet, c'eſt à dire, le Prophete & le Predicateur; mais qui ne tendent qu'à faire fructifier les autres en bonnes œuures.

Les autres graces qui regardent le particulier, dans lequel elles ſe rencontrent, ſe-

diuiſent en deux branches, actuelle & habituelle.

L'actuelle eſt operante ou cooperante. La grace operante, conſiſte en ces illuſtrations diuines & impulſions de cœur bruſques & momentanées, qui ſans aucune deliberation precedente la grace, nous portent à quelque bon deſſein, pour le bien & le ſalut de noſtre Ame.

La grace cooperante eſt celle qui coopere auec nous, lors qu'ayant eſté eſmeus par l'operante, nous contribuons noſtre conſentement à cette ſaincte impulſion paſſagere & momentanée; & pour lors la cooperante nous preſte la main, par ce que ſans ſon ſecours, nous ne pouuons rien de nos ſeules forces naturelles.

La grace operante, que quelques-vns appellent excitãte, par ce qu'elle nous excite, & d'autres preuenante, vocãte ou vocation, par ce qu'elle nous preuiẽt & nous appelle; peut eſtre diuiſée en ſuffiſante & efficace.

La ſuffiſante eſt celle qui ſuffit pour operer noſtre ſalut, ſi nous voulons correſpondre au mouuement qu'elle nous donne; telle eſt la grace qui dans le milieu de la deſbauche & du plaiſir, forme vn certain degouſt de la volupté, & inſpire quand & quand le deſir d'vne bonne penitence. La voila en cet eſtat capable & ſuffiſante de nous mettre en beau chemin, ſi nous la voulons ſuiure; Que ſi nous la reiettons, la

voila ſuffiſante ſeulement, & inefficace par le rebut que nous en faiſons.

L'efficace eſt celle qui ne porte iamais à faux, appellée efficace, par ce qu'elle ne manque iamais de produire ſon effect, autrement on ne la pourroit dire efficace.

Quelques-vns eſtiment que la grace ſuffiſante eſt autre que la grace efficace, mais ce n'eſt pas mon ſentiment L'vne & l'autre n'eſt qu'vne meſme grace conſiderée diuerſement. Celle-là a raiſon de ſon principe de ſuffiſance, ie veux dire par la force & la vertu qu'elle a de produire ſon effet, pourueu que nous voulions contribuer de noſtre part, eſt appellée ſuffiſante; mais eſtant conſiderée à raiſon de ſon effet operé & produit en nous, par le concours actuel de noſtre volonté, & la contribution de noſtre conſentement, elle eſt dite & appellee efficace: & partant, elle eſt la meſme en nature; & la diuerſité de ſon nom, ne procede que de noſtre part, & de la diff'rence de ſes regards.

La grace habituelle, eſt cette iuſtice & ſainctetē inherente, par laquelle nous ſommes rēdus agreables à Dieu, & ſommes faits les temples & les domiciles de ſon S. Eſprit. Telle eſt la grace du Bapteſme à l'égard des petits enfans.

DV MERITE DE BIENSEANCE & de condignité.

MEriter vne choſe, eſt proprement s'acquerir quelque droict ſur elle. C'eſt ainſi que les gens de bien meritent les charges, quoy qu'ils ne les ayent pas touſiours.

Le merite de la creature, à l'égard de Dieu, eſt de deux ordres, le premier eſt de bienſeance; le ſecond de condignité.

Merite de bien ſeance, eſt proprement celuy par lequel ciuilement nous meritons vne choſe, ſans que pour cela nous ayons droict de rien demander. Tel eſt le ſeruiteur, qui ſeruant bien ſon maiſtre ne fait que ce qu'il doit, & ne peut demander plus que ſes gages; mais il eſt de la bienſeance, que le Maiſtre reconnoiſſe la fidelité de ſon ſeruice, par quelque gratification.

C'eſt par ce merite que nous pouuons meriter de Dieu la perſeuerance finale, pourueu que de noſtre part nous apportiõs tous les ſoins qui nous ſont poſſibles, pour la conſeruer, ſoit par les prieres, ſoit par les bonnes œuures.

Le merite de condignité marche pair à pair de la recompenſe quï luy eſt deuë. C'eſt par ce merite, que le vigneron qui a trauaillé à voſtre vigne, & en a faict toutes

les façons, demande que vous le payez du prix conuenu.

Le merite de condignité à l'égard de la creature enuers Dieu, suppose deux choses; la premiere est la grace habituelle, par ce que sans elle il ne faut pas pretendre à ce noble merite.

La seconde est la promesse de la part de Dieu, par ce que la gloire est tellement esleuée au dessus de nous, que nous ne la pourrions iamais meriter de condignité, quelque grace que Dieu nous fit, si pour tiltre & fondement de ce merite, nous ne produisions la promesse de la part de Dieu, engagé aux hommes sous la foy de la parole sacrée.

Pour lors, dit sainct Augustin, le iuste a droict de dire à Dieu, Seigneur i'ay accomply ce que vous m'auez commandé, acquittez-vous, s'il vous plaist, de ce que vous m'auez promis; de maniere que toute la force & pretention de ce merite, n'est appuyée que sur la seule promesse de Iesus-Christ, supposé que de nostre part, nous ayons satisfait & merité en estat de grace.

Il faut tenir pour maxime indubitable, que nous ne pouuons pas meriter, non pas mesme du merite de bienseance, la premiere grace; car si cela estoit, il s'ensuiuroit que de nos propres & seules forces naturelles, nous pourrions meriter quelque chose pour la gloire, ce qui est faux & heretique

mais ſuppoſé en nous la premiere grace, nous pouuons meriter les ſubſequentes, de bienſeance ſeulement.

Il faut tenir pour autre maxime, que nous ne pouuons iamais meriter la grace habituelle du merite de condignité; par ce que pour meriter vne choſe de condignité, il faut auoir la grace habituelle. Or eſt-il que nous ne l'auons pas en cette hypotheſe & ſuppoſition; & partant, elle ne peut eſtre merite de condignité, mais bien de congruité ſeulement & de bienſeance.

Obſeruez pour troiſieſme maxime, qu'on peut meriter de condignité l'augmẽtation & l'accroiſſement de la grace habituelle, depuis que nous l'auons, mais non pas la perſeuerance finale. La raiſon principale eſt, par ce qu'il n'y a point de promeſſe de la part de Dieu pour le faict de la perſeuerance. Adiouſtez, qu'il veut que nous le ſeruions en amour & crainte de cœur. Ce qui ne ſe pratiqueroit pas touſiours, ſi nous eſtions aſſeurez de ne pouuoir décheoir de la grace.

VERTVS THEOLOGALES, LA FOY, l'Eſperance & la Charité.

LEs vertus Theologales, outre le nom d'habitudes, qu'elles ont de commun auec les vertus naturelles & acquiſes, ont cela de particulier, qu'elles ſont ſurnaturelles

relles & infuſes. Surnaturelles entant qu'elles ſe portent à vne fin ſurnaturelle, qui eſt Dieu. Infuſes parce qu'elles viennent d'en haut, & que nous ne les pouuons acquerir de nos propres forces.

Entre les vertus Theologales, celle qui ſert de fondement & d'appuy aux autres, eſt appellée Foy, elle eſt la racine & le cõmencement de toute iuſtification, dit le Cõcile de Trente, ſans laquelle on ne peut plaire à Dieu; & ſelõ ſainct Thomas, elle n'eſt autre choſe qu'vne habitude infuſe, vn don de Dieu & vne lumiere, par le moyen de laquelle nous croyons fortement tout ce qui nous eſt reuelé de la part de Dieu.

Elle eſt vn don de Dieu, parce que nous ne la pouuons auoir de nous-meſmes, perſonne ne peut arriuer au Pere, que par le moyen du Fils, dit l'Euangeliſte; & ſainct Paul nous apprẽd, que d'vne pure grace & liberalité de Dieu, nous ſommes ſauuez par la Foy.

Elle eſt appellée lumiere, parce qu'elle illumine l'entendement, pour le rendre capable de connoiſtre & de croire tout ce que Dieu nous à reuelé; & de meſme que pour ioüir de la viſion de Dieu, il faut le ſecours d'une lumiere de gloire, qui ſert à fortifier l'entendement de l'ame bienheureuſe en cette viſion, noſtre entendement tout de meſme auoit beſoing de la clarté de la Foy, pour le ſecourir, & le rendre ſuſce-

ptible de la grandeur des choſes reuelées.

L'eſperance eſt vne habitude infuſe & ſurnaturelle, par laquelle nous ſommes animés à la pourſuitte d'vn bien, qui excede & ſurpaſſe entierement la portée de nos forces naturelles.

Son motif propre & formel ſe ſent vn peu de l'intereſt particulier de la creature, & ne meſure la grandeur du bien où elle aſpire, que ſur la portion & la part que ſes pretentions s'en peuuent promettre; d'où vient que pour la rendre plus ſublime & plus agreable à Dieu, il ne faut eſperer la gloire eternelle, qu'entant que cette eſperance eſt agreable à Dieu, & qu'elle contribuë à ſa gloire; pour lors elle ſera autant par deſſus elle-meſme, que Dieu l'eſt au deſſus de nous.

La Charité eſt la Princeſſe & la Royne des vertus Theologales, & bien qu'elle ait le don d'oubliance, puis qu'elle ne ſe reſſouuient iamais de ſes propres intereſts, ſi eſt ce qu'elle eſt toute diuine, & ſe perd ſi heureuſement dans les rauiſemens, & les extaſes de l'amour & des beautez de ſon Dieu que ſi ce n'eſt aſſez pour elle d'auoir perdu le reſſouuenir des choſes de la terre, elle s'oublie ſoy-meſme, & ceſſe deſtre ce qu'elle eſtoit, pour entrer en quelque maniere dãs l'eſtroitte participation de la Diuinité.

La Charité eſt proprement vne habitude infuſe & ſurnaturelle, par laquelle nous

ſommes portez a aymer Dieu, comme autheur de la grace; & ſes creatures, pour l'amour de luy, en ce que participans toutes plus ou moins à ſes liberalitez, elles contribuent toutes à ſa gloire.

Et pour faire voir en quoy conſiſte ſa pureté ſi commandée en la ſaincte parole, chez les Peres & dans l'Egliſe, obſeruez que pour la mettre dans ſon luſtre, il faut que le Chreſtien ſe deſpoüille entierement de ſon intereſt, ſoit temporel, ſoit eternel; & qu'il ſe ſatisfaſſe de ſorte en la gloire de Dieu, que tous ſes deſſeins, ſes ſoins, ſes affections & occupations, s'attachent totalement au ſeul aduancement & progrez de ſa gloire, ſans que par vne reflection intereſſée, il baiſſe les yeux ſur ſon propre bien, pas meſme ſur ſon ſalut, ſinon entant qu'il eſt afferant à la gloire de Dieu.

En vn mot c'eſt aimer Dieu ſouuerainement, parce qu'il eſt ſouuerainement bon, puiſſant, eternel, infiny, & que ſes perfections ſont ſi aimables, que tous nos intereſts particuliers à comparaiſon de cet amour, nous doiuent eſtre inſipides, voire meſme ne nous donner que du degouſt.

De là vient que le martyre & les ſouffrances, ſont ſupportées auec tant de gayeté par les fideles Champions de l'Euangile; & que le feu diuin dont ſainct Laurent eſtoit embraſé interieurement, rendoit celuy qui le bruſloit au dehors, aucunement

inſenſible, eſtant tout autre, dit vn Pere de l'Egliſe, que celuy des charbons allumés, qui le deuoroient à la veuë des Tyrans.

La connoiſſance de ces matieres eſt ſi riche & ſi precieuſe, que tous les fideles en deuroient rechercher l'acquiſition; & comme dans le Theologien François nous nous ſommes eſtendus à pleines voiles, en la deduction de ces vertus Theologales, nous nous diſpenſerons d'en dire icy dauantage, renuoyant à la ſource, tous ceux dont la ſoif ne ſe peut eſtancher dans les ruiſſeaux de ce petit abregé, lequel ie ſoubmets humblement à la cenſure de l'Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, n'eſtimant pas qu'il y ait pour moy de titre plus glorieux, que celuy qui me conſerue en la qualité & au nombre de ſes plus fideles ſubiets.

Soli Deo honor & gloria.

FIN.

TABLE GENERALE
des termes & queſtions, expliquées & contenuës en cet abbregé de Philoſophie.

PHiloſophie en general. 5
Origine de la philoſophie. 7
Partie de la Philoſophie. 8
Ordres des meſmes parties. 9

Premiere partie des termes appartenans à la Logique.

Terme. 21
Signe. 24
Vniuerſel. 26
Du genre. 27
De l'eſpece. 30
De l'indiuidu. 31
De la difference. 32
Du propre. 34
De l'accident. 36
Categorie. 37
De la ſubſtance. 44
De la quantité. 46
Proportion. 49
De la quantité. 50
De la relation. 57
De l'action & de la paſſion. 64

TABLE.

Ou, quand, ſituation, habit. 70
Des oppoſez. 71
Anterieur, poſterieur. 73
Enonciation, ou propoſition. 76
De la definition. 83
De la deſcription. 88
De la diuiſion. 89
De la demonſtration. 91
Science. 93
Obiet. 95
Du Syllogiſme, de ſes parties, premiſſes & conſequences. 96
De l'enthymeme. 102
Du Dilemme 103

Seconde partie des termes appartenans à la Morale.

De la morale en general. 105
Le bien. 110
La fin. 115
Le mal. 119
Felicité. 122
Entendement. 127
Volonté. 128
De l'appetit naturel, ſenſitif & raiſonnable. 132
Liberté. 136
Volontaire, inuolontaire. 144
Neceſſité & neceſſaire. 150
Action humaine. 151
Volonté ou volition, fruition & intention. 153
Election. 155

Conſentement. 156
Conſeil ou deliberation. 156
Paſſions humaines. 158
De l'amour & de la hayne. 159
Du deſir & de la fuite. 166
De la volupté & de la douleur. 167
De l'eſperance & du deſeſpoir. 170
De l'ahardieſſe & de la crainte. 172
De la colere. 175
De la vertu. 176
De la Prudence. 178
De la iuſtice. 180
De la force. 185
La temperance. 187
Habitudes loüables, & continence. 188
Clemence. ibid.
Magnificence. ibid.
Religion. ibid.
Saincteté. 189
Pieté. ibid.
Deuotion. 190
Oraiſon. ibid.
Adoration. ibid.
Sacrifice. 191
Obeyſſance. 192
Humilité. ibid.
Modeſtie. 191
Magnanimité ibid.
Miſericorde. ibid.
Manſuetude. ibid.
Affabilité. ibid.
Amitié. 193

TABLE.

Reconnoiſſance. 193

Troiſieſme partie des termes de la Phyſique.

De la Phyſique en general. 194
Corps naturel. 198
Principe. 198
Matiere. 201
Forme. 204
Priuation. 207
Nature. 209
Cauſe. 212
Creation, Emanation, production. 215
Caſuel, fortuit. 218
Deſtin fatalité. 221
Continu, contigu. 224
Infiny. ibid.
Preſence. 227
Du Lieu. 228
Du vuide. 230
Temps. 233
Inſtant. 236
Mouuement. 238
Alteration, accretion & mouuement local. 240
Generation, Corruption. 240
Du monde. 244
Corps ſimple. 253
Du Ciel. 255
Influences celeſtes. 261
Du nombre des Cieux. 263
Mouuement des Cieux. 266
Des Eſtoilles. 268
Element en general. 270

TABLE.

Du feu. 278
Premieres qualitez ſenſibles & motrices. 282
Vertus des Elemens. 285
Sympathie & antipathie des Elemens. 286
De l'air. 289
De l'eau. 293
La terre. 296
Antiperiſtaſe. 298
Mixtion, 299
Mixtes imparfaits ou meteores ignées. ibid.
Vapeur & exhalaiſon. 301
Cometes. 304
Foudre, tonnere, eſclair. 306
Feux folets & ardens. 309
Caſtor & Pollux. ibid.
Meteores ou impreſſions lucides. 310
Pareſies. 312
Iris ou arc en Ciel. 311
Nuë. 312
Broüillards. 314
La neige, la pluye, la greſle. 315
Flux & reflux de la mer. 316
Des grandes marées. 319
La ſaleure de la mer. 320
Naiſſance des fontaines & riuieres. 325
Des vents. 327
Mixtes & meteores parfaits. 335
Metaux. 336
Pierres & pierreries. 342

TABLE.

De l'ame & du corps.	347
Facultez de l'ame en general.	352
Corps humain.	353
Ame vegetatiue & ſes facultez.	357
Humide radical en tous les âges de l'homme.	357
Faculté nutritiue.	360
Vertu accroiſſante & augmentatiue.	363
Faculté generatiue.	367
Temperament.	370
De la faim & de la ſoif.	373
La ſanté & la maladie.	376
La vie & la mort.	379
Ame ſenſitiue.	382
Le ſens ou ſenſation.	383
Eſpeces intentionnelles.	386
Neceſſité de l'eſpece intentionnelle.	390
Obiet ſenſible.	362
De la veuë.	394
Des parties de l'œil.	395
Viſion.	397
Comme ſe fait la viſion.	378
Si la viſion ſe fait au nerf, en l'humeur ou en la membrane.	405
Lumiere.	407
Couleur.	410
De l'ouye.	412
Le ſon.	414
La voix.	416
Odorat.	417
Les parties du nez.	423
En quelle partie ſe fait l'odorat.	424

Du gouſt. 425
Differentes eſpeces des ſaueurs. 428
Quel eſt l'organe du gouſt. 429
Symmetrie de cet organe. 429
Comme ſe fait le gouſt. 430
De l'attouchement. ibid.
S'il y a pluſieurs eſpeces d'attouchement. 432.
Obiet de l'attouchement. 433
Milieu ou moyen de l'attouchement. 434
Organe de l'attouchement. 435
Si l'attouchement ſe fait par eſpece. 437
Sens interieur. ibid.
Combien il ya de ſens interieurs, dans l'opinion commune. 439
Il n'y a qu'vn ſens interieur. 445
De la veille & du ſommeil. 448
Des ſonges. 456
Mouuement animal & progreſſif. 461
De l'ame raiſonnable. 470

Quatrieſme partie des termes appartenans à la Metaphyſique.

De la Metaphyſique en general. 481
Superiorité de la Metaphyſique ſur les autres ſciences naturelles. 484
Eſtre. 486
Proprietez de l'eſtre. 491
Conception, ou concept & operation de l'entendement. 494
Eſſence. 498
Exiſtence. 501
Subſiſtence 503

Subſiſter. 505
Suppoſt. 506
Perſonne. ibid.
Hypoſtaſe ibid.
Perſonalité. ibid.
Inherence ou inheſion. 507
Vnion. 509
Acte & puiſſance. 510
Idée. 511
Mode. 513
Contenir eminemment. 515
Entité. 517
Diſtinction reelle, formelle, virtuelle & de raiſon. 518
Identité. 521
Notion. 522
Cinquieſme partie des termes plus difficiles appartenans à la Theologie.
Dieu. 525
Trinité. 527
Circumінceſſion. 532
Des Anges. 535
De la Loy. 540
Du peché. 544
De la grace. 547
Du merite de bien-ſceance & de condignité. 550
Vertus Theologales, la foy, l'eſperance, & la charité. 552

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy

PAr grace & priuilege du Roy, il eſt permis au Sieur de Marandé de faire imprimer *le Theologien François, auec la Clef des Philoſophes*, pendant le temps de ſept ans entiers, ainſi qu'il eſt plus au long contenu audit priuilege. Donné à Paris le 16. iour de Iuin. 1642.

Par le Roy en ſon Conſeil.

BEAVGRAND.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 1 de Iuillet. 1645.

Et ledit ſieur de Marandé a cedé ſon priuilege à Michel Soly, ſuiuant l'accord paſſé entre-eux le 10. Ianuier. 1643.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE